



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

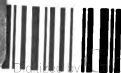
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Acc 34984

ALBION	
1	1
2	2
3	3
4	4
5	5
6	6
7	7
8	8
9	9
10	10



EK GENT

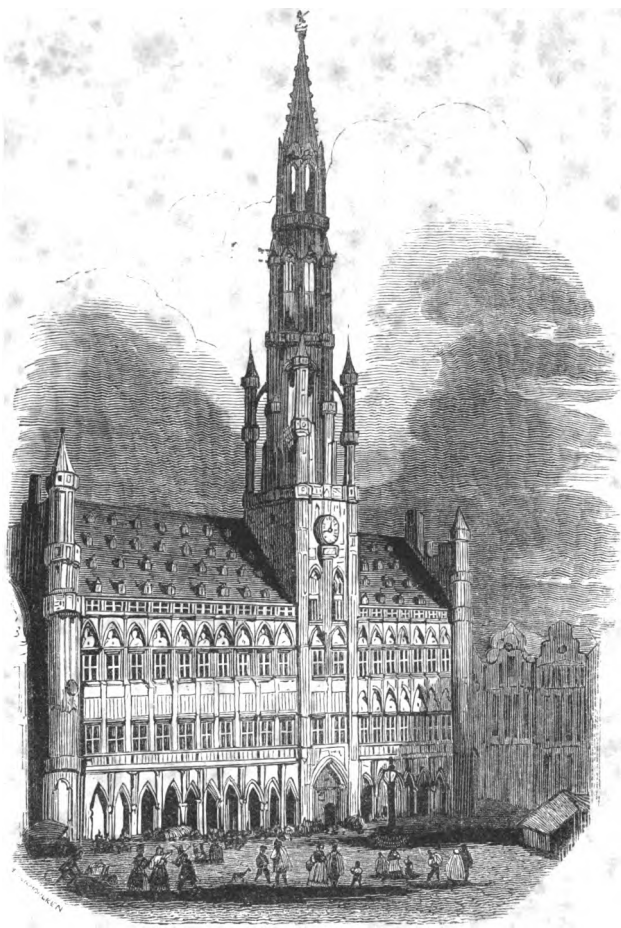


ogle

9489

GUIDE PITTORESQUE
DU VOYAGEUR
EN BELGIQUE.

JMP. DE HAUMAN ET C^e. — DELTOMBE, GÉRANT,
Rue du Nord, 8.



HOTEL-DE-VILLE DE BRUXELLES.

GUIDE PITTORESQUE
DU VOYAGEUR
EN BELGIQUE

PAR

A. FERRIER,

INGÉNIEUR, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,
ET DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE STATISTIQUE UNIVERSELLE.

TROISIÈME ÉDITION

ENTIÈREMENT REFONDUE PAR L'AUTEUR.



Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

HAUMAN ET C^o.

1841

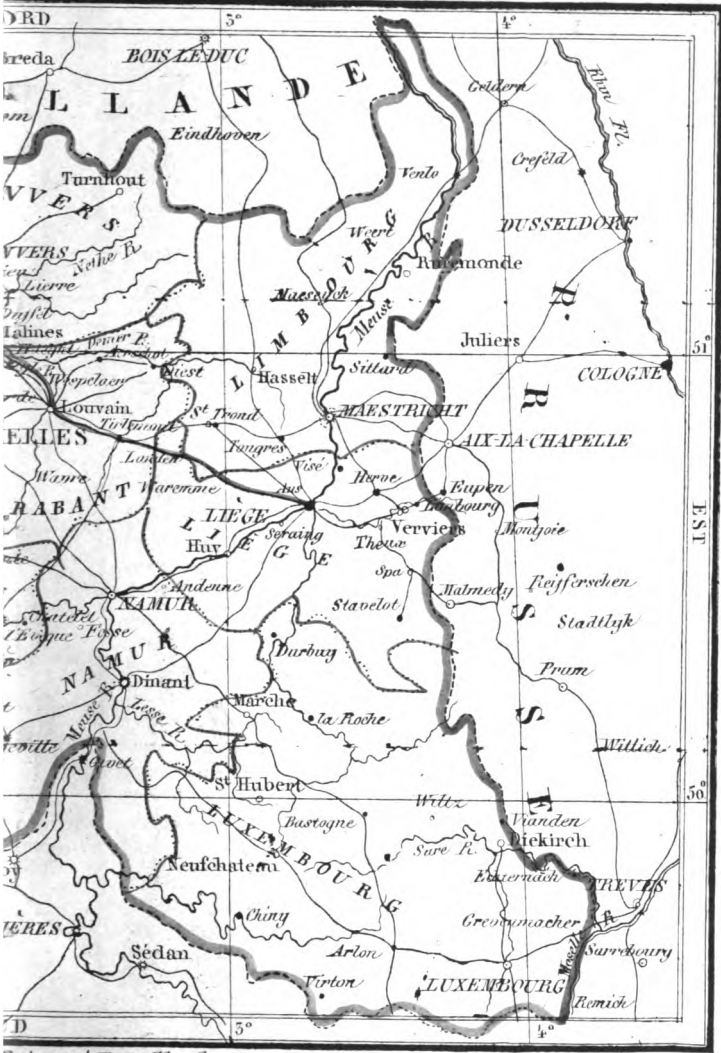
Ce livre est l'ouvrage d'un voyageur curieux, qui n'a rien décrit qu'il ne l'ait vu, qui n'a donné aucun renseignement topographique ou statistique qu'il ne l'ait puisé à des sources certaines.

Il a passé rapidement sur les villes qui n'ont rien d'assez remarquable pour retenir un étranger ; il s'est détourné souvent de la grande route, et s'est arrêté à des lieux de peu d'importance qui offrent néanmoins des curiosités ou des souvenirs intéressants.

Cette seconde édition a été entièrement refondue et corrigée, tant sur les renseignements particuliers de l'auteur que sur ceux de personnes obligeantes, dont quelques-unes lui sont inconnues, et auxquelles il saisit cette occasion de témoigner ses remerciements. C'est faire une chose utile aux voyageurs que de signaler les erreurs commises dans un pareil livre ou les changements survenus depuis son impression, et MM. Hauman et C^{ie} recevront ces avis avec reconnaissance, pour le Guide Pittoresque en Belgique, comme pour les autres ouvrages de ce genre dont ils sont éditeurs.

Bruxelles, le 1^{er} juillet 1839.





Belgique, à Bruxelles chez Hauman et C^{ie} rue des Paroissiens.

CM.

GUIDE

DU VOYAGEUR

EN BELGIQUE.

TOPOGRAPHIE. — APERÇU GÉNÉRAL.

La Belgique est bornée au nord par la Hollande ; à l'est par le Limbourg hollandais, la Prusse rhénane et le Luxembourg hollandais ; au sud et à l'ouest par la France ; au nord-ouest par la mer du Nord. Sa plus grande longueur est, du nord-ouest au sud-est, de 50 lieues, entre Ostende et Arlon ; sa plus grande largeur, du nord au sud, de 35 lieues, entre Turnhout et Chimay. Sa superficie est de 2,945,493 hectares ou 1,177 lieues de 5,000 mètres.

Les fleuves qui l'arrosent sont l'Escaut et la Meuse. L'Escaut prend sa source en France, traverse Tournay, reçoit à Gand la Lys, à Termonde le Rupel grossi des eaux de la Senne, de la Dyle et des deux Nèthes, passe devant Anvers et va se jeter dans la mer du Nord, en Hollande. La Meuse prend sa source en France, entre en Belgique au-dessous de Givet, passe à Dinant, reçoit la Sambre à Namur, l'Ourthe à Liège, et entre en Hollande près de Maestricht.

La Belgique est divisée en neuf provinces. Celle d'Anvers, au nord ; les deux Flandres, orientale et occidentale, et le Hainaut, à l'ouest ; le Brabant, au centre ; le Limbourg et Liège, à l'est ; Namur, au sud, et le Luxembourg, au sud-est.

Sa population est de quatre millions d'habitants (1), dont la presque totalité professent la religion catholique romaine.

Le climat de la Belgique est tempéré, quoique sujet à de fréquentes variations; l'air y est généralement pur et salubre, si ce n'est sur les bords de la mer du Nord.

Le sol est plat dans le nord et accidenté dans les provinces méridionales. Il est partout fertile et bien cultivé. Les Flandres et la province d'Anvers offrent des plaines immenses et de riches prairies; les pays de Liège, de Namur et de Luxembourg sont coupés de montagnes boisées et de vallons délicieux ornés de nombreuses maisons de campagne. Ils peuvent se comparer, sous beaucoup de rapports, aux plus belles parties de la Normandie, et les bords de la Meuse ne sont pas moins pittoresques ni moins variés que ceux de la Seine.

La culture de la terre est poussée en Belgique au plus haut point de perfection. L'étendue des terres cultivées est d'environ 2,000,000 hectares, celle des forêts et bois de 400,000 hect., et celle des terrains bâtis de 18,000 hect. Ainsi les $\frac{2}{3}$ de la surface du territoire sont exploités d'une manière profitable sans compter les routes, canaux, rivières et étangs. On y récolte des grains de toute espèce, du lin, du chanvre, du houblon, du colza, de la garance, du tabac, des légumes en grande quantité. Quelques endroits des provinces méridionales produisent des vins très-légers, mais d'un goût assez agréable. Il y a dans le Hainaut et dans le pays de Liège des mines de houille très-riches et qui forment une branche considérable d'exportation. Les provinces de Hainaut, de Namur, de Liège et de Luxembourg possèdent des mines de fer et de quelques autres métaux ou minerais, tels que le plomb, le cuivre, le zinc, l'alun, etc. On y rencontre aussi des carrières de marbre, de pierres de taille et de pierres à chaux.

L'industrie manufacturière acquiert chaque jour plus de développement en Belgique. Ses principales usines sont des fonderies de fer et d'acier, de tôle, de fer-blanc, de cuivre

(1) On y compte 127 habitants par cent hectares. La province de la Flandre orientale est la plus peuplée; l'ancien pays de Waes, situé dans l'arrondissement de Termonde, est le pays du monde qui, à surface égale, renferme la plus forte population.

et de zinc. Elle a des manufactures d'armes, de machines, de quincaillerie, de coutellerie, d'orfèvrerie, de bijouteries, de voitures, de poteries, de porcelaines, de verres, glaces et cristaux, des fabriques de draps, de laine, de coton, de toiles, d'étoffes de soie (1), de velours, de tapis, de dentelles et de tulles; des distilleries, des papeteries, des imprimeries, des bonneteries, des teintureries, des blanchisseries de toiles et de cire, des raffineries de sucre et de sel, des fabriques de produits chimiques, d'huile, de savon, etc.

Le bois des forêts immenses qui couvrent en partie la province de Luxembourg est réduit en charbons et sert au travail du fer; les écorces forment une branche de commerce et sont exportées principalement en Angleterre.

La Belgique possède deux ports de mer, Ostende et Anvers. Ce dernier est un des plus beaux et des plus sûrs de l'Europe. Ses places fortes sont Mons, Ath, Tournay, Audenarde, Courtray, Menin, Ypres, Furnes, Nieuport, Ostende, Termonde, Anvers, Lierre, Hasselt, Namur, Charleroi, Philippeville et Marienbourg.

Les Belges sont en général simples, économes, patients et laborieux. On ne doit attribuer qu'à leur activité et à leur persévérance l'état florissant du pays et l'abondance de ses richesses. Ils ont su, par un travail assidu, vaincre la résistance de la nature; et il n'est pas de sol si ingrat et si stérile dont ils ne viennent à bout de tirer parti.

Le génie des Belges est naturellement porté vers les opérations commerciales et industrielles. Ils ont une grande aptitude pour les spéculations et apportent dans leurs relations beaucoup de droiture et de loyauté. Jaloux à l'excès de leurs droits et de leurs libertés, ils ne peuvent supporter les mauvais traitements, l'injustice ni l'arbitraire. L'amour de la patrie est héréditaire chez eux; les autres peuples leur reprochent même de le pousser trop loin et les accusent d'égoïsme

(1) La culture du mûrier et l'éducation des vers à soie, introduites en Belgique depuis 1826 et favorisées par le gouvernement, prennent chaque jour une telle extension, qu'avant peu le pays pourra se passer de la soie de l'étranger; on y compte aujourd'hui près de deux millions de jeunes plants de mûriers.

national. Chaque commune a son organisation particulière, indépendante, et toujours en garde contre les empiétements de la centralisation; la constitution que les Belges se sont donnée en 1831 est la plus libérale de l'Europe (1).

(1) Le roi est chef de l'État; l'aîné de ses fils lui succède. Le pouvoir est exercé par le roi, le sénat et la chambre des représentants. Les ministres, nommés par le roi, sont responsables.

Il y a 51 sénateurs et 102 représentants du peuple. Pour être élu sénateur il faut être Belge, avoir 40 ans, et payer 2,000 francs d'impôts. Pour être élu représentant il suffit d'être Belge et d'être âgé de 25 ans. Les sénateurs sont élus pour 8 ans et les représentants pour 4 ans. Ceux-ci jouissent d'une allocation de 200 florins (423 fr. 28 c.) par mois, pendant le temps des sessions, à moins qu'ils n'aient leur domicile habituel à Bruxelles.

Tout citoyen belge est électeur dès qu'il est âgé de 25 ans, et qu'il paye une contribution qui varie selon les localités de 40 à 160 francs. Il y a un représentant sur 39,958 habitants et 478 électeurs; il y a un sénateur sur 79,325 habitants et 972 électeurs. On compte 16 électeurs sur 1,000 habitants des villes et 11 sur 1,000 habitants des campagnes.—La Grande-Bretagne compte 1 député sur 36,520 habitants, et la France 1 sur 70,980. La Grande-Bretagne un électeur sur 29 habitants (1832), et la France 1 sur 177 (1834).

Il n'y a en Belgique ni privilèges ni monopoles; toutes les industries, toutes les opinions, toutes les associations sont libres.

Les couleurs nationales sont le rouge, le jaune et le noir; les armes sont : de sable au lion contourné d'or avec cette légende : *l'union fait la force*.

L'impôt voté annuellement par les chambres varie de 100 à 110 millions de francs. La liste civile est fixée, pour la durée du règne de Léopold, à la somme de 1,300,000 florins (2,751,332 fr. 75 c.) L'armée, sur le pied de guerre, dépasse le chiffre de 120,000 hommes. On compte 1 soldat sur 37 habitants. (En France, 1 soldat sur 106 habitants; en Angleterre, 1 sur 229; en Prusse, 1 sur 46; dans le reste de l'Allemagne, 1 sur 100). La garde civique réunit en outre tous les hommes de 21 à 50 ans.

Le ministère se compose des départements de l'Intérieur, des Finances, de la Justice, des Affaires Étrangères, de la Guerre et des Travaux publics.

Chaque province, divisée en districts, est administrée par un gouverneur, un conseil provincial et une députation permanente; chaque district est administré par un commissaire. Le premier magistrat de chaque commune est le bourgmestre; il est secondé dans les villes par des échevins et par un conseil de régence, et dans les campagnes par des assesseurs et un conseil communal.

Chaque district forme un arrondissement judiciaire qui a un tribunal de première instance. Trois cours d'appel siègent à Bruxelles, à Liège, à Gand, et une cour de cassation dans la capitale. Les affaires criminelles et les délits de la presse sont jugés par le jury en cour d'assises; les délits militaires sont du ressort des conseils de guerre.

L'instruction est libre. Deux universités sont entretenues aux frais de

Les soldats belges se battent avec bravoure; Napoléon montrait une haute estime pour ceux qui servaient dans les rangs de l'armée française.

L'art de la peinture est celui dans lequel les Belges excellent le plus naturellement. L'école flamande, et surtout celle d'Anvers, n'a jamais cessé depuis plusieurs siècles de se maintenir en première ligne.

La langue française est en usage dans toute l'étendue du royaume; cependant le flamand domine dans les Flandres, dans la province d'Anvers, dans le Limbourg et dans une partie du Brabant. La langue populaire du Hainaut est le wallon.

On se sert en Belgique du système de monnaies usité en France; l'unité monétaire est le *franc*. Les pièces de cuivre sont : de 2, de 5 et de 10 centimes; celles d'argent : de 25 et de 50 centimes, de 1, de 2 et de 5 francs (1).

Les monnaies du royaume des Pays-Bas n'ont pas cessé d'avoir cours dans le nouveau royaume de Belgique, mais on ne les retrouve plus guère que dans les provinces du Nord; leur unité est le *florin* (2 francs 11 centimes 64/100).

La Belgique est aujourd'hui visitée par un grand nombre d'étrangers qui attirent la beauté du pays, son commerce, son industrie, sa richesse, l'antiquité de ses monuments, le confortable de ses hôtels jusque dans les plus petites villes. La situation de sa capitale au centre d'un réseau de chemins de fer, et sur la route des autres capitales, en fait comme le carrefour de l'Europe. Cependant cette facilité même de communications détourne trop souvent les voyageurs de pénétrer dans l'intérieur du pays.

L'État, l'une à Gand, l'autre à Liège. Bruxelles a une université libre; Louvain, célèbre par son antique université, en possède une dite catholique.

(1) Il n'a pas été frappé de monnaies d'or depuis la révolution de 1830, par suite de la difficulté où l'on est aujourd'hui, à cause de l'élévation constante du prix de l'or en barre, de fabriquer ces monnaies sans perte pour l'État et en même temps sans porter atteinte au système monétaire décimal introduit par la loi du 5 juin 1832. Le gouvernement vient de proposer, pour éviter ces graves inconvénients, de frapper des pièces d'or d'une valeur nominale autre que celle des pièces françaises, et il s'est arrêté aux chiffres de 10, de 25, de 50 et de 100 francs.

« Peu de mes compatriotes, dit mistress Trollope, connaissent les richesses de tout genre que cette contrée offre à l'intérêt et aux délices des voyageurs, pourvu toutefois qu'ils ne soient pas décidés à se rendre en poste sur les rives du Rhin, et qu'ils aient le temps de s'arrêter et de regarder autour d'eux. Les amateurs de la peinture savent que la Flandre possède plus d'un chef-d'œuvre de cet art ; les amateurs de vieux monuments n'ignorent pas que les Pays-Bas sont renommés pour leurs édifices gothiques. Cependant, bien peu de nos *touristes* font en Belgique un assez long séjour pour jouir pleinement de ce qui peut flatter le goût de l'artiste et éveiller l'enthousiasme de l'antiquaire dans ce pays. En quel coin de l'Europe pourrait-on rencontrer une constellation d'anciennes cités telles que Bruges, Gand, Anvers, Louvain, Bruxelles, Namur et Liège ? chacune d'elles servant de commentaire à l'histoire des autres, et toutes rassemblées dans un si petit espace, qu'elles peuvent être visitées successivement, et revisitées cinq ou six fois dans le cours de quelques semaines, et en moins de temps peut-être qu'il n'en faudrait pour passer à l'un des rendez-vous de baigneurs ou de buveurs d'eau les plus à la mode.

« Il n'est pas aisé de se former une idée des mœurs d'un pays pendant un séjour de quelques semaines, et en fréquentant les seules sociétés accessibles aux étrangers bien recommandés, parmi lesquelles on trouve la politesse, les bonnes manières, qui distinguent les gens bien élevés dans toutes les parties de l'Europe, mais fort peu de ces petites particularités qui constituent la physionomie nationale. Je pris donc quelque peine, et non sans succès, pour jeter un coup d'œil derrière la scène, et ce que j'ai pu observer ainsi, m'a fait voir la plus grande conformité sous le rapport des habitudes et du caractère, entre la race présente et les portraits que l'histoire a conservés de ses ancêtres.

« On dirait que l'air et le sol étendent leur influence jusque sur les tailleurs, les bonnetiers et les cordonniers, qui reproduisent constamment les mêmes formes, emploient les mêmes couleurs, travaillent sur les mêmes matériaux depuis un temps immémorial. L'ouvrier lui-même, le robuste tisserand,

bien vêtu, de bonne mine, est encore ce qu'il était jadis ; et l'on reconnaît dans le paysan de Flandre, qui porte sur ses traits l'empreinte nationale plus fortement marquée qu'on ne la trouve chez aucun autre peuple, le modèle des personnages rendus avec tant de vérité dans les admirables tableaux de l'école flamande.

« Les campagnes de la Sambre et de la Meuse sont telles que peut les souhaiter l'amateur le plus passionné de beaux paysages. Quelques vues des environs de Liège soutiendraient la comparaison avec toutes les scènes naturelles du même genre, et je ne crois pas avoir jamais vu de vallée préférable à celle de Chaudfontaine.

« A ces attraits pittoresques, il faut ajouter l'admirable fertilité de la terre, dans les cantons de grande culture. Quand la Flandre ne pourrait offrir aucun autre intérêt, le spectacle de ses riches plaines serait encore suffisant pour attirer les voyageurs. C'est assurément un digne objet de curiosité, que de voir quelle quantité de grains peut être produite par un espace de terrain donné, et la Belgique résout cette question de la manière la plus satisfaisante.

« L'Angleterre et la France ont de beaux champs de blé, leurs prairies sont abondantes et riches ; mais en Flandre les produits ruraux viennent à profusion, et les épis forment une masse solide.

« Bref, la Belgique est un beau petit royaume, et ce qu'il renferme lui donne un rang parmi les États du continent très-supérieur à celui que justifierait son peu d'étendue. »

APERÇU HISTORIQUE.

La Belgique fut soumise à la puissance romaine, jusqu'au commencement du V^e siècle, époque à laquelle elle s'associa aux Francs, venus de la Germanie, pour secouer le joug de leurs maîtres communs. Au IX^e siècle elle faisait partie de l'empire de Charlemagne. Sous les successeurs de ce grand prince, la Belgique se trouva partagée entre plusieurs souverains particuliers qui devinrent peu à peu indépendants des rois de France et de Germanie, et se bornèrent à leur rendre de vaines marques de leur hommage. On vit ainsi s'élever les comtés de Namur, de Flandre, de Hainaut; les duchés de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg; la principauté de Liège, le marquisat d'Anvers et la seigneurie de Malines. Ces souverainetés ou provinces furent successivement réunies aux États des ducs de Bourgogne et passèrent, en 1477, sous la domination de la maison d'Autriche, par le mariage de Marie, fille du dernier duc, Charles le Téméraire, avec l'archiduc Maximilien, fils de l'empereur d'Allemagne Frédéric III. Le petit-fils de Maximilien, Charles-Quint, roi d'Espagne et empereur d'Allemagne, hérita de toutes ces provinces qui se trouvèrent ainsi sous la domination espagnole. En 1714 elles furent cédées par Philippe V à sa fille Isabelle qui épousa l'archiduc d'Autriche, Albert, et prirent alors le nom de Pays-Bas Autrichiens, par lequel on les distingua des provinces hollandaises. Elles furent réunies en 1795 à la France, avec le pays de Liège, qui jusqu'alors avait fait partie du Saint-Empire.

La France partagea la Belgique en départements et la conserva jusqu'en 1814. Le traité de Londres du 28 juin 1814

et les décisions du congrès de Vienne du 7 juin 1815, la réunirent à la Hollande pour former le royaume des Pays-Bas sous la domination de Guillaume d'Orange-Nassau.

La révolution qui éclata en 1830 sépara violemment la Belgique de la Hollande. Le gouvernement provisoire convoqua un congrès national qui élut pour roi le duc de Nemours, fils du roi des Français, et, sur son refus, proclama, le 4 juin 1831, le prince Léopold de Saxe-Cobourg, roi des Belges.

Enfin le traité du 15 novembre 1831, signé à Londres par les plénipotentiaires des puissances médiatrices, la France, l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie, et ratifié seulement en 1839, par la Belgique et la Hollande, assure à la Belgique un rang parmi les États de l'Europe, et définit les limites des deux royaumes qui formaient avant leur séparation le royaume des Pays-Bas.

BRABANT.

Le Brabant est borné au nord par la province d'Anvers ; à l'est, par les provinces de Limbourg et de Liège ; au sud, par celles de Namur et du Hainaut ; à l'ouest, par la Flandre orientale.

Son territoire est un des plus fertiles du royaume ; on y récolte toute espèce de grains, du houblon, du lin, du chanvre, du colza, des navets qui sont la nourriture ordinaire des bêtes à cornes. Les cantons qui sont moins favorisés pour la culture des grains trouvent un dédommagement dans la richesse de leurs prairies et de leurs pâturages. Au sud s'étend la forêt de Soigne, un des restes de la vaste forêt des Ardennes, qui perd chaque jour de son étendue, par les coupes multipliées qu'y fait faire la *Société Générale*. Son terrain est inégal et varié ; de magnifiques routes la traversent en tous sens. Elle renfermait autrefois de nombreux monastères, bâtis dans les sites les plus pittoresques de la forêt.

Les rivières qui arrosent le Brabant sont : la Dyle, le Demer, la Senne, la grande et la petite Gette, la Velpe.

Les villes du Brabant sont : BRUXELLES, Louvain, Tirlemont, Nivelles, Diest, Vilvorde, Hal, Wavre, et Jodoigne. Sous le gouvernement français, le Brabant formait, avec quelques communes limitrophes, le département de la *Dyle* : aujourd'hui la province est divisée en 3 arrondissements et 22 cantons. Sa population est d'environ 600,000 âmes. Elle envoie aux chambres législatives 7 sénateurs et 14 représentants.

BRUXELLES, ville capitale du royaume de la Belgique, chef-lieu de la province du Brabant, résidence du roi et des chambres, est bâtie en amphithéâtre, sur le penchant d'une colline, au pied de laquelle elle s'étend à l'ouest, dans une riche plaine arrosée par plusieurs bras de la Senne. Les constructions modernes dominent la montagne et forment une sorte de ville nouvelle, conquise peu à peu sur l'antique forêt de Soigne, aux rues vastes, aux édifices somptueux, et entièrement distincte de la vieille ville basse.

La latitude de Bruxelles est N. 50° 50' 59"; sa longitude est E. 2° 2' 0", par rapport au méridien de Paris; elle se trouve à 26 lieues S. O. d'Ostende et de la mer du Nord, 9, S. d'Anvers, 10, S. E. de Gand, 20, O. N. O. de Liège, 22, E. N. E. de Lille et 64 N. O. de Paris (1). La population de Bruxelles est d'environ 110,000 âmes.

Bruxelles est appelée dans les anciennes chartes ou chroniques, *Brosella*, *Brusola*, *Brussella*, *Brussellia*, *Brucsellia*, *Bruolisela*. Elle doit son origine à une chapelle fondée par saint Géry, ou Gaugeric, évêque de Cambrai et d'Arras, vers les dernières années du VI^e siècle, dans un île formée par deux bras de la Senne et qui porte encore le nom de Saint-Géry. Les opinions varient sur l'étymologie du mot Bruxelles, en flamand *Brussel*; les plus raisonnables sont celles qui la font venir de *Broeksel*, marécage, de *brug-Senne*, pont sur Senne, ou de *brug-cell*, chapelle du pont. Bruxelles existait déjà au VII^e siècle comme bourg dépendant du diocèse de Cambrai; la chronique de Cambrai rapporte que saint Vindician, évêque de ce diocèse, qui vivait dans ce temps, était tombé malade *apud Brosellam diocesis suæ territorium*. C'est le plus ancien monument historique où il soit parlé de Bruxelles. Saint Vindician y mourut en 709. Bruxelles devait être au X^e siècle une ville assez importante, puisque l'empereur Othon II y tint sa cour en 976; du moins il data *apud Brusolam* un diplôme de cette année.

Charles, fils de Louis d'Outremer, qui obtint en 980 le

(1) Lieues métriques ou de 5,000 mètres; il y a 37 postes 1/2, ou 75 lieues de poste de Paris à Bruxelles.

duché de Basse-Lotharingie, choisit Bruxelles pour sa résidence et y construisit un palais, entre les deux bras de la Senne, où était la chapelle de St.-Géry. Il fit transporter dans cette chapelle le corps de sainte Gudule, qui avait été déposé, au temps de Charlemagne, dans le monastère de Moorsel; c'est depuis ce temps que sainte Gudule est honorée comme patronne de Bruxelles. L'emplacement du château s'appelait *Borgval*; c'était le centre du duché et le chef-lieu d'un comté nommé alors comté de Bruxelles, dont le territoire s'étendait au nord jusqu'à Vilvorde, à l'est jusqu'à *Tervueren*.

Lambert Baldéric, comte de Louvain et de Bruxelles, fit construire en 1044, autour de la ville, un mur percé de sept portes; il en reste des vestiges en plusieurs endroits. Une nouvelle enceinte fut construite en 1380; elle suivait à peu près la ligne des boulevards actuels.

En 1213, Bruxelles fut assiégée et prise par Ferrand comte de Flandre et Salisbury, frère du roi d'Angleterre, qui voulaient forcer Henri 1^{er}, duc de Brabant, à quitter l'alliance de la France.

L'année 1314 fut marquée par une famine et une peste désastreuses, causées par une pluie de treize mois consécutifs. En 1405, un incendie qui prit naissance dans la paroisse de la Chapelle, consuma plus de 1,400 maisons. Deux tremblements de terre causèrent de grands ravages en 1549.

Malgré ces calamités, Bruxelles parvint à un état très-florissant sous la domination des puissants ducs de Bourgogne; ses manufactures d'armes, de draps, de tapisseries et de dentelles avaient accru rapidement ses richesses. La maison d'Autriche, qui succéda à celle de Bourgogne, ne vit point diminuer cette prospérité, et le règne glorieux de Charles-Quint la porta au plus haut point de splendeur.

Après la mort de cet empereur, Bruxelles, qui était devenue, depuis 1507, le siège ordinaire du gouvernement des Pays-Bas, fut le théâtre de séditions et de drames sanglants. Le règne de Philippe II, roi d'Espagne, vit éclater les longues et cruelles guerres de religion qui étendirent leurs ravages dans tout le pays. Les iconoclastes, ou briseurs d'images,

se ruèrent sur tous les édifices sacrés, en détruisirent les tableaux et les statues, pillèrent les ornements et suspendirent la célébration des offices divins. Les supplices de l'inquisition, introduits par Philippe, ne firent que multiplier les excès et les rendre plus terribles. Les nobles et les ennemis du désordre s'associèrent alors dans un compromis signé à Gand le 8 novembre 1576, par lequel ils déclaraient s'opposer aux mesures prises par la gouvernante des Pays-Bas, Marguerite, sœur naturelle de Philippe, tout en jurant devant Dieu que leur unique but était la gloire de la religion catholique et la conservation de leurs privilèges. Au nombre de deux cent cinquante ils vinrent à Bruxelles, présenter leur requête à la gouvernante; Bréderode, l'un deux, ayant entendu Berlaymont, qui se trouvait alors près de Marguerite, les traiter de *gueux*, les confédérés adoptèrent cette dénomination, qui servit plus tard à désigner les protestants et les calvinistes, et prirent pour signe de ralliement une écuelle et une besace. Il y eut bientôt les *Gueux des Bois* qui tenaient la campagne, combattant et pillant, attirant les Espagnols dans des embuscades et persécutant les catholiques parce qu'ils étaient partisans des Espagnols; il y eut aussi les *Gueux de Mer*, aventuriers intrépides, sorte de pirates, qui fondèrent la marine militaire des Pays-Bas.

Marguerite ne voulut donner aucune réponse à la requête des confédérés avant d'avoir consulté son frère. Elle lui envoya un message et essaya de quitter Bruxelles, pour se rendre en Espagne : le soir même les portes de la ville furent fermées. Philippe répondit qu'il allait venir à Bruxelles, mais qu'il se ferait précéder par un général habile qui emploierait la force pour faire respecter son autorité et pour assurer l'exercice de la seule religion catholique. En effet le duc d'Albe arriva le 22 août 1567, à la tête d'une armée formidable. Ce fut alors que des milliers de fabricants quittèrent Bruxelles pour enrichir l'Angleterre de leur industrie. Le lieutenant de Philippe fit périr dans les supplices les citoyens les plus illustres des Pays-Bas, accusés de protestantisme et de rébellion. Le 5 juin 1568, Lamoral, comte d'Egmont, et Philippe de Montmorency, comte de Horn, furent décapités

sur la place de l'hôtel de ville, qui était tendue de noir. Le prince d'Orange s'était éloigné à temps.

Cependant les cruautés du duc d'Albe ne faisaient qu'irriter les populations au lieu de les soumettre; Philippe le rappela en Espagne deux ans après et lui donna pour successeur Louis de Requesens, dont la prudence et la modération amenèrent quelque relâche aux troubles publics. Il mourut en 1576. Le premier mai de l'année suivante, don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, fit son entrée à Bruxelles en qualité de gouverneur général des Pays-Bas. En 1578, sous l'archiduc Mathias qui lui succéda, la peste fit tant de ravages, qu'il mourut à Bruxelles 27,000 personnes.

Le prince d'Orange commençait alors à reprendre une grande autorité dans les Pays-Bas. Enhardis par son influence et sa protection, les protestants rentrèrent en foule à Bruxelles et rouvrirent leurs prêches publics. En peu de temps leur hardiesse s'accrut; ils renouvelèrent les excès des iconoclastes et pillèrent toutes les églises. Le 1^{er} mai 1581, l'exercice du culte catholique cessa entièrement à Bruxelles. Le 26 juillet suivant, Philippe II fut déclaré déchu de la souveraineté pour avoir violé les droits et les privilèges de la nation.

Au mois de septembre 1584, le prince de Parme vint camper à Assche avec l'intention d'assiéger Bruxelles. Il se contenta de la bloquer; après plusieurs tentatives malheureuses pour faire sortir de la ville les femmes, les enfants et les vieillards, les habitants furent obligés de capituler, et les autorités espagnoles rentrèrent à Bruxelles. Le prince d'Orange lutta encore quelque temps sans succès contre le duc de Parme. Il lui abandonna enfin les provinces méridionales; il ne combattit plus qu'avec les armes de la politique et sut amener l'union d'Utrecht, fondement de la république des Provinces-Unies.

Philippe, de son côté, avait perdu tout espoir de recouvrer intégralement les Pays-Bas, où il avait prodigué le sang de ses sujets et les trésors du nouveau monde. Il sépara, en 1598, les provinces belgiques de la monarchie espagnole et les donna en souveraineté à sa fille Isabelle, qui épousa

l'archiduc Albert, fils de l'empereur d'Allemagne. Ces sages et vertueux princes s'appliquèrent à faire oublier les malheurs que le duc d'Albe avait attirés sur les Pays-Bas. Ils aimèrent et encouragèrent les sciences et les arts; le pays leur doit une foule d'institutions utiles et bienfaisantes. L'archiduc Albert mourut à Bruxelles le 13 juillet 1621, et l'infante Isabelle le 1^{er} décembre 1633.

Marie de Médicis, exilée par son fils, ou plutôt par le cardinal de Richelieu, vint demander à Isabelle une hospitalité dont la politique ombrageuse du ministre ne la laissa pas longtemps jouir. Charles, duc de Lorraine, chassé de ses États, se réfugia à Bruxelles en 1649. La reine Christine, après avoir abdicqué la couronne de Suède, vint à Bruxelles, en 1654, et y abjura la religion luthérienne pour se faire catholique. Charles II et son frère le duc d'York, pour se soustraire à la tyrannie de Cromwell, qui avait usurpé le trône d'Angleterre, vinrent aussi, en 1656, chercher un asile à Bruxelles. Cette ville n'a jamais cessé jusqu'à nos jours d'être le refuge d'un grand nombre d'hommes célèbres exilés.

Le 5 janvier 1651 parut à Bruxelles la première gazette imprimée en français par Guillaume Scheybels.

Le maréchal de Villeroy vint au commencement d'août 1695, occuper, avec une armée de 60,000 hommes, les villages d'Anderlecht, de Dilbeck, de Zellick et de Koekelberg, pour assiéger Bruxelles que commandait le prince de Vaudemont. Son but était de faire lever le siège de Namur. Le bombardement, secondé par un vent violent, commença le 13 août, et fut continué avec fureur pendant 48 heures; 14 églises et 4,000 maisons devinrent la proie des flammes.

La mort de Charles II, roi d'Espagne, qui eut lieu en 1700, fit éclater la guerre dite de la Succession. Les troupes françaises vinrent occuper Bruxelles le 21 février 1701, et le 21 mars de l'année suivante, Philippe V roi d'Espagne fut inauguré duc de Brabant. La paix d'Utrecht, en 1712, fit rentrer Bruxelles et les Pays-Bas, tels que Charles II les avait possédés, sous la domination de la maison d'Autriche. L'empereur Charles VI fut inauguré, à Bruxelles, le 11 octobre 1717.

Le czar Pierre le Grand vint visiter Bruxelles la même année.

Le gouvernement de Marie-Thérèse est un des plus heureux dont la Belgique ait gardé le souvenir. Le commerce de Bruxelles prit un grand essor et trouva une source abondante de richesses dans l'entrepôt des marchandises en destination pour la France et l'Allemagne.

Après la bataille de Fontenoy, les Français marchèrent sur Bruxelles, sous la conduite du maréchal de Saxe. Ils y entrèrent le 21 février 1747, après un siège de douze jours, et Louis XV vint prendre possession de la ville au mois de mai. La paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, rendit Bruxelles aux Autrichiens; le duc Charles de Lorraine y fit son entrée, le 28 avril 1749. Ce prince mourut en 1780, âgé de 68 ans; il avait gouverné au nom de Marie-Thérèse, pendant 36 ans, et mérité d'être appelé *le Bon*.

Joseph II, successeur de Marie-Thérèse, arriva à Bruxelles le 22 juin 1781. Cet empereur voulut introduire dans les provinces belgiques l'uniformité des lois qui régissaient ses autres États. Quoique cette législation nouvelle fût plus libérale et plus éclairée, les états de Brabant s'élevèrent contre cette innovation; ils réclamèrent le maintien des lois et privilèges du pays; comme l'empereur ne voulait pas céder, ils se révoltèrent contre son autorité et le déclarèrent déchu de la souveraineté des Pays-Bas. Le gouvernement resta provisoirement dans leurs mains.

Léopold, qui succéda à Joseph II, en 1791, consentit à jurer le maintien de la charte brabançonne, et reprit possession des Pays-Bas. Il mourut en 1792 et transmit les rênes de l'État à François II. A peine ce prince était-il monté sur le trône impérial que la France lui déclara la guerre. Le général Dumouriez gagna la bataille de Jemmapes, et entra à Bruxelles le 14 novembre 1792. Le général Jourdan, après avoir battu les Autrichiens à Fleurus, occupa de nouveau Bruxelles le 9 juillet 1794. La Belgique fut réunie à la France, et Bruxelles devint le chef-lieu du département de la Dyle. Bonaparte, premier consul, entra à Bruxelles, par l'Allée-Verte, le 21 juillet 1803; on lui rendit les honneurs réservés aux anciens souverains de la Belgique.

La désastreuse campagne de Russie amena les troupes alliées dans la Belgique. Les Prussiens prirent possession de Bruxelles le 1^{er} février 1814.

Bientôt la bataille de Waterloo, le 18 juin 1815, décide du sort de l'Europe. Le 11 septembre 1815, Guillaume d'Orange-Nassau est inauguré, à Bruxelles, roi des Pays-Bas. Bruxelles devient l'une des deux capitales du royaume; elle alterne avec La Haye comme résidence du souverain et siège des états généraux. Enfin, le 23 septembre 1830, éclate à Bruxelles la révolution qui sépare la Belgique de la Hollande, et le prince Léopold de Saxe-Cobourg, élu par le congrès national, le 4 juin 1831, fait son entrée dans la capitale du nouveau royaume.

Le commerce et l'industrie de Bruxelles atteignent chaque jour un plus haut degré d'activité et de perfection. Le luxe s'est introduit, depuis quelques années, avec ses marbres, ses glaces, ses décors somptueux, dans les riches magasins où sont étalés avec les produits belges ceux de tous les autres pays. Le travail des dentelles et la fabrication des voitures sont particuliers à Bruxelles; l'art typographique y fait des progrès rapides que favorise la réimpression incessante des ouvrages français (1). Bruxelles possède des fabriques de savon, d'amidon, de vitriol et d'eau-forte; des imprimeries sur soie et sur coton; des raffineries de sucre et de sel; des verreries, des manufactures de porcelaine et de faïence; des teintureries, des tanneries, une manufacture de cordes d'aloès dont l'exploitation est considérable; enfin des brasseries dont la bière, dite *faro*, est très-renommée. Plusieurs banques et grandes sociétés de commerce rendent à l'industrie des services inappréciables, et exercent sur le crédit public une heureuse influence.

(1) Parmi les grandes sociétés de librairie on distingue la *Société Belge*, immense établissement qui remplit de ses produits les quatre parties du monde. — L'*Établissement géographique*, fondé par M. Vandermaelen, hors de la porte de Flandre, est le plus beau de ce genre et le plus considérable qui existe. Il est visité avec intérêt par les naturalistes et les voyageurs.

MONUMENTS.

SAINTE-GUDULE.—L'église de Sainte-Gudule est un édifice gothique, d'un aspect imposant et majestueux, bâti sur le penchant d'une colline appelée autrefois *Molenberg*, montagne aux moulins, à l'orient de Bruxelles. Lambert Baldéric, comte de Louvain, en jeta les premiers fondements, l'an 1010, et la consacra à saint Michel; en 1047, on y transféra le corps de sainte Gudule que l'on conservait dans la chapelle de Saint-Géry. L'église prit alors le nom de la sainte, sans perdre celui de Saint-Michel; on l'appelle encore église des SS. Michel et Gudule. Ce fut Gérard, évêque de Cambrai, qui la bénit et qui, au moyen des libéralités de Baldéric II et de l'empereur Henri III, y fonda un chapitre composé de 12 chanoines. Un autre évêque de Cambrai, Liétard, obtint pour elle de nouvelles faveurs, et le duc de Brabant Henri I^{er} ratifia, en 1202, toutes les donations de ses ancêtres. Il fonda un second chapitre de 40 chanoines, auxquels il conféra les revenus de Dieghem et de La Hulpe.

En 1226, on commença à rebâtir l'église de Sainte-Gudule; elle fut terminée en 1263. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, y tint le premier chapitre de l'ordre de la Toison d'or; on a vu dans le chœur, jusqu'en 1794, les noms et les armes des chevaliers qui y assistèrent. En 1516, l'empereur Charles-Quint y tint le 18^e chapitre du même ordre. — L'édifice est bâti en croix; le portail est élevé sur un perron de 40 marches, pour racheter l'inégalité du terrain, et surmonté de deux tours carrées égales en hauteur; elles n'ont jamais été achevées. Une balustrade en pierre qui régnait autour du bâtiment, a été démolie en 1804.

L'intérieur de l'église est d'une architecture simple et grandiose; les piliers qui soutiennent la voûte sont très-épais, d'un style sévère et sans ornements. A ces piliers sont adossées des statues colossales qui représentent Jésus-Christ, la Vierge et les apôtres; celle de Jésus-Christ est l'ouvrage de Jean Vandelen; celle de la Vierge est de Quellyn; celles des apôtres saint Pierre et saint Philippe, de Van Milder d'An.



BRUNN OLL.

EGLETT PHOTOGRAPHES & VIGNETTES

SAINTE GUDULE.

vers; celles de saint Jacques le mineur et de saint Matthieu sont de M. Tobias; celles de saint Jacques le majeur et de saint Simon, sont de Lucas Fayd'herbe de Malines. Les autres, à l'exception de saint André dont on ignore l'auteur, sont du célèbre Duquesnoy. — La chaire, sculptée en bois, est d'une conception originale. Elle fut faite en 1699, par Henri Verbruggen, pour les jésuites de Louvain : l'impératrice Marie-Thérèse en fit présent à l'église de Sainte-Gudule en 1776. Le sujet représente Adam et Ève chassés par un ange du paradis terrestre : on voit à gauche la Mort qui les poursuit, tandis qu'au-dessus la Vierge écrase la tête du serpent avec une croix qu'elle tient à la main; des deux côtés descendent deux escaliers dont les rampes sont formées de troncs d'arbres où se tiennent différents animaux. Cette œuvre est exécutée avec soin, mais l'auteur y a montré plus d'imagination que de goût. — Le chœur n'a plus de jubé; il n'est séparé de la grande nef que par une grille. Le maître-autel est moderne, il a été construit en 1723, sur les dessins de Donkers; aux deux côtés du sanctuaire sont placées deux belles statues de Laurent Delvaux, qui proviennent de l'ancienne abbaye d'Afflighem. Le tabernacle contient un mécanisme ingénieux au moyen duquel le saint sacrement monte et descend à volonté dans les mains du prêtre. A gauche est le superbe mausolée élevé par l'archiduc Albert à la mémoire de Jean II, duc de Brabant, mort en 1312, et de son épouse Marguerite d'Angleterre, morte en 1318. Le monument qui couvre leurs cendres est en marbre noir et supporte un lion de cuivre doré, qui pèse 6,000 livres. Vis-à-vis de ce tombeau est celui de l'archiduc Ernest, mort à Bruxelles en 1595. Ce prince, revêtu de sa cuirasse, est couché le coude appuyé sur un carreau; son épée est près de lui, son casque est à ses pieds; sa devise sert d'inscription : *Soli Deo gloria*.

A certains jours de fête on place dans le chœur des tapisseries de haute lice représentant l'histoire du Sacrement de Miracle, ou des hosties miraculeusement sauvées de la fureur des juifs. Cet événement a donné lieu à l'institution de plusieurs cérémonies, et d'une procession qui se célèbre dans cette ville le deuxième dimanche de juillet.

La chapelle du Saint-Sacrement fut aussi bâtie en commémoration du miracle; Philippe de Lannoy en posa la première pierre, le 18 février 1534, au nom de Marie, reine de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas. Cette chapelle est très-vaste et très-élevée; les quatre fenêtres qui l'éclairent ont été peintes par Roger. A droite de l'autel, on voit la pierre sépulcrale en marbre blanc, qui ferme le caveau où furent enterrés, en 1621, l'archiduc Albert, en habit de récollet, et en 1633, l'infante Isabelle, en costume de religieuse Clarisse; Joseph Ferdinand Léopold de Bavière, décédé en 1699; Marie-Anne, archiduchesse d'Autriche, et le fils dont elle venait d'accoucher, en 1744: les corps des trois derniers furent transportés à Vienne en 1749; enfin le prince Charles de Lorraine, mort à Bruxelles, en 1780. — La chapelle de Notre-Dame-de-Délivrance fut commencée en 1649 et terminée en 1653. L'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas pour Philippe IV, en avait posé la première pierre. On y voyait autrefois une Assomption qui passait pour le chef-d'œuvre de Philippe de Champagne. On y admire aujourd'hui le magnifique monument élevé à la mémoire du comte Frédéric de Mérode, tué en 1830, au milieu des volontaires belges. Le comte y est représenté vêtu de la blouse nationale, blessé mortellement et cherchant encore à soulever son arme de la main droite. L'artiste, M. Geefs, a triomphé avec un rare bonheur de la difficulté que présentait l'emploi d'un costume aussi vulgaire; il a su lui donner la noblesse et la dignité que demandaient le lieu, le style et la destination du monument. L'église ne possède aujourd'hui aucun tableau remarquable. — En descendant de Ste-Gudule, on trouve, à droite, l'*Hospice des enfants trouvés*, fondé en 1568 par Nicolas Walkenaers, bourgeois de Bruxelles et sa femme Catherine Willems; à gauche, l'*Hospice de Ste-Gertrude*, où l'on entretient 150 vieillards des deux sexes, avec le produit des offrandes recueillies chaque soir dans les établissements publics de la ville; chaque vieillard reçoit par semaines 60 centimes pour ses menus plaisirs.

L'église de LA CHAPELLE, ancienne prévôté fondée en 1140, par Godefroid le Barbu, fut érigée en paroisse, l'an 1210.

Elle est d'un beau gothique et divisée à l'intérieur en trois nefs dont la principale est ornée, comme Ste-Gudule, des statues de Jésus-Christ, de la Vierge et des douze apôtres. Celles de saint Pierre, de saint Mathieu et de saint Jacques, sont dues au ciseau de H. Duquesnoy, les autres sont de L. Fayd'herbe. Le maître-autel, en marbre de diverses couleurs, a été exécuté sur les dessins de Rubens; ce grand maître avait peint pour la même place, une Assomption dont le tableau qui subsiste n'est que la copie. Celui qui représente Jésus apparaissant à la Madelaine est un des chefs-d'œuvre de G. de Crayer. — Plusieurs monuments funéraires se font remarquer dans cette église; les principaux sont ceux de la maison de Spinola et de la maison de Croi; la chaire est de Plumiers: elle représente le prophète Élie caché sous un creux de rocher, pour se soustraire à la fureur de Jézabel, et l'ange qui lui apporte sa nourriture. — L'église de la Chapelle est située dans un des quartiers qui dominent la ville; sa tour, qui est cependant peu élevée, s'aperçoit de tous les environs.

Église du SABLON, ou Notre-Dame des Victoires.—Elle fut bâtie par le duc Jean 1^{er}, en 1288, pour perpétuer le souvenir de la bataille de Woeringen. Cette église n'est pas grande, mais son architecture est d'un gothique très-pur et très-élégant; on y va visiter le mausolée des princes de la Tour-et-Taxis, en marbres noir et blanc, dans la chapelle de Ste.-Ursule; la Vertu y est représentée sous la figure allégorique d'une femme qui déroule une chafue d'or. Ce monument est l'ouvrage du sculpteur Cosyns. Dans la même chapelle est placée une belle statue de sainte Ursule, par Duquesnoy; le jour y est reçu d'en haut, du milieu d'un dôme de marbre noir. De l'autre côté du chœur, la chapelle de Saint-Marcou est revêtue d'incrustations de bois qui figurent des marbres de tous les pays. Les seuls tableaux de l'église qui méritent d'être cités sont: le Jugement dernier, de Frans Flore, le Martyre de sainte Barbe, de Quellyn, et le Christ en croix, de Declerck. — Le poète Jean-Baptiste Rousseau, mort à la Genette, près de Bruxelles, le 17 mars 1741, est enterré dans l'église du Sablon.

ST-JACQUES DU CAUDENBERG, sur la place royale, vis-à-vis la rue dite Montagne de la Cour. Le prince Charles de Lorraine en posa la première pierre le 12 février 1776; elle ne fut achevée qu'en 1785, sur les plans de Guimard, qui donna aussi le modèle de la place. La façade de l'église est élevée de quinze marches; elle se compose d'un portique de six colonnes cannelées d'ordre corinthien, couronné d'un fronton triangulaire où l'on avait sculpté un bas-relief, représentant un sujet religieux; les républicains français le remplacèrent par un OEil de la Providence, lorsqu'ils métamorphosèrent ce monument sacré en temple de la Raison. Une tour en bois peu élevée dépare l'édifice. — L'église du Caudenberg a remplacé l'abbaye du même nom, dont l'origine remontait à un monastère fondé en 650. C'est là que les Bollandistes consacrèrent leurs veilles à cet immense ouvrage, si précieux pour l'histoire du pays : *Acta sanctorum Belgii*. Ils possédaient une infirmerie et une belle bibliothèque, la plus riche de l'Europe en manuscrits sur la vie des Saints. — Des deux côtés du péristyle sont deux belles statues de Moïse et de David, et deux bas-reliefs représentant le Martyre de saint Jacques et les Vendeurs chassés du Temple. L'intérieur de l'église est entretenu avec une extrême propreté; le maître-autel est décoré de plusieurs statues et bas-reliefs de Godecharles. On n'y voit point de tableaux.

A droite de l'église est une cour appelée *Borgendael*, qui fut longtemps un asile inviolable et franc des juridictions de la ville, pour les débiteurs, les déserteurs, les charlatans qui y vendaient des drogues défendues. Les ouvriers n'y étaient point assujettis aux maîtrises. L'empereur Joseph II supprima ces privilèges, lors de la reconstruction du Borgendael en 1785, mais les gens qui l'habitaient furent autorisés à transporter en ville leurs établissements et leurs franchises.

SAINT-NICOLAS, rue au Beurre, près de l'hôtel de ville. Cette église est entièrement masquée par des maisons d'habitation, et comme sa tour a été brûlée dans le bombardement de 1695, on la découvre difficilement au milieu de ces maisons dont rien ne la distingue. — On y trouve quelques bons tableaux : au maître-autel, Jésus-Christ guérissant l'enfant de la Cana-

néenne, par Van Helmont; dans la chapelle de la Vierge, David pénitent, et Josué combattant les Amalécites, par Janssens. On prétend que le petit tableau suspendu à un pilier, en face d'une des portes latérales de l'église, est de Rubens; il représente la Vierge regardant l'enfant Jésus. Plus loin est une Cène de Herreyns, et deux tableaux de Van Orley, saint Pierre et saint Roch.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS. Une partie des murailles et des débris de l'ancienne enceinte de Bruxelles ont servi à l'érection de cette église, qui fut bâtie en 1664, détruite par le bombardement de 1695, et rétablie depuis telle que nous la voyons. La voûte de ce temple est en forme de dôme et s'arrondit en coupole à l'extérieur. Des deux côtés du chœur sont suspendus des *ex-voto* offerts à Notre-Dame pour des guérisons ou des miracles obtenus par son intercession; les deux tableaux en médaillon ont été peints par Landsheer, de Bruxelles. Deux bénitiers en marbre, ornés chacun d'une tête d'ange, excitent l'admiration des connaisseurs. La maison jointe à l'église de Bon-Secours, était un asile pour les pèlerins qui allaient en Espagne visiter Saint-Jacques de Compostelle; ils y étaient reçus et nourris pendant trois jours, en allant et en revenant.

NOTRE-DAME DU FINISTERRE, Longue rue Neuve. C'est une église moderne, assez petite, mais très-propre et très-bien entretenue; elle fut commencée en 1618 et achevée en 1712; le frontispice ne date que de 1830. L'intérieur de l'église et la sacristie sont ornés de quelques bonnes toiles. La chaire en bois a été sculptée par Duray.

Église de **ST-JEAN-BAPTISTE** ou du *Béguinage*. Les Béguinages (*Begynhof*), communautés religieuses de filles vivant dans un célibat volontaire et sans être privées de leur liberté, furent institués par sainte Begge, duchesse de Brabant, sœur de Pepin de Landen, et mère de Pepin de Herstal. Les communautés de béguines sont particulières aux Pays-Bas. Le pape Clément V avait lancé une bulle contre ces religieuses; mais son successeur, Jean XXII, se plut à les favoriser et à les combler d'indulgences. L'empereur Joseph II, qui supprima la plupart des couvents, conserva et protégea

l'institution des béguines. Parmi les conditions particulières que l'ordre leur impose, on remarque celles de conserver l'ancienne faille flamande et de porter en terre elles-mêmes les sœurs qui viennent de décéder. L'endroit où elles demeurent forme un quartier séparé dans les villes et souvent entouré de murailles ou de fossés. Chaque béguine à sa petite maison distincte des autres, appelée du nom d'un saint ou d'une sainte, et vit avec ses ressources particulières, sans apporter aucune charge à la communauté. La propreté, le silence et la simplicité qui y règnent, forment souvent un contraste agréable avec le bruit et l'agitation des quartiers environnants. Le Béguinage de Bruxelles, fondé en 1250, n'existe plus; il se composait d'une douzaine de petites rues, sur l'emplacement desquelles on a élevé le nouvel hospice des vieillards; un petit nombre de béguines ont survécu à la dissolution de la communauté. Les béguinages les plus florissants sont ceux de Gand et de Bruges. L'église du Béguinage fut commencée en 1657 et achevée trois ans après. Elle est grande et belle et renferme quelques bons tableaux: un Christ en croix par Crayer; deux Sainte-Famille, l'une de Van Loon, l'autre de Declerck, et deux autres tableaux de Van Loon, Jésus descendu de la croix et une Annonciation. Les meilleurs ont été pris par les Français pour le musée de Paris.

SAINTE-CATHERINE, dans la rue de ce nom. Ce n'est qu'une grande chapelle dont la construction n'a rien de remarquable. Elle possède une belle composition de Crayer, placée sur le maître-autel et représentant sainte Catherine reçue dans le ciel; dans le chœur, à droite, un tableau de Janssens, représentant un duc de Clèves guéri par l'intercession de saint Vincent Ferrier; à gauche, le Christ au tombeau, par Otto Vénus.

Les autres temples catholiques de Bruxelles sont: l'église de *Ste-Claire*, rue St-Christophe, la chapelle de *Ste-Anne*, rue de la Montagne, la chapelle de la *Madelaine*, dans la rue de ce nom, et la chapelle de *Salazar*, rue des Sols.

Les *Protestants* avaient pour temple l'ancienne église des *Augustins*, rue Fossés-aux-Loups, qui a été enlevée à leur culte depuis la révolution de 1830; elle sert aujourd'hui à

des expositions publiques et à des concerts ; les *Anglicans* se réunissent dans une chapelle de la rue de l'Orangerie , derrière le palais représentatif , et les *Évangéliques* français et allemands , rue du Musée , dans l'ancienne chapelle de la cour. Une nouvelle chapelle , dans le style gothique , vient d'être bâtie pour les *Évangéliques* français , sur le boulevard de l'Observatoire. — Les juifs ont pour *Synagogue* une ancienne salle de spectacle située dans la rue de Bavière.

PALAIS DU ROI. Cet édifice se fait remarquer par une grande simplicité. Il a été formé de deux hôtels , autrefois séparés par une rue , et réunis aujourd'hui par un porche en saillie composé de sept arcades , desquelles s'élèvent six colonnes corinthiennes , chacune d'un seul bloc de pierre. Sur toute la largeur du bâtiment , qui est de 120 mètres , règne un balcon en fer , et l'édifice est couronné d'une corniche régulière ; un jardin peu étendu donne sur la rue Verte , derrière le palais. L'intérieur est orné avec beaucoup plus de richesse et de magnificence que ne le ferait supposer la simplicité extérieure du monument. Les objets qui le décorent ont été pour la plupart fabriqués dans le pays. Sous l'empire français , ce palais , qui n'avait pas encore la nouvelle façade , fut occupé par la préfecture du département de la Dyle ; Napoléon y logea avec l'impératrice Joséphine en 1803 , et avec l'impératrice Marie-Louise en 1811. Un des principaux ornements du palais est la vue du Parc , dont il est séparé par une large place , et qui s'étend devant lui jusqu'au Palais Représentatif.

PALAIS REPRÉSENTATIF , OU DE LA NATION. Il fut bâti sous le règne de Marie-Thérèse , sur les dessins de Guimard , pour les séances de l'ancien conseil de Brabant. Sous le gouvernement du roi des Pays-Bas , les deux chambres des états généraux s'y installèrent en 1818 ; il est aujourd'hui occupé par le Sénat et par la Chambre des Représentants. Sa façade se présente au fond d'une petite place , décorée de huit colonnes cannelées , et surmontée d'un fronton triangulaire dont le bas-relief a été sculpté deux fois par Godecharles , à quarante années de distance , lors de la première construction de cet édifice , en 1782 , et en 1822 après un incendie qui l'avait dévoré en partie ; il représente la Justice , assise sur un trône , la balance à

la main, et entourée d'autres figures allégoriques, la Religion, la Constance, la Sagesse, la Force; cette dernière met en fuite la Discorde et le Fanatisme. L'entrée du palais est un vaste vestibule soutenu par de nombreuses colonnes et pavé de marbre; à droite et à gauche sont deux larges escaliers en marbre royal, qui conduisent aux deux chambres. La première, celle du Sénat, n'est qu'une salle ordinaire, sans ornements, autour de laquelle règne une table circulaire couverte d'un tapis de drap vert. La seconde chambre, celle des Représentants, est disposée en amphithéâtre, éclairée par le haut et entourée d'un rang semi-circulaire de colonnes de stuc, derrière lesquelles sont pratiquées des loges qui reçoivent les spectateurs. Les bancs où siègent les Représentants remplissent ainsi qu'à la tribune des orateurs. La rue de la Loi, dans laquelle se trouve le Palais représentatif, renferme, dans une petite étendue, les plus beaux hôtels de la ville; ils sont occupés en partie par les ministères de l'Intérieur, des Finances, des Affaires Étrangères et des Travaux Publics.

PALAIS DU PRINCE D'ORANGE. Il a conservé ce nom parce que le prince d'Orange, dont il est la propriété privée, n'a voulu ni en faire la cession, ni le démeubler depuis la révolution de 1830; il a été sous le séquestre depuis cette époque, ainsi que tous les objets qu'il contient. C'est la principale curiosité de Bruxelles, le monument que tous les étrangers visitent ordinairement le premier; son extérieur n'a rien de remarquable, mais les appartements renferment des meubles, des objets d'art rares et précieux, qu'on n'estime pas à moins de vingt millions de francs. Le plan du bâtiment est un rectangle de 220 pieds de long sur 60 de large; rien n'annonce à l'extérieur la richesse, l'élégance et le goût exquis, qui ont présidé à la distribution et à l'ameublement. Sous un vestibule pavé en racines d'arbres, à la manière russe, deux superbes escaliers en pierres blanches conduisent au premier étage; avant de pénétrer dans les appartements, les visiteurs sont invités à revêtir leur chaussure de pantoufles de lisière préparées à cet effet; la délicatesse des parquets en marqueterie exige cette précaution.

La première salle que l'on montre est celle où se tenaient

les aides de camp de service. Elle est ornée de trois chefs-d'œuvre des écoles italienne, hollandaise et allemande : une Madone d'André del Sarte, un portrait de Rembrandt, peint par lui-même, et une tête d'Holbein.— Dans la salle d'audience, qui vient ensuite, on admire une petite Chasse, et un Saint-Thomas, de Rubens; un Saint Paul d'André del Sarte; la table en malachite, qui se trouve entre les fenêtres, et la coupe pareille qui orne le milieu de la salle, sont estimées ensemble à plus de 500,000 francs.— La salle de réception est la plus riche du palais; elle est garnie de velours rouge à franges dorées, et la glace de la cheminée est la plus grande qui ait jamais été coulée; elle a 12 pieds de haut.— Le salon bleu, qui vient ensuite, était la salle d'audience de la princesse; il renferme un portrait de Raphaël, représentant un des élèves de ce maître; un portrait de Poppée par Van Dyck; une Madelaine du Schidone et un portrait de Diane de Poitiers, par Léonard de Vinci; dans cette même salle est une table en lapis lazuli, pierre précieuse qui s'estime au poids de l'or; la valeur de cette table est de 1,500,000 francs; c'est un présent de l'empereur de Russie, frère de la princesse d'Orange, ainsi que la table et la coupe en malachite de la salle d'audience du prince.— On arrive ensuite à la salle à manger, en stuc, dont deux beaux portraits en pied de Van Dyck, et deux de Velasquez, font tout l'ornement.— Le salon des dames d'honneur de la princesse est décoré d'un beau portrait de saint Augustin, par Le Perugin, le maître de Raphaël; d'un Neptune sur les eaux, par l'Albane; d'un tableau de Gonzalès Coques, représentant une famille hollandaise dans un jardin; un groupe de fleurs par Van Huysum; une marine de Backhuysen, et un paysage avec des animaux, par Verboeckhoven.— La grande salle d'audience de la princesse renferme les portraits en pied des empereurs de Russie, ses frères, Alexandre et Nicolas. Les meubles de cette pièce ont été brodés en tapisserie par la princesse elle-même; on y voit aussi un très-grand et très-beau paysage de Ruysdael, un autre de Jean Both, et deux marines du peintre hollandais Schotel.— La chambre à coucher et le cabinet de la princesse, que l'on montrait les années précédentes, ont cessé d'être

ouverts aux étrangers. — La salle de bal est la plus grande et la plus belle; elle occupe le milieu du palais. Les murs sont revêtus de marbre de Carrare, et le jour y est à peine reçu d'en haut; rien ne peut donner l'idée de l'éclat de cette salle éclairée par des milliers de bougies qui se reflètent sur la blancheur et le poli des murailles; les douze candélabres de bronze doré qui en garnissent le tour, ont coûté 60,000 fr. — On visite le palais du prince d'Orange avec une carte d'entrée qui se délivre gratuitement, avant midi, à l'hôtel du ministère des finances.

PALAIS DES BEAUX-ARTS. Sous la domination autrichienne, la partie ancienne du palais que nous avons sous les yeux, était la résidence des gouverneurs généraux. Elle fut commencée en 1546, et achevée en 1502 par l'ordre du comte de Nassau Englebert. Le prince Charles de Lorraine l'acheta et l'embellit, en 1744. La partie qui fait face à la grille, et celle de gauche, ont été bâties en 1830, sur le terrain de l'ancien jardin botanique, pour servir aux expositions de l'industrie nationale, qui ont lieu périodiquement tous les quatre ans.

L'ancien palais renferme la *Bibliothèque publique*, le *Musée de tableaux*, un cabinet d'*Histoire naturelle* et un cabinet de *Physique*.

La Bibliothèque se compose de deux parties distinctes : la première contient les livres imprimés, au nombre de 150,000; on y arrive par un bel escalier, dont le bas est orné d'une statue colossale d'Hercule, qui passe pour le chef-d'œuvre de Delvaux. La deuxième est consacrée aux manuscrits; ils proviennent en grande partie des archives des ducs de Bourgogne et sont au nombre d'environ 16,000; beaucoup sont reliés en maroquin rouge; ils sont ornés souvent de vignettes et d'initiales, miniatures précieuses faites du temps des Van Eyck. La bibliothèque est ouverte tous les jours de 10 à 2 heures, excepté les mercredis et les jours de fête.

Le Musée renferme environ 350 tableaux parmi lesquels il en est beaucoup de médiocres. La partie la plus remarquable de cette collection est celle des tableaux dits *gothiques*, qui sont au nombre de cent environ. Le Musée est ouvert tous les jours.

Le cabinet d'Histoire naturelle, quoiqu'il ait peu d'an-

nées d'existence, peut être mis au nombre des mieux composés de l'Europe. La collection des mammifères est considérable; elle possède un hippopotame de première grandeur, un tigre de Java, des lions, des rhinocéros, une grande quantité de singes, etc. Celle des oiseaux est encore plus riche, on y trouve ceux de toutes les parties du monde et une réunion à peu près complète de tous les oiseaux de paradis. Les poissons y sont peu nombreux, mais les reptiles tiennent une large place. Les insectes et surtout les papillons y sont d'une conservation parfaite. Les coquilles offrent une assez belle série d'espèces diverses. La collection des minéraux est la plus riche; elle renferme à peu près tous ceux de la Russie, les produits volcaniques du Vésuve, des fossiles précieux et d'intéressants zoophytes. Enfin l'herbier est fort beau et s'enrichit tous les jours. — Le cabinet de Physique est composé en partie des instruments qui ont appartenu à l'ancienne université de Louvain. Des acquisitions nombreuses ont ajouté à ces richesses, et l'on peut y faire toutes les expériences que les progrès de la science nécessitent. Ces deux cabinets sont ouverts tous les jours. Il est à regretter que les catalogues n'en aient pas encore été publiés. — C'est dans les salles du Musée que l'Académie de Bruxelles tient ses séances. Fondée en 1779, dissoute en 1794, elle fut reconstituée en 1816. Des cours publics et gratuits des sciences et des lettres y sont donnés aux frais de la régence de Bruxelles.

Collections particulières.

Il y a peu de villes aussi riches que Bruxelles en collections particulières. Ses habitants ont le goût des tableaux et des curiosités; nous pourrions citer un grand nombre d'amateurs qui, sans avoir la prétention de former des galeries, n'en possèdent pas moins des œuvres très-remarquables, soit des maîtres anciens, soit de la jeune école belge qu'ils se plaisent à encourager.

Nous citerons en première ligne S. A. R. Mgr. le duc d'Areberg, dont la galerie est publique et vient de s'augmenter de la collection du feu prince Auguste d'Areberg. La galerie du duc se compose presque entièrement de tableaux

flamands. On y distingue surtout quelques portraits de famille, peints par Van Dyck; deux ou trois esquisses de Rubens; plusieurs Wouvermans; un Adr. Ostade, très-beau; un Ruysdael; un très-petit Adrien Brauwer du meilleur choix; une grande toile de Jordaens, connue sous le nom du Concert de Famille, application du proverbe flamand : *Zoe d'houde zingen piepen de jonghe*; un intérieur de P. Dehooge, chef-d'œuvre de perspective; plusieurs Dietrici, imitations ou copies remarquables des genres les plus opposés, depuis le Corrège jusqu'à Rembrandt; deux Canaletti; quatre paysages attribués à Claude Lorrain, quatre marines attribués à Joseph Vernet et un joli Watteau. C'est de la collection du prince Auguste que proviennent les meilleurs tableaux. Nous citerons particulièrement deux Rembrandt; un Gérard Dow; un Rubens; un Jean Steen; plusieurs Wouvermans; plusieurs Miéris; un Everdingen; un Ruysdael : un Adrien Van de Velde de la plus grande beauté; deux Wynandts et plusieurs tableaux italiens et espagnols. — On montre, dans la bibliothèque du duc, une tête en marbre provenant d'un sujet antique qui doit avoir quelque analogie avec le groupe du Laocoon. Quelques personnes ont prétendu que cette tête était bien celle du Laocoon et que l'original porte une tête qui n'est pas la sienne, mais cet avis n'a été soutenu par aucun connaisseur.

S. A. le prince de Ligne, qui possède une très-riche galerie de tableaux anciens à son château de Bel-Oeil, a réuni dans son hôtel à Bruxelles, un beau choix de tableaux modernes.

La collection de M. Maleck de Werthenfels, rue Royale, n° 74, est une des plus intéressantes du pays. Elle renferme des richesses inappréciables et l'on y trouverait difficilement un tableau qui ne fût pas du premier choix. Il nous suffira, pour en donner une idée, de citer, parmi les principaux : une Gioconda de Léonard de Vinci, un peu plus petite, mais aussi belle et aussi bien conservée que celle du Musée de Paris (1); un Raphaël, première manière, le seul qui existe

(1) M. Maleck a fait traduire en marbre cette admirable création. Le buste que M. Guillaume Geefs a sculpté d'après l'original de Léonard de Vinci, a fait l'admiration des connaisseurs dans la dernière exposition publique d'Anvers.

en Belgique; deux Paul Potter, dont l'un est le plus grand et le plus beau que nous connaissions après les deux toiles de grandeur naturelle qui sont aux Musée d'Amsterdam et de La Haye; deux précieux Rubens, dont l'un, de petite dimension, représente le saint Rosaire, et l'autre Deux enfants, demi nature, qui jouent avec un agneau; deux esquisses du même, l'une du Christ entre les deux larrons, dont l'original est au Musée d'Anvers, l'autre, du Massacre des onze mille Vierges, qui se trouve, croyons-nous, à Cologne; un grand portrait de Van Dyck, peint par lui-même; deux Murillo; un Velasquez; deux Holbein; un Albert Durer; trois portraits de Cranach; un portrait de Rembrandt; la fameuse prédication de saint Jean, par Jean Steen; un Corps de garde, de Teniers, dont on voit chez le duc d'Areberg une copie peinte par Tilbourg; un Wynandts du plus beau choix (1), avec figures par A. Van de Velde; deux C. Dujardin; un Joseph Vernet, etc., etc.

Le cabinet de curiosités de M. Maleck n'est pas moins riche. Il possède un *scribanium* ou secrétaire, qui a appartenu à Marguerite de Parme, meuble admirable, exposé en ce moment au profit des pauvres. Il se divise en deux parties : la partie supérieure, œuvre de Benvenuto Cellini, ornée de nielles en argent, et enrichie de plusieurs milliers de pierres précieuses; la partie inférieure, ouvrage de Boule, qui surpasse en perfection tout ce qui existe de ce célèbre ébéniste.

On voit dans la même salle un fusil qui a appartenu à Rubens; il est damasquiné d'argent et la crosse garnie de velours vert.

La galerie de M. Van Becelaer, place de la Monnaie, est exclusivement composée de tableaux modernes. On peut y faire connaissance avec tous les peintres flamands et y apprécier la jeune école; il est peu d'artistes vivants dont cette nombreuse et riche galerie ne renferme quelques bonnes productions. — Nous en dirons autant de la collection de M. le colonel Moyars, rue Ducale, et de celle de M. Simons, rue d'Or.

M. le baron de Wykersloot, rue Neuve, possède quelques

(1) Il provient de la galerie du duc de Berry.

tableaux de choix, parmi lesquels se distinguent un paysage de Koekoek, un hiver de Schelfhout, et une marine de Schotel. Ce sont trois chefs-d'œuvre des peintres qui tiennent aujourd'hui le premier rang dans les différents genres que ces tableaux représentent; ils sont tous trois hollandais. Nous citerons aussi une composition capitale de Le Poitevin, une plage de Normandie; un paysage de E. Verboeckhoven, une petite marine de L. Verboeckhoven, peut-être la meilleure de ce peintre, et une halte de cavaliers par Swebach.

M. le comte Vilain XIII, Longue rue Neuve, conserve un précieux tableau de l'école de Raphaël, la Vierge et l'enfant Jésus, avec volets.

Nous citerons encore, parmi les amateurs de beaux tableaux MM. le comte Coghen, Charles de Brouckere, le vicomte de Jonghe, etc.

Les spéculateurs en tableaux sont assez nombreux à Bruxelles. M. Héris, rue Royale, jouit en ce genre d'une grande célébrité; il s'est vendu peu de tableaux et Europe, depuis un certain nombre d'années, qui n'aient passé par les mains de M. Héris. Sans entrer dans des détails qui deviennent inutiles à propos d'une galerie destinée à se renouveler souvent, nous ne pouvons nous dispenser de citer un paysage historique de Téniers, représentant ce peintre avec sa famille, devant son habitation de *Dry-Toren*, à Perck, près de Vilvorde; un repas de famille par Jean Steen et un intérieur d'Adrien Van Ostade, du choix le plus exquis.

M. Van der Belen, rue d'Assaut, possède aussi quelques morceaux très-précieux parmi un grand nombre de tableaux anciens et modernes; ainsi que MM. Van Nieuwenhuysen, rue Royale-Neuve; Tielens, rue Ducale; Coor Van der Meeren, Vieux-Marché-aux-Grains; Ost, rue des Vents; Leroy, rue du Théâtre; Puttemans, Petite rue des Dominicains, etc., etc., etc.

Le magasin de M. Van Callemberg, rue de l'Écuyer, ne cesse jamais d'être rempli des objets les plus rares, comme tableaux anciens et modernes, curiosités, antiquités, chinoïseries, meubles de la renaissance, etc. Nous engageons les étrangers et les artistes à le visiter.

M. Robyns, rue Neuve, s'est fait un nom célèbre parmi les

amateurs d'histoire naturelle, pour ses collections d'insectes et surtout de papillons, les plus riches qui soient au monde. Les trésors de M. Robyns en ce genre occuperaient un local immense s'ils n'étaient renfermés dans des centaines de tiroirs superposés qui se cachent dans les boiseries, dans les embrasures des fenêtres, dans les entre-deux des portes, le tout rempli du plus rare assemblage d'insectes diaprés, véritables joyaux naturels. Si vous préférez les papillons de nuit, d'autres tiroirs, d'autres cases sembleront sortir de la même place où les premiers viennent de rentrer, et montreront la belle famille des phalènes, depuis les monstres aux vives couleurs, aussi grands que des chauves-souris, jusqu'aux miniatures de l'espèce, les cousins au blanc de lait, qu'on ne peut distinguer qu'avec un microscope. — Aimez-vous les gravures? M. Robyns a tout le Musée de Napoléon; ici Piranesi, un superbe exemplaire; là toutes les gravures publiées depuis trente ans; plus loin la collection de musique la plus nombreuse qui existe; la collection des journaux de modes, sauf quelques numéros de la fin du siècle dernier qui sont introuvables et que M. Robyns payerait au poids de l'or.

HOTEL DE VILLE. Ce vaste et curieux bâtiment est situé sur une grande place carrée, entourée de maisons qui ont toutes été bâties à la même époque, sous la domination espagnole, et qui conservent à cette place une physionomie vraiment originale. Le bâtiment de l'hôtel de ville est d'un beau gothique lombard; il est surmonté d'une tour pyramidale, du même style, et percée à jour jusque dans la partie la plus élevée. Cette tour, supérieure à tout ce qui existe en ce genre, pour la légèreté, la grâce et l'élégance, a 364 pieds de hauteur; elle supporte une statue colossale de saint Michel, patron de la ville, qui tourne au vent et sert de girouette; cette statue est en cuivre doré, sa hauteur est de 17 pieds; elle fut placée en 1445, et on la descendit deux fois pour la redorer, en 1770 et en 1825. Du haut de la tour on aperçoit distinctement le Lion de Waterloo, au delà de l'épaisse forêt de Soigne. — Une singularité qui a donné lieu à une foule de conjectures et qui a longtemps exercé la sagacité des chroniqueurs, c'est que cette admirable tour ne se trouve pas au

milieu de la façade; l'opinion la plus accréditée suppose qu'elle formait autrefois l'une des extrémités du bâtiment et que la façade a été prolongée plus tard jusqu'à la rue voisine. On croit en effet s'apercevoir que la partie de l'ouest est moins ancienne. Les bâtiments intérieurs ont été reconstruits après le bombardement de 1695.— L'architecte de la tour se nommait Van Ruysbroeck; il acheva son œuvre en 1441. La tour et l'édifice ont été réparés plusieurs fois; la dernière restauration a eu lieu en 1825.—La cour intérieure est ornée de deux fontaines, sous la forme de deux statues de fleuves, en marbre blanc, couchées au milieu de roseaux et appuyées sur leur urne. La fontaine de droite, qui est de Plumiers, est de beaucoup supérieure à l'autre.—La principale salle de l'hôtel de ville, appelée la salle gothique, est celle où Charles-Quint, dans tout l'éclat de sa gloire et de sa puissance, abdiqua le pouvoir royal en faveur de son fils Philippe, le 16 janvier 1556. La plupart des autres salles méritent aussi d'être vues; elle sont décorées de tapisseries de haute lice et de portraits en pied des ducs de Bourgogne, des rois d'Espagne et des princes de la maison d'Autriche qui ont régné sur les provinces belgiques, peints par Grangé. Les plafonds sont de V. H. Janssens. Le rez-de-chaussée de l'hôtel de ville est occupé par les bureaux de l'administration communale. A côté de la porte d'entrée se trouve le bureau de la permanence, ou police municipale, et derrière, dans la rue de l'Ami, la prison provisoire qu'on appelle *Amigo*.

La maison qui fait face à l'hôtel de ville, sur la Grand'Place a tenu lieu de maison communale jusqu'à l'année 1446. Sa reconstruction date de 1518; l'infante Isabelle la fit restaurer en 1625, pour remercier Notre-Dame de la Paix d'avoir délivré Bruxelles de la peste, de la guerre et de la famine; c'est à cette occasion qu'on y plaça l'inscription aujourd'hui à demi effacée : *A peste, fame et bello libera nos, Maria Pacis*. Ce bâtiment fut de nouveau restauré en 1695, après le bombardement qui causa de si grands ravages dans la ville.

PALAIS DE JUSTICE. C'était autrefois le couvent des jésuites, qui fut supprimé par Marie-Thérèse en 1773; leur église ne

fut démolie qu'en 1812; elle occupait la place carrée que l'on voit devant le Palais de Justice. Le nouvel édifice fut élevé en 1823, comme l'indiquait une inscription récemment effacée parce qu'elle portait le nom du roi Guillaume. Son péristyle est une imitation de l'église S^{te}-Marie-la-Rotonde, à Rome, autrefois temple d'Agrippine. L'intérieur du palais est mal distribué, mal commode, et en mauvais état; cet édifice sera prochainement reconstruit sur de nouveaux plans.

HOTEL DE LA MONNAIE, sur la place de ce nom, vis-à-vis du Théâtre-Royal. Il fut fondé en 1291 en même temps que celui de Louvain, qui n'existe plus. Jean I^{er}, duc de Brabant, y fit frapper les premières pièces qu'on appela les *Lions d'or*. Le gouvernement français en avait interrompu les travaux et en avait fait la Bourse. En 1821, l'on reconstruisit le vieux bâtiment qui datait du 14^e siècle. On n'y frappe que des pièces d'argent et de billon, le titre de la monnaie d'or n'ayant pas encore été adopté (1). — La *Bourse* se tient aujourd'hui dans le vestibule d'un bâtiment attenant à l'hôtel de la monnaie.

THÉÂTRE-ROYAL, sur la même place. Ce vaste édifice fut commencé en 1817, derrière l'ancien théâtre que l'électeur de Bavière avait fait élever en 1700, et qui occupait une grande partie de ce qu'on appelle aujourd'hui la place de la Monnaie. L'inauguration en fut faite le 25 mai 1819, par la représentation de *la Caravane*, opéra de Grétry. Sa façade se compose de 8 colonnes ioniques, de 30 pieds de hauteur, surmontées d'un fronton triangulaire, dont le bas-relief n'a pas été sculpté. Une galerie formée par des arcades, règne tout autour de l'édifice, dont la longueur est de 200 pieds et la largeur de 100. Le bâtiment a coûté 1,400,000 francs, et le terrain sur lequel il est bâti 52,000 fr. — L'aspect général de ce monument est imposant, mais il inspire une tristesse dont on ne se rend pas compte, et qui se trouve peu en rapport avec sa destination. On a même été jusqu'à le comparer à un immense tombeau. L'intérieur est assez bien distribué; cependant la salle est beaucoup trop haute pour sa largeur;

(1) Voir page 5.

elle n'a pas été restaurée depuis longtemps, et le lustre, éclairé au gaz, ne jette pas la moitié de la lumière dont cette vaste enceinte aurait besoin. C'est seulement lorsqu'on allume les lustres de bougies suspendus au-dessus du premier rang des loges que les toilettes des dames prennent la peine de se montrer, et que l'assemblée offre un aspect un peu brillant. On parle d'une restauration de cette salle pour l'année prochaine. — La troupe des artistes du théâtre de Bruxelles est très-considérable; elle embrasse une troupe complète de grand opéra, une troupe d'opéra-comique, un corps de ballet très-nombreux, une troupe de comédie, et une troupe de vaudeville. Aussi la direction en est-elle très-lourde, et sans une forte subvention accordée par la liste civile, il serait impossible qu'elle pût se soutenir. L'administration est aujourd'hui régie par une société, au moyen d'un fonds considérable fourni par le roi, par les banques de Bruxelles et par des actionnaires. Le théâtre de Bruxelles donne ses représentations tous les jours de la semaine, excepté le samedi; on y joue l'opéra, l'opéra-comique, la tragédie, la comédie et le drame; le vaudeville ne se joue guère que dans une succursale, située à l'une des extrémités du parc de Bruxelles, qu'on appelle *Théâtre du Parc* et qui donne des représentations, deux fois par semaine, le samedi et le dimanche.

L'OBSERVATOIRE de Bruxelles est bâti depuis peu d'années; il est situé sur une des parties le plus élevées de la ville, au sommet d'un boulevard dont la pente est très-rapide. Les observations astronomiques y sont dirigées par M. Quetelet, ainsi que la publication d'un Annuaire sur le plan de l'Annuaire de France. On peut obtenir de ce savant professeur, d'observer soi-même ou d'assister aux observations, et les chronomètres envoyés à l'observatoire y sont réglés d'après le pendule de cet établissement.

Le JARDIN BOTANIQUE n'est achevé que depuis 1830; il a 600 mètres de longueur sur 160 de largeur; le sol en est incliné de l'est à l'ouest, ce qui malheureusement n'a pas permis de placer dans le sens de la longueur le bâtiment des serres chaudes qui doit être exposé au midi; la perspec-

tive y aurait beaucoup gagné. Le Jardin Botanique appartient à la Société d'Horticulture qui y fait chaque année des expositions de fleurs et de fruits; cet établissement n'est ouvert au public que trois fois par semaine, les mardis, jeudis et samedis de 10 à 3 heures.

LE PARC est situé entre les rues Royale et Ducale, dans le sens de la largeur, et entre le palais du roi et le Palais Représentatif dans le sens de la longueur; il n'est pas parfaitement carré, mais ses trois grandes allées sont percées de manière à lui donner cette apparence; elles partent d'un centre commun, le bassin vert, près du Palais Représentatif, et aboutissent l'une à la place Royale, celle du milieu au palais du Roi, et la troisième au boulevard du Régent. C'est une des plus belles promenades de l'Europe, tant sous le rapport de l'agrément du jardin que sous celui du choix et du nombre des promeneurs. La musique du régiment des guides y donne souvent le dimanche de midi à 2 heures, pendant les beaux jours, des concerts d'harmonie auxquels rien ne peut être comparé comme exécution. Des massifs, des taillis et des bas-fonds (1) disposés avec art, sauvent la monotonie ordinaire des jardins dits à la française. Des groupes, des statues, des bustes, des vases, qui ont beaucoup souffert en 1830, s'entremêlent à la verdure des pelouses et des bosquets. — Le Parc était dès le premier âge de la ville une dépendance de l'ancien Palais; il fut rajeuni et dessiné sur le plan actuel, en 1774, par Zinner, contrôleur de la forêt de Soigne, dont il formait encore la lisière. — A l'extrémité N. O. se trouve le théâtre dont nous avons parlé, la salle du *Wauxhall*, où l'on donne des bals, des fêtes et des concerts; un café très-bien achalandé en fait partie.

Bruxelles possède de nombreux *Hospices* dont les plus importants sont :

L'*Hôpital St.-Pierre*, situé près de la porte de Hal, fondé anciennement pour recevoir les croisés qui revenaient

(1) C'est dans ces bas-fonds qu'ont été enterrés, après les journées de 1830, les corps des soldats hollandais tués dans la mémorable *journée du Parc*. On n'y laisse plus descendre le public.

blessés de la terre sainte, et les lépreux. L'édifice actuel, bâti en 1717, après avoir plusieurs fois changé de destination, fut de nouveau converti en hôpital en 1822; on restaura la façade la même année. Sa destination actuelle est la guérison des maladies graves, des ophthalmies : on y reçoit aussi les femmes enceintes, les enfants et les prisonniers civils ou militaires. Une division séparée est réservée aux malades payants. De spacieux jardins dépendent de l'établissement, qui est soumis à des règlements sévères et tenu dans un état de propreté admirable.

Hôpital St.-Jean, rue de l'Hôpital, près de l'hôtel de ville. Le premier hôpital qui ait existé à Bruxelles, fut établi au Grand-Sablon, vers l'an 1100; il y subsista jusqu'en 1206; à cette époque il fut transféré dans l'emplacement que nous avons sous les yeux. L'édifice actuel était originellement une église dédiée à saint Jean-Baptiste, en 1131, par le pape Innocent II, qui, chassé d'Italie par suite du schisme de Pierre de Léon, connu sous le nom d'Anaclet II, vint résider quelque temps à Bruxelles. Les malades sont reçus à l'hôpital St.-Jean à toute heure du jour et de la nuit, toutes les fois que le cas est urgent; l'établissement possède plus de 200 lits; les soins y sont donnés par des Sœurs de la Charité, communauté semblable à celle de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Hôpital militaire, rue des Minimes, dans l'ancien bâtiment des moines de cet ordre. Il doit sa fondation à l'empereur Joseph II, qui, en 1789, transféra les religieux de cette maison dans un autre couvent du même ordre à Anderlecht. Beaucoup de soldats français blessés au siège de la citadelle d'Anvers furent transportés dans cet hôpital.

Hospice des Vieillards ou *Grand Hospice*. C'est celui dont nous avons parlé à l'occasion du Béguinage, sur l'emplacement duquel il a été construit. C'est un bâtiment très-vaste, récemment bâti, où l'on ne peut être reçu sans des certificats de conduite irréprochable, ni avant l'âge de 60 ans. L'inscription, qui a été donnée par le professeur Baron, en est simple et belle : EGENIS SENIBUS.

Hospice des Alexiens ou *Frères Célites*. Il fut bâti en 1830 pour réunir une vingtaine d'établissements disséminés dans

la ville, qui servaient de refuges à des vieilles femmes. Cette maison contient 140 pensionnaires.

Hospice de Sainte-Gertrude, Hospice des enfants trouvés, voyez Sainte-Gudule.

Le refuge de *Pacheco* est une fondation particulière en faveur des femmes âgées au moins de 50 ans et provenant de bonnes familles.

La prison civile et militaire des *Petits-Carmes* a été construite en 1815 sur l'emplacement d'un couvent bâti en 1610 sous les auspices des archiducs Albert et Isabelle. C'est un parallélogramme isolé de toutes parts et à deux étages. Neuf à dix cours sont à l'usage des prisonniers. La prison provisoire s'appelle *Amigo*; elle est placée devant l'hôtel de ville, dans la rue de l'Ami. A quelques pas de la prison des *Petits-Carmes* se trouve la caserne de la *Maréchaussée*. Il y a quatre autres casernes à Bruxelles, celles de *Sainte-Élisabeth*, pour l'infanterie et la cavalerie, rue de la Montagne de Sion; du *Petit-Château*, pour l'infanterie, dans la rue d'Ophem, près de la rue de Flandre; des *Annonciades*, pour la cavalerie, rue de Notre-Dame-aux-Neiges et rue de Louvain; enfin la caserne des *Pompiers*, près du Vieux-Marché.

Les *Halles* sont au nombre de quatre, savoir : une Grande-Boucherie, sur le marché aux Tripes; deux petites Boucheries rue des Fripiers et place du Grand-Sablon; une Halle à la Viande, sur le marché au beurre et une Halle au Poisson, sur la rivière de Senne, au pont des Paniers.

Les *Places* principales sont celles : du Palais-Royal ou des Palais, qui sépare le Palais du Parc; la Place Royale au haut de la Montagne de la Cour, construite en 1777, sur le modèle de la Place-Royale de Nancy; la Grand Place ou celle de l'Hôtel-de-Ville; la place de la Monnaie, une des plus fréquentées de la ville et des plus animées; sa situation favorable, qui a le Théâtre, la Bourse et plusieurs cafés pour alentours, le voisinage de la poste, de la banque de Belgique, et de nombreux hôtels y attirent continuellement une foule d'étrangers et de passants; vis-à-vis de la Bourse et derrière l'hôtel de la Monnaie on aperçoit trois *télégraphes*, qui font partie d'autant de lignes en communication avec la

bourse d'Anvers, établies par des spéculateurs d'après les systèmes de *Chappe*, de *Ferrier* et de *Vanderrecht*.

La place du *Grand-Sablon*, la plus grande de la ville, est remarquable par la fontaine en marbre blanc que lord Bruce, comte d'Aylesbury, y fit élever, en reconnaissance de la bienveillante hospitalité que le noble Anglais trouva à Bruxelles. Elle représente Minerve assise et tenant les portraits de François 1^{er} et de Marie-Thérèse; à sa droite est la Renommée, à sa gauche l'Escaut; ce groupe repose sur un piédestal de 12 pieds; sur deux faces sont sculptées les armoiries de lord Bruce, et sur les deux autres une inscription qui indique l'origine du monument.

La place du *Petit-Sablon* est plantée d'arbres et embellie par la façade de l'hôtel du duc d'Areberg.

La place des *Martyrs*, autrefois de St-Michel, près de la rue Neuve, est ainsi nommée parce qu'elle a servi de sépulture aux victimes des journées de septembre 1830; elle est fermée par quatre rangées d'hôtels régulièrement bâtis; le milieu a été creusé pour recevoir quatre rangées de sarcophages du milieu desquels s'élève un haut piédestal que domine une statue colossale de la Liberté, en marbre blanc, sculptée par M. G. Geefs.

La place de *St.-Géry* passe, comme nous l'avons déjà dit, pour avoir été le berceau de la ville de Bruxelles. On y a érigé une pyramide surmontée d'une étoile dorée, qui attend une inscription.

Les autres places n'offrent rien de remarquable.

Le *Manneken-Pis*. On ne connaît pas l'origine de cette célèbre figurine, qui sert de fontaine, au coin de la rue de l'Étuve et de celle du Chêne, près de l'hôtel de ville. On dit qu'un certain Godefroy, fils d'un duc de Brabant, qui s'était enfui du palais de son père, fut retrouvé au coin de ces rues dans une posture semblable. Cette petite statue en bronze est l'ouvrage du célèbre Duquesnoy et fut placée en 1648, en remplacement d'une autre figure en pierre. Les Bruxellois sont très-attachés au *Manneken-Pis*; ils le nomment *le plus ancien bourgeois de la ville* et en font une espèce de *palladium*, auquel semble attaché le sort de la cité. Sa dispari-

tion, le 3 octobre 1817, fut considérée comme une calamité publique; il fut retrouvé chez un forçat libéré, Lycas, qui l'avait volé; on le replaça sur son piédestal en grande cérémonie, le 6 décembre 1818. Le *Manneken-Pis* attira les regards de plusieurs souverains qui le comblèrent d'honneurs et de beaux habits. L'électeur de Bavière lui donna une belle garde-robe et un valet de chambre pour l'habiller. Louis XV, pour réparer les insultes faites au premier bourgeois de Bruxelles par quelques grenadiers français, le déclara, en 1747, chevalier de ses ordres, et lui donna un costume complet, avec un chapeau à plumes et une épée. Le jour de la fête ou *Kermesse* de Bruxelles, au milieu du mois de juillet, *Manneken-Pis* est revêtu d'un de ses costumes; depuis la révolution de 1830, on choisit ordinairement celui d'officier de la garde civique.

Les *Portes* de Bruxelles ont toutes en général quelque chose de remarquable; la porte de *Hal* est la plus ancienne; elle fut construite en 1381, pour servir d'asile aux ouvriers en laine qui avaient leurs ateliers dans les environs. Sous le gouvernement du duc d'Albe, elle servit de prison aux plus illustres victimes de ce farouche proconsul; elle sert aujourd'hui de dépôt des archives; on sort de la porte de Hal, qui était autrefois celle de la route de France, pour se rendre à Waterloo et à Namur. Les anciens remparts qui joignaient la porte de Hal à celle d'*Anderlecht*, ont été récemment démolis et remplacés par un joli boulevard planté d'arbres. La porte d'*Anderlecht*, qui est aussi celle de France, n'est achevée que depuis l'année dernière; elle se compose d'une grille entre deux pavillons ornés de bas-reliefs allégoriques.

La porte de *Ninove*, où l'on traverse le canal de Charleroi, est construite à peu près sur le même plan, mais plus simple; la route de Ninove, quand elle sera prolongée, conduira directement et sans le moindre détour, à Lille.

La porte de *Flandre*, aussi sur un modèle semblable, conduit à la route de Gand et de Bruges.

La porte de l'*Allée-Verte* sert d'entrée à l'une des plus belles promenades qui existent; cette allée longe le canal de

Bruxelles à Willebroek, sur un développement de près d'une demi-lieue (1,754 mètres) en ligne droite, au milieu de quatre rangées d'arbres magnifiques; dans les beaux jours, l'affluence des équipages et des promeneurs dans l'Allée-Verte est considérable. On n'y laisse passer que les voitures de matres. La station du chemin de fer pour les directions du nord est placée entre les portes de l'Allée-Verte et de *Laeken* (1). Cette dernière, qui formait un arc triomphal d'assez belle ordonnance, et qui a porté successivement les armes de Napoléon, de Guillaume et de Léopold, a été récemment démolie. Pour arriver à la porte de *Schaerbeek* on monte un boulevard d'une pente rapide, qui longe le Jardin Botanique et aboutit à l'Observatoire; la rue Royale traverse la porte de *Schaerbeek* et se prolonge jusqu'à la descente, ou nouvelle route, qui conduit à *Laeken*. L'immense développement de cette rue donnerait, de son point de départ, une perspective admirable, si l'on n'avait laissé bâtir à son extrémité des constructions qui ferment la vue de la manière la plus déplorable. Les portes de *Louvain* et de *Namur*, composées, ainsi que la précédente, de deux pavillons élégants, sont situées sur un boulevard que bordent les plus riantes habitations; c'est aussi une des promenades les plus fréquentées par les cavaliers et les équipages.

Une nouvelle ville, la *Ville-Léopold*, se bâtit comme par enchantement hors de l'enceinte de Bruxelles, entre les portes de *Louvain* et de *Namur*. Il est question d'y élever un palais pour le roi, dont la résidence actuelle deviendrait l'hôtel de la cour des comptes et de la cour de cassation.

ENVIRONS DE BRUXELLES.

LAEKEN est situé à peu de distance de l'extrémité de l'Allée-Verte; c'est un beau village qui existait déjà avant le

(1) Il vient d'être décidé qu'elle sera transportée de l'autre côté de la Senne, au bas du Jardin Botanique, pour faire face à l'extrémité de la longue rue Neuve prolongée.

VII^e siècle. Son église a été bâtie par Hugens, duc bénéficiaire de la Basse-Lorraine, dont le Brabant faisait partie, pour y déposer les restes de son frère, tué en combattant les Normands sur les bords de la Senne. Cette église a été fort fréquentée à cause d'une image miraculeuse de la Vierge qu'on y voit encore ; ses murs sont couverts de nombreux *ex-voto*. Le cimetière qui en dépend est considéré comme le *Père-Lachaise* de Bruxelles. Les étrangers y remarqueront le mausolée en marbre de la célèbre artiste M^{me} Malibran-Garcia, morte à Manchester en 1836. — Il y a à Laeken une foule de jolies maisons de campagne. La partie supérieure est occupée par le *Château-Royal*, bâti en 1782, par l'archiduc Albert de Saxe, gouverneur des Pays-Bas pour l'Autriche. Sa situation est magnifique ; il domine les délicieuses perspectives de Bruxelles et des environs. L'archiduc en donna les plans lui-même et les fit exécuter par l'architecte Montayer. La façade d'entrée donne sur une cour spacieuse ; un portique élégant, de quatre colonnes ioniques, soutient un entablement où Godecharles a sculpté des bas-reliefs allégoriques : le Temps qui préside aux heures, aux quatre époques du jour et aux saisons de l'année. La façade du jardin s'étend sur une grande largeur et présente au milieu un avant-corps en rotonde, décoré de pilastres ioniques et supportant une belle coupole ; elle domine une immense pelouse qui descend jusqu'à la plaine de Mont-Plaisir, bordée par le canal de Willebroek et traversée par le chemin de fer, d'où l'on peut apercevoir en passant le château de Laeken. Napoléon avait acheté ce palais pour le donner à Joséphine ; ce fut pendant un séjour dans cette résidence que l'empereur signa la déclaration de guerre contre la Russie, et décida cette désastreuse campagne qui amena sa perte. — Le joli pavillon qui se trouve près du canal, dans une propriété attenante à celle du palais de Laeken, fait partie des biens séquestrés du prince d'Orange (1).

En sortant du palais, et suivant la route à droite on arrive

(1) Le prix d'un fiacre pour aller de Bruxelles au palais de Laeken, y rester une demi-heure et revenir est de 4 fr. 25 c.

au village de *Stroombeek*, où l'on voit le château qu'occupa le prince d'Orange, avant l'arrivée du duc d'Albe à Bruxelles.

Schaerbeek, à un quart de lieue de Bruxelles, hors de la porte de ce nom. La rue Royale-Neuve conduit au faubourg de *Schaerbeek* qui s'embellit tous les jours de maisons nouvelles et qui deviendra dans peu de temps un des plus beaux quartiers de la ville, si l'on exécute le projet de le comprendre dans une nouvelle enceinte. L'église de *Schaerbeek* renferme un beau tableau de Crayer, qui peut faire le but d'une promenade.

Le faubourg de *Saint-Josse-ten-Noode* (1), hors de la porte de Louvain, possède plusieurs propriétés remarquables; l'ancien château des ducs d'Ursel, donjon flanqué de deux tourelles, qui paraît avoir été fortifié et dont les jardins sont arrosés par les eaux d'un grand étang: les bâtiments de l'ancien château du cardinal de Granvelle, qui servent aujourd'hui de ferme; et les murs d'un château fort dont le propriétaire s'était ruiné à le bâtir.

A 2 lieues de Bruxelles, près de la route de Louvain, est le village de *Saventhem*, où les amateurs de tableaux et d'anciennes traditions vont admirer un tableau de Van Dyck, *Saint Martin* coupant son manteau pour en couvrir un pauvre homme. On raconte que ce grand peintre, traversant le village de *Saventhem* pour prendre la route de l'Italie, y fut arrêté par les charmes d'une jeune fille, pour laquelle il peignit le tableau qui le représente monté sur le cheval blanc que Rubens venait de lui donner en lui faisant ses adieux.

La commune ou faubourg d'*Ixelles*, hors de la porte de Namur, n'est guère composée que de maisons d'agrément. On y remarque celle qu'habitait madame Malibran, la célèbre artiste. — Ce faubourg conduit dans un bas-fond où est situé le village d'*Etterbeek*, dans une situation pittoresque, au milieu de jardins, de bosquets, de ruisseaux et de petits étangs. — Un peu plus loin est *la Cambre*, ancienne abbaye de religieuses bernardines, fondée en 1201, qui sert aujourd'hui de dépôt de mendicité.

(1) *Saint-Josse-au-Besoin*; il est invoqué par les femmes stériles.

A une lieue de Bruxelles *Boitsfort*, sur la même route, est un des lieux les plus fréquentés par les habitants de Bruxelles comme but de promenade. Les sites en sont admirables, le voisinage de la forêt de Soigne ajoute encore aux attraits de ce village délicieux. On y trouve un excellent restaurateur. ●

Le faubourg d'Ixelles conduit aussi au village de *Tervueren*, où se trouve un palais appartenant au prince d'Orange et séquestré comme celui de Bruxelles. L'ancien château, bâti, dit-on, par saint Hubert, fut habité et agrandi par les ducs de Brabant et les gouverneurs des Pays-Bas. On le démolit en 1782, en conservant seulement les vastes écuries qui furent plus tard appropriées à un haras, lequel existe encore aujourd'hui à l'entrée du parc, un des plus beaux du pays.— Le pavillon moderne fut bâti pendant l'existence du royaume des Pays-Bas, aux frais des deux peuples unis, pour être offert en leur nom au prince d'Orange. Il est carré, sur une largeur de 150 pieds; l'ameublement est, comme habitation de campagne, digne du palais de Bruxelles, dont nous avons décrit les richesses; les parquets sont ce que l'on connaît de plus merveilleux en ce genre. Ce pavillon a été construit sur les dessins de l'architecte Vanderstraeten.— L'église de *Tervueren* est ancienne; on y voit les mausolées des ducs de Brabant Henri I^{er}, Jean II, Antoine et Jean IV.

Waterloo et *Mont-Saint-Jean*, lieux fameux par la grande question européenne qui s'y est décidée en 1815, se trouvent sur la route de Namur, au sortir de la forêt de Soigne. *Waterloo* est un grand village, à 4 lieues de Bruxelles; son église est une assez belle rotonde; elle renferme plusieurs mausolées élevés à la mémoire des officiers alliés qui succombèrent. *Mont-Saint-Jean*, sur la même route, une lieue plus loin, est un hameau situé près du champ de bataille; c'est là que s'élève le monument destiné à conserver la mémoire de cette sanglante journée. C'est une montagne de terre formée de mains d'hommes, haute d'environ 150 pieds, et large de 400 pieds à la base, que surmonte un lion colossal en bronze, sur un énorme piédestal de pierre. Sa patte droite est posée sur une boule et sa tête est tournée vers la France, comme pour la menacer de son courroux et la tenir dans le

Respect. On s'étonne de voir subsister ce monument après les changements qui ont eu lieu dans la politique depuis la révolution de 1830.

Les particularités de la bataille de Waterloo sont trop connues pour qu'on les rapporte ici. Les habitants de l'endroit qui ont vu de près les circonstances de la journée, font le métier de *cicerone*, et les racontent dans le plus grand détail (1).

La ferme de la *Haye-Sainte* où les Français se maintinrent longtemps, et celle de la *Belle-Alliance* où le duc de Wellington et le prince de Blücher se rencontrèrent après la bataille, existent encore; il ne reste du château d'*Hougoumont*, d'où les Anglais furent débusqués après une résistance désespérée, qu'une petite chapelle où l'on ne voit qu'un Christ en bois, grossièrement sculpté.— Les Prussiens ont aussi élevé un monument à leur armée près du champ de bataille (2).

En sortant par la porte de Hal, qui depuis longtemps ne conduit plus directement à Hal, on traverse le faubourg de *Saint-Gilles*, et l'on arrive au village de *Forêt*, sur la droite, où l'on trouve un ancien château, autrefois seigneurial, nommé *Bethléem*. Forêt est riche en fabriques d'indiennes et teintureries.

Uccle possède aussi de nombreuses fabriques. Sa bière est excellente; il s'en fait un commerce considérable. L'église, consacrée, en 804, à saint Pierre, par le pape Léon III, a été reconstruite au commencement de notre siècle. Les antiquaires s'arrêtent à Uccle, pour étudier un vieux monument nommé *Oost-hoorn*, situé devant le *Styver-Orosch*. De l'endroit qu'on appelle le *Septième-fils*, on jouit d'un panorama admirable et qui s'étend à perte de vue.

Le premier hameau que l'on rencontre hors de la porte

(1) Voir la Description historique et topographique de Bruxelles et de ses environs.

(2) On trouve des chevaux et voitures particulières pour Waterloo et Mont-Saint-Jean chez plusieurs loueurs à Bruxelles; le prix ordinaire est de 8 francs pour un cheval de selle, 10 francs pour un cabriolet et 20 francs pour une voiture à deux chevaux.

d'Anderlecht, est *Cureghem* ; il n'a rien de remarquable. En prenant à droite on arrive à *Anderlecht*, joli village, à une demi-lieue de Bruxelles, renommé pour son excellent beurre. L'église de Saint-Pierre autrefois collégiale, a été bâtie en 1195 ; elle est fort belle, quoique sa tour ait été en partie détruite ; elle possédait une des plus anciennes chapelles du pays ; on y voit quelques bons tableaux, entre autres une Exaltation de la Vierge, par Crayer, dont on ne prend pas assez de soin.— *Gaesbeek*, près de la chaussée de Mons, est remarquable par un château gothique qui fut plusieurs fois incendié, et enfin restauré en 1658.

Leeuw-Saint-Pierre a une belle église, où l'on admire aussi un beau tableau de Crayer, le Martyre de saint Pierre. Près du village se trouve un ancien château seigneurial.

HAL, petite ville à 3 lieues $\frac{1}{2}$ S. de Bruxelles, sur la route de France, a eu des murailles et des fortifications jusqu'en 1677. Elle est célèbre par son église de Notre-Dame qui lui attire des pèlerinages nombreux. Une tradition populaire raconte que dans un siège que la ville eût à soutenir, la Vierge la prit sous sa protection et amortit les boulets avec sa robe. Ces boulets sont encore déposés dans l'intérieur de l'église et renfermés dans une caisse grillée par le haut, d'où l'on peut les voir. Les habitants de Hal prétendent que personne ne peut venir à bout de compter ces boulets sans en trouver chaque fois un nombre différent. La population de Hal est de 4,000 habitants.

Dilbeek, sur la route de *Ninove*, a plusieurs restes d'antiquités : deux tours du château de Dewold, près de Saint-Alène, des débris de bastions, des restes d'un pont-levis du même château et une fontaine antique. Avant de rentrer à Bruxelles par la même porte on s'arrête sur une hauteur d'où la vue embrasse la ville tout entière ; c'est de là que l'artillerie française opéra, en 1695, cet effroyable bombardement qui détruisit plus de 4,000 maisons.

Le faubourg de *Flandre* est le plus grand et le plus peuplé des faubourgs de Bruxelles ; il se joint au village de *Molenbeek*, ainsi nommé d'un ruisseau qui alimente un moulin.

Koekelberg, qui fait suite au même faubourg, renferme un

vieux château seigneurial et une chapelle très-ancienne. Ces trois faubourgs ou hameaux sont remarquables par le développement que l'industrie y prend tous les jours. Le voisinage de deux canaux et de la station centrale du chemin de fer ne peut qu'accroître le mouvement industriel et la prospérité de Molenbeék.

Grimberghe, à 1 lieue N.-O. de Bruxelles; est célèbre par l'antique abbaye de ce nom, fondée en 1140 par Gauthier de Grimberghe, avec l'appui de Odon, évêque de Cambrai, et par le château qui appartient à l'ancienne famille de Berthault. La tour de l'église collégiale est très-élevée, mais elle menace ruine, et l'on n'y monte plus depuis longtemps.

VILVORDE, station du chemin de fer, à 2 lieues de Bruxelles, et 2 1/2 de Malines. Cette petite ville était connue dès le VIII^e siècle, sous le nom de *Filfurdum*; c'est la plus ancienne commune du Brabant. Sur les débris d'un vieux château bâti par le duc Wenceslas, Marie-Thérèse fit élever en 1776 une maison de force que nous voyons encore. L'ancien château de Vilvorde servait aussi de prison d'État. Ce fut là que madame Deshoulières, détenue à l'époque de la Fronde, composa son idylle si connue des *Moutons*. La population de Vilvorde est de 2,500 habitants. On y remarque plusieurs jolies maisons de campagne, notamment celle de M^{me} d'Aubremé, devant laquelle le chemin de fer décrit une courbe avant d'arriver à la station.

Élewyck, village situé entre Vilvorde et Malines, à droite du chemin de fer. On y voit l'ancien château de *Steen*, qui fut habité par Rubens.

Wespelaer, village situé entre Malines et Louvain, près du canal qui joint les deux villes et du chemin de fer, dont il est une station, est renommé par son magnifique parc, qui reçoit dans la belle saison de nombreux visiteurs. Le parc de Wespelaer a été chanté par Delille. C'est un jardin moitié anglais, moitié français, orné à chaque pas de groupes et de statues mythologiques, de pavillons, de bosquets, de grottes, de ponts chinois et de temples grecs. La description de tous ces détails remplit un volume que l'on vend sur les lieux et auquel nous renvoyons les amateurs.

LOUVAIN. — Cette ville, nommée successivement par ses habitants *Lovenen*, *Loeven*, aujourd'hui *Loven* ou *Leuven*, en latin *Lovani*, *Lovaniæ*, *Lovanium*, et en français Louvain, est située sur la Dyle, à 5 lieues de Bruxelles par l'ancienne route, et 10 lieues par le chemin de fer; 5, 1/2 lieues de Malines, et 13 de Liège. Sa population est de 26,000 habitants. — Les écrivains ne s'accordent pas sur l'origine de Louvain. La plupart veulent qu'elle ait été bâtie du temps de César, et en donnent pour preuve les ruines du château appelé communément *Castrum Cæsaris*, près de la porte de Malines, et dont nous parlerons plus loin. Ils expliquent aussi de plusieurs manières le mot Louvain, mais sa véritable étymologie est celle qui le fait dériver des mots *Loo* et *Ven* qui signifient dans la vieille langue du pays montagne boisée et marécage (1). — Louvain était, en 942, suivant l'historien Butkens, un ancien comté appartenant à Lambert 1^{er}, fils de Regnier au Long Col, que l'empereur Othon 1^{er} avait créé avoué de Gembloux, en lui décernant dans le diplôme le titre d'homme vaillant et belliqueux. Lambert fixa sa résidence à Louvain, et prit, pour cette raison, le titre de comte de Louvain, comme l'usage l'autorisait alors. Ce comté se composait de Louvain, Bruxelles, Vilvorde, Tervueren, Nivelles et Soignies. En 958, Lambert disparaît de l'histoire, et selon la version la plus accréditée, il fut dépossédé et banni de ses États par l'empereur Othon II. Le comté de Louvain forma un État séparé jusqu'au mariage de Lambert III, surnommé le Barbu, qui obtint, du chef de sa femme Gerberge, le comté de Bruxelles. Néanmoins, quoique les titres des comtes de Bruxelles et de Louvain fussent réunis sur la même tête, les deux comtés étaient distincts l'un et l'autre. A cette époque, l'empereur Henri II revendiqua le comté de Louvain comme une possession de l'Empire et en donna l'investiture à Godefroi d'Ardenne, duc de Lothier.

(1) Une hauteur, située près de la ville, porte encore le nom de *Loo*; elle était couverte d'un bois domanial qui fut abattu au XVII^e siècle. Les prairies, qui s'étendent au pied de cette colline, sont appelées *Broeck*, terme synonyme de celui de *Ven*. Le nom de *Venloo* a la même étymologie que celui de *Loven*, nom flamand de Louvain.

Lambert III eut à soutenir dans sa capitale un siège contre les troupes de l'Empereur et de Godefroi, et les obligea de se retirer, soutenu, moins encore par la position de la ville, que par l'affection sincère des habitants de Louvain. A sa mort, Henri I^{er}, son fils, lui succéda et sut, par la fermeté de son gouvernement, maintenir la paix dans ses États pendant vingt-quatre années. Il fut assassiné, en 1038, dans son château de Louvain, par un seigneur Lorrain, nommé Hoerman, qu'il avait fait prisonnier dans une bataille livrée en 1037, près de Bar, entre Eudes, comte de Champagne, qui y fut tué, et Gothelon, duc de la haute Lotharingie, pour lequel Henri avait été obligé, comme tous les seigneurs de la Belgique, de prendre les armes. Henri n'avait laissé qu'un fils nommé Othon, qu'on doit à peine compter au nombre des comtes de Louvain, puisque pendant un an qu'il survécut à son père, il resta sous la tutelle de son oncle Lambert, dit Balderic ou Baudry, qui administra le comté comme régent après son frère, et le posséda comme souverain après son neveu, sous le nom de Lambert IV. Les règnes de Henri II et de Henri III, ses fils et petit-fils, sont peu connus dans l'histoire. Celui de Henri IV, leur successeur, ne l'est pas davantage ; on sait seulement qu'il prit le titre de comte de Brabant, *Brabatensis patriæ comes et advocatus*, et que depuis cette époque les princes qui ont gouverné le Brabant, ne se sont plus qualifiés que secondairement du titre de comtes de Louvain. La mort du comte Henri IV avait laissé le Brabant sans souverain, car il n'avait point d'enfants mâles, et Godefroi, son frère, que les lois du pays appelaient à cette succession, était parti pour la première croisade. Il se trouvait alors prisonnier en Palestine. De longues et habiles négociations, une forte rançon, obtinrent sa délivrance ; ce prince rentra dans ses États, dont il prit possession, sous le nom de Godefroi I^{er}, et ne tarda pas à épouser Sophie, fille de l'empereur Henri IV. Ce mariage, qui donna un grand relief à la maison de Louvain, fut un acheminement à la dignité de duc de la basse Lotharingie ou Lothier ; en effet, bientôt l'Empereur la lui conféra, après en avoir dépouillé Henri de Limbourg pour cause de félonie. Il fut

done, à cette occasion, appelé duc de Brabant, quoiqu'il n'en prit pas encore le titre ni le sceau. Son arrière-petit-fils, en 1190, fut le premier qui prit dans les actes publics et porta, sous le nom de Henri 1^{er}, le titre de duc de Brabant, réuni à celui de Lothier, que ses successeurs conservèrent. Louvain servit de capitale au duché de Brabant et de résidence à ses souverains, jusqu'au XIII^e siècle, mais cette ville conserva le titre de capitale du Brabant, jusqu'à la réunion de la Belgique à la France. Les archiducs Albert et Isabelle y furent inaugurés en 1714 comme ducs de Brabant.

Louvain est bâti au pied d'une montagne. L'air y est pur et sain, le sol fertile, et les eaux généralement bonnes. Cette ville est arrosée par la Dyle et par la petite rivière nommée la Doer, que l'on passe sur 26 ponts de pierre et un grand nombre de ponts de bois. — La Dyle prend sa source dans le pays wallon, entre Bèves et Nivelles, passe devant Genape, Oignies, Limelette, Wavre, Héverlé, Louvain, reçoit le Demer à Werchter, où elle devient navigable, traverse Malines et se jette dans la Nèthe près de Muyzen, dans la province d'Anvers. — Louvain communique avec Malines et avec l'Escaut, par un superbe canal creusé en 1750 (1) ; le chemin de fer d'Ostende à Cologne passe par Louvain ; la section de Louvain à Malines a été inaugurée le 10 septembre 1837, et celle de Louvain à Tirlemont le 21 du même mois. — La ville de Louvain est disposée en rond, dans une circonférence de près de deux lieues. Elle n'est pas peuplée aujourd'hui en proportion de son étendue, et renferme dans ses murs des terres cultivées comme en pleine campagne (2). Les murs de l'ancienne ville furent construits

(1) On voit encore, à l'hôtel de ville, la brouette avec laquelle le prince Charles, duc de Lorraine, y enleva la première pelletée de terre. Ce beau canal fut achevé en trois ans.

(2) On lit dans les registres de la ville, que la peste fit périr à Louvain, en 1578, plus de 44,000 personnes. L'église de Saint-Jacques possède encore un vieux tableau, peint pour conserver la mémoire de cette affreuse mortalité. L'historien Gramaye rapporte que dans les dernières guerres civiles des Pays-Bas, 3,306 maisons de la ville extérieure furent réduites en cendres, de sorte qu'elle ressemblait alors moins à une ville qu'à une campagne ravagée.

l'an 1165, en pierre blanche ; elle avait alors onze portes et quarante tours sur ses fortifications. Les murs extérieurs furent commencés en 1356 et achevés en 1360. Ceux de l'intérieur ne sont pas entièrement démolis ; on en trouve encore des vestiges. — Au XIV^e siècle, Louvain occupait le premier rang parmi les villes manufacturières. Les fabriques de laines, de draps et de toiles y étaient en grand nombre. Les annales de la ville rapportent que sous le duc Jean III, la ville renfermait une telle quantité d'ouvriers, que, quand ils sortaient, on sonnait la grande cloche, pour avertir les pères et mères de faire rentrer leurs enfants, dans la crainte qu'ils ne fussent étouffés dans les rues ou écrasés sous la foule. On y comptait alors plus de 4,000 maisons de tisserands, qui ne renfermaient pas moins de 30 à 40 ouvriers chacune. Ce chiffre peut donner une idée de ce que devait être la population de toute la ville. Juste-Lipse la porte au delà de 200,000 âmes. Cette multitude d'habitants, dont une grande partie étaient obligés de demeurer hors des murs, nécessita la construction d'une seconde enceinte, dont les limites ont été conservées, quoique la population soit diminuée des sept huitièmes. — L'université de Louvain fut fondée, en 1426, par le duc Jean IV, avec le consentement du pape Martin V. Ce pontife permit d'y enseigner toutes les sciences, à l'exception de la théologie. On y appela des professeurs de Paris et de Cologne, et son ouverture eut lieu solennellement le 2 octobre de la même année. En 1431, le pape Eugène IV accorda aux sollicitations de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, successeur de Jean IV, et à celles d'Érard de la Marck, d'y laisser enseigner la théologie. Les souverains pontifes et les ducs de Brabant octroyèrent depuis à l'université de Louvain, des privilèges qui lui ouvrirent une brillante carrière. Elle prit bientôt un accroissement considérable. On y vit, selon Juste-Lipse, jusqu'à huit mille étudiants. Il en sortit une foule d'hommes célèbres dans les sciences et les lettres, et les avantages de toute nature que cette affluence attira dans la capitale du Brabant, firent bientôt de Louvain une des plus importantes villes du nord de l'Europe. Le principal bâtiment de l'uni-

versité était celui qu'on appelle la Halle. Il est situé dans la rue de Namur, derrière l'hôtel de ville. Les collèges qui dépendaient de l'université de Louvain étaient au nombre de 45. — Le 25 septembre 1816, un arrêté du roi des Pays-Bas rétablit l'université de Louvain, lui assigna les bâtiments nécessaires et régla sa nouvelle organisation. Elle fut installée avec une grande pompe, le 6 octobre 1817. L'administration en fut confiée à un conseil de curateurs, composé d'un président et de quatre membres, d'un recteur magnifique, d'un secrétaire inspecteur et d'un secrétaire du sénat. On y enseignait les sciences mathématiques et physiques, la médecine, le droit, la philosophie et les belles-lettres. Depuis la révolution de 1830, l'université de Louvain a été organisée de nouveau. On l'appelle maintenant *Université Catholique*, par opposition à celle de Bruxelles, qui a pris le nom d'*Université Libre*. Le nombre des élèves qui la fréquentent dépasse 400.

SAINTE-PIERRE. L'église collégiale de Saint-Pierre, la plus ancienne paroisse de Louvain, fut bâtie, selon Juste-Lipse, par Lambert I^{er}, qui prit le titre de comte de Louvain en 970. D'autres prétendent que les premiers fondements en furent jetés par Lambert II, surnommé le Barbu ; enfin, quelques-uns croient qu'elle est l'ouvrage de Lambert III, qui avait le même surnom. De vieilles annales et d'anciens manuscrits assurent qu'elle fut bâtie sur l'emplacement d'un temple du dieu Mars, dont nous avons déjà parlé ; de là ce vers latin, qu'elle portait autrefois sur son frontispice :

Mars Petro cessit, pro clavibus hasta recessit (1).

En 1130, l'église fut brûlée avec toute la ville ; mais bientôt naquirent de leurs cendres une ville et une église plus belles. La façade de Saint-Pierre, dont on voit un plan conservé à l'hôtel de ville, devait avoir, après son entier achèvement, trois magnifiques tours gothiques, dont celle du milieu aurait eu cinq cent trente-cinq pieds de haut, sans compter la

(1) Mars a cédé la place à Pierre ; les clefs ont remplacé la lance.

croix (1), et les deux tours latérales quatre cent trente. La grande tour essuya plusieurs fois de graves accidents ; en 1570 et 1578, elle fut violemment endommagée, et, enfin, le 31 janvier 1604, elle s'écrouta avec un fracas épouvantable, entraînant dans sa chute les deux tours latérales, et abîma sous ses ruines toutes les habitations du voisinage. La violence de l'ouragan fut telle, que la croix se retrouva dans la Dyle à une très-grande distance. — Peu de temps après, Louvain fit une perte d'un autre genre, qui fut aussi une calamité publique : le célèbre Juste-Lipse, docteur de l'université de Louvain, mourut, en 1606, et le rapprochement de ces deux malheurs donna lieu à ce chronogramme : oMNIa CADVNT (2) — La nef de l'église est d'une hardiesse et d'une élégance dignes d'admiration ; des faisceaux de nervure, partant du sol et se prolongeant jusqu'aux voûtes, vont former des ogives multipliées et se perdre dans les culs-de-lampe. Les chapelles qui longent la nef et celles qui entourent le chœur sont construites et voûtées d'après le même système. Elles sont toutes enrichies de sculptures, de boiseries et d'autres ornements. Le jubé est un joli ouvrage d'architecture gothique fleuronée. Il est d'un blanc mat, rehaussé de dorures qui produisent l'effet le plus éclatant ; un immense Christ le surmonte et s'élève à une hauteur prodigieuse sous la voûte. Sous le jubé se trouvaient autrefois deux petites chapelles, dans l'une desquelles un crucifix détacha son bras de la croix, dit la légende, pour arrêter un voleur sur le point de dépouiller l'autel. On admire à droite de l'autel un tabernacle doré d'une magnifique exécution ; et, presque vis-à-vis, une table de communion sculptée à jour en marbre blanc par Duquesnoy. La chapelle qui se trouve derrière le chœur est célèbre par le nom de *Magrietje*, pour lequel les habitants de Louvain ont un grande dévotion. — Le tableau du maître-autel, qui représente Jésus-Christ remettant les clefs à Saint-Pierre, par Crayer,

(1) Trente-cinq pieds de plus que la tour de la cathédrale de Strasbourg et soixante et quinze de plus que celle d'Anvers.

(2) Tout tombe.

avait été enlevé par les Français et emporté à Paris, avec les principaux tableaux de la ville; il a été restitué en 1816, mais on ne l'a point remplacé au maître-autel, et l'on peut le voir maintenant au-dessus de la porte qui donne sur la grand'place, entre deux tableaux de Verhaegen: la Vierge avec l'enfant Jésus et le Bon Pasteur. — Il y a derrière le chœur un autre tableau de Crayer, du plus grand mérite, la Sainte-Trinité, et un Martyre de sainte Catherine, par Verhaegen. On y remarque aussi, dans la chapelle de Sainte Anne, une Sainte famille et un Martyre de saint Érasme, par Quentin Metsys, une Cène de Hemling, et un Christ attribué à Van Dyck. La chaire, sculptée en bois, a la forme d'un rocher, d'où s'élèvent, à une hauteur d'environ trente pieds, deux arbres d'un assez beau travail. D'un côté, saint Pierre est représenté de grandeur naturelle, au moment où il renie le Sauveur, et de l'autre, saint Paul renversé de cheval en poursuivant les chrétiens vers Damas. Ce monument est l'ouvrage du sculpteur Berger; il fut fait pour l'église de Ninove, en 1742, et n'est placé dans l'église de Saint-Pierre que depuis 1807. Les orgues ont été construites par Golphus, artiste célèbre en ces sortes d'ouvrages. Les portes en fer, exécutées en 1814 par Goemans, passent pour un chef-d'œuvre.

ST.-JACQUES. — L'église de St.-Jacques, située à l'extrémité de la ville, du côté de Bruxelles, sur une place appelée, *Biss pleyn*, plaine des joncs, fut bâtie en 1200, érigée en paroisse en 1252, et brûlée en partie par le feu du ciel, en 1350. Elle fut rebâtie aussitôt. Il ne reste de l'ancien bâtiment qu'une partie du clocher. La nouvelle église n'offre rien de remarquable que quelques tableaux. Dans la nef latérale du sud, le Martyre de St. Jacques, par Verhaegen, et du côté opposé la Conversion de St. Hubert, ouvrages de trois peintres différents: la figure est de Crayer, le paysage de Arthoys, et les animaux de Snyders. Ce tableau fut enlevé par les Français et restitué en 1816. Le Portement de la croix, que l'on attribue à Van Dyck, est au moins de quelque élève de Rubens. Le chœur est moderne; il renferme quatre tableaux peints en 1824, le 1^{er} par Vanderhulst, le 2^e par J. C. Geedts, ancien directeur et professeur de l'Académie

de Louvain, le 3^e par C. P. Geedts fils du précédent et le 4^e par Theys. — Un précieux tabernacle en forme de tourelle gothique, construit en 1567, mérite particulièrement d'être remarqué.

S^{te}-GERTRUDE. — C'était autrefois la chapelle ducale, comme la plus voisine du Burg, que les ducs habitaient. Elle fut fondée vers la fin du XII^e siècle par la confrérie des drapiers, mais la tour élégante et percée à jour ne fut achevée qu'en l'année 1453. Elle était autrefois sous la dépendance de la collégiale de St.-Pierre, mais le duc Henry I^{er} obtint du chapitre qu'elle serait exempte de sa juridiction et qu'on la céderait aux nobles chanoines de St.-Augustin. On y était très-sévère sur la réception des candidats, et l'on exigeait d'eux la preuve de huit quartiers de noblesse. En 1446, ce monastère fut érigé en abbaye par le pape Nicolas V, à la sollicitation du duc de Brabant. L'église est érigée en paroisse depuis 1252; en 1799, on supprima le cimetière de S^{te}-Gertrude, et la place fut pavée. En 1804, on y planta des arbres et l'on en fit le marché aux légumes. En 1822, on abattit la plus grande partie de l'abbaye, dont il ne reste plus rien aujourd'hui. Le grand autel et le pavé du chœur sont tout en marbre, et plusieurs beaux mausolées en marbre décorent les bas côtés. Les stalles gothiques du chœur passent pour les plus belles du royaume. Le tableau qui représente Jésus entre les deux larrons est de Michel Coxie, les deux autres tableaux, à droite et à gauche, représentant le Portement de la croix et la Résurrection, sont du même maître, ainsi que celui de Notre-Dame des sept douleurs. On admire un peu plus loin une Sainte Trinité de Crayer. — Le *Petit-Béguinage* fait face à l'église de S^{te}-Gertrude.

NOTRE-DAME. L'église de Notre-Dame, ou des *Dominicains*, parce qu'elle fut fondée pour des religieux de cet ordre, par le duc Henri III, vers le milieu du XIII^e siècle, offre des restes d'un magnifique temple du gothique le plus pur. La tour n'a jamais été achevée, mais la nef est d'une coupe élégante et noble, et les parties que le temps et les révolutions ont épargnées, font juger de la magnifique simplicité de son architecture. Le duc Henri III est enterré entre le

chœur et la chapelle en marbre, qui ne date que de la fin du XVIII^e siècle. Sa veuve, Aleyde de Bourg, se retira après la mort de son époux, dans une maison qu'elle fit bâtir sur le terrain du couvent des Dominicains, et qu'elle leur laissa après sa mort. A l'endroit où se trouve une inscription qui indique leur tombeau, on voyait autrefois les figures en marbre du duc et de la duchesse.

SAINTE-MICHEL. — L'église de Saint-Michel, autrefois des *Jésuites*, au milieu de la rue de Namur, est une des plus belles du pays. Son architecture est celle de la plupart des églises de la congrégation, un composé de divers ordres, parmi lequel domine le corinthien, avec une grande profusion de corniches, de festons, de flammes et d'enroulements. A l'intérieur, trois grandes nefs, qui forment avec le chœur une croix latine, sont supportées par douze grandes colonnes ioniques. — Cette église fut achevée et consacrée en 1666, le jour de la Saint-Mathias. Elle fut inaugurée comme temple de la Raison, le 19 janvier 1791, et l'image du Dieu des chrétiens fut remplacée, sur le maître-autel, par la statue d'une déesse de la Liberté. C'est à ses pieds que se faisaient les mariages dits devant la loi. — L'église de Saint-Michel fut rendue au culte catholique en 1802. De ses anciens ornements il ne reste que la table de communion, chef-d'œuvre de sculpture en bois. La chaire à prêcher, ouvrage curieux et capital, représentant Adam et Ève chassés du paradis terrestre, orne maintenant l'église de Sainte-Gudule, à Bruxelles. Trois tableaux remarquables de MM. Wappers, de Keyser, et Mathieu, ont été donnés à l'église de Saint-Michel par M. Vanderscrieck de Louvain. Les confessionnaux sculptés en bois méritent l'attention des connaisseurs.

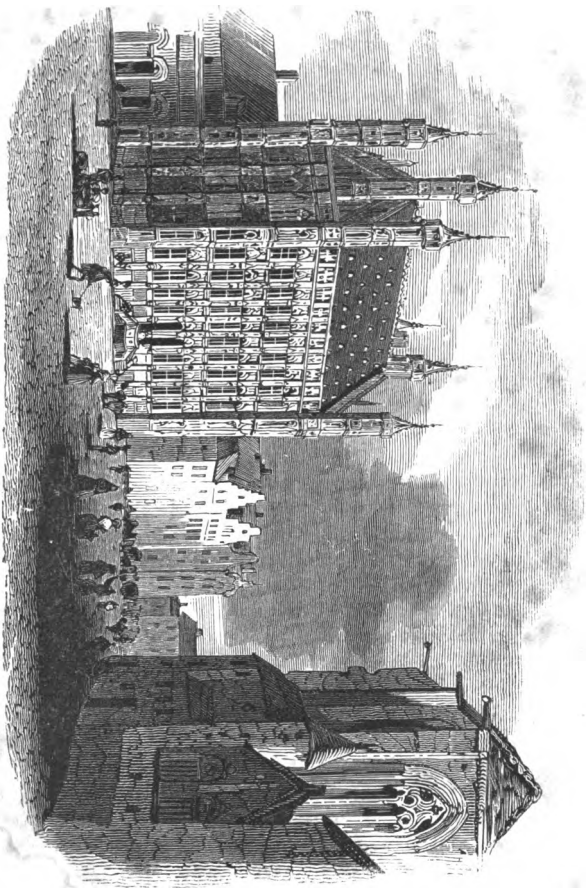
SAINTE-QUENTIN. — L'église de Saint-Quentin domine la ville, du haut d'une petite éminence située à l'extrémité de la rue de Namur. C'était autrefois une chapelle hors de la ville, dédiée à saint Quentin et célèbre par les miracles qui s'y opéraient. Les offrandes des pèlerins permirent d'en faire un temple assez remarquable comme on peut le voir par une inscription latine dont l'église s'est parée elle-même sous sa porte d'entrée : *Sancti Quintini templum, structum sub*

anno MCCVI, non maximum sed vel pulcherrimum, meo judicio. Inter omnia est benè et aptè commensuratum, multà luce undiquè collustratum. Just. Lips. — On y trouve quelques bons tableaux : au maître-autel, le Martyre de saint Quentin, par Verhaegen, copie de Crayer; à l'autel de Sainte-Anne, l'Éducation de la Vierge, par Crayer; l'autel correspondant n'a pas de tableau; il devait être d'un bon maître, car les Français l'ont enlevé; une Sainte-Thérèse de même, un Christ de Verhaegen, copie de Crayer: une Vierge d'A. Quellyn, un Christ au tombeau, de Van Hoek; au-dessus des confessionnaux le Paralytique, de Th. Van Thulden, le Sacrifice d'Abraham, par Rombouts. Près de l'église de Saint-Quentin, rue de Namur ou d'Héverlé, on voit une petite chapelle dans laquelle est conservé un crucifix en pierre que l'on a trouvé dans la terre, où l'on disait qu'il était venu naturellement; longtemps on a cru que ce crucifix grandissait d'une année à l'autre.

L'HÔTEL DE VILLE. — Cet édifice est le plus beau morceau d'architecture gothique, qui subsiste en Belgique et dans tout le nord de l'Europe. Il n'a rien de grandiose ni d'imposant, ses dimensions sont peu étendues et sa façade peut même paraître un peu étroite pour l'élévation du monument; mais rien ne le surpasse en élégance, en délicatesse et en richesse d'ornements. Commencé en 1448, à l'époque du moyen âge où les arts florissaient dans tout leur éclat, il fut achevé en 1493, avant le moment de leur déclin, et la ville de Louvain n'épargna rien pour laisser aux âges futurs un témoignage éclatant de son goût et de son opulence. L'hôtel de ville est construit sur un rectangle d'environ quarante pieds sur quatre-vingts; il est surmonté d'un toit fort élevé, qui s'étend sur toute la longueur de la façade, et flanqué de quatre tourelles dont les clochetons s'élèvent avec légèreté, à une hauteur double de celle du bâtiment. Aux deux extrémités du toit, deux autres clochetons, qui n'ont pas de tours pour supports, dominant encore les quatre autres, et complètent l'ensemble de ce gracieux édifice.

La façade, un peu plus large que haute, est percée de vingt-huit fenêtres à ogives, rangées sur trois étages; les entre-

HOTEL-DE-VILLE DE LOUVAIN.



amis de la peinture. Nous citerons aussi les cabinets de tableaux de MM. Vanderbuecken, Stappaerts, Peeters, de Spoelberg, et le cabinet de médailles de M. Meynaerts.

Louvain est le siège d'un tribunal de première instance et d'un tribunal de commerce; cette ville possède un jardin botanique, une salle d'anatomie, un cabinet de physique et d'histoire naturelle, et de nombreuses sociétés particulières. Son commerce le plus étendu est celui de la bière dite de *Louvain*, dont elle débite par an plus de 200,000 tonneaux.

Entre Louvain et Tirlemont, à *Cumplich*, se trouve le grand tunnel, ou galerie souterraine du chemin de fer, qui a près d'un kilomètre de longueur (990 mètres.)

TIRLEMONT, station du chemin de fer, sur la grande Gette, à 4 lieues E. de Louvain et 9 de Bruxelles. A en juger par son étendue, qui est de 2 lieues, elle a dû être fort peuplée, et l'on sait d'ailleurs, qu'à plusieurs époques de l'histoire du pays, elle a eu une grande importance. Comme Louvain, elle renferme beaucoup de terres cultivées. Sa population actuelle est de 8,000 habitants. La grande place est remarquable par son étendue; on y voit l'hôtel de ville, monument ancien, et l'église Notre-Dame, qui est assez belle. Tirlemont est la patrie du savant jésuite Bollandus, chef des religieux nommés d'après lui bollandistes.

DIEST, traversée par le Demer, se trouve à 5 lieues N.-O. de Louvain et 10 de Bruxelles. Les Français en ont détruit les fortifications en 1705. L'église de Saint Sulpice a un caveau dans lequel repose le fils de Guillaume le Taciturne, mort en 1618. Diest est renommée pour sa bière, qui a un goût particulier. Sa population est de 7,500 habitants.

AERSCHOT, à 7 lieues de Bruxelles, sur le Demer, était connue comme ville dès le commencement du XIII^e siècle; elle avait des fortifications dont il reste encore une tour nommée *Tour d'Aurélien*. Son église paroissiale, qui est très-ancienne, avait une tour haute de plus de 400 pieds; elle fut renversée en 1572. Population : 4,000 habitants.

LÉAU, sur la petite Gette, se trouve près des limites de la province de Liège. Sa situation, dans un pays marécageux, est assez malsaine; elle a dans son voisinage des écluses et

une ancienne forteresse que lui donne seule quelque importance. Sa population est de 1,500 habitants.

NIVELLES est située à 8 lieues de Bruxelles, sur un ruisseau appelé la Thine. Elle a été beaucoup plus grande et plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui; sa population actuelle est de 8,000 âmes; on prétend qu'elle en avait, en 1525, plus de 30,000. L'antique abbaye de Nivelles fut fondée en 645, par Ideberge, mère de sainte Gertrude et fille de Pepin de Landen; elle fut incendiée par les Normands en 881, et rétablie 16 ans après. Ce fut alors que Nivelles et plusieurs autres endroits dévastés aussi par les Normands, prirent la forme et l'apparence de villes. L'abbesse de Nivelles était la dame du lieu. Les papes, les empereurs et les ducs, en lui confirmant ce titre et toutes ses prérogatives, lui avaient aussi donné le droit de choisir un *avoué* ou *protecteur*; les ducs de Brabant portaient ce titre depuis le commencement du XIII^e siècle.

L'église collégiale de Nivelles, rebâtie à diverses époques, porte des traces de toutes les constructions, depuis le plein cintre romain jusqu'aux portiques du XVIII^e siècle. Elle renferme deux chaires de vérité, dont l'une représente, en grandeur naturelle, le prophète Élie recevant de l'ange sa nourriture dans le désert; les habitants prétendent que la chaire de l'église de la Chapelle à Bruxelles, qui offre le même sujet, n'est qu'une copie de celle de Nivelles. L'autre est encore plus remarquable par le goût et la délicatesse des ornements; c'est, comme la première, un arbre dans les branches duquel s'étend une draperie pour former le dais; la chaire est ornée de bas-reliefs ou médailles de marbre blanc. Une chapelle au bout de la nef à droite renferme plusieurs tombeaux, où les amateurs d'héraldique trouveront de précieuses collections d'écus et d'armoiries. Jean de Nivelles est un homme en bronze doré, placé au haut de la tour, et qui frappe les demi-heures avec un lourd marteau, sur la grosse cloche de l'église. Ce n'est cependant point à ce sonneur qu'il faut attribuer un proverbe bien connu. D'après les recherches de plusieurs historiens, Jean II de Montmorency, père de Jean, seigneur de Nivelles, et de Louis, baron de

Fossen, épousa, en secondes nocés, Marguerite d'Orgemont; les deux jeunes seigneurs, qui n'avaient peut-être pas à se louer de leur belle-mère, se retirèrent à la cour du comte de Flandre et devinrent la souche des deux branches de Montmorency. Leur père les somma vainement de revenir; sur leur refus, il les traita de chiens et les déshérita. La sommation faite à l'aîné, Jean de Nivelles, donna lieu au dicton populaire : *Le chien de Nivelles, qui s'enfuit quand on l'appelle.*

GENAPE, sur la Dyle, à 6 lieues de Bruxelles, était autrefois une ville assez importante. Quand le duché de Lothier cessa de former une province séparée du Brabant et que les souverains du pays furent inaugurés ducs de Brabant et de Lothier, Genape fut le chef-lieu du duché de Lothier et la résidence de la cour féodale. Cette ville avait un ancien château où fut envoyé le Dauphin de France, Louis XI, qui y demeura cinq ans. La population de Genape est de 1,600 habitants. — A peu de distance de cette ville sont les ruines de l'ancienne abbaye de *Villers*, une des plus illustres du pays. Elles sont situées au fond d'une vallée délicieuse, que traversent des eaux limpides et qu'entourent des montagnes boisées. Les artistes y font de fréquents pèlerinages.

WAVRE, sur la Dyle, à 6 lieues de Bruxelles, est aussi une ville dont l'importance a considérablement diminué depuis longtemps. Elle est située dans une vallée et entourée, comme la plupart des villes de cette belle partie du Brabant, de nombreux châteaux et maisons de campagne. Sa population est de près de 5,000 habitants. — Le hameau de *Basse-Wavre* est célèbre par une chapelle de la Vierge dont les miracles y attirent un grand nombre de pèlerins.

JODOIGNE, sur la grande Gette, à 3 lieues S. de Tirlemont, reçut le titre de ville en 1194, du duc Henri II; Godefroid III l'augmenta, l'embellit et la fortifia. En 1578, les troupes confédérées s'emparèrent de Jodoigne, et livrèrent aux flammes les fortifications et le château, bâti sur une éminence, où les ducs de Brabant faisaient élever leurs enfants à cause de la salubrité de l'air; on en voit encore quelques vestiges. Population : 3,000 habitants. — A 2 lieues de Jodoigne est le village de *Ramillies* célèbre par la bataille de

ce nom , livrée le 25 mai 1706 ; l'électeur de Bavière et le maréchal de Villeroi, à la tête de 100,000 hommes, y furent défaits par le duc de Marlborough. La bataille de Ramillies donna aux vainqueurs la plus belle partie des provinces belgiques.

ANVERS.

La province d'Anvers est bornée au nord par la frontière de Hollande ; à l'est, par la province du Limbourg ; au sud, par le Brabant ; à l'ouest, par la Flandre orientale.

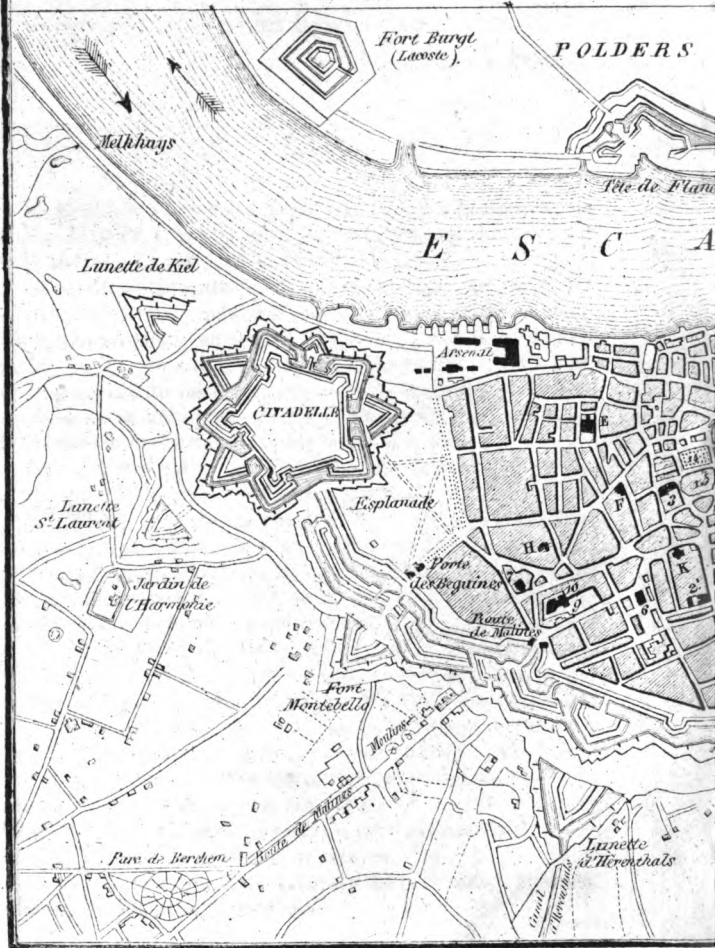
Le territoire de cette province est extrêmement varié : les environs d'Anvers produisent toutes sortes de grains en abondance ; du froment, du seigle, de l'avoine, de l'orge, du sarrasin, du lin, du colza, du chanvre, du houblon, du trèfle, de la garance, du tabac, des légumes et des fruits. L'Escaut traverse de magnifiques prairies. Vers l'ouest, au contraire, le terrain est sablonneux et couvert de bruyères.

Les rivières qui arrosent la province d'Anvers sont l'Escaut, qui la sépare de la Flandre orientale ; la grande et la petite Nèthe, la Dyle, la Senne et le Rupel, qui reçoivent un grand nombre d'autres petites rivières, telles que le Schyn, le Vliet, l'Aa, la Marck, la Byloop, etc. Le sol est plat dans une grande partie de la province, et très-peu élevé au-dessus du niveau de la mer ; aussi les eaux de l'Escaut, des deux Nèthes et du Rupel, dans lesquelles le flux se fait sentir à une très-grande distance, ont-elles besoin d'être contenues par de fortes digues ; on appelle *polders* les terres basses préservées ainsi de l'inondation, et que la main des hommes a conquises sur les eaux pour les rendre à l'agriculture. Plusieurs fois cependant les hautes marées, poussées par des vents extraordinaires, ont rompu les digues et couvert plusieurs lieues de pays ; les désastres causés par l'inondation de 1837 ne sont pas encore entièrement réparés.

Les villes de la province d'Anvers sont : ANVERS, Malines, Lierre, Turnhout et Herenthals.

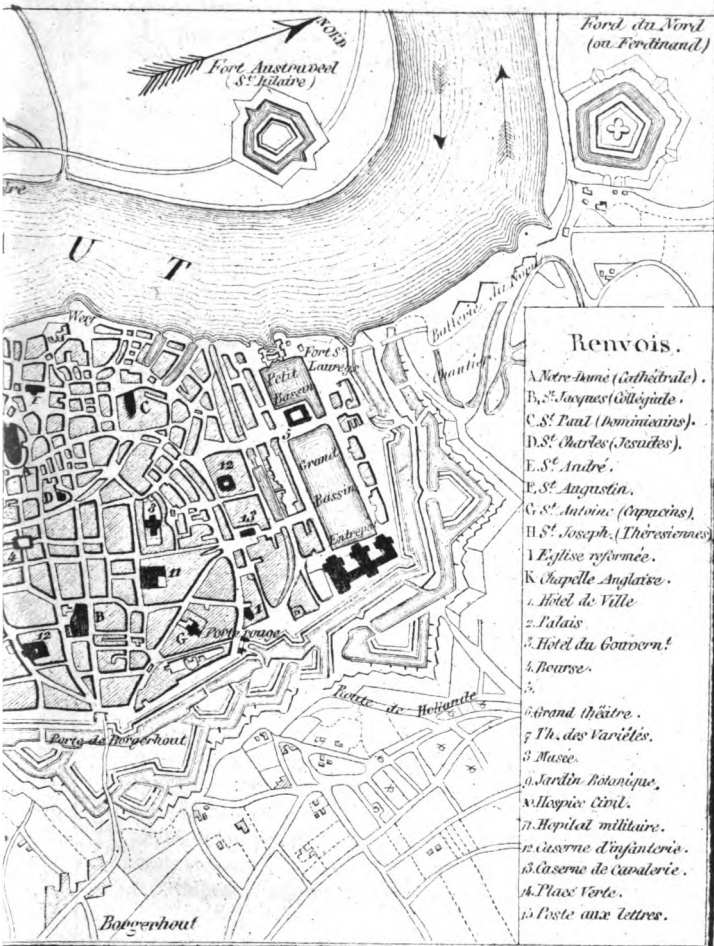
PLAN DE LA V

Guide Pittoresque et Artistique du voyageur en Belgique



VILLE D'ANVERS.

Paris, Bruxelles, Hauman et C^{ie} Rue des Pavoisiers — 1838.



Renvois.

- A. Notre-Dame (Cathédrale).
- B. S. Jacques (Collégiale).
- C. S. Paul (Dominicains).
- D. S. Charles (Jésuites).
- E. S. André.
- F. S. Augustin.
- G. S. Antoine (Capucins).
- H. S. Joseph. (Thérésiennes).
- I. Eglise réformée.
- K. Chapelle Anglaise.
- 1. Hôtel de Ville.
- 2. Palais.
- 3. Hôtel du Gouvern^t.
- 4. Bourse.
- 5.
- 6. Grand Théâtre.
- 7. Th. des Variétés.
- 8. Musée.
- 9. Jardin Botanique.
- 10. Hospice Civil.
- 11. Hôpital militaire.
- 12. Caserne d'infanterie.
- 13. Caserne de cavalerie.
- 14. Place Verte.
- 15. Poste aux lettres.

C. M.

Le gouvernement français, pour former le département des *Deux-Nèthes*, avait réuni le marquisat d'Anvers et la seigneurie de Malines, moins les deux communes de Sempst et de Hever, qui furent annexées au département de la *Dyle*. La province d'Anvers est aujourd'hui divisée en 3 arrondissements et comprend 16 cantons. Sa population est d'environ 368,000 habitants. Elle envoie aux chambres 4 sénateurs et 9 représentants.

ANVERS, chef-lieu de la province de ce nom, est situé dans une plaine, sur la rive droite de l'Escaut, à l'endroit où ce fleuve reçoit la petite rivière de Schyn. Sa latitude est N. 51°13'16'', sa longitude E. 2°3'55''. Cette ville se trouve à 17 lieues de la mer, 8 de Bruxelles, 9 de Gand, 27 d'Amsterdam et 72 de Paris. Sa population actuelle est de 80 mille âmes. Elle a la figure d'un arc tendu dont le fleuve représente la corde. Sa plus grande longueur est de 2,500 mètres, sa largeur est de 1,400. L'Escaut a, devant la ville, 150 mètres de largeur et 10 de profondeur à mer basse; la marée monte à 5 mètres au-dessus. Ses eaux sont salées jusqu'à Lillo, 25 lieues de son embouchure. Devant Anvers elles commencent à être potables. Le courant du flot, à la marée montante, est de trois nœuds à l'heure. — Anvers est appelée dans les monuments historiques *Andoverp*, *Andoverpia*, *Anturpia*, *Antverpha*, *Andowerpum*, *Antwerp*. Son origine est très-obscur et enveloppée de fables : une tradition accréditée dans le pays parle d'un géant monstrueux qui se tenait sur les bords de l'Escaut, faisait prisonniers ceux qui refusaient de lui payer un tribut, leur coupait la main et la jetait dans le fleuve. *Hand werpen* veut dire en flamand *main jetée*. Cette tradition s'appuie sur les armes de la ville qui portent un château surmonté de deux mains, et sur la statue du géant qu'on promène de temps immémorial dans les processions solennelles, traînant des captifs dont la main paraît avoir été coupée. Quelques auteurs pensent que l'étymologie d'An-

vers est *aen't werp*, devant le rivage. Il est plus probable que la ville doit son nom et son origine aux *Andoverpiens*, qui vinrent dans le VII^e siècle s'établir sur les bords de l'Escaut. Saint Amand, qui établit son apostolat dans ces contrées vers l'an 639, fit bâtir l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, à Anvers, dix ans après. Saint Ouen, évêque de Rouen, qui vivait dans le VII^e siècle, et qui a écrit la vie de saint Éloy, dit que ce saint vint prêcher l'Évangile à Anvers, vers l'an 646. Tous les actes de cette époque lui donnent les noms de *Castrum* ou *Castellum*, par lesquels les Romains désignaient les forteresses qu'ils firent construire à l'embouchure des principaux fleuves, pour arrêter les courses des barbares. En 837, les Normands s'établirent à l'embouchure de l'Escaut. Ils remontèrent souvent ce fleuve et ravagèrent Anvers ainsi que toute la Flandre jusqu'à la mort de leur dernier chef, Sigefroid, en 891. — Anvers fut soumis aux rois de France jusqu'en 980, époque où Lothaire renonça, par le traité de Reims, à la haute et à la basse Lotharingie, en faveur d'Othon II, empereur et roi de Germanie. La basse Lotharingie ou Lorraine, qui comprenait Anvers, fut cédée par celui-ci, à Charles, frère de Lothaire. Gothelon le Grand, qui parvint au duché de la basse Lorraine en 1023, possédait le pays d'Anvers avec le titre de comte, comme on le voit dans un diplôme de l'an 1008, par lequel l'empereur Henri II accorde le droit de chasse à l'évêque de Liège, dans la forêt royale de Waverwald. — Godefroid de Bouillon, un des descendants de Gothelon le Grand, partit pour la terre sainte avec ses deux frères, Eustache et Beaudoïn, et la principale noblesse du Brabant. Il contribua vaillamment au succès de l'expédition et fut nommé par ses compagnons d'armes roi de Jérusalem. — Anvers avait déjà une certaine population en 1124, puisque le seul prêtre qu'elle eût alors n'y suffisait pas. Elle avait déjà une cour de justice et un chef de magistrature nommé *Tribun*. Ce titre fut changé au XIII^e siècle en celui de *Scultetus*, depuis *Écoutète*, magistrat, qui, sous le gouvernement autrichien, était encore le chef de la régence municipale d'Anvers. Au milieu du XII^e siècle, Anvers avait des échevins. La ville était renfermée à son ori-

gine dans cette partie qu'on nomme encore le *Bourg*. Un mur très-solide et très-épais, s'étendait le long de l'*Escaut*, et se prolongeait en ligne circulaire depuis la tour des vendeurs de poissons, derrière la rue du Sac, jusqu'au Trou-aux-Tripes, *'t pens-Gat*, démoli en 1806 pour continuer les quais. Ce mur était baigné de fossés profonds remplis par l'*Escaut*. — L'enceinte de la ville fut agrandie plusieurs fois: en 1201, sous le règne de Henri I^{er}, duc de Brabant; en 1298 sous le duc Jean III; en 1543, sous l'empereur Charles-Quint. Elle fut encore augmentée en 1567, sous Philippe II, par la construction de la citadelle; le 3 novembre de cette année, le duc d'Albe ordonna d'abattre les murs et les fortifications de la ville opposées à cette forteresse; il fit combler les fossés, et creuser les fondations du mur qui devait joindre la citadelle à la ville. Les fortifications extérieures furent commencées en 1701. La ville ne commença à être pavée qu'en 1506, et la rue de Kipdorp ne le fut qu'en 1578. Ce ne fut qu'au commencement du XVI^e siècle qu'Anvers devint une ville régulière. Alors seulement les anciennes portes furent démolies, et les faubourgs réunis dans la même enceinte. — Anvers devint bientôt la principale et presque la seule place commerciale du Nord. Plusieurs documents de cette époque en parlent comme de la ville la plus riche de l'Europe. Sa population dépassait 200,000 âmes, 500 navires entraient journellement dans l'*Escaut* et plus de 2,000 étaient à l'ancre devant la ville. On rapporte que Charles-Quint, ayant accepté à dîner chez un négociant d'Anvers, nommé Daems, qui lui avait prêté deux millions de florins, celui-ci jeta au feu, après le repas, le billet que l'empereur avait signé, en disant : *Je suis trop payé par l'honneur que Votre Majesté m'a fait aujourd'hui*. — La prospérité commerciale avait développé celle de l'industrie des arts et des sciences. Les Anversois échangeaient contre les produits de l'Orient et du Midi, des toiles, des tapisseries et des draps, qu'ils fabriquaient exclusivement, avant que la reine d'Angleterre Elisabeth, profitant avec habileté des troubles des Pays-Bas, eût attiré dans son pays ces hommes industrieux. On comptait dans la ville 500 peintres et 140 orfèvres. — Les guerres de

religion du XVI^e siècle, vinrent mettre un terme à cet état de richesse et de splendeur. En 1566, les iconoclastes insultèrent publiquement la procession de la Vierge, le jour de l'Assomption, brisèrent son image et se précipitèrent sur les fidèles. Puis ils coururent à Notre-Dame et commencèrent leurs ravages par l'image du Christ qu'ils mirent en pièces, ayant bien soin, dit un ancien chroniqueur, de ne point toucher aux deux larrons qui l'accompagnaient. Toutes les églises furent pillées, et le carnage dura trois jours. — En 1576, les Espagnols prirent Anvers d'assaut, la pillèrent et en massacrèrent les habitants; les femmes des soldats espagnols aidaient elles-mêmes au carnage et parcouraient les rues avec des torches ardentes pour incendier les maisons; l'hôtel de ville, construit tout en marbre et qui passait pour un des plus beaux édifices de l'Europe, fut la proie des flammes, ainsi que huit cents maisons adjacentes. Dix mille bourgeois y perdirent la vie. — Le duc d'Alençon, François de Valois, frère de Henri III, roi de France, inauguré duc de Brabant à Anvers en 1582, fut obligé d'abandonner la ville après avoir essayé de s'en rendre maître par la ruse. — En 1585, le prince de Parme prit Anvers, pour le roi d'Espagne, après un siège mémorable qui dura près d'un an. Afin de couper les communications avec le fleuve, il avait imaginé de construire sur l'Escaut, un pont de bateaux de 2,500 pieds, chargé de canons, qui s'étendait de Calloo au fort Philippe, et qui fut appelé du nom du prince, *Pont Farnèse*. Les assiégés mirent tout en œuvre pour détruire cet ouvrage formidable; des escadres de brulôts, des machines infernales ne réussirent qu'à l'entamer, sans parvenir à le détruire. Cependant le prince désespérant de se rendre maître de la ville par la force, employa la générosité et fit reconduire avec beaucoup d'égards, jusqu'à Anvers, un jeune homme fait prisonnier comme il ramenait des environs une ânesse dont sa maîtresse malade avait besoin. Ce trait adoucit les esprits, les disposa à capituler, et la ville se rendit peu de temps après. — C'est à Anvers, le 9 août 1609, que fut signée la trêve de 12 ans, par laquelle le roi d'Espagne et les archiducs Albert et Isabelle reconnaissaient la république des Provinces-

Unies comme État libre et indépendant. — L'heureuse position d'Anvers a toujours été un sujet de jalousie pour la Hollande. Dans le traité de paix signé à Munster, entre les plénipotentiaires espagnols et hollandais, ceux-ci firent insérer pour une des clauses principales, que l'Escaut serait fermé et qu'aucun gros vaisseau ne pourrait plus venir directement à Anvers sans avoir déchargé ses marchandises en Hollande, d'où elles seraient ensuite transportées par bateaux dans l'intérieur du pays. Cet article prononça dès lors la ruine du commerce d'Anvers, et fit élever Amsterdam et Rotterdam sur les débris de leur rivale. Des troubles intérieurs, par suite desquels un grand nombre de familles prirent la fuite, une maladie contagieuse qui vint désoler la ville en 1678, contribuèrent à diminuer la population; 1,200 maisons se trouvèrent vides en même temps. — Après la bataille de Ramillies, en 1706, Anvers se rendit au duc de Marlborough. Le traité, connu sous le nom de *la Barrière*, entre Charles IV et les Provinces-Unies, y fut signé le 15 novembre 1705. Les Français la prirent en 1746 et l'évacuèrent deux ans après, à la paix d'Aix-la-Chapelle. En 1790, la citadelle se rendit aux insurgés brabançons. En 1792, Anvers se soumit par capitulation aux Français, qui la quittèrent l'année suivante, et la reprirent définitivement le 24 juillet 1794. Elle fut alors réunie à la France et devint le chef-lieu du département des *Deux-Nèthes*. L'Escaut fut rouvert par suite du traité de la Haye, le 41 mai 1795. — En 1809, en 1814 les Anglais tentèrent vainement de s'emparer d'Anvers; Carnot, qui la commandait en 1814, ne la rendit aux alliés qu'après la signature du traité de Paris. Les Anglais y entrèrent, comme alliés, le 4 mai 1815, après un blocus de 4 mois et un bombardement de 3 jours.

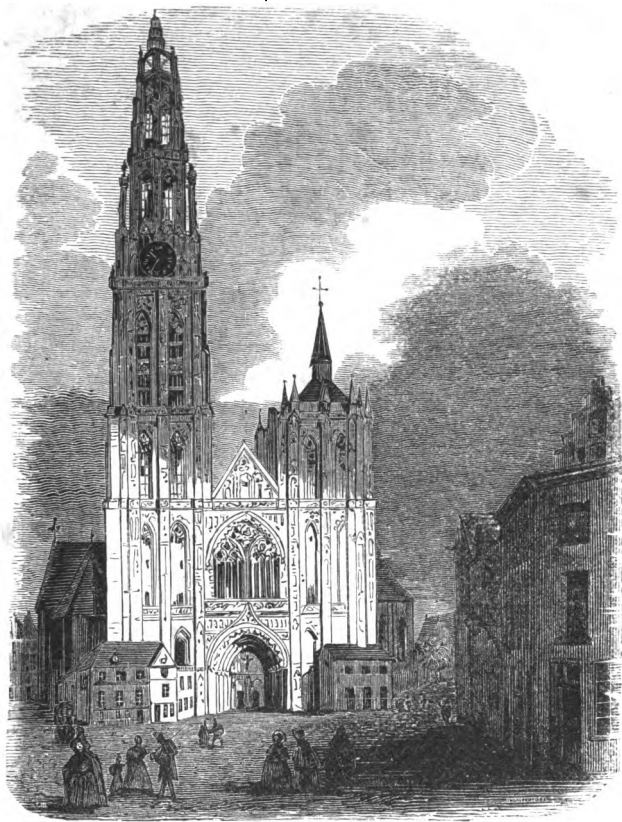
Comme presque toutes les citadelles, celle d'Anvers présente un pentagone régulier ou enceinte renfermée par cinq fronts de fortifications : deux de ces fronts regardent la campagne; un fait face à l'Escaut; un à la ville, et le dernier aux fortifications de la ville qu'il est destiné à protéger. Les fortifications de la citadelle, élevées par les Espagnols, en 1568, sous la direction de l'ingénieur Paciotto, ont subi

depuis plusieurs changements. Chaque pont ne consistait, dans le principe, qu'en une longue courtine de cent toises environ, qui réunissait deux fort petits bastions, dont les flancs portaient des casemates au service de l'artillerie. D'après l'usage du temps, ces bastions ont reçu des noms espagnols, qu'ils ont conservés jusqu'à nos jours; ainsi l'on nommait *bastion Hernando*, celui qui est situé du côté de l'esplanade de la ville, et qu'on désigne maintenant par le n° 1; *bastion de Tolède*, celui qui est situé à droite du précédent et qui porte aujourd'hui le n° 2; le n° 3 était le *bastion Paciotto*, le n° 4, le *bastion d'Albe*, et le n° 5, enfin, celui *du Duc*. La citadelle est séparée de l'Escaut par une petite digue dans laquelle se trouve une écluse qui facilite l'introduction des eaux de la rivière dans le fossé; deux autres écluses, construites de chaque côté de la place d'armes, devant le front 4-5, permettent de faire entrer ou sortir à volonté de l'eau de l'un ou de l'autre côté, et d'établir ainsi dans le fossé un courant dans un sens ou dans l'autre. Vers l'année 1701, et sous l'empire français en 1809, les fortifications, tant de la citadelle que de la ville, ont reçu de grandes améliorations, qui en ont fait une place de guerre de premier ordre (1).

MONUMENTS. — ÉDIFICES PUBLICS.

CATHÉDRALE.— On ignore la date précise de la fondation de la cathédrale d'Anvers. On sait seulement qu'elle eut pour origine une image de la Vierge trouvée dans un bois après le passage des Normands. Une chapelle fut élevée à cette place; augmentée par des chanoines, érigée en collégiale et consacrée par l'évêque Burchard, elle devint plus tard la

(1) On peut lire une relation détaillée du siège d'Anvers par les Français en 1832, dans la Description historique et topographique d'Anvers.



CATHÉDRALE D'ANVERS.

cathédrale que nous admirons aujourd'hui. La grande tour, à laquelle rien n'est comparable pour la hardiesse et la légèreté, fut commencée en 1422, sous la direction de l'architecte Amélius, et achevée en 1518. Elle a 466 pieds y compris la croix qui en a 15, et 622 marches jusqu'à la dernière galerie. Du haut de cette galerie on découvre Bruxelles, Gand, Malines, Louvain, Turnhout, Breda, Flessingue, et l'on peut voir la fumée des bateaux à vapeur qui entrent dans l'Escaut. Le carillon, composé de 99 cloches, dont la plus petite a 15 pouces de diamètre, fut monté en 1540; les deux cadrans, de 36 pieds de diamètre, en 1599. La grande cloche fut placée en 1440 et baptisée en 1507; l'empereur Charles-Quint en a été le parrain. Elle pèse 6,000 livres; il faut 16 hommes pour la sonner. La tour de Notre-Dame a résisté à plusieurs incendies qui l'endommagèrent peu, grâce à des réservoirs de plomb qui s'y trouvent toujours remplis d'eau. En 1825 on a commencé une restauration totale, à laquelle on est encore occupé. En 1826, le 20 septembre, a été placée la nouvelle croix, après avoir été solennellement bénie. — Au pied de la tour on lit l'épithaphe du célèbre Quentin Metsys, qui de forgeron se fit peintre, pour obtenir la femme qu'il aimait; telle était la condition que le père de celle-ci avait mise à son mariage. A quelques pas de là, sur la place, se trouve un puits dont les ornements en fer sont l'ouvrage de Quentin Metsys; cette ferrure a été faite au marteau et sans lime. Le chœur de la cathédrale fut bâti en 1521; l'empereur Charles-Quint en posa la première pierre; en 1533 ce chœur résista seul, avec la tour, à un incendie qui dévora tout le reste du monument. La longueur de l'édifice est de 480 pieds, sur 240 de large et 360 de haut. La nef principale est une des plus vastes et des plus belles que l'on connaisse; les nefs latérales sont doubles et composées de 230 arcades voûtées, supportées par 125 colonnes. Avant la révolution française, les bas côtés renfermaient 52 autels de marbre, remplis de tableaux et d'ornements d'une grande valeur, dont la fureur révolutionnaire les a dépouillés. On y comptait cent chandeliers d'argent massif et quatre devants d'autels du même métal, un ostensor en or massif, qui avait

coûté 5,000 florins, enrichi de diamants par François I^{er} et d'autres souverains. Philippe II, roi d'Espagne, présida dans l'église de Notre-Dame, le 21 janvier 1555, un chapitre de l'ordre de la Toison d'or, auquel assistèrent 19 chevaliers. Leurs armoiries sont restées longtemps suspendues dans l'enceinte du chœur. C'est à la sollicitation du même prince que Notre-Dame d'Anvers fut érigée en cathédrale par le pape Paul IV, en 1559. En 1802, la bulle de Pie VII, du 3 des calendes de décembre, supprima son évêché et en fit une cure de 1^{re} classe dépendante de l'archevêché de Malines. Elle a continué à porter le nom de cathédrale.

Tableaux. — En entrant par le grand portail en marbre, et commençant l'examen de l'église par la droite, on voit d'abord le mausolée d'Ambroise Capello, évêque d'Anvers, par P. Verbruggen en 1673. La chaire, qui se trouve un peu plus loin, est du même sculpteur; elle est ornée de figures allégoriques, sous la forme d'oiseaux. Sur la première fenêtre on remarqua les portraits de quatre administrateurs priant à genoux, peints par Diepenbeek en 1635. — L'autel du saint sacrement a été sculpté par Van der Neer. Le tableau, les Disciples d'Emmaüs, est une des plus belles productions d'Herreyns. Le tabernacle, qui représente l'arche d'alliance, a été exécuté sur les dessins de Verbruggen; la table de communion en marbre blanc est l'ouvrage de A. Quellyn. La Cène, peinte sur les vitraux, est du même Diepenbeek. — En sortant de cette chapelle on se trouve en face du célèbre tableau de Rubens, la Descente de la croix. Ce tableau, objet d'un saint pèlerinage pour les artistes de tous les pays et de toutes les écoles, est le chef-d'œuvre de ce maître, et mérite d'être placé, comme on l'a dit, sur le trône de l'art. L'œil ne peut se rassasier de tant de beautés, l'admiration est commandée à la fois par la grandeur de la conception, la sublimité du sujet, la magnificence et la pureté de l'exécution. Le corps du Christ, d'une dignité vraiment divine, même sous les traits de la mort, est le point central auquel se rapportent tous les mouvements de la scène; l'expression des personnages est distribuée avec discernement et vérité; la douleur de Marie est celle d'une mère, l'affliction de saint

Jean celle d'un disciple et d'un ami ; les pleurs de Madeleine ne lui enlèvent rien de sa beauté, et n'empêchent pas que cette figure, vue à moitié, ne soit encore une des plus gracieuses créations de la peinture. On raconte que Rubens, détourné de son second voyage en Italie par les efforts des archiducs Albert et Isabelle, résolut de se fixer à Anvers et acheta une maison pour s'y livrer exclusivement à son goût pour la peinture et les belles-lettres. Il jeta des fondations entre son jardin et celui de la société du Serment des Arquebusiers. Ceux-ci, s'apercevant que les fondations empiétaient sur leur terrain, s'en plaignirent à Rubens, qui de son côté, pour ne pas réformer les plans, essaya de soutenir son droit. Le différend devenait si sérieux qu'il faisait présager un long procès, quand le bourgmestre Rockox, chef du serment et ami de Rubens, dissuada celui-ci de sa prétention, et le peintre, reconnaissant enfin qu'il avait tort, consentit à un accommodement. Le résultat des négociations fut que le terrain dont Rubens s'était emparé, lui serait cédé à condition qu'il donnerait au serment un tableau d'autel, avec ses volets, de sa main, pour leur chapelle dans la cathédrale d'Anvers, et représentant quelque passage de la vie de saint Christophe, patron du serment. Rubens, s'appuyant sur l'étymologie grecque du mot *christophe*, qui signifie porter le Christ, ne crut pouvoir mieux satisfaire à sa promesse qu'en représentant cette descente de croix où le Christ est supporté par plusieurs personnages, qui sont autant de *christophores*. Il plaça sur le volet de gauche une allégorie dans le même sens ; la sainte Vierge Marie rendant visite, dans sa grossesse, à sa cousine Élisabeth, et sur celui de droite, le prêtre Siméon tenant le jeune Christ sur ses bras, lorsque sa mère et saint Joseph viennent le présenter au temple. Le peintre crut que cette ingénieuse idée satisferait les arquebusiers, mais ceux-ci refusèrent d'y reconnaître un seul Christophe, et persistèrent à demander l'image de leur véritable patron. Rubens, avec sa complaisance habituelle, consentit à peindre, sur les volets fermés, saint Christophe de grandeur colossale. Le hibou qui figure dans ce dernier tableau est une épigramme dirigée contre l'ignorance des arquebusiers.

En quittant la Descente de croix, il faut traverser l'église pour admirer le tableau de Rubens le plus digne de servir de pendant à celui-ci, l'Élévation de la croix, peint pour l'église de Sainte-Walburge, dont il orna le maître autel. L'artiste y a déployé toute sa verve, toute sa fougue d'imagination; la disposition diagonale de la scène est d'une hardiesse qui ne pouvait être tentée que par le pinceau de ce grand maître; l'image du Christ offre une expression de douleur sublime et de majestueuse résignation, qui feraient de cette seule figure un admirable tableau. Le vide laissé dans le haut par cette disposition, est rempli par un effet de lumière qui fait ressortir l'ensemble des groupes, et celui du bas par le portrait du chien de Rubens, ajouté quelques années après pour contenter les exigences du curé de Sainte-Walburge. Cet ouvrage fut entrepris, avec trois autres petits tableaux, au mois de juin 1610, pour la somme de 2,600 florins de Brabant, en quatre paiements. Le volet de droite représente un homme à cheval faisant garrotter plusieurs hommes par des soldats. Celui de gauche, un Saint guérissant des malades. Ces deux tableaux avaient été emportés par les Français et placés au Louvre, jusqu'au retour de Louis XVIII, qui les fit restituer. Pendant le siège d'Anvers, en 1832, les plus grandes précautions avaient été prises pour les préserver des effets du bombardement. La première chapelle, en entrant dans l'enceinte qui entoure le chœur, du côté de la Descente de croix, renferme un tableau de Martin de Vos, représentant les Noces de Cana, et un portrait de Notre Seigneur tenant son cœur dans sa main, par Quartemont. — Dans la deuxième chapelle se trouve un monument élevé à la mémoire de Moretus, fameux typographe dont la postérité existe encore à Anvers. Il est orné d'un beau tableau de Rubens, petite nature, la Résurrection, dans lequel on vante beaucoup la composition, la correction du dessin et surtout l'aisance aérienne avec laquelle le Christ s'élève du tombeau. Saint Jean et sainte Catherine sont peints en dedans des volets, et des anges en dehors. Le portrait de Moretus, que sa hauteur empêche d'apprécier, est aussi de Rubens. La sculpture est de Van Gheel, de Malines. — Vis-à-vis est un tableau de

Martin Pepyn, portant la date de 1637, qui fait partie du monument des époux Rottiers. Il représente saint Norbert adorant le saint sacrement. — Dans la troisième chapelle, au-dessus de la porte de la sacristie, est assise une petite statue de la Vierge avec l'enfant Jésus, en marbre blanc, sculptée par Duquesnoy, précieux reste échappé aux dévas-tations de l'église. Le saint François à genoux est de P. Morills. Les deux volets au-dessous sont de Van Balen, dans le goût italien. — Dans la chapelle suivante on voit, sur le monument de Plantyn, autre typographe célèbre d'Anvers, un tableau de De Backer, représentant le Jugement dernier et peint avec une extrême finesse ; les poses de la plupart des personnages sont d'une affectation ridicule. Le portrait de Plantyn est de G. Herreyns. L'autel qui se trouve dans la chapelle située derrière le chœur, est le seul des 32 que l'église renfermait, du même modèle, qui ait échappé aux fureurs révolutionnaires. On y voit deux excellents tableaux de Martin Pepyn. Le tableau adossé au chœur est de A. Mathyssens. — Dans la chapelle qui suit, le tableau qui représente saint Norbert, par Diepenbeek, est d'une belle couleur, les anges surtout. — Plus loin, sur le monument du baron Dubut, en marbre Napoléon, on remarque un Christ mort, peint par Verlinden. C'est une belle copie du *Christ à la paille* de Rubens qui se trouve au musée. — On voit ensuite le beau mausolée en marbre d'Ambroise Capello, septième évêque d'Anvers, sculpté par Verbruggen, et au-dessus, la Cène, magnifique tableau d'Otto Venius. Contre le pilier on admire un Christ, en marbre de Paros de la plus grande beauté, sur une croix de marbre noir. Ce précieux morceau, sculpté par Van der Neer, est un présent d'un membre de la famille Moretus à l'église de Notre-Dame. Dans la dernière chapelle se trouve un tableau de Franck le vieux, représentant Jésus parmi les docteurs. Le peintre a donné à ses personnages les figures de Luther, de Calvin et d'Érasme, ses contemporains. — L'autel de la chapelle de Saint-Antoine n'a pas de tableau. Il est en marbre blanc et sculpté par Verbruggen. Les deux volets de tableaux près de l'autel sont de Franck le vieux. Vis-à-vis est un tableau représentant

Saint Félix, dont la tête, digne de Van Dyck, est cependant mal attachée au corps. On voit dans la même chapelle, contre un pilier, une belle tête peinte sur marbre dans le goût de Léonard de Vinci. L'autel de la Vierge, qui fait suite à celui-ci, de l'autre côté de la nef transversale, est une des richesses de la cathédrale. Il est en marbre blanc, et ses bas-reliefs sculptés par Verbruggen, l'Annonciation, la Visitation, la Présentation et l'Assomption, sont d'une délicatesse exquise. La statue de la Vierge, dont il est orné, est l'objet d'une vénération toute particulière de la part des habitants. — Près du grand portail se trouve un monument de la famille Van Delft, dont les figures allégoriques en marbre sont l'ouvrage de Scheemackers le vieux. — Avant d'entrer dans le chœur on s'arrête sous la magnifique coupole, dont le plafond, peint par C. Schut, représente l'Assomption de la Vierge. — Une autre Assomption décore le grand autel, chef-d'œuvre de Rubens, d'un genre tout opposé à celui des deux tableaux à volets. La Vierge est glorieusement portée au ciel par une multitude d'anges, dont les uns voltigent autour de sa tête et lui présentent des couronnes, les autres forment un cercle au-dessous d'elle et poussent en se jouant le nuage transparent qui enlève la mère de Dieu. Le naturel et la vérité de carnation qui distinguent toujours les figures de Rubens, ont fait place dans cet admirable tableau à quelque chose de vague, de poétique et de céleste. Il ne s'est pas servi pour la Vierge de ses modèles ordinaires, la terre n'en offre pas de semblables, et ce sont bien des anges qui l'accompagnent. Malgré l'éclat éblouissant de ce tableau, il y règne une harmonie parfaite : c'est un véritable bouquet, où les tons les plus chauds et les plus vigoureux s'allient imperceptiblement aux teintes les plus suaves et les plus délicates. On a peine à comprendre comment le peintre a su produire un effet aussi frappant avec aussi peu d'ombres et de lumière. La perspective aérienne y est portée au plus haut point d'entente ; le dessin est irréprochable ; le groupe des sept apôtres et les têtes de caractère montrent une étude approfondie des meilleurs modèles de l'art ; les draperies sont riches et grandement jetées. C'est sans contredit un des premiers chefs-d'œuvre du

maître, et si quelques-uns peuvent lui disputer la palme sous le rapport de la haute science, celui-ci ne reconnaît point d'égal pour la grâce et l'amabilité. Ce tableau, placé en 1642, a été peint en 16 jours pour la somme de 1,600 florins, 100 florins par jour, prix que Rubens mettait ordinairement à ses ouvrages. Il avait été enlevé par les Français et transporté à Paris; il a repris sa place le 27 mai 1816.

SAINTE-JACQUES.—L'intérieur de cette église est d'un aspect grandiose et imposant. On ne sait pas au juste à quelle époque on commença à la bâtir; le chœur fut construit en 1527, et reçut en 1602, par les soins et la libéralité de Balthasar de Robiano, l'éclat qui le distingue encore de nos jours. La tour fut élevée en 1491. L'église de Saint-Jacques fut érigée en collégiale en 1656 par une bulle d'Alexandre VII, qui fut confirmée par Clément XI, en 1707. Peu de temples renferment plus de monuments et d'objets précieux que l'église de Saint-Jacques; elle a résisté avec un rare bonheur aux guerres civiles qui ont exercé leurs ravages dans la ville d'Anvers. — En entrant par le grand portail, dont les proportions inusitées ne sont pas dépourvues de noblesse, on passe sous le jubé, soutenu par des colonnes ioniques de marbre et composé par H. Verbruggen. — Dans la première chapelle, en suivant la nef latérale à droite, on voit le portrait du révérend Vanden Bosche, peint par Goebouw, en 1657. — Contre le premier pilier, l'épithaphe de Henri Van Baelen, avec un tableau de la Résurrection, peint par lui-même, ainsi que son portrait et celui de sa femme que l'on attribue à Van Dyck. — La deuxième chapelle a pour tableau une Tentation de saint Antoine, par M. De Vos. — La troisième, Saint Roch entre deux anges dans une gloire, par E. Quellyn, élève et ami de Rubens. L'autel est en marbre blanc, à colonnes torses, entremêlées d'anges et de fleurs. Cette chapelle et les suivantes renferment plusieurs tableaux d'Hemmeling. — Le tableau de la quatrième chapelle suivante est de Frans Flore; les volets sont de M. De Vos. Les deux tableaux qui représentent deux saints martyrs, ont été peints en 1591 par de Reyker. — La chaire, d'une grande et belle simplicité, est l'ouvrage de Willemsens. — Dans la

sixième chapelle se trouve un Baptême de Jésus-Christ par De Vos ; les volets passent pour être d'Otto Venius ; au-dessous est un bas-relief en marbre , sculpté par Willemsens , représentant le Calvaire et la ville de Jérusalem dans le lointain. — Le bas-relief opposé à l'autel du saint sacrement qui vient ensuite , est sculpté d'un seul bloc ; l'exécution en est ferme et correcte ; on le considère comme le chef-d'œuvre de Vervoort , le père. — L'autel du saint sacrement , en marbre noir et blanc , est orné de deux belles statues , l'une de Saint Pierre , par Verbruggen , l'autre de Saint Paul , par Willemsens. La figure de Dieu le Père et les bas-reliefs sont de A. Quellyn. Le même artiste a sculpté , dans la table de communion en marbre blanc , les deux têtes d'enfants qui la supportent ; le reste a été exécuté sur ses dessins par Kerkx. Le tableau d'autel , représentant la Cène , est un des bons ouvrages d'Otto Venius ; sur l'un des volets sont peints Moïse et Aaron , sur l'autre Melchisedech. Vers la droite on entre dans une petite chapelle en marbre , autrefois richement ornée , et qui renfermait de belles peintures , aujourd'hui en mauvais état. Les vases sacrés y sont déposés ; avant de la quitter on admire une fenêtre dont les vitraux représentent l'histoire de Rodolphe de Habsbourg , empereur d'Allemagne , par Vanderveken. — La première chapelle de l'enceinte extérieure du chœur , dont les statues de Saint Pierre et de Saint Jacques , par G. Cockx , ornent l'entrée , renferme deux beaux tableaux , la Sainte-Trinité , par Van Baelen , et le Martyre de saint Jacques par De Vos. — Dans la seconde on voit un tableau de Saint-Yves , par Gérard Seghers , et deux magnifiques bas-reliefs en marbre , de Skeemaker , qui portent la date de 1700. Vis-à-vis de cette chapelle , sur un des piliers du chœur , un tableau de Corneille Schut , dans la manière de Van Dyck , la Vierge pleurant sur le corps de son fils. Dans la troisième , Notre Seigneur apparaissant à Marie après sa mort , par Jean Cossiers ; la Flagellation , groupe de marbre blanc , par Vervoort ; le Christ ressuscitant Lazare , bas-relief , par le même.

TOMBEAU DE RUBENS. — La chapelle suivante est tout entière consacrée à la mémoire de Rubens et de sa famille ;

c'est là que reposent leurs cendres. Son plus bel ornement est un tableau de ce grand maître, dont le sujet, la Sainte Famille, lui a servi de prétexte pour y introduire son portrait sous l'image de saint Georges, celui de son père et de ses deux femmes sous les traits de saint Jérôme, de Marthe et de Madeleine. Son grand-père est représenté sous la figure du Temps, et son fils sous celle d'un ange. Ce tableau précieux a fait le voyage de Paris et a été restitué en 1815. Il est ordinairement caché par un rideau. L'autel est surmonté d'une Vierge en marbre, ouvrage de Duquesnoy, apportée d'Italie par Rubens. La tombe est couverte d'une large dalle de marbre, portant les armes de Rubens, avec une longue inscription. — La chapelle suivante a pour tableau Saint Charles invoquant l'intervention de la Vierge pour obtenir la guérison des pestiférés, par Jordaens. — Dans celle qui vient après, la Séparation de saint Pierre et de saint Paul avant leur martyre, est de Pierre Van Lint, dans la manière de Lesueur. Vis-à-vis, une bonne copie de Rubens, par le même. — Dans la dernière, une Visitation, par Victor. — Les deux statues du Christ couronné d'épines, et de la Vierge aux Douleurs, sont deux magnifiques morceaux de Van Beveren. — Les deux belles statues de Saint Jean et de Saint Paul, ainsi que les deux enfants qui ornent l'entrée du chœur du côté du nord, sont de Vervoort. — Sur la droite est la chapelle dédiée à la Vierge Marie. L'autel en marbre, à colonnes torses, fait honneur au ciseau de Van den Eynde. Le monument élevé à la mémoire de la famille anglaise Peters, représente l'Éternité sous la figure d'une jeune femme; Vervoort l'a sculpté après son retour de Rome. On voit dans la même chapelle des vitraux peints par Diepenbeek, dont la couleur est un peu passée; contre le pilier du milieu, une belle statue de Saint Jean-Baptiste, prêchant dans le désert, par Willemssens, et, vis-à-vis, celle de Saint Joseph, par Gillis. — Dans la nef transversale au-dessus de la porte des marguilliers, l'Assomption de la Vierge, par Thyssens. — Contre le pilier à gauche, l'épithaphe de la famille Grinderdeuren, avec un tableau représentant le Christ mort, par C. Schut. Derrière le même pilier, une statue de Saint Jean Népomu-

cène, par Gillis ; à droite, un *Ecce Homo*, par Van Beveren. — Dans la première chapelle de l'aile septentrionale, Sainte Hélène, donnant à son fils Constantin la croix sur laquelle notre Seigneur fut crucifié ; tableau peint en 1605, par W. Coberger. — Dans la seconde, sur l'autel, les Saints adorant la Sainte-Trinité, par Martin De Vos. Le Sauveur en croix, par Van Dyck, un des bons ouvrages de ce grand maître ; les vitraux, peints par Diepenbeek, représentent la Cène, copie du célèbre tableau de Léonard de Vinci. — Dans la troisième, le Jugement dernier, par Bernard Van Orley, élève de Raphaël ; sur les volets sont représentés le bourgmestre Rockox, et sa famille à qui cette chapelle était consacrée ; ils ont été peints par Van Heemsen. — Le tableau de la 4^{me} chapelle représente l'Adoration des Mages, par Van Hoek, un des meilleurs élèves de Rubens. Les belles grisailles qu'on voit derrière les chandeliers sont de Van Baelen, ainsi que les deux peintures qui sont près de la fenêtre. Le tableau de Jésus-Christ adoré par les saints, est de Séb. Franck. Le portrait peint sur marbre qui orne l'épithaphe de C. Vanlantschot est de Van Dyck. — Le Christ dans la dernière chapelle a été peint, dans la manière de Van Dyck, par Goebouw, en 1657. — Les statues qui ornent l'entrée du chœur, Saint Pierre et Saint Paul, sont du sculpteur Cockx. Le tableau placé à gauche est de Boyermans, celui de droite de E. Quellyn. Le grand autel est un des plus beaux qu'on puisse voir. Les colonnes de marbre, travaillées avec un goût exquis, sont l'ouvrage du sculpteur A. Quellyn, et la statue colossale de Saint Jacques, qui en fait le plus bel ornement, est généralement considérée comme son chef-d'œuvre. Les deux statues qui gardent l'entrée méridionale du chœur sont de Van Cool, celles de l'entrée septentrionale de Van Ghéel.

SAINTE-PAUL. — Cette église appartenait autrefois au couvent des Dominicains ; elle fut fondée par Henri III, duc de Brabant, en 1246, et bénie par Albert le Grand, évêque de Ratisbonne. Devenue trop petite avec le temps, elle fut rasée en 1547 et rebâtie ; détruite une seconde fois en 1679 par la foudre, elle fut rebâtie peu de temps après, telle qu'on la voit aujourd'hui. Les guerres civiles l'ont épargnée, et lui

ont laissé une physionomie toute claustrale, que peu de temples religieux ont conservée intacte de nos jours. Nous ne parlerons pas du Calvaire, situé près de la porte d'entrée, monument barbare dont on ne conçoit pas la présence à côté de tant de chefs-d'œuvre. Cette grossière représentation des lieux qui ont vu mourir le Sauveur n'est remarquable que par ses proportions gigantesques, et le mauvais goût de ses ornements. En entrant par la petite porte, du côté du Calvaire, on remarque un tableau peint par Téniers le vieux, représentant les Sept OEuvres de miséricorde. Une suite de quinze tableaux attire les regards de l'autre côté de la nef, et représente la Vie de Jésus-Christ, par différents maîtres, la plupart du premier ordre. Les principaux sont : — l'Annonciation, par Van Baelen ; — La Visitation, par J.-B. Franck, — La Nativité, par M. De Vos ; — La Purification, par le même. — La Flagellation, par Rubens, un de ses chefs-d'œuvre les plus renommés ; — Jésus portant sa croix, par Van Dyck ; — Jésus crucifié, par Jordaens ; — La Résurrection, par le même. — Parmi les autres ouvrages qui méritent d'être distingués, nous citerons : sous les fenêtres à gauche, les Bergers adorant l'enfant Jésus, par Rubens ; les figures sont plus grandes que nature. — A l'autel du saint sacrement, un Conseil d'évêques, par Solaert. — A l'autel correspondant, le Corps de Notre Seigneur soutenu par la Madeleine, saint Jean et quelques anges, belle composition de Crayer ; — un autre tableau de Crayer, Saint Dominique ; — les Disciples d'Emmaüs, par E. Quellyn ; — à l'autel du rosaire, une copie du Caravage, Saint Dominique distribuant le rosaire au peuple, par Quartemont. L'original est dans la galerie de Vienne ; il fut cédé à l'empereur Joseph II, lors de son voyage dans les Pays-Bas, à condition qu'il en ferait faire une copie à ses frais pour le remplacer. — Le tableau du grand autel peint à Rome par M. Cels, artiste vivant, figure avec honneur au milieu de ces chefs-d'œuvre. — L'autel en marbre sculpté par Verbruggen, ainsi que la belle figure de Saint Paul, qui le surmonte, sont dus à la magnificence d'Ambroise Capello, de l'ordre des dominicains, devenu évêque d'Anvers. — L'église possède encore deux belles statues en

marbre, celle de Sainte Rose, par A. Quellyn, et une Vierge de douleur, par de Bourschiet. — L'orgue, réparé depuis peu, est un des plus beaux du pays.

SAINT-CHARLES-BORROMÉE. — (ANCIENNE ÉGLISE DES JÉSUITES.)
— L'église des Jésuites avait été fondée en 1614, sous l'invocation de saint Ignace de Loyola. Commencée sur les dessins et sous la direction de Rubens, elle fut achevée dans l'espace de cinq années, et consacrée en 1621 par Maldérus, évêque d'Anvers. On avait fait venir à grands frais d'Italie une prodigieuse quantité de marbre, qui fut employé en colonnes, aux autels et aux revêtements de tout l'intérieur. Rubens s'était plu à décorer lui-même ce magnifique temple, et les richesses de son pinceau y étaient semées à profusion. Au mois de juillet 1718 la foudre l'incendia et le détruisit entièrement à l'exception de la tour, du frontispice, de la sacristie et de la petite chapelle de Notre-Dame. Les belles peintures de Rubens, les vases d'or, de jaspe et de porphyre qu'elle renfermait, tout fut la proie des flammes; deux tableaux seulement furent sauvés à temps; ils ornent aujourd'hui la galerie de Vienne. L'église fut rebâtie l'année suivante, telle qu'on la voit aujourd'hui. Ce qui reste de l'ancien monument prouve que Rubens était artiste dans tous les genres. Cependant la façade, une fois achevée, ne lui parut pas assez haute pour son développement en largeur, et pour remédier à ce défaut, il fit construire ce corps de bâtiment qui lui fait face, et empêche qu'elle ne soit vue de trop loin. Les ornements qui surchargent l'entablement ont été maladroitement ajoutés par un frère jésuite, chargé de la direction du nouvel édifice. — La chapelle de la Vierge, encore revêtue de marbre de diverses couleurs, a pour tableau d'autel Saint Siméon tenant l'enfant Jésus dans ses bras, les yeux élevés au ciel, le remerciant de ce qu'il lui a été donné de voir naître le Sauveur du monde, par De Lin. Les petits tableaux peints sur le marbre à côté de l'autel sont de H. Van Baelen. — Sous les fenêtres sont deux tableaux dont l'un représente l'Adoration des bergers, par Van Loon; l'autre l'Annonciation de la Vierge, par Van der Borcht; vis-à-vis de l'autel, la Circoncision par C. Schut ainsi que le

tableau placé au-dessus du confessional. — A l'autel de Saint-Joseph, au bout de la nef du sud, une Sainte Famille, par un élève de Rubens. — Le tableau du grand autel, l'Assomption de la sainte Vierge, est de Schut. Les niches du chœur renferment plusieurs statues de Quellyn. — L'autel de Saint-François Xavier, au bout de la nef du nord, est décoré d'un beau tableau de G. Seghers, représentant ce saint avec un ange, à genoux devant la Vierge et l'enfant Jésus. Les deux autres tableaux sont de C. Schut. Le bas-relief a été sculpté par Papenhoven. Une statue de la Vierge des sept douleurs, par Quellyn, mérite d'être remarquée, ainsi que la table de communion, par le même, et Saint Jean Népomucène, par Vervoort le vieux. — Près du même autel on voit un tableau de Crayer, représentant la Communion d'un guerrier. — Près de la porte d'entrée, les Douze Apôtres, par Abraham Janssens.

SAINT-ANDRÉ. — L'église paroissiale de Saint-André fut fondée en 1529, par concession du chapitre de la cathédrale d'Anvers, à la sollicitation de Marguerite d'Autriche. La tour ne fut élevée qu'en 1756. — On y remarque un tableau de E. Quellyn, que sa belle couleur a fait attribuer souvent à Van Dyck. Il représente l'Ange gardien couvrant un jeune homme de son égide, et foudroyant de sa main droite les plaisirs et les vices, désignés par des femmes mondaines. — Les Disciples d'Emmaüs, par le même ; sujet que ce peintre affectionnait et qu'il a peint un grand nombre de fois. — Dans la chapelle de la Vierge, l'Enfant Jésus dans la crèche, par E. Quellyn. — Dans la chapelle du saint sacrement, la Cène, par Eykens, le vieux ; cette belle composition est un de ses chefs-d'œuvre. — Près de la sortie du côté du nord, un Martyre de saint André, par Otto Venius. — Une copie de la Flagellation du Christ, de Rubens, que nous avons admirée dans l'église de Saint-Jacques, par Ysendyck ; — une Sainte Anne, par Martin Pepyn ; — Notre Seigneur crucifié, entre les deux larrons, par un des Francks. — A l'entrée méridionale se trouve un mausolée en marbre, élevé par deux dames anglaises, à la mémoire de Marie Stuart, reine d'Écosse. Il est décoré d'un portrait de cette infortunée princesse, qui

pourrait passer pour un Van Dyck, tant l'expression en est fine et la couleur harmonieuse. — Le grand autel est l'ouvrage du sculpteur Verbruggen, ainsi que les bas-reliefs, restes précieux de l'ancienne abbaye de Saint-Bernard. Les deux statues de Saint Pierre et de Saint Paul, à l'entrée du chœur, sont, la première de A. Quellyn, la seconde de Zielens. — La chaire, d'une grande et belle exécution, a été sculptée par Van Cool; les figures sont de VanGheel. L'artiste a pris pour sujet ces paroles de l'Évangile selon saint Mathieu: « Jésus, passant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon surnommé Pierre et André son frère, qui jetaient leurs filets à la mer, car ils étaient pêcheurs, et il leur dit : Suivez-moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. Et aussitôt laissant leurs filets, ils le suivirent. » Cette scène, d'un style noble et élevé, fait l'admiration de tous les connaisseurs en sculpture.

SAINTE-AUGUSTIN. — Un premier couvent de pères augustins s'était établi à Anvers, en 1518; il fut détruit quelque temps après, et les religieux chassés de la ville, pour cause d'hérésie. En 1607, des pères du même ordre obtinrent l'ancien emplacement du sénat d'Anvers, pour y bâtir l'église que nous voyons aujourd'hui, avec un collège d'humanités. — L'église de Saint-Augustin possède un beau tableau de Rubens, le Mariage de sainte Catherine. La Vierge tient l'enfant Jésus qui donne un anneau à cette sainte prosternée à ses pieds; derrière se tiennent, d'un côté, saint Joseph, et de l'autre saint Pierre et saint Paul; sur les marches saint Jean-Baptiste, et au bas saint Augustin, saint Sébastien, saint Georges, saint Laurent et autres saints personnages; la figure de saint Georges est le portrait de Rubens. La tête de sainte Catherine est une des plus belles qui soient sorties de son pinceau. Les autres tableaux, y compris le Martyre de sainte Apolline, par Jordaens, la Visitation, par Cels, et le Baptême de saint Augustin, par Van Brée, n'offrent rien de bien remarquable. Les paysages qui entourent le chœur, sont de Spierings, dans la manière de Salvator Rosa. La chaire est de Verbruggen.

SAINTE-ANTOINE DE PADOUE. — L'église de Saint-Antoine,

ou des Capucins, bâtie en 1575, avec un couvent, et donnée aux pères capucins, par Philippe II, roi d'Espagne, n'offre de remarquable que deux tableaux, l'un de Rubens, l'autre de Van Dyck. Le premier placé à droite en entrant, représente Saint François à genoux recevant l'enfant Jésus des mains de sa mère. — Le second a pour sujet Notre Seigneur mort, appuyé sur les genoux de la Vierge; sainte Madeleine et plusieurs anges se tiennent auprès.

SAINTE-JOSEPH. — Cette église appartient au couvent des Thérésiennes espagnoles, qui sont établies à Anvers depuis 1611. Elle renferme une belle Assomption de la Vierge, par Thyssens, et une Mort de la Vierge, par un élève de Van Dyck. — Dans le calvaire attendant à l'église, on trouve quelques figures dont la sculpture n'est pas sans mérite.

Anvers possède trois Hôpitaux : celui de Sainte-Élisabeth, fondé en 1460, pour toute espèce de maladies; l'hôpital militaire; celui de Saint-Julien, institué en 1505 pour les malades qui revenaient de la terre sainte, et où l'on reçoit encore les pauvres voyageurs pour une nuit. L'atelier de charité, situé rue des Aveugles, et fondé en 1801, occupe trois cents pauvres des deux sexes et de tout âge. Les aveugles et les infirmes font de l'étaupe avec de vieilles cordes, pour calfater les vaisseaux. Les autres sont employés à une manufacture de tapis dont les produits sont très-recherchés à l'étranger. Tous ces établissements sont soutenus par des donations ou des contributions volontaires.

HÔTEL DE VILLE. — Ce monument, bâti en 1560 sur les dessins de Corneille Floris, fut brûlé en 1576, et reconstruit en 1581, tel qu'on le voit aujourd'hui; il renferme une bibliothèque publique, et plusieurs de ses salles sont ornées de bons tableaux. La façade a 250 pieds de longueur, elle est composée de cinq ordres d'architecture élevés l'un sur l'autre, au-dessus d'un ordre rustique qui règne tout autour du bâtiment. La Vierge qu'on y remarque a remplacé le géant auquel on fait remonter l'origine d'Anvers, et qui avait été détruit dans l'incendie de 1576. Cette Vierge elle-même avait disparu depuis la révolution française; elle a été replacée il y a quelques années, à la suite d'une procession

solennelle. — C'est sur la tour de l'hôtel de ville qu'était placé le télégraphe du gouvernement français. — En 1715, la place a été agrandie par la démolition de vingt-huit maisons. La plupart des anciennes maisons de la même place, qui conserve encore une physionomie tout espagnole, ont appartenu aux corporations des arts et métiers, et datent du XVI^e et du XVII^e siècle.

BOURSE. La bourse d'Anvers est d'une structure remarquable; elle consiste en un hangar, soutenu par des arcs en fer et quatre rangées de colonnes en pierre bleue, qui règnent autour d'une cour à découvert, sur une longueur de 200 pieds, et une largeur de 160. Au-dessus sont les salles occupées par le tribunal et la chambre de commerce, ainsi que deux tours en pierre de taille, avec une horloge et un cadran solaire. — La bourse se tient de une heure à deux; une cloche annonce son ouverture, et pour obliger les négociants à s'y trouver à une heure fixe, l'entrée se paye 50 centimes après que la cloche a sonné. Ce bâtiment a été construit en 1531, sur le modèle des bourses de Londres et d'Amsterdam, qui viennent d'être la première incendiée, la seconde démolie récemment. — Aux environs de la bourse, on remarque trois télégraphes qui correspondent avec Bruxelles; ils sont construits d'après les systèmes de Chappe, de Ferrier et de Vanderrecht.

THÉÂTRE. — Anvers n'avait encore, il y a peu d'années, qu'une hideuse salle de spectacle. En 1829, on jeta les fondations d'un nouveau théâtre, sur les dessins de M. Bourla, architecte de la ville; mais la révolution vint bientôt en suspendre les travaux, et une compagnie d'actionnaires fit élever une salle provisoire, riche et bien décorée, qui porta le nom de *Théâtre des Variétés*. L'opinion répandue que ce bâtiment n'avait pas une solidité suffisante, en éloigna bientôt le public; il est aujourd'hui tout à fait abandonné. Le grand théâtre fut achevé en 1834. Chef-d'œuvre d'architecture et de distribution, décoré par le pinceau de MM. Philastre et Cambon à qui l'Opéra de Paris doit tant de merveilles, il l'emporte sur tous les théâtres des autres pays, pour la richesse, l'élégance et le bon goût de ses ornements. Il a

coûté plus d'un million ; une pareille dépense s'accorde mal avec le peu de cas que font les Anversois, en général, des plaisirs de la scène ; aussi ce théâtre a-t-il été moins souvent ouvert que fermé depuis son achèvement.

PORTS ET BASSINS. — Napoléon, dont le système maritime était de placer ses grands ports de construction dans l'intérieur des terres aux embouchures des grands fleuves, apprécia toute l'importance de la situation d'Anvers. A son passage dans cette ville, il chargea son ministre de la marine, le comte Decrès, d'y faire amener immédiatement 500 forçats du bagne de Brest, pour commencer les premiers travaux du port qu'il voulait y construire. Les négociants d'Anvers essayèrent de le détourner de ce projet, en lui exposant tout le tort qu'un grand port militaire ferait à leur commerce ; Napoléon les rassura, et leur promit que le port militaire serait entièrement séparé du port marchand. Le ministre lui-même redoutait les dépenses excessives qu'il faudrait faire à Anvers ; il préférait Flessingue, où tout était fait, et s'appuyait, pour faire prévaloir son opinion, de celle de lord Chatam, qui pensait qu'une puissance capable d'entretenir constamment quinze vaisseaux de ligne bien équipés dans Flessingue, pourrait faire un tort considérable à l'Angleterre ; en effet, disait-il, les vents favorables à une descente du continent ne permettent pas aux vaisseaux anglais de sortir. L'empereur insista malgré toutes les objections pour la position d'Anvers ; Decrès ayant hasardé pour dernière réflexion, que si par un événement possible, quoique peu probable, la Belgique était un jour démembrée de la France, il serait à regretter que tant de dépenses eussent été faites pour la construction d'un port ennemi : *La Belgique*, répondit Napoléon, *ne peut plus désormais appartenir qu'à un ennemi des Anglais*. Le projet une fois décidé, tous les travaux de construction furent faits avec une rapidité extraordinaire. Par arrêté du 21 juillet 1803, le gouvernement ordonna la construction de l'arsenal et des chantiers maritimes ; en trente mois, tout le terrain destiné à l'arsenal militaire fut clos de murs et aplani ; des cales pour la construction des vaisseaux de ligne et des frégates, furent creu-

sées ; des magasins, des casernes, des ateliers furent construits. Le 16 août 1804, le préfet maritime Malouet posa la première pierre du chantier central de la marine, et l'on fit l'inauguration de l'arsenal. En 1805, on lança des chantiers, les corvettes *le Phaéton*, *le Voltigeur*, *le Favori*, et la frégate *la Caroline*, de 44 canons. En 1803, la ville d'Anvers n'avait pas un seul vaisseau qui lui appartint, un seul capitaine en état de conduire un bâtiment à la mer, et déjà en 1806, 627 bâtiments grés en bricks, sloops, smacks, faisaient le cabotage avec les différentes villes du département, et celles de la Dyle et de l'Escaut. Deux grands et magnifiques bassins, revêtus de pierre de taille, et pouvant contenir, l'un 12, l'autre 40 vaisseaux de ligne, étaient déjà terminés. Ces bassins, dont la construction a coûté 13 millions de francs, sont situés à côté de l'Escaut, et peuvent être mis à sec ; au moyen d'écluses. Le moins grand était destiné à échouer les vaisseaux pour les calfater ; l'autre devait servir de retenue pour abriter l'escadre des fortes débâcles ou autres avaries qui auraient pu être occasionnées par les glaces, souvent charriées en grandes masses par l'Escaut. Deux petits bassins adjacents étaient projetés pour le doublage des vaisseaux en cuivre. Le vaste édifice des Oosterlings était au centre de ces divers établissements. Pour la communication des bassins aux chantiers situés à l'autre extrémité de la ville, on avait abattu les maisons qui se trouvaient sur cette rive de l'Escaut, où fut construit un vaste quai. Les chantiers avaient ainsi la double communication des canaux intérieurs et de l'Escaut. — Au commencement de 1807, dix vaisseaux de ligne étaient en construction à Anvers. En 1813, il avait déjà été lancé une trentaine de vaisseaux de ligne dont un à trois ponts, de 120, deux de 80, les autres de 74 canons, et trois frégates. En 1814, les matériaux de construction et les munitions navales renfermées à Anvers, représentaient une valeur de plus de 300 millions. Le nombre de bâtiments entrés dans Anvers, en l'an x (1802), sous onze pavillons différents, s'éleva à 969. En l'an xi, première année de la nouvelle guerre maritime, ce nombre descendit à 671, sous douze pavillons différents ; c'est dans cette année qu'on vit

pour la première fois un petit bâtiment russe à Anvers. En l'an XIII, il s'éleva à plus de 2,000, et l'année suivante (1805) à 2,718, du tonnage ensemble de 153,553. L'industrie de la Belgique avait alors une grande concurrence de moins qu'aujourd'hui, celle de l'Angleterre, et d'immenses débouchés de plus.

MAISON ANSÉATIQUE. — Élevée en 1564, par les villes anséatiques, pour servir d'entrepôt à leurs marchandises et de résidence à leur consul, elle a 230 pieds de long sur 200 de large. Sa position entre les deux bassins est très-favorable au déchargement des navires.

ENTREPOTS. — Ces vastes bâtiments ont été commencés en 1820, sur les plans de M. Roelandt; ils sont construits sur pilotis à cause de la nature marécageuse du terrain. L'architecte semble s'être appliqué plutôt à la solidité qu'à l'élégance des proportions.

Outre les principaux monuments d'Anvers, les objets qui attirent surtout l'attention de l'homme curieux ou de l'étranger, sont : — la *Machine hydraulique*, inventée par Gilbert Van Schoonbeck, pour la commodité des brasseurs de bière dont les usines sont toutes établies dans ce quartier. Le canal d'Hérenthals lui fournit de l'eau, par le moyen d'un conduit qui, côtoyant les fossés, passe au delà de la porte Rouge, traverse les murs et une partie de la ville, jusqu'à une immense citerne qui le reçoit, et d'où cette eau est élevée par 40 sceaux qu'un moulin fait monter et descendre. — La *porte de l'Escaut*, construite en 1524, est la seule qu'on ait épargnée; toutes les autres ont été démolies. Le fleuve y est représenté sous la figure colossale d'un vieillard, tenant une corne d'abondance.

— **LE PALAIS DU ROI** fut acheté par Napoléon pour sa résidence, lorsqu'il passerait à Anvers. Il est situé au milieu de la place de Meir, qui était autrefois un canal, comme beaucoup des principales rues d'Anvers. — La *Maison de Rubens*, située près du palais, dans la rue qui porte encore son nom, n'a presque rien conservé de sa distribution primitive; elle est cependant visitée avec intérêt par les étrangers.

Les Anversois se sont distingués de tout temps par

leur prédilection pour l'art de la peinture. Les bienfaits d'une académie populaire, l'émulation produite par les grands maîtres, répandent dans toutes les classes un amour traditionnel pour cet art, et une délicatesse de goût, qui finissent par devenir en quelque sorte héréditaires. Il n'est pas rare de trouver, dans les maisons les plus simples, des tableaux originaux des meilleurs peintres de l'école flamande ou hollandaise, car les autres y sont peu appréciées, ou tout au moins d'excellentes copies. Quelques riches amateurs possèdent des collections qui sont de véritables musées; pour la plupart ils savent en faire les honneurs avec une urbanité qui en rehausse le prix, et mettre à la disposition du visiteur une érudition d'antiquaires et une complaisance de *cicerone*. Nous signalerons surtout les noms suivants à la reconnaissance des artistes et des amateurs : — M. le baron de Pret, rue Kipdorp; une belle collection de tableaux anciens, et surtout de modernes (1). — M. Steencruys, rue de Mai; tableaux de toutes les écoles, et antiquités; plusieurs Teniers, à peu près les seuls qui existent à Anvers, quelques tableaux italiens, parmi lesquels un Léonard de Vinci, de la plus grande beauté; un bénitier en corail, d'une valeur inestimable, qui a appartenu à la reine Catherine de Médicis; — M. Snyers, rue des Récollets, près du Musée; — M. Wuyts, rue du Jardin; — M^{me} Ullens, rue de l'Empereur; — M. Baillie, longue rue Neuve; — M^{me} Stevens, rue de la place Verte; — M. Verhaegen, vieille Bourse; — M. Weber, marché Saint-Jacques; — M. Van Camp, rue d'Hoboken; — M. Serigiers, rue du Couvent. — La magnifique galerie de M. Van Lanker, place de Meir, a été vendue il y a quelques années, et dispersée dans le pays. — Outre ces collections, il existe à Anvers une assez grande quantité de beaux tableaux, conservés dans des maisons particulières, mais perdus pour les amateurs parce qu'on peut très-difficilement obtenir de les voir. Nous citerons principalement : — Un Rubens et un Teniers,

(1) M. le baron de Pret est mort l'année dernière, mais sa galerie existe toujours; la jeune école d'Anvers a perdu son protecteur le plus généreux et le plus zélé.

appartenant à M. Boschaert, rue d'Aremberg; peu de personnes sont admises à voir le Teniers qui est un des plus beaux et des plus grands de ce maître, et le Rubens n'est visible pour personne; — Un autre Rubens du plus grand prix, chez les demoiselles Knyff, longue rue Neuve; — Un beau Jordaens, chez M. de Pret-Thuret, place de Meir. — M. Stiers, rue de l'Hôpital, possède quelques beaux tableaux, dont deux Van Dyck; — M. Isacker, rue des Peignes, plusieurs beaux ouvrages modernes; — M. Marsily, un très-beau tableau du Guide; — M. Dubois, place de Meir, plusieurs compositions de Jordaens. — Nous indiquerons aussi une fort curieuse et belle collection de dessins, croquis, etc., de Rubens, chez M. Moretus, place du Vendredi, qui conserve également plusieurs portraits peints par Rubens et par Van Dyck. — Enfin le beau cabinet d'histoire naturelle de M. Kets, rue du Couvent, peut trouver sa place à la suite de ces collections.

MUSÉE. — Le Musée, situé dans le local de l'ancien couvent des Récollets, est riche des plus belles productions de Rubens, de Van Dyck, de Jordaens, et de tous les peintres flamands qu'Anvers est fier d'avoir vu naître. On regrette seulement de ne pas y voir un seul tableau de Teniers, car on ne peut donner ce nom au plan de bataille exposé dans la petite salle; l'honneur de la ville nous semble intéressé à l'acquisition de quelques ouvrages de ce maître. On conserve avec un soin religieux, au bout de la grande salle, la chaise réservée à Rubens dans les séances de l'académie; elle porte son nom, ainsi que la date de 1638. Dans le même bâtiment se trouve l'Académie Royale des Beaux-Arts. Cette institution, fondée en 1452, par une société d'artistes; peintres, sculpteurs, graveurs, etc., a donné naissance à cette foule de génies qui ont rempli le monde de leur renommée, et dont la suite n'est pas encore interrompue de nos jours. En tête de ces célébrités vivantes, Anvers cite avec orgueil M. Wappers, jeune artiste déjà rival des plus illustres maîtres, et dont le pinceau est destiné à faire revivre les beaux jours de l'école flamande. — Le Musée est ouvert le dimanche au public, et tous les jours aux étrangers. Le

catalogue renferme environ 200 tableaux, dont dix-huit de Rubens, six de Van Dyck et six de Jordaens.

Anvers est la patrie d'un grand nombre de peintres dont les plus célèbres sont : Quentin Metsys, Frans Flore, Th. Rombouts, P. P. Rubens, A. Van Dyck, C. Schut, Van Oort, D. Seghers, D. Teniers, Piter Neefs, Jordaens et Crayer; du sculpteur F. Duquesnoy; du mathématicien A. Ortelius; des historiens Grammaye, Sanderus et Butkens; des Plantin et des Moretus, dont les descendants conservent encore, dans leur hôtel, les anciens ateliers de ces illustres typographes.

BERCHEM, situé à $\frac{1}{4}$ de lieue d'Anvers est célèbre par le combat qui s'y livra au mois d'octobre 1830 entre les Belges et les Hollandais, et dans lequel fut blessé mortellement le comte Frédéric de Mérode. C'est à Berchem qu'était établi le quartier général de l'armée française, en 1832, pendant le siège de la citadelle d'Anvers. Population 2,730 habitants.

VIEUX-DIEU, station du chemin de fer, à une petite lieue d'Anvers, sur la route de Lierre, près du village de Mortsel. Le hameau du Vieux-Dieu est ainsi nommé d'une idole païenne qui fut adorée dans ce lieu avant l'introduction du christianisme.

BORGERHOUT, faubourg d'Anvers qui se prolonge sur la droite de Turnhout, possède une belle manufacture de tulles brodés, connue sous le nom du *Phénix*. La population de la commune de Deurne, dont dépend le faubourg de Borgerhout, est de 5,200 habitants.

ECKEREN, chef-lieu de canton à 1 lieue $\frac{1}{2}$ N. d'Anvers. On y remarque le château de M^r Veltwyck, appartenant à M^r Kanneken; c'est un antique manoir, flanqué de tours, percé de meurtrières et entouré de larges fossés. Sur une petite éminence on montre encore les vestiges d'une maison de campagne de Rubens. Pop. 5,840 habitants.

HEMIXEM, à 2 lieues $\frac{1}{2}$ S. d'Anvers. Son église renferme le tombeau du chevalier Antoine de Brabant, fils naturel de Philippe de Bourgogne. Le château d'Hemixem offre des sites pittoresques et de superbes promenades, sur le bord de l'Escaut. L'ancienne abbaye de Saint-Bernard, de l'ordre de

Cîteaux, fondée en 1233 par Henri IV, duc de Brabant, dépendait de la commune d'Hemixem ; ses bâtiments, brûlés plusieurs fois pendant les anciennes guerres, furent rebâti sur la fin du XVII^e siècle, à peu près tels qu'on les voit encore aujourd'hui. Le gouvernement français y avait établi un hôpital pour la marine ; depuis on en a fait une maison centrale de correction pour 2,000 individus des deux sexes. La population d'Hemixem est d'environ 1,000 habitants.

WESTMALLE est situé à 5 lieues d'Anvers sur la route de Turnhout, dans une plaine coupée de dunes et de bruyères. C'est là que se trouve le couvent de *la Trappe*. Les religieux, au nombre de trente-six, y suivent la règle de saint Bruno dans toute son austérité ; l'habit des trappistes se compose d'une robe de bure, serrée par une corde grossière ; ils ne portent pas de linge sous cette robe ; ils laissent croître leur barbe et rasant leurs cheveux. Une planche nue leur sert de lit. Ils se nourrissent de pain, de lait caillé et de légumes ; tout ce qui a eu vie, la viande, le poisson, les œufs même et le beurre frais sont interdits. La règle prescrit le silence le plus absolu : les trappistes ne prononcent jamais une parole ; si quelqu'un les interroge, ils se couvrent la tête de leur capuchon sans répondre. Les étrangers peuvent visiter le couvent, mais ils ne parlent qu'au portier en entrant, et doivent se taire dans l'intérieur de la maison. Les trappistes s'occupent du défrichement des bruyères ; ils ont rendu à l'agriculture une grande partie de la commune de Westmalle.

Boom, jolie petite ville, sur le Rupel, à 4 lieues d'Anvers, renferme un grand nombre de briqueteries et plusieurs chantiers pour la construction des vaisseaux ; c'est à Boom que le canal de Bruxelles se jette dans le Ruppel. Pop. 6,200 hab.

MALINES, en flamand *Mechelen*, en latin *Mechelinia*, chef-lieu du 2^e arrondissement, est située dans une riche plaine, sur la rivière la Dyle, qui la traverse et sur le canal de Louvain qui passe près de ses murs. Près de Malines est la station centrale où vient aboutir tout le système des chemins de fer de la Belgique (1). Cette ville se trouve à égale distance

(1) Voir à la fin du volume.

(3 lieues) de Bruxelles, d'Anvers et de Louvain. Sa population est de 25,000 âmes.

Les auteurs et les monuments anciens donnent à la ville de Malines les noms de *Maslinæ*, *Maglinia*, *Machela*, *Mechelinia*. Son étymologie est suffisamment indiquée par un diplôme de Pepin, daté de Paris, le 22 août 753, dans lequel il donne au seigneur Adon, son parent « une terre située au milieu du Brabant ancien, *Bratus, pontii*, où l'Escaut reçoit la Dyle, et appelée par les Français *Malines*, moi qui veut dire : *ligne de la mer*. » Ce nom de Malines en effet, chez tous les anciens auteurs, signifie le reflux de la mer, comme *Ledo*, qui est Lierre, signifie le flux. Ce sont sans doute ces expressions qui ont fait croire qu'autrefois la mer venait jusqu'à Malines. — La ville de Malines n'était, au VIII^e siècle, qu'une réunion de cabanes et de chaumières au milieu desquelles se trouvait un monastère de chanoines où saint Rombaud souffrit le martyre, le 24 juin 775. En 810, elle fut cédée à l'évêque de Liège par Charles le Simple, à qui elle était échue dans le partage de 870 ; elle fut incendiée et détruite en 882 ou 884, et rebâtie en 897. L'enceinte de Malines ne comprenait alors que la partie située sur la rive gauche de la Dyle, et n'était entourée de remparts que depuis la porte de Hanswyk jusqu'à celle de Neckerspoel. En 970, elle fut agrandie par l'évêque de Liège, Notger, et depuis les derniers ravages qu'elle essuya de la part des Normands, vers la fin du X^e siècle, elle fut garnie entièrement de murailles en maçonnerie. — Le 30 mai 1342, un incendie réduisit en cendres une partie de la ville, et le 7 août 1547, la foudre étant tombée sur une porte appelée *Zand Poorte*, qui servait de magasin à poudre, l'explosion fut telle que 300 maisons, plusieurs églises, furent renversées, et plus de 800 personnes tuées ou blessées. Malines fut aussi ravagée par de nombreux débordements de la Dyle, qui, de nos jours, inonde encore quelquefois ses environs : les plus terribles eurent lieu en 1261, 1295 et 1470. Elle fut souvent désolée par la peste et notamment au XV^e et au XVI^e siècle. En 1566 et 1578, les églises, qui renfermaient de grandes richesses, furent saccagées et pillées par les iconoclastes.

L'empereur Henri II confirma, en 1006, la cession faite par Charles le Simple aux évêques de Liège, et rétablit le chapitre en l'honneur de saint Rombaud. Les évêques en nommèrent *avoués*, ou protecteurs, les seigneurs de Berthaut de Grimberghe, qui vivaient en 800, pour gouverner la seigneurie de Malines au nom de l'église de Liège. Ceux-ci devinrent si puissants, qu'ils finirent par être souverains de fait et même par prendre plus tard le titre de seigneurs de Malines. Le premier qui le porta fut Gauthier I^{er}, fils de Gauthier et petit-fils d'Arnould; il mourut en 1219. La maison de Berthaut agrandit la ville au delà de la Dyle, par une partie de la terre de Sempst, qui lui appartenait, et la posséda jusqu'à ce que l'évêque de Liège, Adolphe de la Marck, vendit, en 1333, à Louis de Nevers, comte de Flandre, ses droits de seigneur, qu'il était trop faible pour conserver. Malines fut prise en 1706 par le duc de Marlborough, en 1746 par les Français, qui la rendirent en 1748, après le traité d'Aix-la-Chapelle; ils s'en emparèrent de nouveau en 1792, la reperdirent en 1793, et y rentrèrent en 1794. Le gouvernement français en fit détruire les fortifications en 1804. Lorsque la Belgique fut divisée en départements, Malines fut comprise dans celui des Deux-Nèthes, dont Anvers était le chef-lieu. Le pape Paul IV, à la sollicitation de Philippe II, érigea en métropole l'église cathédrale de Malines, par une bulle en date du 12 mai 1559, et en institua archevêque, Antoine Perrenot de Granvelle, depuis ministre du roi d'Espagne et cardinal, qui mourut en 1586. Pie IV y joignit, par une autre bulle, du 11 mars 1560, le titre de primat de Belgique. Cette église avait pour suffragantes, les cathédrales d'Anvers, de Gand, de Bruges, de Bois-le-Duc, d'Ypres et de Ruremonde. La bulle de Pie VII, du 5 des calendes de décembre 1802, assigna pour suffragants de l'archevêché de Malines, les évêchés de Tournay, Gand, Namur, Liège, Aix-la-Chapelle, Trèves et Mayence; mais, par celle donnée à Rome le 16 juillet 1821, l'évêché d'Aix-la-Chapelle fut supprimé et celui de Trèves déclaré suffragant de la métropole de Cologne, l'église de Mayence fut soumise à la métropole de Fribourg en Brisgau, en vertu de la bulle du même pontife

du 17 août 1821. Celle de Léon XII, pour le concordat de 1827, indiquait comme suffragantes de Malines, les églises de Liège, Namur, Tournay, Gand, Bruxelles, Amsterdam et Bois-le-Duc. Il s'est tenu deux conciles à Malines : l'un en 1570, l'autre en 1607.

Malines est surnommée *la propre*, à cause de la propreté de ses rues. Elle porta le nom de *pucelle* jusqu'aux guerres de Louis XIV, parce qu'elle n'avait jamais été prise d'assaut jusque-là.

Malines, jadis si renommée pour ses belles dentelles, ne compte plus qu'un très-petit nombre de maisons qui s'occupent de cette industrie, ruinée par la fabrication des tulles. Cependant les dentelles de Malines, quoiqu'au second rang, n'en soutiennent pas moins leur ancienne réputation par leur beauté, leur solidité, leur bon goût et la délicatesse de leurs dessins. Elles diffèrent de celles de Bruxelles en ce qu'on les fabrique toutes d'une seule pièce au fuseau ; mais on y emploie, comme à celles-ci, différents fonds. Elles ont aussi plus de solidité. Leur caractère particulier consiste en un fil plat, qui borde toutes les fleurs et leur donne l'apparence d'une broderie. — Les chapeaux de feutre de Malines sont recherchés ; surtout ceux qui servent aux ecclésiastiques. On trouve dans cette ville des fabriques de draps qui ont occupé, dans le XIV^e siècle, jusqu'à trois mille deux cents métiers ; des manufactures de toile, de couvertures de laine et de coton ; des orfèvreries, des teintureries, des fabriques de fil à dentelle, d'épingles, de peignes, d'huile de colza et de lin. Elle possède une superbe fabrique de châles, façon cachemire. — La fabrication des cuivres dorés, qu'on transportait autrefois dans toute l'Europe pour orner les appartements, était pour cette ville un objet considérable d'exportation ; celle des chaises n'est pas sans importance. En 1850, vingt-trois fabricants de chaises occupaient journellement plus de quatre cent cinquante ouvriers : la Hollande était leur principal débouché. — La Dyle, où la marée se fait sentir jusqu'à une lieue au-dessus de Malines, apporte dans cette ville des navires assez forts, qui font un commerce très-actif en graines, huiles, chanvre, lin et houblon. — Le

canal de Louvain à Boom, qui passe près de la ville, a été commencé en 1750. Les habitants ont empêché qu'il passât dans l'intérieur, en voulant obliger les bateliers à décharger leurs marchandises pour les charger sur les bateaux des corporations qui étaient privilégiées. Comme ces déchargements et rechargements auraient considérablement augmenté les frais de transport, le gouvernement a préféré donner au canal une direction différente de celle projetée, et la ville s'est vue privée d'un avantage inappréciable. Malines a commis la même faute en s'opposant à ce que la station centrale des chemins de fer fût placée dans l'intérieur de la ville.

ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE SAINT-ROMBAUD. — Cette belle cathédrale fut commencée vers la fin du XII^e siècle et achevée vers la fin du XV^e, avec le produit des offrandes faites par les pèlerins qui venaient gagner des indulgences en visitant les reliques de saint Rombaud. La tour, commencée en 1452, n'est pas achevée; elle a 350 pieds de Malines, ou 97 mètres, 30 centimètres, et devait avoir un tiers de plus, ce qui en aurait fait la plus haute de toutes les églises connues (1). De cette tour, on découvre une grande étendue de pays, et l'on aperçoit facilement les tours de Sainte-Gudule de Bruxelles et de Notre-Dame d'Anvers. Une inscription indique que Louis XV eut la curiosité d'y monter. Elle renferme un beau carillon. Les cadrans de l'horloge ont 48 pieds de diamètre; on en voit le dessin sur le pavé de la Grand' Place. Il est à remarquer que tout le poids de la tour est supporté sur l'ogive de la grande porte d'entrée. — Le chœur a été construit après la nef, et l'on voit, par une fondation d'Arnold de Zellaer, qu'il existait en 1250. Son architecture est beaucoup plus élégante que celle de la nef et paraît moins ancienne. Un vers flamand indique que la grande voûte fut fermée en 1451. Un autre vers, que la tour est parvenue au point où nous la voyons, en 1513. Le portail de cette église a été

(1) On assure que les pierres destinées à l'achèvement de cette tour furent transportées, vers 1583, en Hollande, où elles servirent à bâtir la ville de Willemstadt.

exécuté sur les dessins de F. Van Gheel, ainsi que les trois figures représentant sainte Madeleine et deux autres saintes. A droite et à gauche de l'entrée, les deux groupes sont de Lucas Fayd'herbe, célèbre sculpteur, né à Malines, et élève de Rubens. — Sur le maître autel est placée la chässe qui renferme le corps de saint Rombaud. Le 24 mai 1491, Philippe d'Autriche tint dans cette cathédrale un chapitre de l'ordre de la Toison d'or. — La basilique de Saint-Rombaud a servi de sépulture à plusieurs princes de la noble famille de Bertaut, qui furent avoués ou seigneurs de Malines. Il n'en reste plus qu'un mausolée, représentant saint François Xavier devant la sainte Vierge, par Lucas Fayd'herbe, dans la galerie qui entoure le chœur, en entrant à gauche. Le tombeau qui vient ensuite est celui de J.-H. de Frankenberg, dixième archevêque de Malines, mort en 1804; vis-à-vis, sous l'arcade de la sacristie, un monument funéraire attire les regards. Il est en marbre noir; un ange pleureur, en marbre blanc, soutient un médaillon semblable, avec le portrait de J.-B. Joseph Vandenvenne, seigneur d'Ophem et de Montenaken, ancien échevin de Malines, mort en 1804. La sculpture en est simple et remarquable. — Dans le chœur sont groupés, près de l'autel, quatre tombeaux en marbre blanc. Le premier à gauche, en regardant l'autel, est celui d'André Cruesen, cinquième archevêque de Malines, mort à Bruxelles, le 8 novembre 1666. Il est représenté à genoux devant une statue allégorique de la Résurrection, et celle du Temps derrière lui. Entre celui-ci et l'autel, le tombeau de Mathias Hovius, troisième archevêque de Malines. A droite, le plus près de l'autel, est celui d'Alphonse de Berghes, comte de Grimberghé, septième archevêque. Au-dessus de sa statue, deux anges soutiennent les armes de sa maison. — Près de ce dernier est le monument de Humbert Guillaume, comte de Précipian et de Soye, huitième archevêque. Il est à genoux entre les statues de la Charité et de la Foi. — Derrière le monument de cet archevêque, est celui de son frère, Prosper Ambroise, comte de Précipian et de Soye. A la suite de ceux-ci sont deux tombeaux, dont l'un ne porte pas d'inscription, et l'autre a pour toute désignation le nom de Thomas, qui fut le neuvième

archevêque de Malines. A gauche de la porte d'entrée, on vient de placer le mausolée du prince de Méan, douzième archevêque de Malines. Le prélat est représenté à genoux, revêtu des habits pontificaux ; un ange vint lui annoncer qu'il va paraître devant le Seigneur, et l'invite à le suivre en élevant vers le ciel le flambeau de l'immortalité. Ce monument remarquable, dans le style de la renaissance, est l'ouvrage de M. Jehotte, de Liège. — Le principal tableau de la cathédrale est un Christ entre les deux larrons, avec la sainte Vierge et saint Jean au pied de la croix, par A. Van Dyck. Ce tableau ornait l'église de Saint-François, voisine de celle de Saint-Rombaud, aujourd'hui détruite. Vis-à-vis est un bel intérieur, représentant la cathédrale de Saint-Rombaud, peint par Leclercq. — De l'autre côté de l'église, servant de pendant à celui-ci, saint Rombaud recevant du ciel la mission de prêcher et de souffrir le martyre. Ce tableau, peint par Suwée de Bruges, porte la date de 1775. — Vis-à-vis un tableau sur bois de Michel Coxie, de Malines, représentant la Circoncision de Notre Seigneur. — Autour de la galerie extérieure du chœur, règne une suite de vingt-cinq petits tableaux représentant la Vie de saint Rombaud, qui ornèrent longtemps l'oratoire bâti en l'honneur de ce saint. Le cinquième de ces tableaux, à partir de la sacristie, est attribué à Jean Van Eyck, de Bruges, inventeur de la peinture à l'huile. Une inscription placée près de la porte de la sacristie sur un cadre de même grandeur, indique qu'ils furent soustraits pendant les guerres du XVI^e siècle, à la fureur des iconoclastes. — Cette même galerie renferme un beau tableau d'Abraham Janssens, contemporain et émule de Rubens, qui représente Saint Luc faisant le portrait de la Vierge et de l'enfant Jésus. Sur les volets sont représentés Saint Jean dans l'île de Patmos, et le même saint dans l'huile bouillante, peint par Michel Coxie, à l'âge de 88 ans. — Ce tableau ornait l'église cathédrale de Bois-le-Duc, d'où il fut enlevé dans une révolution de Hollande. — Depuis le chœur jusqu'à la porte d'entrée, elle est entourée de tableaux représentant quelques passages de la vie de saint Rombaud, signés de Heyrens, Crockaert, de Péry, Baudin dit du Tour, Lens,

Verhaegen, Max de Hase ; ils portent tous la date de 1775. La chapelle qui se trouve à gauche en entrant par la grande porte, renferme deux grands tableaux ; l'un, sur l'autel, représente une Adoration des bergers, par Érasme Quellyn, élève de Rubens ; l'autre, vis-à-vis, un Saint Dominique, par E. J. Smeyers le jeune. Dans la chapelle suivante, on voit un tableau peint par Jean Cossiers : il offre un trait de la vie de saint Rombaud. La troisième chapelle est ornée d'un tableau de G. Smeyers, le vieux, la Tentation de saint Antoine. On trouve dans la quatrième, en face de l'autel, une Sainte Famille, de G. de Crayer. Derrière le maître autel, au-dessus d'un petit autel de marbre blanc, est une Assomption de la Vierge, par E.-J. Smeyers. On regardait ce tableau comme le chef-d'œuvre de ce maître ; mais il est détérioré. Au-dessus est placé un portrait de la Vierge, peint sur bois, qui passe pour une copie de celui que peignit saint Luc, l'évangéliste : la chapelle du Rosaire renferme un tableau de G. de Crayer, qui représente Saint Dominique recevant le rosaire.

NOTRE-DAME. — L'ancienne église de Notre-Dame passait pour la plus ancienne de la ville ; on la disait consacrée par saint Lambert, évêque de Tongres. Elle fut détruite dans le XVI^e siècle, pendant les guerres civiles. — Celle qu'on voit aujourd'hui au delà de la Dyle, a commencé par être une succursale de la paroisse de Sempst, jusqu'à ce que, le nombre des habitants de Malines s'étant accru, elle fut séparée de cette paroisse par l'évêque de Cambrai, et enfin, érigée en collégiale, en 1643. — L'église est surmontée d'un télégraphe qui sert à des spéculations de fonds publics entre les bourses de Bruxelles et d'Anvers. — Dans la chapelle située derrière le chœur, se trouve une grande composition de Rubens représentant la Pêche miraculeuse de saint Pierre, avec deux volets ; sur l'un, l'histoire de Tobie, qui, par l'inspiration de son ange conducteur, arrache au bord de la mer le fiel d'un poisson pour guérir les yeux de son père ; sur l'autre, la Pêche du poisson qui portait le denier du tribut. — Sur le revers, Saint Pierre et Saint André. — Ce tableau ornait la chapelle des poissonniers. Sur la table du

sacrifice se trouvaient trois petites pièces du même maître : d'un côté, Jonas jeté à la mer ; de l'autre, Saint Pierre s'enfonçant dans les eaux pour avoir manqué de foi dans la puissance du Seigneur ; au milieu, Jésus-Christ en croix. Ces huit tableaux furent faits en dix jours. Rubens reçut mille florins de Brabant, ou, suivant sa coutume, cent florins par jour. Sous le gouvernement français, ils furent enlevés pour être placés au musée de Paris, où ils restèrent dix-huit ans. Les trois petites pièces n'ont pas été rendues : on ignore ce qu'elles sont devenues. Vis-à-vis, derrière le maître autel, un paysage de Huysman, style héroïque, avec la scène des Disciples d'Emmaüs. — Le tableau du maître autel représente la Cène. Il est de Jean Érasme Quellyn, contemporain de Rubens. — Dans la nef gauche, un bon petit tableau de Rombouts, Jésus-Christ que l'on porte au tombeau. — A l'autel de Sainte-Barbe, le Martyre de sainte Catherine, par Jean de la Saive, de Namur, peintre du prince de Parme. Il y a dans l'église plusieurs autres tableaux à volets du même peintre, qui sont peu remarquables. — A la place de l'orgue, au-dessus de la grande porte, était autrefois le Miracle de saint Rombaud, qui sauva des eaux et rappela à la vie le jeune fils du seigneur Adon, par Daniel Janssens. Un peu plus loin, une Tentation de saint Antoine, par Michel Coxie, de Malines, qui a aussi disparu. — On remarque à droite, en entrant, un bas-relief sculpté par Lucas Fayd'herbe, élève de Rubens, représentant l'Érection de la croix. On y reconnaît les leçons du maître dans les poses rigoureuses et bien senties des hommes qui s'efforcent de l'élever. — Parmi les statues, il y en a deux de Fayd'herbe, la Vierge et le Sauveur. On admire encore plusieurs Apôtres, de Van Gheel ; un Saint Laurent et une autre figure, de Vandevenne, et un Saint, de Sambuzier.

SAINTE-JEAN. — On voit, par une épitaphe de cette église, qu'en 1580, Jacques de Leyen, pendant que les autres lieux sacrés étaient livrés à la profanation, acheta le bâtiment de ses deniers et le restitua depuis gratuitement. On n'a pas d'autres détails sur son origine. Elle renferme des sculptures en bois très-remarquables, qui sont l'ouvrage de Verhaegen,

ainsi que la chaire, représentant le Bon Pasteur. — L'église de Saint-Jean possède une des plus belles compositions de Rubens; on la voit dans le chœur, au-dessus du maître autel; elle représente l'Adoration des Mages: la composition en est vaste, riche et fière. Les volets qui la fermaient sont aujourd'hui séparés et placés à ses côtés. Celui de gauche représente la Décollation de saint Jean-Baptiste. On y admire la hardiesse des raccourcis; le groupe composé d'Hérodiade, de sa mère et du bourreau, y forme un magnifique contraste. Le groupe de droite représente le Martyre de saint Jean l'Évangéliste: sur le revers des volets, d'un côté saint Jean-Baptiste au désert, et, de l'autre, saint Jean l'Évangéliste dans l'île de Patmos. — Au-dessus de la table du sacrifice, à droite, la Résurrection du Sauveur, à gauche, l'Adoration des Bergers; au milieu, le Christ en croix. Ces petites pièces sont d'un grand prix, à cause du peu d'ouvrages que Rubens a laissés de cette dimension. Il sont peints, ainsi que les grands volets, avec la délicatesse de miniatures. — Rubens faisait le plus grand cas de ces compositions. On sait qu'il lui est arrivé souvent de dire à ses amis, lorsqu'ils le complimentaient: *C'est à Saint-Jean de Malines, qu'il faut aller pour voir de mes bons ouvrages.* Il n'employa que dix-huit jours à les peindre, comme on peut le voir d'après sa quittance originale, qui se montre encore à la sacristie de l'église. On y lit que Rubens a reçu, en différents paiements, la somme de dix-huit cents florins de Brabant, pour avoir peint ces huit tableaux. — Dans la petite nef à gauche en regardant le chœur sur l'autel de Saint-Roch, est un tableau qui représente ce saint au milieu de pestiférés, par Lucas François, né à Malines en 1574. En face de cet autel, le Christ mort, par A. Janssens. — Dans la nef de droite, servant, de pendant à celui-ci, une Adoration des bergers, par De Vos. Vis-à-vis, une Présentation au temple, par Van Loon. — Sur les murs des portes latérales, quatre grandes toiles de Smeyers, et deux de Lucas François, représentant l'une saint Christophe et saint Adrien, l'autre saint Antoine et saint Bastien. — Sur l'autel de la chapelle qui donne dans le chœur, les Disciples d'Emmaüs, par Herreyns; et

plus haut un Père éternel, du même peintre. Dans cette chapelle se trouve un tombeau surmonté d'un groupe, par Duquesnoy. — La chaire et les bas-reliefs sont de Verhaegen.

SAINTE-CATHERINE. — Cette église a été bâtie vers la fin du XIII^e siècle. Elle renferme quelques belles sculptures en bois de Vandermeulen. La chaire a été sculptée par Vathx. — Au maître autel, Sainte Catherine devant ses juges, par Navez, peintre vivant, de Bruxelles. — A gauche du chœur, un grand tableau de Paul Morills, l'Adoration des Mages, que Rubens est venu plusieurs fois admirer. A droite, Saint Jean jeté dans l'huile bouillante, par Lucas François. — Dans la chapelle de la petite nef, à gauche, une Fuite en Égypte de Paelink, peintre vivant.

SAINT-PIERRE. — L'historien Grammaye rapporte qu'au XIV^e siècle, à l'époque du schisme entre le pape Urbain et l'antipape Clément VII, Jean Stervin, curé de Saint-Pierre, ayant reconnu l'autorité dudit pape Urbain, en reçut le titre d'évêque, et érigea en cathédrale épiscopale l'église paroissiale de Saint-Pierre, tandis que l'évêque de Cambrai, à qui Malines était alors soumise, suivait le parti de Clément. Mais bientôt l'évêque de Cambrai se réconcilia avec le pape Urbain, et le nouvel évêché devint suffragant de celui de Liège. L'église de Saint-Pierre n'a rien de remarquable, si ce n'est une table de communion sculptée en bois devant toute la largeur du chœur. — Les tableaux sont pour la plupart de Van Ykens. Ils représentent la vie de saint François Xavier, et ses missions dans les Indes.

LE BÉGUINAGE. — Les béguines ne furent pas d'abord reçues dans l'intérieur des villes. Quand on leur permit l'entrée de Malines, elles demeurèrent dans la partie de la ville qu'on appelle encore le Béguinage. Cependant leur nombre augmenta tellement que, l'an 1249, on en fit sortir un certain nombre. Celles-ci allèrent se bâtir, près de Malines, une église entourée d'habitations, qui se multiplièrent avec tant de rapidité qu'elles auraient pu former une petite ville. Elles s'élevaient à plusieurs milliers, le tout entouré de murailles. En 1572, les hérétiques mirent le feu au Béguinage, qui ne

brûla qu'en partie; quelques années après, ils le pillèrent et le détruisirent presque entièrement. Enfin, les guerres civiles ayant achevé de le ruiner, les béguines achetèrent, en 1595, un emplacement dans l'enceinte de la ville, et y bâtirent le temple qu'on admire aujourd'hui. — Il fut commencé par Jacques Franquart, architecte de Bruxelles, qui mourut avant de l'avoir achevé. En 1640, Lucas Fayd'herbe entreprit de le continuer sur les dessins de Franquaert, et le termina en 1674. Il a 216 pieds de long, 119 de large, et 73 de haut. A l'extérieur, Fayd'herbe a placé une statue en marbre de sainte Catherine, et plus haut, un Père éternel. La première a beaucoup souffert dans les temps de révolution; la tête, entièrement brisée, a été refaite par Boekstuyns, élève de Fayd'herbe. Le maître autel, en marbre blanc et noir, a été sculpté par Jean Van der Steen. Les béguines qui étaient restées dans Malines fondèrent, en 1290, le petit Béguinage, sous l'invocation de sainte Marie Madeleine. — Le tableau du maître autel est double; sur une face, le Mariage de sainte Catherine et plusieurs saints personnages, par Boyermans, copie du tableau de Rubens, qui se trouve à Anvers, dans l'église des Augustins. De l'autre l'Assomption de la Vierge, un des plus beaux tableaux de Lucas François. L'esquisse originale est à Malines, chez les Frères-Cérites. Le premier de ces tableaux est visible depuis le dimanche de Pâques jusqu'au jour de la Toussaint; le second depuis la Toussaint jusqu'à Pâques. — Au-dessus, trois tableaux de Jean Cossiers, qui n'en font qu'un, Jésus-Christ en croix au milieu, et les deux larrons crucifiés à ses côtés. — Dans le chœur, au-dessus de la porte de la sacristie, la Visitation de sainte Élisabeth par sa cousine, la Vierge Marie, de Van Loon; au-dessus de la porte opposée, l'Adoration des mages, du même peintre. — On montre dans la sacristie de cette église un admirable crucifix en ivoire, de Duquesnoy, contemporain et ami intime de Rubens. Il a vingt-huit pouces de longueur. — Sur l'autel qui se trouve à gauche, en sortant du chœur, trois tableaux sur bois attribués à Jean de Maubeuge. — Le premier tableau, sur le mur latéral de l'église, est Sainte Begge, patronne de la congré-

gation, tenant de la main droite une épée, et de l'autre une cathédrale à sept tours. A droite de la sainte, on voit son mari Angesies, assassiné à la chasse par Goudum, qu'il avait élevé. A gauche, sainte Begge sort de son château de Chevremont pour aller à Rome. Une légende raconte que la biche qui est devant elle, la guida jusqu'au terme de son pèlerinage, en lui indiquant les endroits où elle devait passer l'eau ; le tableau est de Jean Verhoeven. Le 2^e, du même peintre, représente le Mariage de saint Alexis. Le 3^e a pour sujet Saint Rombaud trouvé miraculeusement sur les eaux, après son assassinat ; le 4^e, l'Assassinat de saint Rombaud ; tous deux sont de Boyermans. Le 5^e tableau représente Jésus-Christ descendu de la croix. Il est de Jean Cossiers, ainsi que le 6^e, qui représente le Mariage de saint Joseph. — Au-dessus de la grande porte d'entrée, une Ascension, de Gaspard Crayer, un des principaux élèves de Rubens. — Au-dessous, Saint Sébastien percé de flèches et Saint Christophe, par Cossiers. — A droite et à gauche, une statue de Jésus-Christ et une Mater dolorosa, par Lucas Fayd'herbe ; sur le mur latéral du nord : le premier tableau a pour sujet un trait de la vie de saint Charles Borromée, par J.-E. Quellyn ; le deuxième, Madeleine lavant les pieds du Seigneur, est de Cossiers, ainsi que le suivant, la Tentation de saint Antoine. — La porte d'entrée qui se trouve près de ce tableau a été sculptée par Boekstuyns. Le quatrième et le cinquième tableau sont de Cossiers. Ils représentent plusieurs saints personnages, et le Couronnement de sainte Catherine. Les trois tableaux de l'autel de Sainte-Ursule, sont aussi de Cossiers. — Tout autour de l'église, au-dessus des entablements de colonnes, on voit une suite de peintures représentant de saints et de saintes ermites, par J. Verhoeven. La table de communion en bois, qui traverse toute l'église, est de Boekstuyns. Le nom du sculpteur de la chaire est inconnu : elle est attribuée à Verhaegen.

NOTRE-DAME D'HANSWYK. — On raconte qu'un bateau portant une petite statue de la Vierge, sauvée de la dévastation d'une église, s'arrêta de lui-même sur la Dyle, précisément devant l'endroit où se trouve Notre-Dame d'Hanswyk,

comme pour indiquer que la mère de Dieu voulait avoir un temple sur ce rivage. On ignore en quelle année cet événement arriva, la première église et le monastère d'Hanswyk ayant été réduits en cendres par les ennemis de la foi, en 1578, avec tous les monuments et documents qui auraient pu nous l'apprendre. — Cependant un religieux de l'ordre des dominicains, Thomas Cantipratance, fait mention de ce monastère, et raconte qu'avant 1280, une jeune fille y fut miraculeusement délivrée du démon par la puissance de la sainte Vierge. Après sa destruction, les religieux se retirèrent dans la ville, dont les murs n'arrivaient pas encore jusque-là, bâtirent un nouveau monastère près de la porte de Louvain, et l'image de la Vierge, cachée dans une cave au-dessous de cette porte, y fut replacée. Elle signala son apparition par la délivrance de la ville, en 1585. L'immense concours que ses miracles y attirèrent depuis, et les nombreuses offrandes qu'elle reçut, servirent à élever la belle église et la superbe coupole qu'on admire aujourd'hui. Elle fut achevée en 1676. Elle est décorée de deux belles sculptures de L. Fayd'herbe. La chaire de vérité est l'ouvrage de Verhaegen. On y voit les bustes des quatre docteurs de l'Église, par Boekheyns.

LE PALAIS DE L'ARCHEVÊCHÉ est un édifice moderne assez remarquable; le Séminaire archiépiscopal, fondé en 1400, par Jean Hendenck, de Malines, renferme environ 450 élèves; sa chapelle possède quelques bons tableaux de Heyrrens, Quellyn, Schut, Rombouts, et Snyders, et plusieurs de peintres italiens. Le tableau d'autel de la chapelle représentant la Vierge au temple, est de J. Cossiers. — Malines possède encore une académie de dessin, un collège d'humanités, plusieurs sociétés d'arts et de lettres, un tribunal de première instance, et un grand nombre d'hospices, de couvents et d'établissements de bienfaisance.

LIERRE, chef-lieu de canton, à 5 lieues 1/2 N. de Malines et 4 S.-E. d'Anvers, est située au confluent de la grande et de la petite Nèthe. Ces deux rivières réunies conservent le nom de la Nèthe jusqu'à Rumpst où celle-ci prend le nom de Ruppel. La marée de l'Escaut monte jusqu'à Lierre, ce qui

l'a fait appeler d'abord *Ledi* ou *Ledo*, flux de la mer dans l'ancienne langue des Goths, d'où le nom de Lierre est venu. — Lierre dépendait autrefois du duché de Brabant; les ducs Henri I^{er} et Jean I^{er} lui accordèrent d'importants privilèges qui attirèrent dans cette ville un grand nombre d'étrangers et nécessitèrent en 1385 une nouvelle enceinte. — Les Hollandais surprirent la ville de Lierre par escalade, en 1595, mais le gouverneur espagnol don Alonzo de Luna, ayant été secouru à temps par les garnisons d'Anvers et de Malines, repoussa les assaillants dont un grand nombre furent noyés en se précipitant des remparts pour se sauver à la nage. — Lierre possède 5 églises et plusieurs chapelles : la collégiale est d'une architecture remarquable; sa tour a été brûlée par la foudre en 1702. L'hôtel de ville, bâti en 1740, est situé sur la grand'place près de la Boucherie, vaste bâtiment dont la fondation remonte à l'année 1400. La porte des prisonniers était une des portes de l'ancienne enceinte de la ville. Lierre possède encore six hospices, plusieurs établissements de bienfaisance, et un collège. On y trouve plusieurs établissements industriels très-importants, entre autres une imprimerie de toile de coton, des filatures et des blanchisseries. Sa population, y compris le faubourg de Lipse, qui s'étend sur la route de Turnhout, est de 13,500 habitants.

DUFFEL, chef-lieu de canton, à 2 lieues N. de Malines, est situé sur la route de Malines à Lierre, près d'une station du chemin de fer de Malines à Anvers. On y remarque, sur la rive droite de la Nèthe, l'antique château de Ter-Elst, propriété de M. Hermans, où l'on a découvert, il y a une quinzaine d'années, d'anciennes monnaies à l'effigie des rois d'Espagne. Population, y compris plusieurs hameaux, 4,000 habitants.

HINGÈNE, à 2 lieues 1/2 N.-O. de Malines; ce village renferme le château du même nom, qui est une des plus anciennes constructions du pays. Il en est déjà fait mention dans un diplôme de l'an 1120, rapporté par Miræus. Après avoir fait partie des domaines des ducs de Vendôme, ce château passa dans la maison d'Orange-Nassau, et en 1560,

dans celle d'Ursel à laquelle il appartient encore. La population de Hingène est de 3,600 habitants.

TURNHOUT, chef-lieu du 3^e arrondissement, à 10 lieues E. d'Anvers, est situé près d'une forêt où les ducs de Brabant venaient prendre le plaisir de la chasse. Cette ville a été bâtie ou plutôt agrandie en 1212, par le duc Henri IV, puisqu'elle existait déjà en 1107, et appartenait à la maison de Berthaut, avoué de Malines. Le château de Turnhout a été bâti par Marie, duchesse de Gueldre, fille de Jean III, duc de Brabant, et embelli par la reine de Hongrie, sœur de Charles-Quint, à qui cet empereur donna, en 1543, la ville et le château. — Turnhout fut pris, en 1581, par le prince Maurice de Nassau et retomba peu de temps après au pouvoir des Espagnols qui perdirent de nouveau cette ville en 1597. — Les monuments publics de Turnhout n'offrent rien de remarquable. Ses rues sont propres et régulièrement bâties. La ville possède 5 églises, et autant de chapelles, plusieurs hospices, un collège et diverses communautés religieuses; l'ancien château sert de palais de justice et de maison civile; c'est le siège d'un tribunal de 1^{re} instance. L'industrie manufacturière fait la principale richesse de la ville; on y trouve des fabriques de draps, de coutil, de toile, de dentelle, de chapeaux; des blanchisseries, des distilleries, etc. La population est de 12,600 habitants. — Turnhout se trouve au milieu de la *Campine*, territoire composé en général de landes et de bruyères qui s'étendent jusque dans le Limbourg et en Hollande; quelques parties de ce sol ingrat ont été rendues à l'agriculture ou sont en défrichement; le reste n'est susceptible d'aucune amélioration.

HERENTHALS, sur la petite Nèthe, à 7 lieues 1/2 d'Anvers et 5 S.-O. de Turnhout, ancienne capitale de la Campine brabançonne, est un bourg très-ancien dont on ne connaît par la fondation, mais qui fut rebâti et entouré de fossés en 1209, par le duc de Brabant Henri IV; le duc Jean I^{er} lui donna des murailles et des portes. L'église de Sainte-Waudru a été bâtie en 1417. Toute l'industrie d'Herenthals se borne à une fabrique de draps communs, et à quelques teintureries, fabriques de chapeaux et tanneries. Population 3,500 habit.

HOOGSTRAETEN, chef-lieu de canton, à 4 lieues N.-O. de Turnhout, doit, dit-on, son origine aux Huns, qui bâtirent un fort sur son emplacement. Hoogstraeten avait rang de ville dans le XII^e siècle; en 1213, elle était baronnie appartenant aux seigneurs de Cuick, et passa avec ce titre dans la maison de Lalaing. Elle fut érigée en comté par Charles-Quint en 1532, et plus tard en duché, en faveur de Rhingrave, prince de Salm. — L'église d'Hoogstraeten est fort belle. L'ancien château sert aujourd'hui de dépôt de mendicité; on occupe les détenus au défrichement des bruyères. On trouve à Hoogstraeten quelques fabriques de gros draps, des tanneries et des briqueteries. Population 1,650 habitants.

GHEEL, à 5 lieues S. de Turnhout, compte plus de 7,000 habitants, y compris une quinzaine de hameaux qui dépendent de la commune. On y trouve 4 églises, dont la principale, Sainte-Dymphé, a été bâtie vers le commencement du XI^e siècle. Depuis un temps immémorial la commune de Gheel renferme une colonie d'aliénés, dont l'origine est entièrement inconnue. On présume que dans le principe ces malheureux étaient réunis dans un établissement placé sous l'invocation de sainte Dymphé. Ils sont aujourd'hui répartis chez les cultivateurs, qui, pour une pension très-modique, en prennent le plus grand soin, tout en leur laissant une liberté dont il n'est presque jamais résulté d'inconvénient, à cause de l'habitude prise de bonne heure par ces cultivateurs d'étudier le genre de folie de leurs pensionnaires, pour suivre le régime et prendre les précautions qu'elle exige. La plupart des villes qui envoient leurs aliénés à Gheel, y entretiennent des préposés pour surveiller leurs intérêts auprès des cultivateurs.

MOLL, sur la petite Nèthe, à 5 lieues 1/2 S.-E. de Turnhout, chef-lieu de canton, renferme de nombreuses fabriques de draps; on y en compte 67 qui occupent plus du quart de la population. Son église, qui est assez belle est dédiée à saint Pierre; la tour a été brûlée par la foudre en 1766. Population, 4,800 habitants.

Merxplas, Rykevorsel, Wortel, sont trois communes situées au milieu des bruyères de la Campine, où se trouvent

d'intéressantes colonies fondées en 1822 pour le défrichement des bruyères, en même temps que pour la répression de la mendicité. Les résultats obtenus depuis quinze ans par la société dite des colonies libres, ont dépassé toutes les espérances, et déjà le sol d'une grande partie de ces bruyères surpasse en qualité celui des communes environnantes dont la culture est ancienne.

Tongerloo, à 6 lieues S. de Turnhout, est célèbre par l'antique abbaye de ce nom, fondée en 1130, et que les ducs de Brabant, en particulier Jean II, se plurent à combler de richesses ; il n'en reste plus que des ruines. On y admire une magnifique allée de tilleuls qui conduit au village, et dont les arbres, pour la plupart, ont au moins vingt pieds de circonférence. La forêt de Tongerlo est une des plus belles du pays. Population, 1,500 habitants.

Westerloo, chef-lieu de canton, à 7 lieues S. de Tongerlo, n'a de remarquable que l'antique château de ce nom, propriété des comtes de Mérode. Population 2,250 habitants.

FLANDRE ORIENTALE.

La Flandre orientale est bornée au nord par la frontière de Hollande; à l'est, par les provinces d'Anvers et de Brabant; au sud, par le Hainaut; à l'ouest, par la Flandre occidentale.

Cette province est regardée à juste titre comme la terre classique de l'agriculture. Quoique le sol y soit en beaucoup d'endroits argileux ou sablonneux, à cause sans doute de son peu d'élévation au-dessus du niveau de la mer, c'est là que l'homme obtient de la terre les dons les plus riches et les plus abondants; on y récolte en très-grande quantité toutes sortes de grains : du froment, du seigle, de l'avoine, de l'orge, du sarrasin, du houblon, du colza, de la garance, du lin, du chanvre et d'excellents légumes. On y cultive tous les arbres fruitiers. Le bétail trouve une excellente nourriture dans les belles prairies qui bordent les rivières, les ruisseaux et les canaux; les chevaux de la Flandre sont très-estimés.

La principale industrie de la province est celle des toiles, qui jouissent d'une réputation universelle. En France les toiles de Flandre sont toujours recherchées, malgré la concurrence des produits fabriqués par des moyens mécaniques, mais l'Angleterre et l'Allemagne lui font concurrence en Italie, en Espagne, en Amérique, où elles obtenaient, depuis des siècles, une préférence exclusive. En 1836, il a été vendu sur les sept marchés de la Flandre orientale, 127,871 pièces de toile, représentant une valeur de plus de quinze millions de francs.

Les principales rivières qui arrosent la province sont : l'Escaut, la Lys, la Dendre, la Durme et la Lieve.

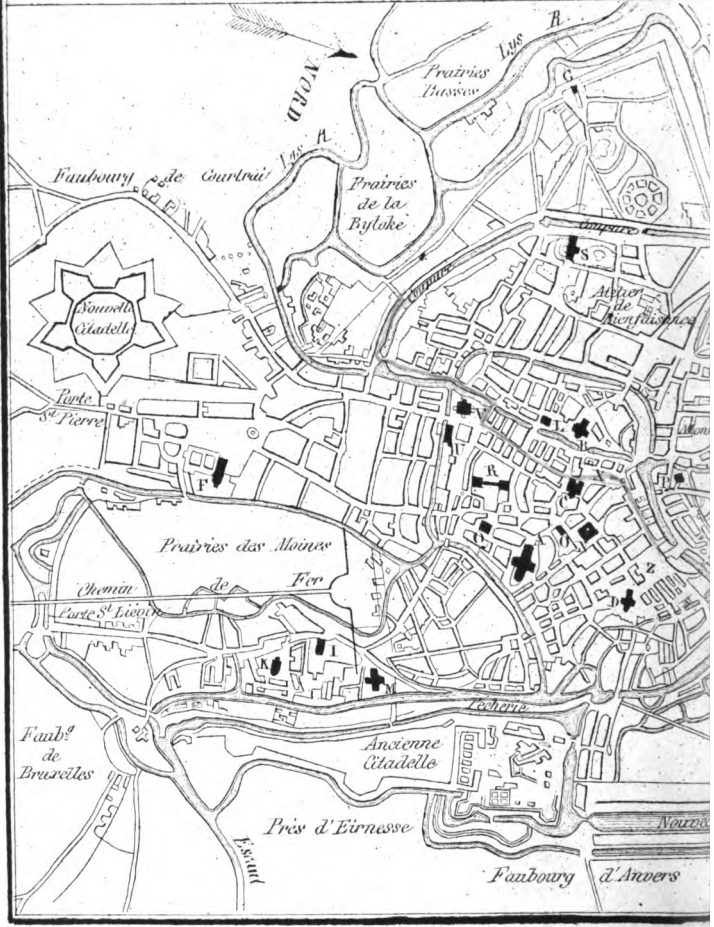
Les villes sont : Gand, Audenarde, Termonde, Alost, Grammont, Renaix, Ninove, Saint-Nicolas, Eecloo, Rupelmonde, Lokeren et Deynze.

La Flandre, divisée aujourd'hui en Orientale et Occidentale, formait, sous le gouvernement français, les départements de la *Lys* et de l'*Escaut*. La Flandre orientale est partagée en 3 arrondissements et comprend 25 cantons. Sa population est de 750,000 habitants. Elle envoie aux chambres 9 sénateurs et 18 représentants.

GAND, ancienne capitale de la Flandre, aujourd'hui chef-lieu de la province de la Flandre orientale, est située dans une belle plaine, au confluent de l'Escaut, de la Lys, de la Lieve et de la Moere, à dix lieues de Bruxelles, de Malines, d'Anvers, de Bruges et de Courtray. Sa latitude est N. 51°, 3', 21''; sa longitude E. 1° 24', 35'', sa population est de 90,000 habitants, Elle est coupée en 26 îles, dont la plus importante est celle appelée la *Cuve de Gand* (de Kuyp), formée par l'Escaut et la Lys. On y compte plus de 80 ponts de pierre ou de bois. — La fondation de cette ville, si l'on en croit les chroniques flamandes, remonte à la plus haute antiquité. Celle de Saint-Bavon la rapporte à l'an 47 avant l'ère vulgaire. C'est sans doute l'amour du merveilleux qui a séduit les auteurs de ces chroniques. Meyer, moins hardi, avance que le château, qui est l'origine de Gand, fut bâti par les Goths et pris, en 411, par les Vandales qui lui ont donné le nom de Wanda, d'où est dérivé *Ganda*. Mais ce ne sont encore que des conjectures très-hasardées. La vérité est qu'à remonter aux temps les plus reculés, il existait dans cet endroit, deux châteaux, l'un sur la Lys, appelé *Ganda*, l'autre sur l'Escaut, nommé *Blandinium*. Le comte de Flandre, Baudoin I^{er}, dans l'emplacement de ces deux châteaux, en

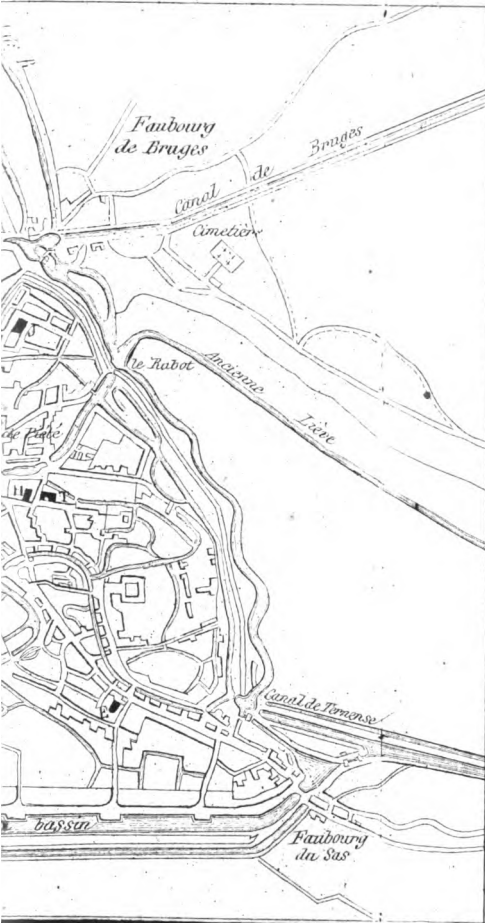
PLAN DE LA

Guide Pittoresque et Artistique du voyageur en Belgique



VILLE DE GAND.

- Bruxelles, Hauman et C^{ie} Rue des Paroissiens - 1838.



Renvois

- A. S^t Baron (Cathédrale)
- B. S^t Michel.
- C. S^t Nicolas.
- D. S^t Jacques.
- E. S^t Sauveur.
- F. S^t Pierre.
- G. S^t Martin (Ackerghem)
- H. S^t Etienne (Augustin)
- I. S^{te} Anne.
- J. Grand Béguinage.
- K. Petit Béguinage.
- L. Oratoire des Dominicains.
- M. Temple Protestant.
- N. Hôtel de-Ville.
- O. Beffroi
- P. Château des Comtes.
- Q. Hôtel du Gouvernement
- R. Université.
- S. Casino.
- T. Musée.
- U. Théâtre.
- V. Palais de Justice.
- X. Marché aux Grains.
- Z. Marché au Vendredi.

C.M.

construisit un qui fut appelé *S'Gravesteen*, c'est-à-dire, *comitis petra*, et qui présente encore des ruines respectables. Les comtes de Flandre y ont fait leur résidence jusqu'au règne de Louis de Maele, qui fit bâtir le château où Charles-Quint est né. — Ce n'est qu'au VII^e siècle qu'on trouve des monuments certains de l'existence de Gand comme ville. — Charlemagne vint, en 811, à Gand, visiter les vaisseaux qu'il y avait rassemblés, composant la flotte qu'il avait fait construire pour la sûreté des côtes de la Flandre. Le passage des annales des Francs qui rapporte ce fait, ne donne point à Gand le titre de ville; il porte simplement que le prince vint dans l'endroit (*in loco*) appelé *Gand*. La ville de Gand commença à s'agrandir et à s'embellir vers l'an 1046, sous le comte Baudoin de Lille, qui lui accorda une protection particulière et la délivra de plusieurs servitudes qu'Arnold II lui avait imposées. Elle ne commença à être fortifiée qu'en 1053, par le même comte, et en 1119, par les habitants que le comte Thierrri d'Alsace et la comtesse Marguerite y avaient successivement appelés. — Les Gantois reçurent leurs premiers privilèges de Philippe d'Alsace, comte de Flandre, lequel, ayant donné sa nièce en mariage au roi de France Philippe-Auguste, lui accorda pour dot toutes les villes situées entre la Lys et Arras, y compris cette dernière ville jusqu'alors la plus importante de toute la Flandre. Gand, déjà très-peuplé et très-opulent, devint ainsi la capitale de la Flandre, en 1180. — Sous les règnes de Robert de Béthune et de Louis de Nevers, petit-fils de ce dernier, la Flandre ne cessa d'être troublée par de sanglantes révolutions. Enfin, vers le milieu du XIV^e siècle, parut un homme qui entreprit de diriger l'esprit remuant de ses concitoyens, agrandit pour un moment les destinées de la Flandre, et devint plus puissant que ne l'avait jamais été aucun de ses comtes. — Jacques d'Artevelde, né à Gand vers 1290, était fils de Jean, seigneur héréditaire de Tronchiennes. Sa femme était Christine de Baronaige; son grand-père maternel était Sohier de Courtray, l'un des plus nobles chevaliers flamands. Quoique cet homme eût été élevé à la cour de France, et qu'il eût partagé les jeux de Louis le

Hutin, il sacrifia ses souvenirs à son ambition. Il se dévoua au peuple; il déserta le parti des nobles, qui était celui de la France, et se déclara pour les Anglais, dont l'alliance promettait à son pays une grande prospérité commerciale. L'Angleterre fournissait à la Flandre des laines d'une qualité supérieure, qui alimentaient l'industrie des tisserands, presque la seule de Gand et des autres villes. Le roi Édouard faisait espérer, avec son alliance, une exemption de droits sur les laines, tandis que la guerre menaçait d'arrêter tous les métiers. Il fut facile à Artevelde de faire comprendre au peuple que son intérêt le poussait vers les Anglais. Mais, pour accomplir ses projets, il avait besoin d'une influence capable de contre-balancer l'autorité du comte de Flandre, Louis de Crécy. Sa qualité de gentilhomme ne pouvait lui en donner. A l'exemple des plus grands seigneurs et des rois mêmes qui tenaient à profit d'être admis dans des confréries populaires, Artevelde se fit agréger à Gand au métier de brasseur. Il en devint le doyen, et bientôt il se trouva élu chef-doyen des cinquante-deux métiers. Aussitôt il réorganisa les corporations, forma des confréries militaires, et divisa la ville de Gand en 250 voisinages, ayant chacun leur doyen. Par là, on pouvait en une heure lever en armes tous les bourgeois. — Comme Artevelde ne commit aucun excès, les mesures qu'il prit lui donnèrent une grande puissance; les villes de Gand, d'Ypres et de Bruges le créèrent *Ruwaert* ou régent de la Flandre. Dès lors un commerce très-actif se fit entre la Flandre et l'Angleterre. Le comte Louis, qui n'avait pas approuvé les traités faits par Artevelde, mit une petite armée dans l'île de Cadzand, pour gêner le passage des vaisseaux anglais et flamands. Elle fut battue et dispersée. Les Flamands s'apprêtèrent aussitôt à la guerre contre la France. Avant de la déclarer cependant, ils offrirent à Philippe de Valois de rester ses alliés, s'il voulait leur rendre Lille, Douai et Orchies. Mais le monarque ayant repoussé ces propositions, les Flamands n'hésitèrent plus. Ils s'unirent avec le roi d'Angleterre, qui promettait de les remettre en possession des villes dont la France les avait dépouillés. Le roi Édouard s'avancait de son côté avec une flotte de 250 voiles. Elle fut atta-

quée en vue de l'Écluse par l'armée navale que le roi de France envoyait à sa rencontre. La bataille fut très-acharnée. Le roi Édouard venait d'avoir la cuisse percée d'une flèche ; la victoire se déclarait pour les Français, lorsqu'Artevelde parut avec une escadre flamande et fit tourner la chance du combat. La flotte française fut battue. Édouard s'en vint à Gand, et de là au siège de Tournay. Décidé à détacher le comte Louis du parti de la France, ou à faire proclamer comte de Flandre son fils, le prince Noir, Édouard vint aborder une seconde fois à l'Écluse en 1345, avec une flotte de 150 voiles. Artevelde retourna à Gand, pour exposer les intentions d'Édouard. Mais les Flamands ne purent se décider à prononcer la déchéance du comte et à reconnaître un prince anglais pour souverain. Les ennemis secrets d'Artevelde commencèrent à profiter de cette répugnance pour le rendre suspect à la multitude ; à leur tête se faisait remarquer Gérard Denys, doyen des tisserands de Gand. Il répandait que l'intention cachée d'Artevelde était de détruire les libertés et franchises du pays, pour s'emparer du pouvoir suprême ; il l'accusait d'avoir emporté en Angleterre le grand trésor de Flandre. Ces insinuations ne prirent que trop de crédit sur l'esprit du peuple à qui l'on fait tout croire. Le parti de Gérard Denys, fomenté par l'argent du comte, devint assez puissant pour lever la tête. Un jour qu'Artevelde rentrait à Gand, de retour d'un voyage à Bruges et à Ypres pour servir les intérêts du roi Édouard, il s'aperçut que ceux qui le saluaient d'ordinaire avec le plus de respect, détournaient la tête et que les gens de métiers le regardaient d'un air insolent, sans ôter leurs chaperons ou leurs bonnets. Il galopa jusqu'à la place de la Calandre, où il demeurait, et barricada sa maison ; bientôt il entendit la foule qui criait dans les rues : A mort le ruwaert ! Gérard Denys la conduisait en excitant sa fureur. Enfin, le bruit augmentant, Artevelde se décida à ouvrir une fenêtre pour haranguer le peuple ; mais Denys, qui craignait l'effet de son éloquence, l'interrompit avec les siens, et la foule proféra de nouveau ses cris de mort. Alors Artevelde vit qu'il n'avait plus rien à espérer ; il chercha la fuite par une porte de son écurie, et comme il mettait le pied dans la maison d'un fri-

pier son voisin, celui-ci, qui avait à venger la mort de son père, tué par hasard dans une émeute de la main du ruwaert, lui fendit la tête d'un coup de hache. Les meurtriers se précipitèrent dans sa maison, qui fut bientôt saccagée et livrée aux flammes, avec les précieuses archives de son administration (1).

Le comte Louis essaya de se maintenir dans Termonde, la seule ville où il lui restât des partisans. Les Gantois vinrent aussitôt l'assiéger. Le comte fut forcé de capituler et de se retirer en France. — Louis de Maele, ainsi nommé parce qu'il naquit au château de Maele, succéda à son père Louis de Crécy, à l'âge de seize ans. Son règne, qui dura depuis 1346 jusqu'en 1384, ne fut encore qu'une suite de révoltes et de troubles. Les Gantois et les Brugeois, toujours dans un intérêt commercial, voulurent le forcer à épouser la fille du roi d'Angleterre, au lieu de celle du duc de Brabant, qu'il préférait; le comte fut obligé, pour s'échapper de leurs mains, de leur promettre cette alliance, et s'enfuit à la cour de France, où il épousa Marguerite de Brabant. Il revint bientôt après, appuyé par le roi de France, et déploya une sévérité qui fit rentrer dans l'ordre les plus opiniâtres. Louis de Maele n'avait qu'une fille, Marguerite de Flandre. La main de cette princesse, la plus riche héritière de l'Europe, fit naître de longues rivalités entre la France et l'Angleterre. Elle fut accordée enfin à Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, en 1369, et les noces se célébrèrent à Gand, dans l'église de Saint-Bavon. C'est ainsi que le comté de Flandre passa dans la puissante maison de Bourgogne. — Malgré les troubles qui avaient rempli le XIV^e siècle, Gand n'avait rien perdu de son opulence et de sa prospérité. Au commencement du XV^e siècle, le nombre des métiers de tisserands s'élevait à 40,000. En temps de guerre leur corporation pou-

(1) La maison d'Artevelde était située sur l'emplacement de celle qui vient d'être bâtie par M. Verplancke, place de la Calandre; on y lit, sur le balcon, l'inscription suivante : *Ici périt, victime d'une faction, le XVII juillet MCCCXXXV, Jacques Van Artevelde, qui éleva les communes de Flandre à une haute prospérité.*

vait fournir jusqu'à 18,000 hommes. Ils échangèrent leurs draps, leurs toiles, leurs tapisseries, contre les produits de l'Orient et du Midi, et leurs communications par eau étaient établies de manière à leur donner les avantages d'un port de mer. — La liberté excessive et l'indépendance dont jouissaient les bourgeois de Gand au XV^e siècle, inspiraient à Philippe le Bon, de justes inquiétudes. Pendant toute la durée de son règne, il ne cessa de chercher à y mettre des bornes et à étendre ses prérogatives. En 1432, il avait fait, de sa propre autorité, une ordonnance qui abaissait la valeur des anciennes monnaies. Les Gantois ne voulurent pas s'y soumettre. Ils se réunirent au nombre de plus de 50,000 sur la grand'place. Les révoltés n'avaient pas de chef; ils étaient rassemblés sur le marché du Vendredi, au nombre de 10 ou 12,000, armés de bâtons ferrés et demandant un chef qui les conduisit à Audenarde. Un maçon, Arnold Vanspeck, voyant dans leur ardeur un moyen de se faire nommer capitaine, se présenta devant la foule, sur le marché du Vendredi, portant dans une besace d'énormes clefs. Il s'écria qu'il avait là les clefs d'Audenarde, et qu'il promettait d'en ouvrir les portes. A l'instant même il fut nommé capitaine par les Gantois, et partit à leur tête, le 14 avril 1452. La ville fut serrée de près. Ils avaient avec eux le *grand canon* (1), et firent beaucoup de mal aux assiégés dans différentes sorties. Simon de Lalaing, qui commandait la place, commençait à désespérer des secours qu'il avait demandés au duc. Enfin, le 26, l'avant-garde du duc, conduite par Jacques de Lalaing, et les Picards, commandés par le comte d'Étampes, défirent les Gantois sous les murs d'Audenarde

(1) Ancien pierrier, que l'on voit encore à Gand, près du Marché-au-Vendredi, et qui date des premières années de l'invention de l'artillerie. C'est le plus grand canon de l'Europe. Il a la même forme, à peu près, que les pièces de bronze qui défendent l'entrée des Dardanelles et un peu plus que leur dimension. Sa longueur est de 18 pieds sur 10 pieds et demi de circonférence. Il est forgé en cercles de fer et pèse 33,600 livres. On croit que le *grand canon*, appelé aussi la *mervelle de Gand*, encore *dulle Griete* (Marguerite l'enragée), fut forgé sous Philippe d'Artevelde. Froissart dit que ce fut pendant le siège d'Audenarde dont nous parlons.

et leur firent lever le siège. Le duc, aussitôt qu'il vit leur retraite, courut à Gand à la tête de sa cavalerie, et attendit les fugitifs aux portes de la ville. Ses archers les tuèrent ou les dispersèrent à coups de flèches. — Les fureurs des deux partis redoublèrent, ce ne fut plus qu'extermination des deux parts; les Gantois tuaient partout les partisans du duc de Bourgogne; le prince livrait au bourreau tous les Gantois qui tombaient dans ses mains. Toute la contrée fut dévastée; le pays de Waes devint le théâtre de petits combats acharnés et meurtriers. Dans une rencontre à Lokeren, Jacques de Lalaing trouva des ennemis si opiniâtres, qu'il eut cinq chevaux tués sous lui. Tous les châteaux des nobles et des riches, huit cents fermes, furent livrés au pillage et aux flammes. Cette affreuse guerre dura plus de trois ans. Elle se termina par une bataille sanglante, dans les plaines de Gavre, où les Gantois furent taillés en pièces, au mois de juillet 1453. Ils laissèrent 16,000 hommes, tués ou noyés dans l'Escaut. La consternation fut si grande que leur ville se soumit. Elle n'obtint qu'une paix humiliante, perdit plusieurs de ses privilèges et fut condamnée à une amende de 400,000 écus d'or. — Abattus longtemps par les suites de leur défaite, les bourgeois de Gand furent tranquilles jusqu'à la mort de Philippe le Bon, qui arriva en 1467. A l'avènement de son fils, Charles *le Hardi* ou *le Téméraire*, ils profitèrent de la cérémonie de son inauguration, pour lui demander l'abolition de la taxe imposée par la paix de Gavre et dont ils souffraient beaucoup. Charles leur accorda cette demande. Cependant, il savait combien leur caractère remuant avait besoin d'être contenu, et pendant tout le temps de son règne, qui finit en 1477, ce prince despote s'efforça de les mettre hors d'état de se soulever. Marie, la riche héritière de la Bourgogne et de la Flandre, y réussit moins bien que son père. Elle fut obligée de leur octroyer une grande charte, qui détruisait la plupart des entraves que son père et son aïeul avaient mises à leur amour pour l'indépendance. — Marie de Bourgogne sentit qu'il lui fallait un appui; elle épousa l'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Charles IV, et fit passer ainsi les provinces belgiques

sous la domination de la maison d'Autriche. Le mariage fut célébré par procuration, à Gand, le 21 avril 1477, dans les formes usitées à cette époque.—Marie se fit aimer par sa douceur et ses vertus. Son règne fit oublier les malheurs de ceux qui l'avaient précédé. Elle mourut à Bruges d'une chute de cheval, à la chasse du héron. Elle était enceinte; la pudeur l'empêcha de déclarer son mal, et une fièvre ardente consuma cette malheureuse princesse au bout de six semaines, à l'âge de 25 ans. Elle était adorée de ses sujets; des regrets universels la suivirent au tombeau. Marie laissait deux jeunes enfants, Philippe et Marguerite : Philippe, marié plus tard à Jeanne, infante de Castille et d'Aragon, devint roi d'Espagne et fut le père de Charles-Quint. — La Flandre et une partie du Brabant refusèrent de reconnaître Maximilien comme tuteur de son fils. Les Gantois s'emparèrent de la personne du jeune comte de Flandre, Philippe dit *le Beau*, âgé de 4 ans seulement, et lui nommèrent eux-mêmes des tuteurs, afin de conserver en son nom le gouvernement légitime. L'archiduc se présenta sous les murs de Gand avec quelques troupes. Il chercha à attirer les assiégés hors de la ville, au moyen de provocations auxquelles ceux-ci ne surent pas résister. Les plus ardents firent une sortie et livrèrent un combat très-saillant dans lequel ils succombèrent presque tous. Le reste, consterné, demanda la paix. Elle fut signée le 28 juin 1485, et Maximilien entra à Gand où il embrassa son fils. — Gand n'avait plus alors les ressources et la puissance dont elle se montra si fière sous les règnes précédents. Ses longues querelles et ses troubles intérieurs avaient insensiblement tari les sources de sa prospérité. Des privilèges, des franchises et des exceptions, des foires accordées par ce prince aux habitants d'Anvers, achevèrent de ruiner son commerce et celui de Bruges pour enrichir leur rivale naturelle; et quand ces turbulentes villes commencèrent à jouir d'un repos et d'une tranquillité durables, la plupart des marchands étrangers les avaient quittées pour n'y jamais revenir. — Le 25 février de l'année 1500, Charles-Quint naquit à Gand, dans le palais nommé *la Cour des Princes*, et fut baptisé le 5 mars dans l'église de Saint-Bavon. Il succéda à son

père Philippe le Beau, comme comte de Flandre, à l'âge de 6 ans, devint roi d'Espagne et de Sicile à l'âge de 16 ans, par la mort de Ferdinand le Catholique, son aïeul maternel, et à 19, archiduc d'Autriche, par la mort de Maximilien, son aïeul paternel. La même année 1519, il fut élevé au trône impérial. L'Amérique, récemment découverte, était aussi sous ses lois; aussi aimait-il à dire que le soleil ne se couchait jamais dans ses États. L'élévation de Charles-Quint à l'empire transporta au loin le théâtre des grands événements; son histoire, jusqu'en 1555, est celle de toute l'Europe. — Charles-Quint laissa pour gouverner les Pays-Bas, Marie d'Autriche, sa sœur. Cette princesse ayant demandé, en 1537, un subside extraordinaire pour soutenir les guerres de l'empereur, les Gantois refusèrent d'y contribuer. Ils se soulevèrent; plus d'une année se passa en pourparlers et en séditions. Enfin, l'ancienne faction des Chaperons-blancs se réveilla sous le nom de *Cressers*, ou Alarmistes, s'empara de l'administration municipale, chassa les nobles, établit la ville en rébellion ouverte, au grand regret des bourgeois paisibles, et fit les préparatifs d'une vigoureuse défense. L'empereur était en Espagne: il vit avec colère qu'une seule ville pût braver aussi insolemment le maître de tant de royaumes, et reconnut bientôt que sa présence seule pouvait ramener le calme chez les Gantois. Pour arriver plus vite, il obtint de François I^{er}, le passage de la France. A son approche, l'épouvante saisit les Gantois; ils envoyèrent douze députés au-devant de lui pour implorer sa clémence. L'empereur répondit qu'il ne reparaitrait au milieu d'eux que comme un souverain, tenant le sceptre d'une main et le glaive de l'autre. Il fit son entrée à Gand le 16 février 1540, à la tête de forces imposantes, ordonna de fermer les portes et convoqua sur-le-champ le conseil des nobles et des magistrats, pour délibérer sur la punition que méritait la ville rebelle. Cependant, sa sévérité ne répondit point au menaçant appareil qu'il avait déployé pour tenir dans les esprits un effroi salutaire. Le duc d'Albe, à qui Charles-Quint demandait son opinion, répondit que toute la ville révoltée devait être détruite de fond en comble. L'empereur le fit monter

avec lui sur la tour du Beffroi, et lui faisant remarquer l'étendue de cette immense cité : « Combien pensez-vous, lui dit-il, qu'il faudrait de peaux d'Espagne pour faire un *gant* de cette grandeur ? » jeu de mots qu'il affectionnait et qu'il reproduisait souvent sous diverses formes. Le duc put s'apercevoir que l'inhumanité de son conseil avait déplu à l'empereur. Il semble, en effet, que Charles-Quint ait apprécié dans cette réponse toute la férocité dont le duc d'Albe fit preuve dans la suite ; tant qu'il régna, il n'employa jamais cet homme de guerre en Belgique. — La ville de Gand fut condamnée à une forte amende et à la perte de ses principaux privilèges. De tous les condamnés à mort, qui étaient en nombre considérable, l'empereur ne fit décapiter que 23 chefs principaux des *Cressers* ; 40 autres furent bannis ; les magistrats et quelques habitants des plus notables, vinrent, la tête et les pieds nus, la corde au cou, demander pardon à l'empereur. L'administration de la ville fut entièrement renouvelée. A la place du vieux monastère de Saint-Bavon, Charles-Quint posa, le 12 mai 1540, la première pierre de la citadelle, qui devait contenir désormais les habitants. Sa construction coûta 114,534 livres, 5 escalins et 5 deniers. Le chapitre collégial fut transporté à l'église de Saint-Jean, qui commença seulement alors à s'appeler Saint-Bavon. — On sait comment Charles-Quint, fatigué du pouvoir suprême, abdiqua la couronne, en 1555, à Bruxelles, en faveur de son fils Philippe II, qui devint ainsi le trente-troisième comte de Flandre. Son règne vit éclater les longues et sanglantes guerres de religion qui ravagèrent la ville de Gand, comme tout le pays. — En 1577, les états généraux décrétèrent la démolition des citadelles de Gand et d'Anvers, que les Espagnols avaient été forcés d'évacuer. Tous les bourgeois y travaillèrent à leur tour : les enfants et même les femmes de qualité mirent la main à l'ouvrage. On s'y rendait le matin, enseignes déployées, au son du tambour et des instruments militaires, et l'on revenait le soir dans le même ordre. On vit même les bourgeois d'Anvers venir en grand appareil, et ceux de Gand aller de même à Anvers, travailler à la destruction de ces boulevards élevés par Charles-Quint.

— A dater de cette époque, Gand suit toutes les vicissitudes des autres villes de la Flandre, et son histoire cesse d'attirer l'attention par elle-même. Elle se voit successivement soumise, avec tous les Pays-Bas, à l'empereur d'Autriche Charles VI, à sa fille Marie-Thérèse, aux empereurs Joseph II et Léopold II, tous deux fils de Marie-Thérèse, et à François II, fils de Léopold. Cet empereur perdit la Belgique dans la guerre de la première coalition contre la France. La république française est proclamée à Gand, le 18 juin 1796; la Flandre est divisée en deux départements, et Gand devient le chef-lieu du département de l'Escaut. Deux gouvernements se succèdent avec rapidité : le Directoire et le Consulat; un préfet nommé par Bonaparte, le citoyen Faypoult, arrive à Gand; il ne tarde pas à réorganiser l'administration, à ranimer la confiance publique bannie depuis longtemps, à s'attirer l'estime générale de son département en apportant dans ses fonctions autant de talent que de probité, en faisant réparer les grandes routes et favorisant le nouvel essor du commerce et de l'industrie. La ville de Gand reconnaissante conserve à l'hôtel de ville le portrait en pied de cet habile administrateur. — Le 4 février 1814, un détachement des troupes alliées qui venaient de franchir les limites de l'empire français, entra à Gand pour occuper la ville, sous le commandement du colonel russe Novonowitsch Melnikoff; le 26 mars suivant, le corps d'armée du général Maison en chassa le colonel Bichaloff, colonel des cosaques, et parvint à opérer sa jonction avec la garnison d'Anvers, qui vint camper à Melle. Enfin le 29, le général Maison reçut un parlementaire prussien; et le lendemain il quitta la ville par la porte de Courtrai, avec toutes les troupes françaises. 10,000 hommes de l'armée alliée, Prussiens, Russes et Saxons, furent reçus à Gand le même jour. — Après la capitulation et la paix de Paris, l'empereur de Russie, Alexandre, traversa Gand, à son retour de Londres, le 29 juin 1814, et passa en revue deux régiments français qui revenaient de Hambourg. Le même jour s'ouvrirent les conférences qui préparèrent le traité de paix entre l'Angleterre et l'Amérique, traité qui fut signé le 24 décembre suivant, à l'ancienne

Chartreuse. — Le prince Guillaume d'Orange Nassau venait d'être proclamé, le 10 février 1815, roi des Pays-Bas, lorsque Napoléon, relégué à l'île d'Elbe par les souverains de la Sainte-Alliance, reparait tout à coup au sein de la France, et force Louis XVIII à quitter Paris. Le roi fugitif arriva le 30 mars à Gand, où il fut reçu par les autorités municipales et par *Monsieur*, comte d'Artois, et le duc de Berry, qui l'avaient précédé. Louis XVIII résida à Gand l'espace de temps connu dans l'histoire sous le nom des *Cent Jours* ; ce prince honora de son séjour l'hôtel de M. le comte d'Hane de Steenhuyse, rue des Champs, et sa suite habita les maisons voisines. Le duc de Wellington vint au mois d'avril occuper l'hôtel situé en face de celui du monarque déchu. *Monsieur* et le duc de Berry s'étaient logés sur le *Kawter*, à l'Hôtel des Pays-Bas. La duchesse d'Angoulême n'arriva que le 28 mai, venant de Bordeaux par l'Angleterre. Tous les souverains de l'Europe envoyèrent à Gand leurs ambassadeurs près la cour du roi de France ; la capitale dépeuplée de la Flandre reprit un mouvement inaccoutumé et offrit pendant trois mois l'aspect d'une résidence royale. — Le 18 juin 1815, à onze heures du soir, la nouvelle du désastre de Waterloo fut apportée à Louis XVIII. Elle trouva ce prince en proie aux plus vives alarmes, car toute la journée une foule de familles anglaises, trompées sur le résultat de la bataille, avaient traversé Gand en tumulte, pour s'embarquer à Ostende, et répandu le bruit que les Français étaient vainqueurs. Louis XVIII ne quitta Gand que le 22 au matin. Il laissa aux Gantois un témoignage de sa vive reconnaissance pour le respect que son malheur avait trouvé parmi eux, dans deux lettres autographes qu'il adressa à M. le comte de Steenhuyse, avec une tabatière garnie de diamants. — Le 21 septembre 1815, Guillaume 1^{er}, roi des Pays-Bas, est inauguré à Bruxelles. Pendant 15 ans, Gand ne cesse de voir croître sa population, sa richesse et sa prospérité ; elle devient la première ville manufacturière du royaume ; ses rues s'élargissent et s'embellissent de monuments utiles ou somptueux, et un nouveau canal, communiquant directement avec la mer, lui permet de recevoir dans son sein les productions

des deux mondes. — Le 21 septembre 1830, commence à Bruxelles la révolution qui est le contre-coup de celle de juillet en France. Gand, une des villes qui ont profité le plus de la paix et du commerce avec la Hollande, ne suit pas d'abord l'impulsion des autres villes de la Belgique, et semble protester, par son silence, contre une révolution qui va la ruiner. La citadelle n'est prise que lorsque la déchéance du roi Guillaume est irrévocable. Enfin, le prince Léopold de Saxe-Cobourg est élu, par le congrès national, roi des Belges, le 4 juin 1831; et quelques années après, le bienfait de nouvelles institutions, d'un chemin de fer communiquant avec la mer, avec la France et avec la Prusse, vient rendre aux Gantois les avantages qu'ils regrettaient depuis la séparation de la Hollande, faire taire leurs scrupules et les rallier peu à peu aux conséquences de la révolution belge.

On fait à Gand un immense commerce de tissus de lin et de coton, fabriqués et imprimés à l'aide de plus de cent machines à vapeur et de 30,000 ouvriers. On y compte un grand nombre de brasseries, de distilleries et de raffineries de sucre. Les fleurs naturelles forment aussi une branche de commerce beaucoup plus importante qu'on ne pourrait le supposer.

La ville doit l'emploi des machines anglaises dans ses manufactures, où elles ont été introduites en 1803, à l'un de ses citoyens, Bauwens, qui fit pour cet objet trente-cinq voyages en Angleterre, et en rapporta des machines au péril de ses jours. — En 1804, Gand était déjà la troisième ville manufacturière de l'empire français, après Lyon et Rouen. La fabrication des indiennes a considérablement perdu par la révolution, mais en revanche les raffineries de sucre y ont beaucoup gagné. Leur nombre, qui était de 24 a plus que doublé; elles emploient annuellement 12 millions de kilogr. de sucre.

ÉDIFICES PUBLICS.

ÉGLISE CATHÉDRALE DE SAINT-BAVON. — L'église de Saint-Bavon ne porte ce nom que depuis 1540, époque à laquelle, comme nous l'avons déjà vu, l'empereur Charles-Quint y fit la translation du chapitre collégial de Saint-Bavon pour élever une citadelle sur l'emplacement de ce dernier (1). Jusque-là elle avait porté le nom de Saint-Jean. Le pape Paul IV l'érigea en cathédrale, en 1559, à la sollicitation de Philippe II, roi d'Espagne. La tour fut commencée en 1462. Elle se fait remarquer moins par des ornements multipliés que par l'élégance de ses proportions. Sa hauteur est de 272 pieds; elle en avait autrefois 365. Quatre tourelles, sveltes et détachées de la tour principale, qui est octogone, rampent le long de celle-ci, de manière à la faire paraître carrée. La flèche, qui élevait la tour d'un tiers, fut détruite par le feu du ciel, en 1603, et remplacée par une plate-forme, du haut de laquelle on découvre encore les tours d'Anvers, de Malines, de Bruxelles, de Bruges et de Flessingue. Deux chapitres de l'ordre de la Toison d'or ont été tenus dans cette église : l'un qui était le septième depuis l'institution de cet ordre, présidé par Philippe le Bon, son fondateur, les 6, 7 et 8 de novembre 1445; l'autre, le vingt-cinquième et dernier, par Philippe II, avant son départ pour l'Espagne, les 23, 24 et 25 de juillet 1559. Les armoiries des chevaliers de l'ordre sont encore suspendues autour du chœur, au-dessous des fenêtres. Elles ont été restaurées, en 1771, par le peintre Van Reysschot, de Gand. Le chœur fut rebâti en 1228, avec l'église souterraine; on commença, en 1535, à reconstruire la nef du milieu, mais en lui conservant le caractère des autres parties de l'édifice. Le revêtement de la

(1) Il existe encore au milieu de l'ancienne citadelle ou château des Espagnols, des ruines vénérables de l'abbaye de Saint-Bavon, fondée en 608 par l'évêque qui lui donna son nom, sur l'emplacement d'un temple de Mercure. L'église de cette abbaye était construite aussi sur une église souterraine dont les restes montrent distinctement la transition du style grec-romain à celui que nous appelons improprement gothique.

nef transversale, en marbre noir, sur lequel se détachent des colonnes blanches, ne date que du siècle dernier. Quoique l'église de Saint-Bavon ait souffert, comme les autres, des révolutions politiques et religieuses qui ont bouleversé la ville de Gand pendant les deux derniers siècles, c'est encore aujourd'hui un des temples les plus riches de la chrétienté. Les chapelles qui entourent le chœur sont ornées à profusion de marbres et de métaux ; elles renferment des chefs-d'œuvre de peinture inestimables. Nous les passerons successivement en revue, ainsi que celles de la grande nef, en commençant du côté de la porte principale. — 1^{re} chapelle à droite en entrant. Elle renferme un bon tableau de G. de Crayer, la Décollation de saint Jean. — 2^e chap. Sainte Collette, à qui est consacrée cette chapelle, y est représentée acceptant des mains du magistrat de Gand le diplôme d'une vaste demeure pour l'établissement d'un monastère. Au-dessous est la chässe de sainte Collette, morte à la fleur de l'âge, et enterrée dans cette cathédrale. Elle porte cette épitaphe pleine de fraîcheur :

Dulcis ancilla Dei, rosa vernalis, stella decora.

Le tableau peint par J. Paelinck, de Gand, est un des plus jolis de cet artiste. — 3^e chap. dédiée à saint Jean. Elle est ornée d'un tableau moderne, peint par M. de Cauwer, de Gand, représentant le Baptême de Jésus-Christ. — 4^e chap. La Descente de croix d'Abraham Janssens, qui ornaît cette chapelle, a été remplacée, en 1830, par le Saint Sébastien de M. Van Hansselaere, de Gand. — 6^e chap. C'est la première de celles qui entourent le chœur, dans la haute église. Elle possède un des meilleurs tableaux de François Pourbus ; il représente Jésus-Christ au milieu des docteurs. Le peintre y a introduit, selon sa coutume, plusieurs portraits de personnages de son temps. Celui qui se tient sur le premier plan à la gauche du spectateur, est Charles-Quint ; celui qui vient après est Philippe, son fils, et le troisième, qui porte sur son bonnet une inscription, est François Pourbus lui-même. — 7^e chap. Elle est ornée d'un beau tableau de G. de Crayer, le Martyre de sainte Barbe. — 8^e chap. On y voit une vieille

composition de Vandermeiren, de Gand, élève des frères Van Eyck : Jésus entre les deux larrons. — 9^e chap. Elle a pour tableau la Femme adultère, par Vanden Heuvel. — 11^e chap. connue sous le nom de Chapelle de l'Agneau, à cause du fameux tableau des frères Van Eyck, inventeurs de la peinture à l'huile. Le sujet de cette composition est tiré de l'Apocalypse ; elle représente l'Agneau céleste adoré par tous les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament. A droite de l'Agneau se tiennent les patriarches et les prophètes de l'ancienne loi, à genoux ; à sa gauche, les apôtres et les martyrs de la loi nouvelle ; les deux autres groupes qu'on aperçoit dans le lointain sont composés de saints personnages, d'évêques, de vierges tenant à la main des branches de palmier. Dans le groupe des apôtres on distingue les portraits d'Hubert et de Jean Van Eyck. Le grand tableau supporte trois autres peintures, dont la principale, celle du milieu, représente le Sauveur du monde assis sur un trône et vêtu d'habits pontificaux. D'une main il bénit l'assemblée des fidèles, qui, dans le tableau placé au-dessous, adorent l'Agneau sans tâche ; de l'autre il tient un sceptre de cristal. A sa droite est la sainte Vierge, belle comme une madone de Raphaël ; à sa gauche saint Jean-Baptiste, dont la figure sévère forme un beau contraste avec la candeur sublime de la mère de Dieu. Dans le fond du tableau se découvrent, sur un fond lumineux, les tours bleuâtres de Jérusalem, copiées sur celles de Maestricht, ville voisine de Maseyck, où les illustres frères prirent naissance. — Ce chef-d'œuvre, l'un des plus précieux que possède l'histoire des arts, n'est pas moins vénérable par le mérite de la peinture que par son antiquité. Quoiqu'il date de plus de 400 ans, il a conservé la première fraîcheur de son coloris ; on prétend que c'est le second tableau peint à l'huile et que le Paradis terrestre, à l'église de Saint-Martin à Ypres, est le premier. Tous les efforts des peintres modernes ne sauraient atteindre à cet éclat, à cette vivacité de tons. Le secret de Jean Van Eyck, quoique transmis à ses élèves, n'est pas parvenu tout entier jusqu'à nous, et le temps, qui rembrunit si promptement nos tableaux, a respecté les teintes des siens. Toutes les parties

de l'admirable composition que nous avons sous les yeux, sont traitées avec le même soin et la même supériorité. Les figures ont la noblesse et la grâce de l'école italienne, quoiqu'elles ne soient pas tout à fait exemptes de la roideur du style allemand, et leurs expressions sont variées avec un art infini. La tête du Christ respire une majesté vraiment divine. Il est entouré d'ornements dont la magnificence éblouit; la tiare surtout et les habits pontificaux, ruissellent d'or et de pierreries d'un travail précieux; les étoffes décèlent une finesse et une fermeté de pinceau admirables, et le sceptre de cristal, surmonté d'un saphir, le livre que saint Jean tient à la main, tous ces détails produisent une illusion merveilleuse. En 1550, les chanoines résolurent de faire nettoyer ce précieux tableau. Ils appelèrent deux peintres renommés, Lancelot de Bruges et Schooreel d'Amsterdam, qui arrivèrent à Gand le 15 septembre et s'acquittèrent de ce soin avec un succès qui leur valut une riche récompense de la part du chapitre. Philippe II ne cessait d'admirer le chef-d'œuvre de Saint-Bavon, dont la beauté sans rivale et surtout la célébrité en faisaient un morceau de roi. Il voulut l'avoir en sa possession, mais son or et sa volonté échouèrent devant la ferme résolution des chanoines qui refusèrent de le céder à aucun prix. Cependant ils firent savoir au monarque que, si son plaisir était d'en avoir une copie, ils accorderaient toutes les facilités au peintre qu'il aurait choisi pour cette œuvre difficile. Le roi en chargea Michel Coxie, de Malines, surnommé le Raphaël flamand. Il se montra digne d'un pareil honneur; le tableau fut achevé, avec toutes ses parties, après deux années de travail; l'exactitude fut trouvée parfaite, et la copie ne parut pas au-dessous de l'original. L'artiste reçut 4,000 florins d'or pour récompense. Le bleu d'azur employé dans la draperie de la Vierge avait été envoyé de Venise par le Titien. Cette copie, peinte sur bois, comme l'original, fut envoyée par le roi d'Espagne à la galerie de l'Escurial. Pendant l'occupation des Français, elle passa, avec beaucoup d'autres tableaux précieux, entre les mains d'un célèbre général, qui la plaça dans son cabinet à Paris, et plus tard elle devint la possession de M. Dansaert.

Engels, de Bruxelles. Il existait une autre copie plus moderne et sur toile, qui orna la chapelle de l'hôtel de ville de Gand, jusqu'en 1796. Elle fut alors vendue à M. Hisette, qui la revendit, en 1818, à un riche Anglais, M. Solly. L'original disparut pendant les désordres de la révolution française. Le grand tableau de l'Agneau céleste fut retrouvé et conservé miraculeusement, avec les deux volets qui représentent Adam et Ève; mais on chercha vainement les six autres volets. Ils furent vendus, selon M. Aug. Voisin, par des gens qui n'en connaissaient pas la valeur, à M. Nieuwenhuys, de Bruxelles, pour la somme de 6,000 francs. M. Solly, qui avait acheté la copie, acheta les six volets originaux au prix de 100,000 francs, et les revendit au roi de Prusse, dont ils ornent aujourd'hui le cabinet, pour 410,900 francs. Enfin le roi de Prusse, pour posséder l'œuvre complète, vient d'acheter à M. Dansaert-Engels le grand tableau de l'Agneau céleste et les deux volets qui lui manquaient, de la copie précieuse de Michel de Coxie, et les six autres volets sont devenus la propriété du prince Guillaume d'Orange; les quatre parties principales que l'on voit aujourd'hui dans cette chapelle avaient été prises par les Français et placées au musée du Louvre; elles ont été rendues, en 1815, à l'église de Saint-Bavon. — 12^{me} chap. Elle renferme deux tableaux. Celui de l'autel est une Descente de croix, par G. Honthorst; l'autre, qui est de Crayer, représente Jésus-Christ sur la croix. — 13^{me} chap., dédiée à la Vierge. Son tableau d'autel a pour sujet la Mère de Dieu au milieu de la cour céleste, par N. Roose. A droite de l'autel est le mausolée en marbre de l'évêque P. E. Vandernoot; il fait face à celui d'un autre évêque de la même famille, A. Vandernoot. Le tableau de la Cène, placé vis-à-vis la chapelle de la Vierge, derrière le maître autel, est de Van Cleef. — 14^{me} chap. Si les églises de Gand ne possèdent qu'un seul tableau de Rubens, au moins celui qui se trouve dans cette chapelle est-il un de ses chefs-d'œuvre les plus renommés. Il représente Saint-Bavon reçu dans l'abbaye de Saint-Amand. La composition de ce tableau est un prodige de science, et son exécution est à la hauteur des plus belles pages de Rubens. Le

maître a triomphé de l'écueil que présentait la division du sujet en deux parties ; l'une supérieure, montrant les deux principaux personnages sur un perron élevé, saint Amand qui reçoit saint Bavon à la porte de son monastère ; l'autre, au-dessous, représentant les personnages nécessaires à la solennité de cette grande scène. Le tableau est plein de mouvement, sans qu'il y ait confusion, et l'œil en embrasse tout l'ensemble aussi naturellement que s'il était attiré par un seul groupe principal. Ce chef-d'œuvre ornait autrefois le grand autel du chœur ; il fut enlevé par les Français, puis rendu à la Belgique en 1815 et placé dans le musée de Bruxelles ; mais la ville de Gand obtint, deux ans après, qu'il fût restitué à l'église de Saint-Bavon. — 15^{me} chap. Le tableau de l'autel représente la Résurrection de Lazare par Otto Venius. — 16^{me} chap. Elle est ornée d'un magnifique tableau de G. Seghers, le Martyre de saint Liévin. — En face de cette chapelle est placé le mausolée de l'évêque G. Van Eersel, exécuté sur les dessins de Ch. Van Poucke, de Gand, qui a sculpté la statue de la Charité : celle de la Foi, par F. Janssens, est plus petite et d'une moins bonne exécution. Le portrait de l'évêque, travaillé à Rome, en mosaïque, s'est promptement détérioré. Les chapelles suivantes n'ont aucun tableau remarquable. La chapelle de la nef transversale, qui fait face à celle du saint sacrement, renferme les fonts baptismaux qui servirent à baptiser Charles-Quint. Ils ont la forme d'un globe d'azur aux étoiles d'or, supportant une croix et un serpent dorés, et soutenus par deux anges en marbre blanc. — 21^{me} chap., ou la première à droite après la nef transversale. Le tableau d'autel est attribué à Crayer. — 22^{me} chap. On y voit un autre Crayer, bien supérieur au précédent : Saint Macaire en habits pontificaux, implore la miséricorde du ciel en faveur des pestiférés, au moment où lui-même est atteint de la contagion. La peste est représentée sous la forme d'une flamme visible qui pénètre le saint. — 23^{me} chap. Son tableau représente le jeune saint Lambert apportant à saint Landoald, pour allumer l'encens, des charbons ardents sur un surplis, sans que le linge en soit brûlé. Il est de M. Van Huffel de Gand. — 24^{me} chapelle.

C'est la dernière dans l'ordre que nous avons suivi, et la première à gauche en entrant par le grand portail. Elle renferme une belle Descente de croix, l'œuvre la plus remarquable de T. Rombouts. Élève de Rubens, il nourrissait la secrète ambition d'égaliser son maître, et ce tableau serait justement admiré, s'il n'appelait une comparaison dangereuse avec le plus grand des chefs-d'œuvre de l'école flamande. Mais c'était là la mesure du génie de Rombouts; il resta au-dessous de son inimitable rival et en mourut de désespoir. — La chaire à prêcher est sculptée en chêne et en marbre blanc, mélange qui n'est pas d'un heureux effet. Elle est l'ouvrage de Laurent Delvaux, de Gand. L'arbre de Vie soutient la chaire et lui forme un dôme de ses branches; au-dessous est assis le Temps, sous la figure d'un vieillard, soulevant un voile épais pour contempler la Vérité, qui tient un livre ouvert où on lit ces mots: *Surge, qui dormis, illuminabit te Christus*. Au bas de chaque escalier, deux anges, semblent, d'une main, inviter les assistants à écouter la voix du prédicateur, l'autre soutient un écu aux armes de l'évêque Triest, qui fit élever ce monument, ainsi que beaucoup d'ornements de l'église. Les quatre faces de la chaire sont ornées d'autant de bas-reliefs en marbre blanc qui représentent: l'Adoration des mages, la Conversion de saint Paul, la Conversion de saint Bavon, et le buste de l'évêque Triest. — Deux statues colossales de saint Pierre et saint Paul, par Van Poucke, ornent l'entrée du chœur. On y monte par des degrés de marbre qui l'exhaussent au-dessus du reste de l'église, et contribuent à lui donner un aspect majestueux. Les stalles qui l'entourent, sont en bois d'acajou massif, d'une coupe sévère et sans ornements. Devant le maître autel sont rangés quatre grands candélabres en cuivre rouge, qui proviennent du garde-meuble de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, vendu publiquement après la mort de ce malheureux prince. Ses armes y figurent encore d'un côté, et de l'autre, celles de l'évêque Triest, qui les a donnés à l'église. — Le chœur renferme quatre beaux mausolées en marbre dont le plus remarquable est celui de l'évêque A. Triest, dû au ciseau du célèbre Duquesnoy. L'évêque, de grandeur naturelle, est à

genoux sur sa tombe, en habits épiscopaux, et regarde la croix que porte le Sauveur ; du côté opposé, est la statue de la Vierge. Ces trois figures sont d'une exécution admirable ; mais ce que l'on ne se lasse point de regarder, ce sont les deux petits anges placés au bas du monument et qui s'appuient sur un sablier ; la sculpture n'a rien produit de plus aimable et de plus gracieux. — A côté de ce mausolée est celui de l'évêque d'Allamont, par J. Delcour, de Liège. Ce prélat agenouillé regarde la Vierge, qui tient l'enfant Jésus dans ses bras. Un squelette en cuivre déroule cette inscription : *Statutum est hominibus semel mori.* — Les deux autres mausolées sont de l'autre côté du chœur. Celui de l'évêque Van den Bosch montre ce prélat à genoux devant Jésus-Christ ressuscité. C'est l'ouvrage du sculpteur Van Heldeberg. Celui de l'évêque Charles Maes le représente couché sur sa tombe et vêtu de ses habits épiscopaux. Il est du sculpteur italien Paoli. — L'église souterraine, ou crypte, de Saint-Bavon, est divisée en 15 chapelles, qui renferment pour la plupart des sépultures. Elle fut consacrée, en 941, par l'évêque de Tournay, Transmarus, et entièrement reconstruite en 1228. C'est là que furent enterrés Hubert Van Eyck et sa sœur Marguerite. On n'y célèbre plus la messe ; toutes les familles de Gand dont les noms se trouvent sur ces tombes antiques, sont éteintes aujourd'hui, et les chapelles ne servent plus qu'à enseigner, le dimanche, la doctrine chrétienne aux enfants.

SAINTE-MICHEL. — L'église paroissiale de Saint-Michel fut commencée en 1445, sur l'emplacement d'une chapelle, succursale de Notre-Dame d'Akkerghem ; mais il paraît que les premiers travaux s'exécutèrent avec beaucoup de lenteur, car elle n'a presque rien à l'extérieur de l'architecture du XV^e siècle. La belle tour carrée, qui devait avoir 400 pieds de haut, n'a jamais été achevée, et nous croyons que l'art n'y a point fait une grande perte, s'il est vrai que le modèle exposé dans l'intérieur de l'église soit celui que l'on aurait suivi. La république française dépouilla l'église de Saint-Michel de tous ses ornements chrétiens. L'édifice, entièrement mis à nu, en 1791, fut inauguré comme temple de la

Raison, et l'on plaça sur l'autel une statue de la déesse de la Liberté, aux pieds de laquelle se firent les mariages dits *devant la loi*. L'église fut rendue, en 1802, au culte catholique; mais la plupart des tableaux et des objets d'arts ne se retrouvèrent plus; quelques chapelles sont restées dépouillées, d'autres ont été décorées de tableaux modernes. — La deuxième chapelle, en entrant par le grand portail, renferme un tableau de Van Oort, représentant la Guérison d'un malade par l'intercession de la Vierge. — La troisième a pour tableau la Vierge pleurant la mort de son fils, par Vandenneuvel. — Le tableau de la quatrième chapelle est de M. De Cauwer; il représente le Christ rendant la vue aux aveugles. — Dans la nef latérale on montre une Annonciation, de Lens, et une Assomption, de M. François, de Bruxelles. Ces deux tableaux sont ordinairement voilés. — En entrant dans le pourtour du chœur, à droite, la première chapelle renferme une composition de M. De Cauwer, représentant une Ame délivrée du purgatoire, sous la figure d'un adolescent. — Dans la chapelle suivante, on remarque un magnifique portrait de François de Pola, fondateur des minimes, par Ribera, dit *l'Espagnolet*, élève de Michel-Ange. Ce portrait est très-noir, et comme il est fort mal placé, on ne peut distinguer à grand'peine que la figure, qui en est la partie la plus claire. Le tableau qui se trouve à côté, la Vierge sur le croissant, est de Van Cleef. — La chapelle de Sainte-Catherine, qui vient après, possède une belle Assomption, de Crayer. — La quatrième chapelle a deux tableaux: l'un de Philippe de Champagne, dont le sujet est Saint Grégoire enseignant le chant auquel il a donné son nom; l'autre de Langen Jan, la Conversion de saint Hubert. — Le tableau de la cinquième chapelle, par Vandermandel, représente saint Sébastien et saint Charles Borromée. — La chapelle du milieu, derrière le chœur, a pour tableau d'autel une allégorie de Langen Jan, dans laquelle l'Ancien Testament est représenté par Moïse et Aaron, le Nouveau par saint Jean, saint Sébastien et le pape. — Dans la chapelle suivante, qui est la septième, un tableau attire les regards par sa couleur suave, harmonieuse, et son dessin italien, qui tranchent

d'une manière si frappante avec les tableaux de l'école flamande. Il est de M. Maes, dont le talent s'est formé dans la patrie de Raphaël et s'est inspiré de ses chefs-d'œuvre. — La huitième chapelle renferme un assez bon tableau de Langen Jan, le Jugement et la Pénitence de David. — Dans la neuvième, on admire une magnifique Flagellation, de G. Seghers; elle est belle comme un tableau de Rubens terminé; celui de la chapelle suivante, le Martyre de saint Adrien, qui est d'un autre élève de Rubens, Van Thulden, a moins de correction, mais beaucoup plus de la manière large et fougueuse du maître. — La Pentecôte, composition de Crayer, qui figure dans la onzième chapelle, n'est pas des meilleures de ce peintre; elle n'a point l'harmonie habituelle de sa couleur, et le lieu de la scène semble manquer d'air. — La douzième chapelle renferme un grand tableau de Van Dyck, le seul que la ville de Gand possède. Il représente le Christ mourant sur la croix, au moment où un soldat à cheval lui présente une éponge au bout d'une lance. La vierge, saint Jean et sainte Madeleine se tiennent au pied de la croix; dans le haut du tableau, sont des anges qui pleurent la mort du Sauveur. Cette toile est une des plus capitales de Van Dyck; elle a été restaurée avec soin, il y a quelques années. A côté de ce chef-d'œuvre de l'ancienne école, est placé un tableau moderne de Paelinck, peint dans le goût de David; il représente l'Invention de la croix. — En sortant du chœur, on trouve une belle composition de Crayer, dont le sujet est Saint Joseph, saint Bernard et saint Georges adorant la sainte Trinité; puis le Martyre de sainte Barbe, par Vandenneuvel, l'Assomption de la Vierge, par J. Van Balen, et enfin la Fuite en Égypte, par Vandenneuvel. — L'orgue placé à l'entrée de l'église passe pour le chef-d'œuvre de M. De Volder, artiste célèbre pour ces sortes d'instruments. Son dessin, qui veut imiter le style de l'édifice, n'est pas d'un heureux effet, et ne présente ni la majesté, ni le mysticisme de l'architecture gothique.

SAINT-NICOLAS. — L'église succursale de Saint-Nicolas est située sur la place la plus fréquentée de la ville, le Marché-aux-Grains. C'est le plus ancien temple de Gand; il est bâti

en pierres de Tournay, que le temps a noircies, et son architecture est celle du gothique primitif. Une partie considérable de ce vieux monument fut brûlée dans le grand incendie de 1120, et reconstruite immédiatement après sur le même plan. La tour, qui ne date que du commencement du XV^e siècle, fut aussi rebâtie dans le style de l'édifice, ce qui lui a conservé un caractère d'homogénéité peu commun parmi les monuments d'époques aussi différentes. Nous en excepterons cependant le portail, d'ordre ionique, ajouté en 1823. — Ce temple a beaucoup souffert dans les guerres de religion; il servit longtemps d'écurie et de magasin de fourrages. Les tableaux anciens qui le décoraient ont fait place à des compositions modernes de peu d'importance, dont nous citerons cependant les principales. — Dans la seconde chapelle, à droite, en entrant par le grand portail, une Sainte-Famille, par M. Maes, dans le goût italien. L'enfant Jésus est endormi sur les genoux de sa mère; le petit saint Jean vient lui offrir des grappes de raisin, et la Vierge lui fait signe de ne pas troubler le sommeil du divin enfant. — Dans la quatrième chapelle, une Sainte-Trinité, par Leplat, tableau détaché sur clair, d'une bonne couleur. A côté un Saint Jérôme, de J. Janssens. — Dans la deuxième chapelle du chœur, le Samaritain blessé, par N. Roose. L'autel de la Vierge est orné d'un bon tableau de Vandenheuvel. Le tableau du maître autel passe pour le chef-d'œuvre de N. Roose. Il représente le Sacre de saint Nicolas. — Dans la quatrième chapelle du chœur est une belle copie de Rubens, le Christ au tombeau. — La quatrième chapelle après le chœur renferme un tableau de M. Steyaert père, de Bruges, qui représente Saint Antoine prêchant pendant un orage. A droite de la porte d'entrée, un Christ sur la croix, de Rombouts. A gauche, une Descente de croix, par M. De Cauwer. — Les autres tableaux de l'église n'ont rien de remarquable ou sont de peintres inconnus. Sur le pilier qui fait face au tableau de M. Steyaert, on remarque l'épitaphe d'Olivier Minjau, de sa femme Amelbergen Slangen et de leurs trente et un enfants. Ils avaient vingt et un garçons et dix filles. Quand Charles-Quint fit son entrée à Gand, en 1526, il remarqua dans le cortège,

Minjau à la tête de ses vingt et un fils en uniforme, et pour le récompenser de son zèle, comme aussi d'avoir élevé une aussi nombreuse famille, il lui fit assigner une pension. Peu de temps après, au mois d'aôut, une maladie contagieuse importée d'Angleterre, la *suette*, se répandit dans le pays et enleva au malheureux Minjau tous ses enfants l'un après l'autre ; lui-même et sa femme succombèrent avant la fin du même mois. Ils furent enterrés dans le cimetière de Saint-Nicolas, qui autrefois entourait l'église.

SAINTE-JACQUES. — L'églisè paroissiale de Saint-Jacques est située derrière le Marché du Vendredi. Sa fondation remonte au X^e siècle ; elle fut brûlée avec une grande partie de la ville, en 1720 ; mais on ne la reconstruisit que longtemps après. Ce temple n'a rien de remarquable dans son architecture ni dans ses ornements intérieurs. — La troisième chapelle, à gauche, en entrant par le grand portail, renferme deux tableaux de Van Cleef, la Vente, et le Rachat des esclaves. — A droite et à gauche de l'entrée du chœur, figurent deux tableaux modernes, Saint Pierre et Saint Paul, par M. Van Huffel. A l'autel de la première chapelle, dans le pourtour du chœur, une Sainte Barbe, attribuée à Crayer. — Au fond de la nef circulaire, est peint, dans toute la hauteur d'une chapelle, un Jugement dernier, par Van Cleef. Il n'y a rien à louer dans cette vaste composition, ni la peinture, ni les groupes, ni les détails. Les démons sont hideux sans inspirer d'effroi, et d'un burlesque sans esprit. — Le grand tableau du maître autel est de Langen Jan. Il représente le Martyre de saint Jacques, composition médiocre, qui manque d'ensemble et d'harmonie. — On conserve dans le tabernacle un saint ciboire en or massif, du poids de 33 marcs, enrichi de diamants et de perles. — A côté de la chaire à prêcher, où l'on remarque la statue de Saint Jacques, par Van Poucke, se trouve, sur le dernier pilier de la nef, un monument élevé par l'école de médecine de Gand, à la mémoire du chirurgien Palfyn, de Courtrai, célèbre pour l'invention des forceps. La statue est aussi l'ouvrage de Van Poucke. Sur le pilier opposé est la première épitaphe de Palfyn, mort en 1730, à Gand, où il était professeur.

SAINT-SAUVEUR. — C'était autrefois une chapelle dédiée à la Vierge des douleurs, qui faisait partie de l'hôpital des aveugles. Elle fut fondée en 1370, rebâtie après le grand incendie de 1452, et agrandie en 1560. Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'intérieur de cette église, c'est son excessive propreté, qui contraste avec l'aspect sale et noirci de son extérieur. La façade, reconstruite en 1811, est du plus mauvais goût. — La chapelle de saint Joseph, à gauche, en entrant, a pour tableau d'autel une Sainte-Famille, de N. Roose; elle renferme en outre une suite de sept tableaux, représentant la vie de Jésus-Christ, peints par Henri Van Balen. Le tableau de la chapelle opposée est un Christ sur la croix, de Roose. — Les deux autels, à droite et à gauche du chœur, sont décorés de deux tableaux par M. Van Hanselaere, de Gand.

SAINT-PIERRE. — Sur l'emplacement de cette église existait autrefois un temple de Mars. Saint Amand y fonda, au commencement du VII^e siècle, la célèbre abbaye des bénédictins de Saint-Pierre, qui fut détruite par les Normands et rebâtie en 946 par Arnould, comte de Flandre. Le temple qu'on y voit aujourd'hui ne date que de la fin du XVII^e siècle, comme son architecture l'indique assez. Sa position est pittoresque; il s'élève sur l'amphithéâtre qui borde la station du chemin de fer et domine tout le reste de la ville. On y arrive par une belle place, ornement précieux et rare dans ce pays, mais dont le nivellement a fait sacrifier un perron indispensable au caractère de ce monument. — Les principaux tableaux de cette église sont : dans la nef à droite, une Pêche miraculeuse, d'Abraham Janssens; une Nativité, de N. Roose, et deux allégories de Van Thulden, d'après Rubens, représentant le Triomphe de la Religion et de la Foi. — Dans la nef de gauche, une autre allégorie d'après Rubens, par Van Thulden : Luther et Calvin terrassés par la Religion catholique; Saint François-Xavier dans les Indes, par le même, et le même sujet par N. Roose. — Dans la chapelle du fond de la nef, à droite, se trouve un tableau de G. Seghers, le Christ guérissant un aveugle; l'autel est surmonté d'une figure du Père éternel, par Van Poucke. Dans celle de gauche, une

belle composition de Crayer, l'Écuyer de Tottila, roi des Goths, reconnu par saint Bernard. Sur le mur latéral, la Résurrection de Lazare, par G. Seghers.

SAINTE-MARTIN. — L'église succursale d'*Akkerghem* ou de Saint-Martin, sur la rive gauche du canal de la Coupure, fut consacrée vers le milieu du X^e siècle. Elle essuya deux violents incendies, dans le XII^e et dans le XVI^e siècle; les calvinistes achevèrent de la détruire, en épargnant cependant le clocher. On la reconstruisit, en 1616, au moyen d'un impôt sur le vin. Ce temple, remarquable par une très-grande propreté, possède une Résurrection qui passe pour un des chefs-d'œuvre de Crayer.

SAINTE-ÉTIENNE, ancienne église des augustins. — L'église succursale de Saint-Étienne appartenait autrefois à un couvent des augustins, fondé, en 1299, par l'ancienne famille de Borluut, et vendu, en 1582, par les calvinistes. La chapelle de Saint-Augustin fut reconstruite en 1607: les bâtiments du couvent sont en partie occupés aujourd'hui par l'académie royale de peinture et de dessin. L'église a été brûlée au commencement de l'année dernière. On a pu sauver deux compositions de Crayer, dont l'une représente un Groupe de saints et de saintes, et l'autre Saint Nicolas distribuant des pains aux pauvres.

SAINTE-ANNE. — Elle portait autrefois le nom de chapelle de Sainte-Catherine, et dépendait de la paroisse de Saint-Jean. Cette église, située dans la rue des Violettes, est une des plus anciennes de Gand: en 1203, elle obtint du saint-siège des indulgences particulières. On la reconstruisit en 1644. Elle ne renferme rien qui mérite d'être remarqué.

LE GRAND BÉGUINAGE de Gand, situé dans la rue de Bruges, fut fondé par la comtesse Jeanne de Constantinople, en 1234, et sa première chapelle bâtie en 1242, à la condition de payer une rente à l'abbaye de Saint-Bavon. L'église actuelle, construite dans le XVII^e siècle, se fait remarquer par sa propreté; le tableau du maître autel, qui représente une Descente de croix, et une bonne composition de l'école de Rubens. La communauté se compose de 600 religieuses qui

se réunissent tous les jours à l'heure des offices. C'est surtout alors que l'église mérite d'être vue.

LE PETIT BÉGUINAGE fut fondé par la même princesse Jeanne de Constantinople et sa sœur Marguerite, sur le Pré vert, en 1234, en faveur des jeunes personnes que leur pauvreté empêchait d'entrer dans les cloîtres. Il forme également un quartier séparé, et renferme environ 400 béguines.

ORATOIRE DES DOMINICAINS. — La construction de cet oratoire, situé près de l'église de Saint-Michel, remonte au XIII^e siècle. On y admire une voûte en bois, de 60 pieds de largeur, construite vers 1700, par un religieux de la maison, frère Romain, qui fut appelé à Paris par Louis XIV, sur le bruit de sa réputation, pour achever le Pont-Royal, dont l'architecte avait mal pris ses mesures. Les tableaux qui ornent les chapelles méritent peu d'attention. Une partie du couvent, supprimé en 1796, a été vendue à des religieux qui l'habitent encore, et qui officient dans l'habit de l'ordre des dominicains. Le célèbre peintre Gaspard de Crayer est enterré dans l'église.

Les autres monuments religieux de Gand, sont : l'*Oratoire des Carmes déchaussés*, vers le milieu de la rue du Bourg ; l'*Oratoire des Carmes chaussés*, dans la rue Longue du Château ; l'*Oratoire de Notre-Dame de Schreybooms*, près de la porte de Courtrai ; le *Temple Protestant*, rue des Violettes, autrefois attenant au couvent des Capucins. — Ces monuments ne renferment rien qui mérite l'attention des artistes ou des étrangers.

HOTEL DE VILLE. — La façade de l'hôtel de ville est son côté le moins beau. C'est une suite monotone de colonnes classiques, rangées sur trois étages, et superposées à la manière de Vignole, le dorique, l'ionique et le corinthien. La partie gothique de l'hôtel de ville se trouve dans la rue Haute-Porte : elle fut commencée en 1481, vers les dernières années de l'ogive. On ne l'y trouve plus qu'arrondie, déguisée par des ornements plus modernes dans ce moment de transition, et l'on voit déjà s'y glisser quelques petits cintres aplatis ou surbaissés, qui font présager la renaissance. Ce mélange des deux styles est néanmoins fondu, harmonisé avec une

grâce parfaite. Vers le milieu de cette façade latérale, une cage d'escalier, formée par trois côtés saillants d'un octogone, vient y faire diversion par ses lignes hardies et la couper verticalement. Il est fâcheux que cette partie même du monument n'ait jamais été achevée; la triste colonnade y fait suite jusqu'à l'angle de la petite rue. A l'angle qui donne sur la place, est suspendue une jolie tourelle qui s'accorde avec l'escalier en saillie. Un escalier en pierre, grossièrement construit, il y a quelques années, conduit dans un vaste vestibule, qui remplace une suite de salles démolies pour la première entrée de Napoléon. Au-dessus est la salle du Trône, qui sert aux cérémonies publiques, aux distributions de prix et aux expositions de l'industrie du royaume. On montre, dans une des salles de l'hôtel de ville, un beau portrait peint par Paelinck, représentant le citoyen Faypout, que nous avons cité dans l'histoire de Gand, et une médiocre composition de Mathieu Van Brée, le Prince d'Orange intercédant auprès des factieux, en 1577, pour les catholiques opprimés.

BEFFROI. — Parmi les principaux privilèges accordés dans l'établissement des communes, on comptait celui d'établir un beffroi pour rassembler les bourgeois au son de la cloche et pour découvrir au loin l'approche de l'ennemi. La commune de Gand, constituée par Philippe d'Alsace, en 1178, commença, en 1183, la construction de son beffroi. Il est carré et construit en pierres de Tournay; cinq tourelles ou clochers en bois peint le surmontent. Celui du milieu contient une cloche qui pèse 11,000 livres; les quatre autres renferment un des meilleurs carillons du pays. Le clocher du milieu supporte un énorme dragon de cuivre doré, qui sert de girouette. Il est plus gros qu'un bœuf. On prétend qu'il fut enlevé, du temps des croisades, par les Brugeois, à l'une des mosquées de Constantinople, et que les Gantois le prirent à leur tour aux Brugeois dans les guerres civiles du XV^e siècle. Aux jours de grande réjouissance, ce dragon est quelquefois éclairé par des torches, et sa gueule lance des fusées dans les nues. Pour célébrer la naissance de Charles-Quint, on avait établi une galerie de cordages entre le sommet du

beffroi et celui de la tour de Saint-Nicolas ; les bourgeois traversèrent, pendant plusieurs jours, cette promenade aérienne, que l'on illuminait la nuit avec des torches et des lanternes. — Le bas de la tour est une prison provisoire de la ville, que l'on nomme le *Mamelokker*, parce qu'on y voit au-dessus de la porte d'entrée, un bas-relief colossal et grossier, représentant une femme qui allaite un vieillard. Le bâtiment gothique qui est auprès, servait autrefois de halle ; c'est aujourd'hui la salle d'armes de la confrérie de Saint-Michel.

CHATEAU DES COMTES. — Le château du Vieux-Bourg (*Oudenbourg* ou *s'Gravensteen*), fut bâti vers 867, par Baudouin Bras-de-Fer, premier comte de Flandre. Il n'en reste plus que la porte principale, flanquée de deux tours crénelées, qui furent élevées en 1180, par Philippe d'Alsace. Les comtes de Flandre quittèrent ce château pour le palais de la *Cour des Princes*, commencé par Louis de Maele, où naquit Charles-Quint, et dont il ne reste que quelques débris. Plus tard, l'ancien château des comtes servit de prison, et l'on exécuta les criminels devant la porte que nous voyons aujourd'hui. Il fut ensuite donné pour résidence à la cour spirituelle de l'évêque de Tournay, puis à la cour féodale du *Vieux-Bourg*, et enfin vendu, en 1796, au sieur Brisemaille, lequel établit une fabrique dans ces ruines vénérables, que la ville de Gand aurait dû tenir à honneur de conserver. Les maisons d'habitation, construites depuis cette époque, déguiseraient le frontispice de l'ancien château, si les yeux n'y étaient naturellement attirés, par quelques peupliers verts qui croissent dans un reste de terre, au haut des vieilles tours, et dont les têtes dépassent les créneaux de la plate-forme.

HÔTEL DU GOUVERNEMENT. — C'est un édifice moderne, qui a changé souvent de destination. Il remplaça la maison de Nicolas Triest, seigneur d'Hauweghem, achetée par ordre de Charles-Quint pour servir d'habitation au prévôt de Saint-Bavon, lorsque le chapitre collégial fut transféré à l'église de Saint-Jean. Cette même maison fut donnée, en 1581, au prince Guillaume d'Orange, qui aida plus d'une

fois les Gantois dans leur grande lutte contre l'Espagne ; elle avait alors un souterrain qui communiquait avec l'Escaut et que l'on a comblé il y a peu d'années. La cour de Saint-Bavon, c'est ainsi qu'on l'appelait encore, fut habitée, après quelques changements, par les archiducs Albert et Isabelle, puis par l'évêque de Gand, Antoine Triest, ce qui lui fit donner le nom de Palais Épiscopal. Après la révolution française, il servit de préfecture et de logement à tous les souverains qui passèrent par Gand ; enfin, il est occupé aujourd'hui par le gouverneur et par les administrations de la province. Dans l'aile gauche se trouve la salle des archives, voûtée, sur une longueur de 100 pieds, et fermée par des fenêtres en fer qui la mettent à l'abri de l'incendie.

BOUCHERIES ET MARCHÉS. Sous Charles-Quint, l'état de boucher était à Gand concentré dans quatre grandes familles, appelées : Van Melle, Vanloo, Minne et Deynoodt ; elles obtinrent de ce prince que leurs descendants en ligne droite fussent seuls admis à exercer ce métier, et le privilège ne contribua pas peu à augmenter leur puissance et leur richesse. L'empereur, dit une tradition populaire, ne dédaigna pas de mêler son sang à celui de ces familles roturières ; aussi prirent-elles le nom de *Prins kinderen* (enfants du prince, princes du sang), que se donnent encore les bouchers de nos jours. Ils avaient leur chapelle attenante au bâtiment de la boucherie, leur bannière dans les cérémonies publiques, le droit de présence à l'inauguration des souverains et celui de leur servir de garde d'honneur. — Il y a à Gand deux boucheries : *la grande Boucherie*, située sur le Marché-aux-Herbes, le long de la Lys, bâtie vers la fin du XIV^e siècle, et *la petite Boucherie*, établie dans l'ancienne chapelle des tisserands en laine, rue Courte-du-Jour. Le derrière de cette chapelle existe encore.

Sur la place de l'ancien palais des Comtes, on remarque une assez belle façade qui sert d'entrée au *Marché au Poisson*. Elle fut construite, en 1689, sur les dessins d'A. Quéllyn. Son style et ses ornements sont parfaitement appropriés à sa destination. Ce monument est surmonté d'une statue colossale de Neptune, debout sur son char attelé de deux

chevaux marins, tenant d'une main son trident redoutable, tandis que de l'autre il semble accorder sa protection à la ville. Au-dessous, règne un attique circulaire, orné, de chaque côté, d'un dauphin de marbre blanc; à droite et à gauche de la grille d'entrée, sont couchées deux figures colossales, l'Escaut et la Lys, appuyées sur leurs urnes fluviales.

LE MARCHÉ DU VENDREDI est une grande place carrée, ainsi nommée du jour de la semaine où s'y tient le marché. C'est là que se sont passées ces déplorables scènes dont la turbulente population de Gand a ensanglanté son histoire. L'édifice flanqué de deux tourelles, que l'on remarque à l'ouest de la place, est l'ancien hôtel de la famille Uytenhove. Celui qui fait face à la petite rue du Serpent, servait à mesurer les toiles; on y voit une rampe circulaire en fer, appelée *lynwaed ring*, où l'on expose encore au blâme public les pièces de toile défectueuses qui ont été frauduleusement vendues pour bonnes. En 1600, on éleva à la mémoire de Charles-Quint, au milieu de cette place, une colonne qui fut démolie en 1796. Le musée de Gand conserve deux vieilles toiles qui représentent le Marché du Vendredi tel qu'il était au XVII^e et au XVIII^e siècle.

LE MARCHÉ AUX GRAINS, devenu le centre de la ville, a hérité du bruit et du mouvement qui animaient autrefois le Marché du Vendredi, et qui, plus tard, iront se porter sans doute aux abords du chemin de fer. Il est entouré de nombreux hôtels, de bureaux d'omnibus et de messageries. Derrière le Marché aux Grains, sur la Lys, se trouvent plusieurs vieilles maisons, entre autres celle dite *des Bateliers*, dont les étrangers n'examineront pas sans intérêt l'architecture moyen âge.

MAISON CENTRALE DE DÉTENTION. — C'est un monument remarquable de la prudence des administrateurs de la Flandre. Fondé par Marie-Thérèse, en 1772, et considérablement agrandi par le roi Guillaume, ce vaste établissement s'étend sur un immense octogone, divisé en huit triangles dont les sommets aboutissent à une cour centrale. Il est situé sur la partie du canal de Bruges qui, sous le nom de *Coupure*, sert de promenade publique. Le système pénitentiaire de

cette maison est l'objet d'une constante sollicitude de la part des hommes éclairés à qui le gouvernement a confié cette mission philanthropique; des commissaires ont été envoyés de tous les pays pour en étudier les plans, et l'Angleterre, les États-Unis, la Prusse, l'ont imité. — Les permissions pour visiter la maison centrale de détention se délivrent au bureau de la première division du gouvernement provincial.

HÔPITAUX ET HOSPICES. — L'administration des hospices civils est confiée à une commission composée de cinq membres nommés par le conseil de régence. Les hospices possèdent cinq établissements destinés aux malades et desservis par des sœurs hospitalières et des béguines : l'*Hôpital de la Byloque*, derrière l'Entrepôt; le *petit Hôpital Saint-Jean*, dans la rue de Bruges, créé en 1834; l'*Infirmerie Saint-Laurent*, sur le Marché au Poisson; les *Infirmeries des deux Béguinages*. — Deux établissements servent d'asile aux vieillards indigents et septuagénaires des deux sexes : l'*Hospice de Miséricorde* pour les hommes, au local de la Byloque; l'*Hospice Saint-Antoine*, sur le quai de la Lieve. Les *Aliénés* ont aussi deux hospices séparés, celui des hommes, rue d'Angleterre, et celui des femmes, rue des Violettes. Ils renferment tous deux des cours spacieuses, plantées d'arbres qui tempèrent l'ardeur du soleil. Les convalescents y sont séparés des aliénés en traitement; les monomaniaques et les aliénés tranquilles y sont éloignés des turbulents et des furieux; un corps de logis particulier renferme les aliénés qui appartiennent à la classe aisée; on permet à quelques-uns de se promener en ville avec un suivant. — L'*Hôpital militaire*, dont les bâtiments sont vastes et bien aérés, est établi près de l'église d'Akkerghem, dans l'ancien monastère des sœurs de Deynze, supprimé en 1794.

LE PALAIS DE L'UNIVERSITÉ est un édifice classique, d'un style parfaitement pur, à qui il ne manque qu'une situation plus convenable et isolée, au lieu de tenir à des constructions très-ordinaires. Sa façade est composée de huit colonnes d'ordre corinthien, dans les proportions du Panthéon de Rome, et dont les chapiteaux ont été moulés sur ceux des temples d'Antoine et de Faustine. Un fronton de M. de Cal-

loigne représente le gouvernement, sous les traits de Minerve, distribuant à la ville de Gand des faisceaux académiques. Le péristyle ne s'aperçoit malheureusement que lorsqu'on vient à passer dans la rue de l'Université. — La principale salle du palais est celle qu'on appelle *salle de Promotion*. Elle est circulaire et décorée d'un pourtour de huit colonnes corinthiennes, en stuc blanc poli. Cette colonnade forme un magnifique rang de loges pour les cérémonies publiques et les concerts, qui n'ont pas de plus splendide théâtre. Ces loges s'augmentent au besoin d'un rang inférieur, formé par les piédestaux des colonnes, qui s'ouvrent et se ferment au moyen de panneaux à coulisses. Le milieu de la salle, disposé en amphithéâtre, est garni d'une estrade et de gradins. Au premier étage de l'ancien bâtiment se trouve le muséum d'histoire naturelle, qui renferme un riche cabinet d'anatomie comparée. Une salle est consacrée aux instruments de physique et à des modèles de machines, pour les leçons d'arts et métiers. Les études de l'université de Gand sont divisées en quatre facultés : la première, de Droit; la seconde, de Médecine; la troisième, des Sciences; la quatrième, de Philosophie et Lettres. Un arrêté récent vient d'y adjoindre une école de Génie civil. — La *bibliothèque publique* de l'université est actuellement située dans l'église de l'ancienne abbaye des bénédictins de Baudeloo. Elle se compose d'environ 60,000 volumes, parmi lesquels se trouvent des manuscrits très-précieux provenant d'abbayes supprimées. On y montre une Bible, chef-d'œuvre de calligraphie; elle a été écrite au XIII^e siècle, sur du parchemin tellement fin, que le tout forme à peine un volume in-12 ordinaire. La bibliothèque est ouverte au public tous les jours, excepté les dimanches et fêtes, depuis 9 heures du matin jusqu'à midi, et depuis 2 heures jusqu'à 5 heures du soir. — Le *Jardin Botanique* fut fondé en 1797, dans l'ancien jardin de la même abbaye, par le professeur Bernard Coppens; c'est le plus beau de la Belgique. En 1829, M. Roelandt y construisit une belle orangerie, dont les serres chaudes contiennent les richesses végétales de toutes les parties de la terre. Une partie du jardin est spécialement

consacrée à l'étude de la botanique d'après le système de Jussieu. On cultive dans le jardin botanique environ 8,000 espèces appartenant à près de 1,000 genres.

CASINO. — La société de Botanique et celle de Musique, sous l'invocation de sainte Cécile, se sont réunies pour construire, à leurs frais, un Casino dont elles ont confié l'exécution à M. Roelandt, à qui Gand doit ses plus beaux édifices modernes (1). Un vaste jardin, ouvert en plusieurs endroits sur la promenade de la Coupure, s'étend devant la façade du Casino, pour servir de promenade à ses membres. La société de Botanique et d'Agriculture de Gand date du 28 novembre 1808. Son but est de concourir aux progrès de l'agriculture, de l'économie rurale et de l'horticulture; d'encourager la culture des plantes indigènes les plus utiles, de naturaliser celle des plantes exotiques, et de répandre le goût des études botaniques. Elle a puissamment contribué à faire revivre, dans les deux Flandres, le commerce des plantes, que ces provinces exerçaient presque exclusivement au XVI^e siècle. La première en Europe, elle a institué ces intéressantes expositions de fleurs, dont toutes les villes de la Belgique ont suivi l'exemple. Celles de la société ont lieu au Casino deux fois par an : au mois de février et au mois de juin. Six médailles sont distribuées annuellement, dont deux en or aux plantes les plus récemment introduites.

GALERIES ET COLLECTIONS PARTICULIÈRES. — Gand possède de nombreuses collections, dont les propriétaires se font un plaisir d'offrir l'entrée aux amis des arts. Celle de M. Schamp, rue des Champs, est une des plus célèbres de l'Europe. Il n'y manque pas un maître des écoles flamande ou hollandaise, et l'on y voit des originaux précieux dont quelques musées n'ont que des copies. — Le cabinet de M. Van Saceghem, rue aux Draps, renferme aussi des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres. — M. Coninck, rue Courte-des-Marais, a une riche collection de tableaux, dessins, gravures, médailles,

(1) M. Roelandt a commencé l'année dernière la construction d'un Grand-Théâtre et d'un Palais de Justice, dont les plans promettent deux nouveaux chefs-d'œuvre.

antiquités, etc. — M. Vanderkerkhove de Try, collection de tableaux. — M. Delbecq, près l'hôtel de ville, gravures anciennes et modernes. Cette collection existe depuis de longues années; Decamps en parle longuement, dans son Voyage en Belgique. — M. Goet-Gebuer, collection nombreuse de gravures et de dessins; elles sont toutes relatives aux anciens monuments du pays, et aux maisons dont l'architecture est remarquable; c'est le cabinet d'un architecte. — M. Borluut de Nortdonck, Place d'Armes, collection de tableaux, dessins, bibliothèque. — M. Brisart, rue Longue des Violettes, collection de gravures anciennes, manuscrits, etc. — M. d'Huyvetter, rue Haute-Porte, cabinet remarquable d'antiquités, etc. — M. Benoni Verhelst, rue Basse, superbe cabinet d'histoire naturelle, antiquités, tableaux, dessins, etc. — M. E. Regnault, rue de l'Université, collection d'environ 400 éventails, cabinet de médailles, antiquités, etc. — M. Versturme-Roegiers, rue de la Tour Rouge, collection d'estampes anciennes et modernes, cabinet de médailles et tableaux. — Madame Vandewoestyne, rue Longue du Marais, cabinet de médailles et tableaux. — Madame la douairière d'Hane de Steenhuyse, rue des Champs, cabinet de tableaux, médailles, et collection d'histoire naturelle. — M. Van Alstein, rue des Sœurs-Noires, collection de médailles, tableaux; riche bibliothèque, surtout pour les langues orientales.

ACADÉMIE ET MUSÉE, rue Sainte-Marguerite. — Cette institution, fondée en 1751, par un peintre nommé Marissal, reçut, en 1771, de l'impératrice Marie-Thérèse, le titre d'Académie Royale. Le bâtiment actuel fut construit en 1738 pour servir de collège aux augustins, dont l'église est voisine; on le donna à l'académie en 1804. Plus de 600 élèves y suivent les cours de dessin, de peinture, de sculpture et d'architecture; un professeur d'anatomie y enseigne en outre les principes d'anatomie dont la connaissance est indispensable au peintre et au sculpteur. L'établissement possède une belle collection de plâtres d'après les antiques, moulés à Paris sur les marbres de Florence et de Rome, avant qu'ils fussent restitués aux musées de l'Italie. La galerie de tableaux

occupe le second étage. Elle renferme près de 150 tableaux, provenant des abbayes et couvents supprimés à Gand et dans la province. Le public n'y est admis que depuis le 1^{er} mai jusqu'au 30 septembre de chaque année, de 11 heures jusqu'à 2 ; mais les étrangers peuvent la visiter tous les jours, en s'adressant au concierge.

CANAL DE GAND A OSTENDE. — Il fut creusé en 1612 et 1613. Son cours est d'environ 15 lieues ; il est alimenté par les eaux de la Lys, avec laquelle il communique, à Gand, au moyen d'une écluse. Il porte des navires de 60 à 100 tonneaux. Une barque très-commode fait, toutes les nuits, dans la belle saison, le trajet de Gand à Bruges et retour. On y trouve une très-bonne table et d'excellents lits.

Tronchiennes ou *Drongen*, à une lieue O. de Gand, sur la Lys, est traversé par la route de Gand à Deynze. C'est un village très-ancien, appelé dans les anciennes chartes latines *Truncinium*. Il y avait déjà une église établie par saint Bazin, lorsqu'au VII^e siècle, saint Amand y fonda une communauté de prêtres séculiers. Suivant la chronique de Saint-Bavon, citée par Meyer, il y eut, vers l'an 633, un château sur les bords de la Lys, à l'endroit où le monastère fut bâti. Cette abbaye fut ruinée par les Normands, en 851. On a trouvé, en 1789, sur le territoire de Tronchiennes, de précieuses antiquités romaines. Les bâtiments où se trouve aujourd'hui la fabrique de garance de M. Verplanke, étaient ceux d'une ancienne abbaye des Prémontrés.

Oostaker, à une lieue N. de Gand, possède de nombreux châteaux et maisons de campagne ; les plus remarquables sont : le château de M. le comte de Courtebonne, qui renferme un cabinet de tableaux et dont le parc est magnifique, celui de l'avocat Massez, près du canal de Terneuzen, et la jolie maison de campagne de M. Duval, où l'on cultive une riche collection de fleurs et de plantes exotiques.

Lovendeghem, sur la route de Gand à Bruges, à 2 lieues O. de Gand. Près du village on remarque le château de M. Dons, baron de Lovendeghem, bâtiment d'une construction très-ancienne et entouré d'eau ; on y arrive par une ma-

gnifique avenue de près d'une demi-lieue de longueur, et plantée de six rangées d'ormes et de hêtres.

Maldegheem, sur la même route, à 5 lieues de Gand. On y voit le château ruiné des anciens seigneurs de Maldegheem.

DEYNZE, chef-lieu de canton, à 4 lieues de Gand, sur la Lys, est traversé par les routes de Gand à Courtrai, et d'Audenarde à Thielt. Cette petite ville est très-ancienne; on l'appelait autrefois *Douza*. Les Normands la ravagèrent en 880. En 1625, Philippe IV, roi d'Espagne, érigea la terre de Deynze en marquisat, en faveur de Diego Mexia de Gusman, qui la revendit, en 1632, à Florent de Mérode. Deynze a deux églises dont la principale est bâtie en pierres dures, d'un gothique très-ancien. Pop. 3,800 habitants.

Bacht-Maria-Leerne, chef-lieu de canton à 3 lieues 1/2 de Gand, sur la Lys. Il possède le château de Oydonck, à M. Dubois, une des plus anciennes et des plus belles constructions du pays. Il est entouré de larges fossés qu'on traverse sur un pont-levis, et flanqué de cinq grandes tours. Le parc est magnifique.

Cruyshautem, commune et chef-lieu de canton à 4 lieues 1/2 de Gand, sur la route de Deynze à Audenarde. On y voit un ancien château, flanqué de quatre tours, qui appartient au comte Vandermeere.

Waneghem, sur la route d'Audenarde à Deynze, à 4 lieues 1/2 S.-O. de Gand. On a trouvé dans ce village, en 1804, les fondements et les ruines d'un vieil édifice, dans l'enclos d'une ferme qui porte le nom de *Heuver-huys* (chef-lieu), titre qui lui était déjà attribué en 1232. Une abbaye de Saint-Germain-des-Prés existait autrefois près de l'endroit où est situé aujourd'hui le beau château de M. de Baut de Boismon.

TERMONDE, ville fortifiée, chef-lieu du 2^e arrondissement, est située dans la position la plus favorable, au confluent de la Dendre et de l'Escaut (en flamand *Dendermonde*, bouche de la Dendre) à 6 lieues de Bruxelles, au milieu des principales villes du pays, avec lesquelles elle communique par le chemin de fer.

L'origine de Termonde, si l'on en croit les annales de Tongres, est antérieure à Charlemagne. Il paraît certain que cette ville existait avant l'invasion des Normands. Le roi de France, Philippe de Valois, acheta de ses deniers la ville et le territoire de Termonde qui relevaient autrefois de l'Empire ; il les donna, en 1347, au comte Louis de Maele pour engager le jeune prince à épouser Marguerite de Brabant, au lieu de la fille du roi d'Angleterre. En 1368, sous le gouvernement du comte Louis, l'enceinte de la ville fut agrandie. La citadelle ne fut construite qu'en 1584, par les ordres du duc de Parme. En 1667, Louis XIV vint assiéger Termonde avec cinquante mille hommes, mais il fut obligé de se retirer devant la rupture des écluses. Le général Churchill, frère du duc de Marlborough, fut plus heureux; il s'en empara le 5 septembre 1706, après six jours de tranchée ouverte, et toute la garnison fut faite prisonnière de guerre. En 1745, Termonde tomba au pouvoir des Français. Les fortifications et la citadelle ont été réparées depuis et sont aujourd'hui dans le meilleur état. La population de Termonde est de 8,000 habitants. On y compte quatre églises, ornées de quelques bons tableaux; cinq chapelles, un hôtel de ville assez remarquable, un hospice d'aliénés, une maison d'orphelins, un collège et une prison. Elle est le siège d'un tribunal civil de première instance. — Lorsqu'on répara le grand pont, les ouvriers trouvèrent, à la profondeur de quelques pieds, une petite statue de Mercure, en bronze. On a découvert, à diverses époques, des médailles de bronze et d'argent, et un dragon de fer. — Les habitants de Termonde sont grands amateurs de tableaux; on peut y visiter plusieurs galeries particulières. David Teniers a longtemps habité cette ville et s'y est marié; sa maison existe encore dans la rue de l'Église: on y conserve une fresque peinte sur la cheminée d'un salon par ce maître original.

Huyssse, village très-ancien, à 4 lieues S.-O. de Gand, sur la route d'Audenarde. Meyer en parle dans ses annales, sous l'an 877. On y a trouvé des médailles aux effigies de César Trajan, de Vespasien et de Commode. On remarque près de Huyssse le château de M. le baron Dellafaille.

Appels, à une demi-lieue de Termonde, sur la rive droite de l'Escaut, dans une riante position. — Vers la fin du XVII^e siècle un juif y acheta, pour quelques aunes de drap, une pierre brillante qu'un laboureur avait trouvée suspendue à une chafne de métal. C'était un gros diamant qui fut vendu au grand sultan pour une somme considérable.

Alost, en flamand *Aelst*, ancienne capitale de la Flandre impériale, sur la Dendre et sur la route de Gand à Bruxelles, à 6 lieues de l'une et de l'autre ville, est aujourd'hui chef-lieu de deux cantons. C'est une ville très-commerçante; sa population est de 15,000 habitants. — Alost doit son origine à un château fort bâti par les Goths en 411. C'est à l'année 1046 que commence la succession des comtes d'Alost, qui obtinrent des comtes de Flandre à titre bénéficiaire, la plus grande partie du pays d'Eenham, dont, après la ruine du château de ce nom, Alost devint la capitale. Ce comté comprenait une grande partie de l'ancien Brabantum. Il exista pendant plus d'un siècle sous six comtes, et fut réuni à la Flandre par Philippe d'Alsace, en 1175. Ce prince, dès la première année de son avènement à ce comté, affranchit les habitants d'Alost du droit de *morte-main* (1). — La ville fut dévorée presque entièrement par un incendie, en 1360; elle fut deux fois ravagée par la peste, en 1485 et 1580. Les révoltés la surprirent en 1576 et la saccagèrent. En 1582, le duc d'Alençon, frère de Henri III, roi de France, que les états des provinces confédérées avaient appelé à leur secours, s'en empara. Elle fut prise ensuite par les Anglais, qui la vendirent au duc de Parme. Turenne vint, en 1667, pour Louis XIV, mettre le siège devant Alost, qui se rendit le quatrième jour. Les Français l'abandonnèrent aux alliés après la bataille de Ramillies, en 1706. — On a découvert plusieurs fois à Alost des médailles et des antiquités romaines. — L'hôtel de ville,

(1) Après la mort de chaque vassal, le meuble le plus précieux de sa maison appartenait au souverain. Les héritiers pouvaient le racheter en coupant la main du mort pour l'offrir à leur seigneur en signe de servitude. Les nobles et les prêtres étaient exempts du droit de *morte-main*.

édifice gothique bâti en 1200, est remarquable par son état de conservation. Alost a quatre églises et autant de chapelles; la collégiale de Saint-Martin, en partie consumée par les flammes, en 1605, a été bâtie par l'architecte de la cathédrale d'Amiens. On y admire une des bonnes compositions de Rubens, représentant Alost ravagée par la peste. Dans la chapelle de Saint-Sébastien on voit le mausolée du célèbre imprimeur, Thierry Martens, qui naquit à Alost en 1453. La ville possède un magnifique collège, une académie de dessin, deux hospices et deux prisons. Alost fait un grand commerce de toiles.

Wetteren, chef-lieu de canton, et station du chemin de fer entre Gand et Termonde; c'est un village heureusement situé, et entouré de nombreuses maisons de campagne. Il y a une fabrique de poudre à canon; sa population, y compris les hameaux, dépasse 8,000 habitants.

LOKEREN, ville très-commerçante, à 4 lieues de Gand, sur la petite rivière la Durme, qui lui sert de canal de communication avec Anvers par l'Escaut. Il s'y tient, tous les mercredis, un marché de grains très-fréquenté. La commune de Lokeren est, après celles de Gand et de Saint-Nicolas, la plus peuplée de la Flandre orientale. En 1774, le nombre des habitants était de 10,050; au 1^{er} janvier 1839, il dépassait 17,000. Lokeren possède un grand nombre de manufactures de tissus. Il s'y fabrique annuellement 4 à 500,000 aunes de toiles, cotonnades et coutils. Un million d'aunes de toiles sortent tous les ans de ses blanchisseries qui sont très-estimées. — L'église de Lokeren, bâtie au XVII^e siècle, est d'une architecture remarquable; la tour est couronnée d'un dôme assez élevé. On remarque dans l'intérieur une belle chaire à prêcher, représentant Jésus au milieu des docteurs, et quelques bons tableaux, parmi lesquels une *Circoncision*, de Verhaeghen. On a découvert, dans les environs de Lokeren, à diverses époques, des médailles qui attestent le séjour des Romains dans le pays.

SAINT-NICOLAS, chef-lieu de canton, au centre du pays de Waes, sur la route de Gand à Anvers, à 4 lieues de cette dernière ville, n'est qu'un immense village, d'origine peu

ancienne, dont la population s'est accrue rapidement, et a plus que doublé depuis un demi-siècle ; en 1788, Saint-Nicolas n'avait encore que 8,000 habitants ; il en compte aujourd'hui plus de 18,000. Il n'y a qu'un très-petit nombre de rues ; larges et régulièrement bâties ; la place du marché est la plus grande du royaume. L'industrie est très-florissante à Saint-Nicolas ; on y fabrique toutes sortes d'étoffes et principalement des mouchoirs de coton. Il s'y tient tous les jeudis un marché très-fréquenté pour la vente de lin et de grains. — Saint-Nicolas a deux églises, dont la principale renferme plusieurs bons tableaux ; un hôtel de ville moderne, où l'on conserve une assez belle composition de Smeyers, qui représente l'archiduc Philippe le Beau qui jure de maintenir les coutumes et privilèges du pays de Waes ; une académie de dessin, une chambre de commerce et une prison.

TAMISE (*Temsche*), chef-lieu de canton, à 3 lieues N.-E. de Termonde, sur la rive gauche de l'Escaut, dans une situation des plus agréables ; on y voit de nombreuses maisons de campagne et un vaste château qui appartient à M. le baron Snoy. Les rues de Tamise sont bien bâties. L'église fondée, en 776, par sainte Amelberge, nièce de Pepin de Landen, renferme plusieurs tombeaux des seigneurs du lieu. Population, y compris les hameaux qui en dépendent, 7,000 habitants (1).

RUPPELMONDE (bouche du Ruppel), sur la rive gauche de l'Escaut, vis-à-vis du confluent du Ruppel, à 3 lieues 1/2 N.-E. de Termonde. L'ancien château de Ruppelmonde, bâti par les souverains de la Flandre, était le lieu ordinaire de détention des grands criminels d'État ; il a été restauré et embelli par les soins du baron de Feltz. Pendant les troubles du XVI^e siècle, les chartes que l'on y avait conservées jusque-là furent transportées à Gand.—Le port de Ruppelmonde est sûr et commode. Population, 2,600 habitants.

Bazele, sur l'Escaut, à 4 lieues N.-E. de Termonde ;

(1) Un bateau à vapeur fait, deux fois par jour, le passage d'Anvers à Tamise, les dimanche, lundi, mercredi, ainsi que les jours fériés. Il s'arrête à Burcht, à Calbeekveer et à Ruppelmonde.

l'église, bâtie en pierres grises, est assez remarquable ; elle renferme quelques bons tableaux de Vandenheuvcl. L'orgue est considéré comme un chef-d'œuvre. On voit à Bazele un château d'architecture gothique dont l'origine paraît remonter au XIII^e siècle. Il était entouré de remparts et de créneaux que le propriétaire actuel (M. le comte Vilain XIII) a fait disparaître et remplacer par un parc magnifique. Le château est percé de croisées dont on a conservé la forme gothique. Les pignons de toits et les angles flanqués de tourelles ont été soigneusement restaurés. Un large canal de 1,400 mètres de long, alimenté deux fois par jour par les eaux de l'Escaut, traverse un vaste jardin dessiné de manière à produire plusieurs points de vue pittoresques. Un nombreux bétail, répandu dans les pâturages d'alentour, ajoute encore au charme du paysage, auquel le propriétaire fait chaque année de nouveaux embellissements. Au-dessus du lac est suspendu, sur deux chaînes de fer d'une longueur de 28 mètres, un beau pont, construit en 1824, sur les dessins de l'ingénieur Visquin.

Waesmunster, à 2 lieues E. de Termonde, sur la route de cette ville à Anvers et sur la Durme ; village très-ancien où l'on a découvert une infinité de médailles romaines et d'autres monuments antiques. Waesmunster a des rues très-régulières et bien bâties. La place du marché est plantée d'arbres ; au centre s'élève un piédestal qui supporte un lion tenant dans la griffe droite un sabre, et de la gauche un écusson aux armes de la commune. L'église paroissiale est vaste ; elle est ornée des tombeaux d'un grand nombre de familles illustres du pays, et son maître autel est décoré d'un beau tableau de Crayer représentant le Crucifiement. Parmi les maisons de campagne qui embellissent la commune, on distingue le château de Bloemendael, bâti en 1618 par M. de Neve, et habité jusqu'à ce jour par ses descendants ; le château de Sombeke, qui appartient au baron de Poepelde ; celui de M. Vermeulen, et enfin le chateau de Ten Rie, propriété de M. Van Doorselaer, où était autrefois l'ancienne abbaye de Croosenberg, démolie vers la fin du siècle dernier. La population de Waesmunster et des hameaux qui l'entourent s'élève à plus de 5,000 habitants.

Saint-Gilles, chef-lieu de canton, à 5 lieues $1/2$ N. de Termonde; ce village ne se compose guère que d'une rue qui a près d'un quart de lieue de longueur, et dont les maisons sont régulièrement bâties. L'église occupe le centre de cette rue : elle est fort jolie et richement ornée à l'intérieur; on y voit plusieurs bons tableaux peints par Otto Venius, G. Seghers, S. Devos, Vandenheuvel, N. Roose, Boyermans, ainsi que les tombeaux de plusieurs familles nobles.

Beveren, chef-lieu de canton, à 5 lieues N.-E. de Termonde, sur la route de Gand à Anvers. Les seigneurs de Beveren brillaient déjà au X^e siècle et furent élevés aux charges les plus distinguées du comté de Flandre. Guillaume de Beveren mourut en Palestine, prince de Galilée et connétable de Jérusalem. On a découvert à Beveren trois médailles romaines dont deux en argent, l'une de Domitien et l'autre d'Adrien; la troisième en or, de Posthume. Cette dernière est très-remarquable. — Les rues de Beveren sont belles et les maisons très-régulièrement bâties. L'église est un beau monument en pierres blanches, dont la tour domine tout le pays de Waes; la croix en cuivre doré qui la surmonte passe pour un chef-d'œuvre. Plusieurs bons tableaux décorent l'intérieur de l'église; on y voit aussi le tombeau d'Adolphe de Bourgogne, mort en 1540, seigneur de Beveren. Parmi les châteaux et maisons de campagne qui embellissent le bourg, on remarque le château antique de Kortwalle, et celui que l'on nomme *het hof ter Saxen*. L'ancien château fort de Beveren n'offre plus qu'un amas de ruines appelé *Cingelberg*. La population de Beveren, y compris les hameaux qui en dépendent, est de plus de 6,000 habitants.

Calloo, sur l'Escaut, à 7 lieues N.-E. de Termonde; son église est très-ancienne; on y voit les tombeaux de plusieurs familles nobles du pays, et de quatre officiers espagnols tués dans les forts de la *Perle* et de *Sainte-Marie*. La population de Calloo, du fort *Liefkenshoek*, de quatre hameaux et d'un grand nombre de maisons disséminées dans les *polders*, forme ensemble une commune de 2,250 habitants. Le fort de *Liefkenshoek*, situé sur la rive gauche de l'Escaut, en face du fort Lillo, fut construit en 1583, par les Anversois, pour

couvrir le passage de l'Escaut, et pris l'année suivante par les troupes du duc de Parme qui ne s'y maintinrent que quelques mois; les environs peuvent être inondés facilement.

Zwyndrecht, vulgairement nommé *la Tête de Flandre*, à 7 lieues N.-E. de Termonde, sur la rive gauche de l'Escaut, vis-à-vis de la ville d'Anvers, avec laquelle les habitants communiquent au moyen d'un bateau à vapeur, toutes les demi-heures. On n'y trouve guère que des auberges. L'église paroissiale est un édifice très-ancien, reconstruit en 1545; on y remarque la boiserie du chœur et quelques bons tableaux; elle renferme le tombeau de la famille des Van Hore, qui étaient autrefois seigneurs de Zwyndrecht. Le fort de la Tête de Flandre est entouré de larges fossés qu'on traverse sur un pont-levis.

AUDENARDE (*Oudenaerden*), ville fortifiée, chef-lieu du 3^e arrondissement, est située au pied d'une montagne, dans une riante vallée que traverse l'Escaut. Cette ville, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, a été longtemps une forteresse importante; on prétend que les Romains y avaient un bureau de péage, et l'on en voit encore les débris au point même où l'Escaut se divise en deux branches à l'endroit qu'on nomme, *het saksken*. C'est une des villes de la Flandre où l'on a découvert le plus de médailles, non-seulement des empereurs romains, mais encore des Gaulois et des premiers rois de France. On lui donne aussi pour origine un fort, bâti par les Goths, l'an 411. Le comte de Flandre, Beaudoin de Lille, y fit construire, en 1053, un château (*burgum*) pour opposer ce boulevard aux entreprises des empereurs. Philippe d'Alsace y fit élever des tours, construire un pont, et étendit aux habitants les privilèges accordés par ce prince aux Gantois. La première constitution leur fut octroyée par la comtesse Marguerite de Constantinople. Les Gantois assiégèrent Audenarde sans succès, en 1452, comme nous l'avons vu dans l'histoire de Gand, mais ils la prirent en 1578. Alexandre Farnèse, duc de Parme, s'en rendit maître en 1581, et la préserva du pillage parce que sa mère y était née. Les Français la prirent en 1658, en 1667 et en 1684.

Près de ses murs se donna, le 11 juillet 1708, la bataille d'Audenarde, où les alliés, sous la conduite du prince Eugène de Savoie et du duc de Marlborough, défirent l'armée française commandée par les ducs de Bourgogne et de Vendôme. Audenarde fut prise et démantelée par les Français en 1745; ses fortifications ont été rétablies depuis. — L'hôtel de ville d'Audenarde, de petite dimension, est un des plus jolis édifices gothiques du pays. Il est malheureusement en mauvais état et son élégante façade aurait grand besoin d'être réparée. A quelques pas devant cette façade, est une fontaine construite par les Français, en 1670, qui accompagne fort bien l'édifice, quoiqu'elle soit d'un style un peu plus moderne. — L'église de Sainte-Walburge, qui est un très-beau monument, a beaucoup souffert du bombardement de 1684, ainsi que celle de Notre-Dame, bâtie en 1110, par Robert de Jérusalem. Il y a, dans l'enceinte du nouveau château, une église protestante. — Le portail de la chambre collégiale des bourgmestre et échevins, est un chef-d'œuvre de sculpture en bois; il a été exécuté en 1530 par Paul Van der Schelden. Audenarde est le siège d'un tribunal de première instance. Sa population est de 5,500 habitants. — Les toiles d'Audenarde sont très-renommées; on en vend annuellement sur ses marchés 20 à 25,000 pièces. — Audenarde est la patrie de Marguerite de Parme, fille naturelle de Charles-Quint; et du peintre Adrien Brauwer.

GRAMMONT (en latin *Geraldi-Mons*, en flamand *Geerards-Bergen*), chef-lieu de canton, à 5 lieues S.-E. d'Audenarde, est situé sur la Dendre qui la partage en haute et basse ville. Cette ville fut fondée en 1068 par le comte Beaudoin de Mons, qui acheta le terrain d'un nommé Gérard, et la fit entourer de murailles. En 1381, Grammont fut pris d'assaut par Gauthier, seigneur d'Enghien, et brûlé pour avoir aidé les Gantois révoltés contre leur souverain, Louis de Maele. Les habitants, au nombre de 5,000, furent tous passés au fil de l'épée. — Grammont possède deux églises, un hôtel de ville, deux hôpitaux, un collège et plusieurs écoles, une prison et un couvent. — La ville haute est bâtie en amphithéâtre au pied d'une montagne qui est la plus élevée du

pays. Du sommet de cette élévation, ou l'on a bâti une chapelle et un calvaire, on jouit du coup d'œil le plus pittoresque et le plus varié. Population, 7,500 habitants.

NINOVE, chef-lieu de canton, à 8 lieues d'Audenarde et 6 de Bruxelles, est située sur la nouvelle route qui joint ces deux villes; elle communique par la Dendre avec Grammont et avec Alost. Ninove doit son origine aux Goths qui, maîtres du pays des Nerviens, bâtirent en cet endroit, en 411, un château pour se garantir des Vandales. On commença à l'entourer de murailles en 1194. Charles-Quint la céda en 1515 aux ducs de Brunswick, et ceux-ci, en 1557, à la maison d'Egmont. Ninove a deux églises, dont l'une, rebâtie en 1718, appartenait à une ancienne abbaye des Prémontrés. Sa population, y compris celle du hameau de Baerkerghem, qui en dépend, est de 4,500 habitants. On y trouve environ 80 fabriques de fil, dont les produits sont renommés dans toute l'Europe. M. Van Sperzeel y possède une riche bibliothèque qui renferme des antiquités et des manuscrits précieux.

RENAIX, en flamand *Ronsse*, chef-lieu de canton à 2 lieues 1/2 S. d'Audenarde, sur la grande route de Gand à Valenciennes, est situé dans une vallée fertile, arrosée par deux petites rivières, fermée à l'est par une chaîne de montagnes et coupée à l'ouest par l'Escaut. On y compte une foule de jolies maisons de campagne; l'ancien château n'offre plus que des ruines. Renaix possède trois églises, deux chapelles, un hôtel de ville, deux hospices et une prison. Sur la place du marché jaillit une fontaine d'eau ferrugineuse. Il se tient à Renaix, tous les mercredis, un marché aux toiles où l'on a vendu jusqu'à 20,000 pièces. La population est de 12,000 habitants.

Sotteghem, chef-lieu de canton, à 3 lieues 1/2 E. d'Audenarde, est situé à 1/2 lieue de la route de Gand à Mons par Grammont. Ce bourg est bien bâti; il possède une église, deux chapelles, un hôtel de ville, plusieurs écoles, une école de dessin, un théâtre et une prison. Population 2,000 habitants. — Le 17 octobre 1804, en reconstruisant l'autel principal de l'église, on découvrit un caveau qui renfermait, ainsi

que l'apprirent les inscriptions, les dépouilles mortelles du comte d'Egmont Lamoral, décapité à Bruxelles le 5 juin 1568. Ce prince possédait la terre de *Vianen*, située sur la route de Grammont à Enghien, et arrosée par la Marcq. Son château a été rasé par le duc d'Albe ; l'emplacement est encore appelé du nom de *Donjon*, quoiqu'on n'y aperçoive plus que les fondements des murailles, l'alignement des fossés et les traces d'un souterrain qui se prolongeait l'espace d'une lieue, jusqu'au château fort bâti sur la hauteur du village de Bieven.

+

FLANDRE OCCIDENTALE.

La Flandre occidentale est bornée au nord par la mer ; à l'est , par la Flandre orientale et la Zélande ; au sud , par la province du Hainaut et par le département français du Nord ; à l'ouest , par le même département et la mer.

Cette province présente l'aspect d'une vaste plaine où l'on rencontre à peine quelques monticules ; le terrain est bas et uni. Seulement vers la mer une longue suite de dunes court parallèlement aux côtes , et vers le sud le sol commence à s'élever en approchant de la France. Les terres y sont généralement sablonneuses et arides vers le nord ; les arbres y sont rares. Vers l'ouest et le sud la qualité du sol est beaucoup meilleure ; on y cultive en abondance des grains , des légumes , du houblon , du lin et du tabac ; les pâturages y sont excellents.

Le tissage et la fabrication des toiles occupent une grande partie de la population. En 1836, il s'est vendu sur les quatre grands marchés de la Flandre occidentale 153,118 pièces, représentant une valeur de vingt millions de francs.

Les principales rivières de la province sont la Lys et l'Yser qui ont toutes deux leur source en France ; l'Escaut baigne une partie de ses limites en la séparant du Hainaut et de la Flandre orientale.

Les villes sont Bruges, Courtrai, Ypres, Ostende, Roulers, Thielt, Poperinghe, Furnes, Thourout, Menin, Nieuport, Dixmude, Warneton, Werwick et Commines.

La province de la Flandre orientale est formée de l'ancien département français de la Lys, dont elle a conservé les limites.

Elle est partagée en 5 arrondissements et 27 cantons. Sa population est de 610,000 habitants ; elle envoie aux chambres 8 sénateurs et 15 représentants.

BRUGES, ville capitale de la Flandre occidentale, est située dans une belle plaine, à la jonction des canaux de l'Écluse et d'Ostende, à 5 lieues de la mer du Nord, 4 d'Ostende, 12 de Gand, et 25 de Bruxelles. Sa latitude est N. 51° 12' 35"; sa longitude E. 0°, 53', 18". — Le territoire de Bruges faisait autrefois partie de l'ancienne Ménapie dont les Flandres se formèrent par la suite, et son nom provient, suivant les meilleurs historiens, d'un pont de bois (*pont*, en flamand *brug*) que traversaient ceux qui se rendaient d'Aldembourg à Rodembourg, et qui était gardé par un château fort. — Le pays connu dès le VII^e siècle sous le nom de Flandre était circonscrit dans les limites du canton qui forma depuis le *Franc de Bruges*. Il était gouverné par des forestiers nommés par les rois de France, et dont le premier, selon les anciennes chroniques, fut Lyderick du Bucq, qui vivait sous Clotaire II. L'histoire de Lyderick et de ses successeurs, jusqu'à Beudoin, surnommé Bras-de-Fer, est enveloppée de ténèbres et chargée de fables. Les auteurs ne s'accordent ni sur leurs noms, ni sur leurs actions, ni sur leur nombre. Beudoin, dit Bras-de-Fer, à cause de ses hauts faits et de son adresse à manier les armes, succéda à son père Odoacre, comme forestier de Flandre, en 837. Il aima la belle Judith, fille du roi de France Charles le Chauve et s'en fit aimer. Cette princesse, que son père voulait forcer d'épouser le roi d'Angleterre, se laissa enlever par Beudoin, et le suivit à Bruges, où elle l'épousa. Le roi Charles, obligé de tourner toutes ses forces contre les Normands qui dévastaient les bords de la Seine et de la Marne, se trouva dans l'impuissance de venger cet affront ; il invoqua les foudres de l'Eglise contre Beudoin, qui fut d'abord excommunié, mais dont le pape, auprès

duquel il alla plaider sa cause, fut ensuite le premier à solliciter la grâce. Le roi de France finit par accorder le pardon aux époux, et ajouta même au territoire de la Flandre, ceux de Courtrai, de Gand, de Terouanne, de Tournay et d'Arras; tout le pays, compris entre l'Océan, l'Escaut et la Somme, fut érigé en comté, et Arras fut désigné pour la capitale. C'est donc à dater de cette époque que les forestiers de Flandre devinrent comtes, et Beudoïn Bras-de-Fer fut par conséquent le premier comte de Flandre. — Beudoïn régna 16 ans et rendit le pays florissant par la sagesse de son administration. Ce prince releva le château dit de Loove, bâti par Lyderick I^{er}, pour résister aux pirates danois et saxons; il entourra de murailles le Bourg, berceau de la ville de Bruges, et y fit construire une chapelle en l'honneur de saint Donat. Il fixa sa résidence à Bruges et y mourut en 879. — La ville fut considérablement agrandie en 1270, par les habitants qui obtinrent à cet effet un octroi de la comtesse Marguerite de Constantinople; elle reçut un nouvel agrandissement en 1531, par octroi du comte Louis de Crécy. Bruges essuya plusieurs incendies également désastreux. Les plus terribles furent ceux de 1184, 1215 et 1280. Ce dernier consuma le Beffroi, qui contenait tous les titres et privilèges de la ville. Le comte Guy de Dampierre, qui cherchait à restreindre ces privilèges, profita de cette circonstance pour gouverner la ville comme si elle n'en avait pas eu, c'est-à-dire à sa volonté. Les Brugeois se révoltèrent et ne furent soumis que difficilement. Mais plus tard le roi de France, Philippe le Bel, ayant pris la ville sur Guy de Dampierre, lui rendit tous ses privilèges, en 1299. — Au commencement du XIII^e siècle, Bruges devint par son commerce une des villes les plus florissantes de l'Europe. Les villes anséatiques, qui venaient de former leur puissante association, choisirent Bruges pour leur entrepôt et y établirent un comptoir; elle devint bientôt le centre de communication entre les négociants du Nord et ceux de l'Italie, connus alors sous le nom de Lombards. 20 ministres étrangers y avaient leurs hôtels. En 1318, cinq galéasses vénitiennes arrivèrent à Bruges pour y vendre leurs cargaisons à la foire, et s'en retournèrent

chargées des productions de l'Inde. L'industrie des Flamands fut excitée par le succès de leur commerce ; ils s'attachèrent surtout à perfectionner et à étendre les manufactures de laine et de coton, et Bruges devint par ce moyen le magasin des laines d'Angleterre, des draps et des toiles du pays, et des marchandises du Nord, de l'Italie et des Indes. La richesse et la prospérité de la ville étaient si grandes sous Philippe le Hardi, que lorsqu'on y apprit la captivité de Jean Sans Peur, fait prisonnier à la bataille de Nicopolis, et qu'il fallut payer pour sa rançon la somme, énorme à cette époque, de 200,000 ducats, un seul négociant de Bruges se rendit caution du payement, jusqu'à ce que les villes de Flandre et de Bourgogne l'eussent effectué.— Philippe le Bon institua à Bruges, à l'occasion de son mariage avec Isabelle de Portugal, l'ordre de la Toison d'or. Trois chapitres de cet ordre y furent tenus, le premier à Saint-Donat, le second à Notre-Dame, et le troisième à Saint-Laurent.

La population de Bruges est aujourd'hui de 45, 000 âmes : elle en a compté plus de 200,000. Il ne lui reste de son ancienne splendeur que la largeur de ses rues et de ses places publiques. Sous le rapport des monuments, c'est, de toutes les villes de la Belgique, celle qui a le plus conservé la physionomie du moyen âge. Il faudrait s'arrêter devant la plupart des maisons pour y admirer de jolis détails et de charmants bas-reliefs. Le voyageur, au milieu de ces vieux hôtels, de ces pierres féodales encore debout, espère toujours qu'une noble dame au chaperon de velours et au vertugadin élargi va sortir des portes basses en ogive, le faucon au poing, la queue retroussée par un page. Lorsque le carillon de midi vient de sonner à la tour des halles, il attend sur le grand marché l'escouade des lansquenets qui va relever le poste d'infanterie belge, et s'étonne de ne trouver que la moderne baïonnette au lieu des hautes et luisantes hallebardes. Il cherche aux fenêtres si quelque dona Florinde ou Juana ne se laisse pas apercevoir derrière une grille ou une jalousie. Quant à l'antique réputation de beauté que les dames brugeoises ont, à travers plusieurs siècles, apportée jusqu'à nous, c'est à lui que nous laissons le soin de décider si

cette réputation est toujours méritée, et si Bruges peut toujours s'appeler la ville aux belles femmes. *Formosis Bruga puellis.*

MONUMENTS. — ÉDIFICES PUBLICS.

ÉGLISE CATHÉDRALE DE SAINT-SAUVEUR. — Cette belle cathédrale passe pour avoir été fondée par saint Éloy, qui vint prêcher l'Évangile dans le pays, vers l'an 646. Il était soutenu dans ses travaux par le roi de France Dagobert, à la pieuse libéralité duquel on doit, suivant Meyer, la construction primitive de l'église de Saint-Sauveur. Un incendie l'ayant entièrement consumée, en 1358, elle fut bientôt reconstruite sur la place actuelle. Elle est toute bâtie en briques, et son extérieur n'a rien de remarquable. Elle manque de portail, de même qu'un grand nombre d'églises de Flandre. La nef principale est un peu courte comparativement au chœur, comme celles de beaucoup d'églises des XIII^e et XIV^e siècles, et les chapelles dont le chœur est entouré n'y ont été ajoutées que postérieurement. Elle possède une grande quantité de tableaux qui sont presque tous dignes d'attention.— Sous la voûte de la grande porte d'entrée, un baptême de Jésus-Christ, par Van Oost, dit le Vieux. En sortant à droite, Saint Borromée guérissant les pestiférés, par Bakereel ; s'il n'était pas aussi fini, on le prendrait pour un Rubens. La Mort de la sainte Vierge, tableau sur bois. Jésus-Christ triomphant de la mort et du temps, par Van Oost le jeune. Près de la petite porte de sortie, une Adoration des Mages, charmante copie du grand tableau qui se trouve dans l'église de Notre-Dame, par Gérard Seghers. Au-dessus de la porte, et sur celle qui lui est opposée on voit deux bas-reliefs en bois peint et doré, exécutés avec soin et parfaitement conservés. Ils sont de la fin du XIV^e siècle. La chaire est d'un goût moderne, soutenue par deux colonnes d'ordre corinthien. Un évêque,

probablement saint Éloy, tient à la main le plan de l'église ; à ses pieds sont une crosse, une cathédrale et un sac d'argent. Cette sculpture est l'ouvrage de Taminn. En allant vers la nef transversale, on passe devant plusieurs chapelles dont les tableaux ne sont pas sans mérite. — Dans la première chapelle, Job sur son fumier, par de Deyster ; un Ermite dans le désert, par le même ; une Descente de croix, sur bois, par Clacysens ; dans la 2^e, le Baptême de Constantin, par Maes, copie d'après Van Dyck ; dans la 3^e, sainte Agathe et sainte Dorothee, par le même ; saint Dominique recevant le rosaire de la Vierge, par Roose ; dans la 4^e, saint Éloy, par Martin de Vos ; dans la 5^e le Martyre de sainte Barbe, par Cels ; ce tableau est bien peint, mais les poses en sont un peu affectées ; l'expression du meurtrier est outrée ; en revanche celle de la sainte est assez nulle. En entrant dans la galerie qui entoure le chœur à gauche, au-dessus des confessionaux, deux grands tableaux, dont les sujets sont tirés de la vie de saint Augustin, par J. E. Quellyn ; à droite une Assomption dans le style de Rubens ; la chapelle de la Sainte-Croix renferme une grande composition de Van Oost le père, la Fuite en Egypte. Sur le devant, à droite et à gauche, deux têtes italiennes, dans le style de Carrache, l'une de Jésus-Christ, l'autre de la Vierge. Dans la chapelle suivante la famille de saint Joseph, par Van Oost le père ; on y remarque aussi un beau mausolée en marbre de l'archevêque de Palerme, Carondelet. Dans celle d'ensuite, une copie sur bois de la célèbre Descente de croix d'Annibal Carrache. La chapelle qui vient après est consacrée à la mémoire de Charles le Bon, comte de Flandre, assassiné dans l'ancienne église de St-Donat. Une chaise placée sur un autel d'architecture gothique, renferme les ossements de ce prince. Vis-à-vis, son portrait est peint sur bois et découpé, de grandeur colossale ; il tient d'une main une épée, de l'autre une pièce d'or. Le bas-relief placé sur le pilier qui fait face à cette chapelle, est remarquable par sa composition et le bon goût de ses ornements. C'est un monument élevé à la mémoire de la famille Schietere. Le tableau de l'autel de St-Hubert, représentant la Conversion de ce saint, est de J. J. Van Oost. Au-dessous de la grande fenêtre

du nord sont deux tableaux de Van Orley, qui font suite à ceux de la fenêtre opposée. Ils représentent la Madelaine aux pieds du Sauveur, et le Portement de la croix. La première chapelle en retournant vers la porte d'entrée renferme une Adoration, de Van Oost le jeune, et le Martyre de saint Sylvestre, par Hemling; ce dernier est magnifique de finesse et de détails; beaucoup de ces figures, qui datent de près de quatre cents ans, semblent avoir été peintes hier. Au bout de la grande nef, on remarque une grande toile qui se prend de loin pour une fresque et qui représente la Descente du Saint-Esprit sur les apôtres. Elle est de J. Van Oost, et demande à être vue d'une certaine distance; la perspective en est bien étudiée. Le personnage qui montre le tableau est le portrait du peintre, et le jeune homme qui soulève le tableau, celui de son fils. A côté, un Christ en croix avec la Vierge et plusieurs saints, par Van Hoek. Le jubé en marbre noir et blanc, placé à l'entrée du chœur, supporte un jeu d'orgues d'un beau travail, très-léger, quoique d'une très-grande dimension, et surmonté de trois belles statues colossales, en bois, représentant d'un côté, David et sa harpe, de l'autre sainte Cécile et son orgue; au-dessus un Ange qui tient un cahier de musique et marque la mesure. On admire au-dessous une statue de Moïse vraiment digne de Michel-Ange. Le chœur est orné de tapisseries exécutées par Vander Borgh, d'après les tableaux que nous avons vus de Van Orley. Au-dessous sont suspendues les armes des chevaliers de la Toison d'or qui assistèrent au premier chapitre tenu par Philippe le Bon. Le tableau d'autel est fort beau; il représente la Résurrection de Notre-Seigneur. A droite et à gauche du grand autel sont les mausolées en marbre blanc de deux évêques de Bruges. La sculpture en est très-remarquable.

NOTRE-DAME. — Vers le milieu du VIII^e siècle, sous le gouvernement du 4^e forestier de Flandre, Estorede, saint Boniface se dirigeant du côté de l'Allemagne, passa par Bruges, où il s'arrêta pour prêcher la parole de Dieu, et fit commencer la construction d'une chapelle dédiée à Notre-Dame. Ce fut l'origine de l'église de ce nom, qu'on appela,

pour la distinguer de celle qui était dans le bourg et qui ne s'appelait pas encore St-Donat, *ecclesia D. Mariæ ad Royam*. Elle appartenait en 1070 à l'évêché d'Utrecht, auquel les évêques de Tournay et de Noyon la disputèrent longtemps. Elle passa depuis sous la juridiction des évêques de Tournay, jusqu'en 1559, époque où fut créé l'évêché de Bruges. Radbod, évêque de Tournay, la fit agrandir en 1091, et Charles le Bon, aussitôt qu'il eut pris possession de ses États, en 1119; en fit achever le chœur. Elle n'a rien de remarquable à l'extérieur, que la hauteur de sa tour, et manque de portail comme l'église de Saint-Sauveur. En 1163, la tour, construite en mauvaises pierres blanches, comme on en voit encore au mur de l'occident, s'écroula entièrement; elle ne fut relevée qu'en 1297. Les chapelles ne datent que des XIV^e et XV^e siècles. L'édifice a 435 pieds de hauteur; son sommet sert de direction aux navires en mer. Il incline légèrement vers le sud. Une tradition rapporte que l'architecte, désespéré d'avoir commis cette faute, se précipita du haut de la tour et fut enterré à l'angle de l'église, du côté de l'est, où se trouve une vieille sépulture en pierre bleue. En 1760, on voyait encore, au haut du bâtiment carré, quatre jolies tourelles en pierre de taille, hautes de 80 pieds, et placées à chaque coin, qui masquaient la nudité de la flèche du milieu, dite l'aiguille. En 1711 on plaça sur cette flèche une girouette en forme de coq, de 15 pieds de long, avec une croix en fer de la même hauteur. On raconte à cette occasion qu'un charpentier de Bruges, nommé Stevens, connu pour sa hardiesse et son intrépidité, se trouva absent de la ville quand on exécuta ce travail. A son retour, ses compagnons le raillèrent et feignirent d'attribuer cette absence à quelque crainte de sa part. Stevens, piqué de leurs moqueries, résolut de leur donner un démenti éclatant. Après avoir recommandé son âme à Dieu et demandé à sa femme de prier pour lui, Stevens se munit d'un paquet de cordes et arrive à la dernière ouverture de la tour, séparée encore de la girouette par un intervalle de 45 pieds. Il passe ses cordes autour de son corps, les attache successivement avec précaution aux têtes de corbeau en saillie qui garnissent le haut de la tour,

et s'élève ainsi suspendu sur l'abîme, jusqu'à ce qu'il ait atteint le pied de la girouette. Ce succès ne suffit pas encore à son audace; il aspire à dominer le coq et parvient en effet à se placer à cheval sur l'oiseau gigantesque. En ce moment le vent vint à changer; la girouette décrivit rapidement un cercle immense, et le pauvre charpentier se crut déjà lancé dans les airs. Cependant son sang-froid ne l'abandonna point. Il attendit avec courage que le vent eût cessé, pour se préparer à descendre. Le temps était superbe; des religieux de l'abbaye des Dunes l'aperçurent les premiers, et bientôt toute la ville fit des vœux pour que son périlleux retour s'opérât sans accident. Il fut assez heureux pour régagner la lucarne par où il était sorti, et la foule le reçut au pied de l'église pour le porter en triomphe à sa demeure. Stevens mourut en 1746. De Beaucourt, qui a écrit sur la ville de Bruges, assure l'avoir connu et tenir ce fait de personnes qui en furent témoins. — L'église de Notre-Dame renferme d'excellents tableaux dont nous citerons les plus remarquables. Au bout de la grande nef, près de la porte d'entrée, une Adoration des mages, par G. Seghers. La composition et la couleur en sont également admirables; toutes les têtes ont une grande expression, surtout celle du roi mage qui se trouve sur le premier plan. Seghers en a fait une charmante copie de plus petite dimension qui occupe la même place à la cathédrale de Saint-Sauveur. Le premier tableau, en entrant dans l'enceinte extérieure du chœur, représente l'Enfant Jésus et plusieurs autres saints personnages; il est fort beau et signé de Jacques Van Oost, avec la date de 1648. Celui qui vient ensuite, saint Antoine de Padoue adorant Jésus-Christ, est de Vanderberghe. Plus loin saint Dominique adorant la sainte Trinité, par Maes. En face, l'Assomption de la Vierge, par Bernaerdt, peinte en 1680. La composition en est belle; il y a de l'unité et de l'harmonie dans les figures qui regardent le ciel. — Dans la deuxième chapelle de la nef transversale, du même côté, un Ange apportant à saint Joseph l'avertissement de fuir en Égypte, par Maes. Un peu avant l'autel du saint sacrement, une sainte Cène porte le nom de Pourbus et la date de 1562. Les têtes sont un peu

roides, mais l'ensemble ne manque pas de mouvement. L'autel est décoré d'une statue de la Vierge tenant l'enfant Jésus, par Michel-Ange. La tête de la Vierge respire la beauté italienne, beauté musculeuse et hardie, qu'on est étonné de rencontrer au milieu des visages du Nord et sous l'influence de l'atmosphère flamande. L'enfant a une expression charmante de finesse; les mains des deux figures sont particulièrement admirables; les vêtements de la Vierge sont drapés avec un soin et un fini qui ont quelquefois fait douter de l'authenticité du morceau. Voici de quelle manière ce précieux marbre est venu à l'église de Notre-Dame. On raconte qu'il fut fait pour la ville de Gênes, mais que le navire qui le portait fut pris, en sortant de Civita-Vecchia, par un corsaire hollandais, qui conduisit sa prise à Amsterdam. Un négociant de Bruges en fit l'acquisition à bas prix, et à son retour le donna à l'église de Notre-Dame, dont il était marguillier. Horace Walpole en offrit 30,000 florins sans pouvoir l'obtenir. Derrière le chœur est un autel orné d'une autre Vierge en marbre blanc, qui se trouve là comme pour faire ressortir le mérite et la beauté de celle de Michel-Ange. La tribune en bois de chêne qu'on remarque un peu plus loin, communiquait autrefois avec l'hôtel de Gruthuyse attenant à l'église et dont le mont-de-piété actuel forme une partie. Au-dessous on lit la devise de cette maison : *Plus est en vous*. Ce monument est d'un style gothique très-pur et parfaitement conservé. Le tombeau de la famille Gruthuyse était situé en face de cette tribune derrière le chœur; il fut démoli en 1797. Avant de sortir du circuit on voit à droite un tableau représentant la Vierge, l'enfant Jésus et plusieurs saints, qui passe pour être de Van Dyck. Celui d'en face est aussi très-remarquable; personne à Bruges n'en connaît l'auteur. Au-dessus de la porte latérale de la sortie, est un grand tableau à volets représentant la Passion, par Marc Geeraedts. On l'a cru longtemps de Pourbus. Au bout de la grande nef, le tableau de l'Adoration des bergers, qui fait pendant à l'Adoration des mages, de Seghers, est signé de Crayer, et porte la date de 1667. Vis-à-vis de la chaire est une magnifique figure, composition de E. Quellyn, le Mariage mystique de

sainte Catherine de Sienna. La chaire est un superbe morceau de sculpture en bois. Les belles portes du chœur, en fer battu, sont l'ouvrage de J. Ryckman, d'Ostende, dont elles portent le nom, ainsi que la date de 1799. Quand tout le mobilier et les ornements de l'église de Notre-Dame furent vendus, M. P. Goddyn les fit réserver comme objets d'art et transporter au musée. La chapelle contiguë à la sacristie renferme les tableaux de Charles le Hardi ou le Téméraire, et de Marie de Bourgogne, sa fille. Ils étaient autrefois dans le chœur, devant le maître autel; on fut assez heureux pour les soustraire au vandalisme de la révolution française, et ils furent replacés en 1806. Lorsqu'au mois de mai 1810, l'empereur Napoléon visita la Belgique avec l'impératrice Marie-Louise, il laissa une somme de 10,000 francs, pour qu'on les placât dans une chapelle particulière. Celle qu'ils occupent maintenant était consacrée à la mémoire de Pierre Lanchals, décapité en 1488, par les Brugeois révoltés, pour avoir servi les intérêts de Maximilien. Elle était alors située hors de l'église et donnait sur le cimetière; l'architecte Van Giergedom, chargé des travaux, construisit la voûte semée d'étoiles et fit disparaître l'autel placé vis-à-vis du tombeau de Lanchals. Le tout fut achevé en 1816. L'archiduchesse Marie, dont la statue, en cuivre doré au feu, est couchée sur son tombeau, les mains jointes et les pieds appuyés sur deux petits chiens, mourut le 27 mars 1482, âgée de 25 ans. Etant à la chasse du héron aux environs de Bruges, elle fut emportée par son cheval, qui la renversa contre un arbre. Elle était enceinte. La pudeur l'empêcha de déclarer son mal, la gangrène s'y mit et une fièvre ardente consuma cette malheureuse princesse au bout de six semaines. Elle était adorée de ses sujets; des regrets universels la suivirent au tombeau. Le mausolée de l'archiduchesse Marie est le plus ancien des deux; on sait qu'il fut élevé immédiatement après la mort de cette princesse, c'est-à-dire avant la fin du XV^e siècle, mais toutes les recherches faites pour en découvrir l'auteur ont été vaines. Il est aussi beaucoup plus beau d'exécution que celui du duc Charles, et surpasse tous les monuments connus de ce genre. Les figurines en cuivre

cisé et doré au feu, sont d'une finesse et d'une expression ravissantes; elles soutiennent les rameaux d'un arbre généalogique, dont une branche principale descend et l'autre monte, portant chacune les écus émaillés des ancêtres paternels et maternels de la princesse. La dalle qui supporte la statue est une pierre de touche. — Charles le Téméraire, dont le corps repose dans l'autre mausolée, fut tué le 5 janvier 1477, à la bataille de Nancy, contre René, duc de Lorraine. Ses restes demeurèrent ensevelis dans l'église de Saint-Georges, de Nancy, jusqu'en 1550. A cette époque l'empereur Charles-Quint, son petit-fils, les fit demander à la duchesse douairière de Lorraine et les déposa dans l'église de Saint-Donat, à Bruges. En 1558, Philippe II, fils de Charles V, ordonna qu'une tombe semblable à celle de la princesse Marie, déjà faite depuis longtemps, fût construite pour le duc de Bourgogne, et affecta une somme de 20,000 florins à cette construction. On trouve dans un compte de 1566 que la dépense s'éleva à 24,395 florins 6 sous 6 deniers, environ 45,000 francs. Il y est dit qu'une gratification est accordée aux ouvriers qui sont devenus impotents et qui ont perdu leurs dents, ce qu'on doit attribuer sans doute à l'emploi du mercure dans le travail des émaux. Les tombeaux sont cachés ordinairement sous des couvercles en boiseries et ne se montrent au public que les jours de grandes fêtes.

HÔPITAL SAINT-JEAN. — L'hôpital Saint-Jean est situé vis-à-vis de la principale porte d'entrée de l'église de Notre-Dame. On ignore l'époque de sa fondation. En 1188, le magistrat de la ville donna quelques règles à l'usage des frères et des sœurs qui le desservaient. Les frères prirent vers 1597 la règle de saint Augustin; on les a supprimés depuis. D'après la fondation de l'établissement on n'y devait admettre que des habitants de Bruges ou de Maldeghem; cette clause est tombée en désuétude, et les religieuses y soignent les malades de toute espèce. — L'église de l'hôpital renferme la chaise de sainte Ursule, célèbre ouvrage d'orfèvrerie, plus célèbre encore par les peintures d'Hemling. Un rideau de soie la dérobe aux regards, et ce n'est pas sans une certaine majesté que le gardien de l'hospice fait glisser le voile sur sa tringle. La chaise,

qui tourne sur un pivot, a la forme d'un édifice rectangulaire et gothique, de quinze pouces de haut, sur deux pieds de large et huit pouces d'épaisseur. Ce tombeau en miniature est un monument d'archéologie chrétienne; l'intérêt des détails s'y joint à la vétusté des matériaux et au prix inestimable de l'exécution. Hemling était originaire de Bruges. Sa dissipation l'ayant rendu fort misérable, il se fit soldat. Il n'était que médiocrement connu comme peintre lorsqu'il entra à l'hôpital Saint-Jean pour se faire guérir d'une blessure. Après sa guérison, préférant la peinture aux armes, il se trouva si bien du régime de l'hôpital qu'il prolongea pendant six ans sa convalescence et paya son hébergement en monnaie d'artiste, c'est-à-dire, en tableaux et en portraits. Les peintures de la châsse représentent le Voyage et le Martyre de sainte Ursule. — Avant d'aller voir le chef-d'œuvre d'Hemling, dans une salle où sont rassemblés les portraits des directeurs ou bienfaiteurs de l'établissement, et qui n'est ouverte que sur la demande des visiteurs, il faut accorder quelque attention à plusieurs bons tableaux de Van Oost, le jeune. Le tableau d'Hemling, conservé avec le plus grand soin, est fermé de deux volets. Il représente le Mariage mystique de sainte Catherine, dans une chapelle de couvent. La vierge est assise sous un dais, et ses pieds reposent sur un tapis si merveilleux de perspective et de coloris, qu'on étendrait volontiers la main pour le saisir; elle est entourée des frères et nonnes qui existaient à l'hôpital Saint-Jean du temps d'Hemling. La finesse et la vérité des figures surpasse tout ce qu'on attendait. La vigueur du coloris, qui a traversé plusieurs siècles, effacerait beaucoup de tableaux modernes, et cependant Hemling ne voulut jamais abandonner le mélange de colle, de gomme et de blanc d'œufs qui formait le mordant de ses teintes, pour l'usage de l'huile, inventé depuis longtemps par Van Eyck, son rival; ce qui pourrait expliquer la répugnance d'Hemling, c'est qu'un intervalle de quelques années ne suffisait pas encore pour prouver la solidité de l'invention nouvelle. Cette salle ou parloir renferme aussi des portraits de Van Eyck, mais ils sont loin d'avoir le caractère et les airs des figures d'Hemling, surtout l'expression de physionomie

de l'enfant de chœur dans le Mariage mystique. Près de la cheminée, au coin à gauche, est un autre tableau d'Hemling, plus petit, à volets, représentant l'Adoration des mages avec les circonstances les plus extravagantes; la tête du nègre qui regarde la scène par une fenêtre de l'étable, dans le costume d'un malade, est le portrait du peintre.

ÉGLISE DES CAPUCINS. — Le couvent des frères mineurs capucins est un de ceux qui ont survécu en petit nombre à la suppression des ordres religieux. Il fut élevé, en 1617, aux frais de la ville; le magistrat de Bruges, outre le terrain qu'il donna gratuitement, contribua à son érection pour 15,000 fls. et le magistrat du Franc pour 10,000. Les religieux suivent la règle de saint François d'Assise. Ce saint leur donna, en les instituant, le nom de *Frères mineurs*, comme le plus humble après celui de *minimes*, qu'il avait déjà fondés. Cette règle a cependant subi de telles modifications depuis, qu'elle ne serait plus reconnaissable. Les capucins devaient faire vœu de rester dans la plus grande pauvreté, et de ne donner aucun soin à leur extérieur; rien n'annonce aujourd'hui qu'ils soient devenus riches, mais leurs vêtements déclèlent une propreté qui s'accorde mieux avec les mœurs de leur siècle et de leur pays, qu'avec la volonté du fondateur. Ils ne devaient jamais être plus nombreux que sept ou huit, dans les petits couvents, et dix ou douze dans les plus grands monastères; le nombre des religieux a été beaucoup plus considérable et ils sont aujourd'hui vingt et un. Ils ne pouvaient manger ni viande, ni œufs, ni fromage, ni quêter pour plus d'une journée, ni faire provision pour plus de sept jours; mais la charité des fidèles s'étant considérablement refroidie de nos jours, cette réserve ne leur paraît plus obligatoire. Il leur était défendu d'habiter des maisons de pierre ou de brique, mais seulement des cabanes de terre ou d'osier, accessibles à tout le monde et sans qu'aucune porte pût se fermer à clef. A l'exception de ces observances que les temps actuels ont rendues tout à fait impossibles, la règle de saint François est encore suivie dans le couvent des capucins. Ils sont vêtus de grosse laine brune, avec le capuchon pointu; leur taille est serrée d'une corde grossière, et leurs pieds,

chaussés de sandales. Tout le tour de leur tête est rasé, à l'exception d'une étroite couronne de cheveux, autrefois coupée négligemment avec des ciseaux, aujourd'hui artistement ménagée par le rasoir, et entretenue avec beaucoup de soin ainsi que leur barbe. Ils dorment une très-petite partie de la nuit, et observent un silence rigoureux pendant certaines heures de la journée. L'église des Capucins renferme quelques bons tableaux, dont le principal est celui du maître autel, peint par Langen Jan, en 1652, et le saint François du milieu, dans un petit cadre, par Van Hoek. Ce cadre remplace un petit tableau de Crayer, qui est actuellement au musée de Paris.

Les autres églises de Bruges sont celles de Saint-Jacques, de Saint-Gilles, de Sainte-Walburge, de Sainte-Anne, des Dunes, du Béguinage et de Jérusalem. Cette dernière n'est remarquable que par sa similitude avec l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Pierre Adornes, qui en est le fondateur, fit, dit-on, trois voyages en Palestine dans le seul but de ne commettre aucune erreur. Les autres renferment beaucoup de bons tableaux, mais les noms de leurs auteurs sont pour la plupart ignorés ou douteux.

L'HOTEL DE VILLE. — L'hôtel de ville de Bruges, monument d'un gothique pur et bien conservé, fut construit en 1377, par le comte de Flandre, Louis de Maele, qui en posa la première pierre. Il est peu vaste; la largeur de l'édifice n'est que de 26 mètres 30 c., et sa hauteur, jusqu'aux dernier des créneaux, non compris le toit, est de 19 m., 15 c. Il se trouve sur l'emplacement de l'ancienne maison des échevins, dont la vétusté avait rendu la démolition nécessaire. Ce bâtiment avait autrefois six tours légères et surmontées de flèches; trois sur la façade et deux sur le derrière. Les deux cheminées, dont une se voit encore à l'extrémité du toit, étaient surmontées de deux couronnes en cuivre doré. Les niches dont toute la façade est ornée renfermaient autrefois les statues des comtes et des comtesses de Flandre, au nombre de trente-trois, en pierres peintes et dorées, selon l'usage du temps, et dont M. Delepierre nous a conservé les dessins dans son bel ouvrage des Annales de Bruges. Les

espèces d'encadrements en plâtre, placés au milieu des six grandes fenêtres, qui occupent toute la hauteur de l'édifice, étaient chargés de vingt-quatre écussons où se trouvaient peintes les armoiries des communes soumises à la juridiction de la ville. — En 1488, messire Jacques de Vooght, et dame Catherine, femme de messire Joos de Waessenaere, furent condamnés à faire réparer et dorer plusieurs de ces statues, pour avoir eu des intelligences secrètes avec quelques communes voisines. Aujourd'hui toutes les niches sont vides. Le 18 décembre 1792, les troupes révolutionnaires françaises firent descendre toutes ces *représentations de tyrans*, et enlever les armoiries qui décoraient les intervalles des fenêtres. Leurs débris furent mêlés à ceux de la potence, de l'échafaud et de la roue. On en forma un bûcher auquel le bourreau, Pierre Boskin, fut contraint de mettre le feu. La vaste salle qui occupe presque tout l'étage de l'hôtel de ville, sur une largeur de quatre fenêtres, renferme la bibliothèque publique, composée de 7,932 volumes, dont 526 manuscrits, la plupart sur vélin et provenant de l'abbaye des Dunes. Le plafond, morceau très-curieux, forme une voûte en bois, à arcs pendants, dont les extrémités étaient destinées à supporter des candélabres. Les pierres qui servent de culs-de-lampe, à la naissance des ogives, datent de 1398 : elles sont du sculpteur Van Oost, sans doute un des ancêtres du célèbre peintre brugeois de ce nom : elles représentent les attributs des douze mois de l'année, et les parties qui occupent le centre des ogives offrent des sujets de l'Ancien Testament. La voûte, ainsi que les ornements des portes anciennes de la salle, est encore peinte en rouge, bleu et or. Cette salle renferme en outre quelques bons tableaux anciens et modernes : une grande toile allégorique peinte par A. Claeysens, en 1605, dans le fond de laquelle on distingue une vue de Bruges d'où ressortent ses différentes tours ainsi que la maison dite aux *sept tours*, qui se trouvait dans la rue Haute; un Saint Martin par Van Oost, le père; plusieurs portraits en pied parmi lesquels se font remarquer celui de Marie Thérèse d'Autriche, par de Visch, et celui de Bonaparte, 1^{er} consul, en habit écarlate, peint par Vien, le

filz du sénateur de ce nom. — Dans l'escalier le Repas d'Esther, par A. Claeysens, deux grands paysages de Lucas Achterschelling, une fête flamande dans le goût de Téniers, une Vierge d'après Van Dyck, plusieurs toiles italiennes, une Vue du Bourg et une autre de la grande place en 1600. — La place sur laquelle est bâti l'hôtel de ville, était autrefois le *Bourg*, ou ancienne citadelle de la ville, construite, selon les chroniques, par le comte de Flandre, Beudoin Bras-de-Fer, avec des matériaux provenant des ruines d'Aldembourg, que les Vandales dévastèrent en 480. On l'appelait le Bourg de temps immémorial. Cette place se fermait de trois côtés par de fortes portes : au sud, par l'hôtel de ville et la chapelle de Saint-Basile ou du Saint-Sang ; à l'est, par le palais des comtes et le siège du magistrat du Franc ; à l'ouest, par le grand bâtiment appelé le *Steen* ; le reste, au nord, était clos par les bâtiments de la prévôté et l'église de Saint-Donat, démolie sous le gouvernement français.

CHAPELLE DE SAINT-BASILE OU DU SAINT-SANG. — La chapelle ou petite église de Saint-Basile, à droite de l'hôtel de ville, se fait remarquer par une jolie façade gothique, d'un goût exquis. Elle existait depuis longtemps, du moins la partie qui est au sud-ouest, quand on y déposa quelques gouttes du sang de Jésus-Christ, rapportées de Jérusalem, par Thierry d'Alsace. La chapelle inférieure paraît très-ancienne, d'après la forme massive et presque égyptienne de ses colonnes. La chapelle supérieure, à laquelle on monte par un escalier pratiqué au milieu de la façade, était presque tombée en ruine, on l'a restaurée depuis quelques années. Une pierre de la façade porte le millésime de 1553, car elle est beaucoup moins ancienne que la chapelle, et que la tour moresque qui la surmonte. Le portique qui se trouve à côté servait de portail à la chapelle inférieure. Au-dessus de la porte de l'escalier est représenté un pélican entouré du nœud gordien, symbole mystique de la rédemption. A côté se trouvent les bustes de deux comtesses de Flandre, très-bien sculptés, en pierre blanche. Ceux du milieu portent les noms de Charles et d'Élisabeth. — Les tableaux qui ornent

l'intérieur de la chapelle sont : une Descente de croix, de Crayer; le même sujet traité par Van Oost, le père; un martyr, par Herregouts; une Adoration des bergers, dans le goût de Janssens; des Donataires agenouillés, par P. Pourbus; Jésus flagellé, et Jésus couronné de roseaux, copies d'après Rubens et Van Dyck; un Jugement dernier, sur bois, etc. — La châsse qui renferme le sacré sang est un ouvrage d'orfèvrerie remarquable en argent doré et orné de pierres précieuses; plusieurs parties sont en or massif. Elle pèse 769 onces et fut exécutée en 1617, par Jean Crabbe, échevin de la ville de Bruges. Aux grandes fêtes l'autel est orné d'un calvaire en argent massif, surmonté d'une croix aussi en argent, qui a plus de 8 pieds de hauteur. C'est l'œuvre de Ryelandt de Bruges, qui l'acheva en 1710.

PALAIS-DE-JUSTICE. — C'était autrefois, en grande partie, le palais des comtes de Flandre, qui pouvaient de là se rendre à couvert, d'un côté, à l'église de Saint-Donat, de l'autre à la chapelle du Saint-Sang, en parcourant les salles supérieures de l'hôtel de ville. Ce vaste bâtiment fut abandonné au magistrat de France, par Philippe le Bon, après qu'il en eut fait construire un nouveau, où il s'établit en 1430, après son mariage avec Isabelle de Portugal; où naquit, en 1478, Philippe le Bel, et dont les ruines portent encore le nom de *Princen-Hof*. On visite l'intérieur du palais de justice pour admirer un chef-d'œuvre de sculpture en bois, dont on ne connaît malheureusement pas l'auteur; c'est la cheminée de la salle où le magistrat du Franc tenait ses séances. Elle est ornée des statues, grandeur presque naturelle, de l'empereur Charles-Quint; de Maximilien et Marie de Bourgogne à sa gauche; de Charles le Hardi et Marguerite d'Angleterre à sa droite. Ces statues sont d'un travail exquis et d'un modelé admirable; nous ne connaissons aucun chef-d'œuvre, d'aucune époque, qui supportât la comparaison avec ceux-ci. Derrière elles sont distribués des écussons aux armes d'Espagne, de Bourgogne, de Flandre, d'Angleterre, etc. Dans la niche, derrière la statue de Charles-Quint, on aperçoit, dans des médaillons, les portraits en profil de Philippe le Bel, son père, et de Jeanne d'Espagne, sa mère. Aux angles de l'avant-

corps, à la même hauteur, des médaillons représentant, selon M. Rudd, Charles-Quint et Isabelle de Portugal, sa femme. Cet ouvrage fut exécuté en 1529, sous le règne de Charles V, comme l'indique le millésime placé sur une des colonnes. La partie inférieure est en pierre de touche, les petits génies qui décorent la frise sont en albâtre, d'un travail moins pur, ainsi que le bas-relief représentant l'histoire de la chaste Suzanne, le jugement et la condamnation des deux vieillards. Cette salle est aujourd'hui la salle de délibération des jurés. — Dans la salle où siège le tribunal de police, on remarque un tableau de Van Oost le père, qui représente le jugement d'un criminel. Sur la cheminée un paysage de J. de Momper, figures et animaux par Breughel de Velours. Dans la salle des conférences une Vue de l'ancien Bourg, etc. — La façade du palais de justice, qui donne sur le Bourg, est moderne; elle date de 1722. La partie latérale, située sur le canal, est encore telle qu'elle a été bâtie, avec quatre petites tourelles intactes qui donnent une idée excellente de l'architecture primitive du bâtiment.

LA TOUR DES HALLES. — On ignore l'époque précise où fut construit pour la première fois ce bel édifice. On sait seulement que la halle au drap, ou *Water Hall*, aujourd'hui détruite, et qui datait du XII^e siècle, s'est toujours appelée la nouvelle Halle, par opposition à celle-ci qu'on appelait la vieille Halle. Dans le principe, les bâtiments qui supportent la tour étaient isolés, les galeries latérales n'y furent ajoutées qu'au XIV^e siècle. En 1280, sous le comte Guy de Dampierre, la tour, qui était toute en bois, et qui contenait les privilèges de la ville, fut consumée par les Flamands, comme on l'a vu dans l'histoire de Bruges. Pour éviter le retour d'un pareil malheur, on la rebâtit en briques, mais en 1493, la foudre l'incendia de nouveau. En 1502, elle était déjà reconstruite, et en 1741, un troisième incendie en détruisit le sommet jusqu'à la troisième voûte intérieure. Elle avait alors une flèche très-élevée. On la rebâtit depuis telle que nous la voyons aujourd'hui, sans la flèche, jusqu'à la balustrade supérieure qui couronne si bien le bâtiment octogone. Sur cette tour était placé, dit-on, le dragon en cuivre doré,

qui fut pris par les Gantois à la ville de Bruges, en 1382, et placé sur leur Beffroi. Ce dragon provenait de la coupole de Sainte-Sophie, à Constantinople, et avait été donné par Beudoïn à ceux qui l'avaient suivi aux croisades, pour récompense de leur valeur; il fut remplacé par la figure de saint Michel archange, foulant aux pieds le démon, de 15 pieds de haut, et après l'incendie de 1493, ce fut un lion qu'on mit à sa place. En 1824, on abattit une des deux saillies de toit qui restait encore au-dessus des créneaux du bâtiment inférieur, au lieu de rétablir celle qui manquait. La hauteur totale de l'édifice est de 107 mètres, 48 c. La tour penche un peu du côté de l'est; cette pente est très-sensible à quelque distance. Du haut de cette tour on découvre facilement les villes d'Ostende, Courtray, Gand et l'Écluse. Son carillon est le plus beau de l'Europe; il se compose de quarante-huit cloches, formant quatre octaves, dont la plus grande a 1 mètre 59 c. de hauteur sur 2, 5 de diamètre; la plus petite 13 sur 18 centimètres. Indépendamment des airs qui accompagnent la cloche des heures, on le joue trois fois par semaine, et cet exercice a excité autrefois une grande émulation parmi les carillonneurs du pays. On y disputait des prix comme on le fait encore dans les sociétés musicales. Le cylindre principal, en cuivre, pèse 19,966 livres; il porte 30,500 pièces en saillie qui soulèvent les marteaux, et qui ont coûté, dit la tradition conservée par le gardien de la tour, chacune 14 sous de France. Les airs fixes se changent tous les ans pendant la semaine de Pâques. Une inscription latine indique que cette machine est l'ouvrage d'Antoine de Hondt, qui l'exécuta en 1748. — En 1521, on établit, dans la tour de la Halle, les deux premiers veilleurs, chargés d'annoncer les incendies qui viendraient à éclater, pendant la nuit, à Bruges ou dans les campagnes voisines, et pour être assuré qu'ils ne s'endormaient point, on les obligea à sonner toutes les heures de la trompette. Cet usage subsiste encore.

Le roi d'Angleterre Charles II, dépouillé de son royaume, se réfugia à Bruges; il habita une maison qui fait le coin de la Grand'Place et de la rue Saint-Amand. Ce prince retrouva

parmi les Brugeois un simulacre de royauté; il fut nommé roi du serment des arbalétriers (*crossbowmen*). — Une autre maison de la Grand'Place, appelée *Kraenenburg*, est célèbre pour avoir servi de prison à l'empereur Maximilien.

ACADÉMIE ET MUSÉE. — Dès l'année 1358, Bruges eut une association de peintres, sculpteurs et architectes jouissant de tous les privilèges attachés à cette époque aux corporations des métiers. Tous les gouvernements qui se sont succédé en Belgique ont soutenu et encouragé cet établissement par des donations ou des subsides annuels. Le bâtiment dans lequel sont établis aujourd'hui l'Académie et le Musée était autrefois la Loge des Bourgeois, *het poorters huys*; il remonte au XIV^e siècle et a conservé à peu près sa forme primitive. — La salle du Musée renferme peu de tableaux, mais ils sont pour la plupart d'un grand intérêt. On y retrouve Hemling, dans le Baptême de Jésus-Christ, et trois autres toiles de moindre dimension; Van Eyck, dans une tête de Christ, peinte en 1440, le portrait de sa femme, en 1439 et un grand tableau à volets, en 1436; il représente la Vierge avec l'enfant Jésus, assise sur un trône entre saint Donat et le chanoine de Pala, donateur du tableau, agenouillé. Derrière lui se tient saint Georges debout en costume guerrier. Ces œuvres capitales de Van Eyck et d'Hemling, mises ainsi en présence l'une de l'autre, donnent occasion de faire une comparaison intéressante entre les deux plus grands peintres flamands du XV^e siècle. — Nous citerons parmi les autres tableaux, deux portraits de Pourbus le vieux, une Descente de croix, un Jugement dernier, par les Pourbus, de Flandre; le Jugement de Cambyse, vulgairement l'*Écorché*, par Claeysens, un dessin à la plume, de Van Eyck, et plusieurs ouvrages de Van Oost, de Seghers, de Diepenbeck, une Vue d'Italie, de Winkelman, etc.

Le Théâtre, quoiqu'un peu resserré, ne manque ni d'élégance ni de fraîcheur. On y joue plusieurs fois par semaine.

Le grand bassin, qui communique avec les canaux de Gand, d'Ostende, de l'Écluse et de Dunkerque, est un des plus beaux de la Belgique.

On fabrique à Bruges et dans les environs des toiles de toutes qualités, des dentelles, du linge de table d'une grande beauté, des rubans de fil, des lainages communs, etc. Le commerce de grains, de chanvre et de lin est très-étendu. Les brasseries sont grandes et belles.

Blankenberghe, village sur le bord de la mer, à 3 lieues N. de Bruges et 4 E. d'Ostende. C'était autrefois un port de mer, qui fut détruit en 1334, par la violence des marées. On y va d'Ostende en partie de plaisir, en côtoyant le rivage; on y mange d'excellent poisson. La pêche est presque la seule industrie des habitants. Population, 2,000 hab.

DAMME ou **DAM**, à 1 lieue $1/2$ N.-E. de Bruges, traversée par le canal de Bruges à l'Écluse, est une ville très-ancienne, bâtie, dit-on, par les Vandales. Elle fut détruite par le roi de France Philippe-Auguste, en 1213, et rétablie en 1238 avec de nouvelles fortifications dont il ne reste aujourd'hui que des ruines. Son hôtel de ville est d'une construction fort ancienne. Sa population n'est plus que de 8 à 900 habitants.

OSTENDE, port de mer, à 5 lieues de Bruges, n'était dans le IX^e siècle qu'un petit village de peu d'importance. Il fut entouré de palissades en 1372 par des pêcheurs, et fortifié régulièrement en 1445 par Philippe le Bon, qui fit agrandir et embellir le port. Ostende soutint contre les Espagnols un des plus fameux sièges dont parle l'histoire. Il commença le 5 juillet 1601, et la ville ne se rendit par capitulation, à Ambroise Spinola, que le 22 septembre 1604; les assiégés y perdirent 50,000 hommes, et les Espagnols un nombre beaucoup plus considérable. On a prétendu que le bruit du canon se fit entendre jusqu'à Londres. La ville avait beaucoup souffert de ce siège; le roi Louis XV acheva de la détruire en 1745. Ostende est aujourd'hui entourée de très-belles fortifications modernes et percée de quatre portes. Sa population est de 15,000 habitants. La communication que le chemin de fer vient de lui ouvrir avec l'intérieur du pays et le Rhin, ne peut manquer d'augmenter rapidement son commerce et sa prospérité. La pêche de morues, de harengs et d'huitres y est très-active; on y trouve des raffineries de

(1) La pêche du hareng, pour le port d'Ostende, a été, en 1835, de
GUIDE EN BELGIQUE. 16

sel, des fabriques de cordages, de toiles à voiles et autres, de dentelles, d'huile de graines, de savon, de tabac et des chantiers de construction. — Le port d'Ostende est affecté à la marine militaire belge; son entrée n'est pas toujours sûre ni facile; il est fréquenté cependant par des bâtiments de tous pays, de toute construction et de toute grandeur; ses bateaux de pêche, qui sont très-nombreux, jaugent 50 à 60 tonneaux, ceux de petite pêche ne sont montés que par 4 hommes et ne s'éloignent qu'à 5 ou 6 lieues; ils sont construits de manière à pouvoir se jeter à la côte sans beaucoup de danger; cependant, à chaque tempête, c'est toujours pour Ostende et ses environs que l'on redoute les sinistres, et ces craintes manquent rarement de se réaliser. — Le port a deux bassins; le premier, revêtu de charpente dans tout son pourtour, est divisé en trois compartiments, l'eau y est retenue par une écluse à porte d'èbe de 12 mètres d'ouverture; il a 55,000 mètres carrés de superficie. Le second, qui est un bassin d'échouage, est fermé d'un côté par un mur en pierres de taille, et de l'autre par un revêtement en charpente. Sa superficie est de 900 mètres carrés. Le chenal qui conduit de la mer dans ces bassins est fermé par deux jetées de charpente, dont celle qui est à l'est dépasse de 60 mètres celle de l'ouest. La direction de ce chenal, d'abord N.-O. et S.-E. pendant 400 mètres, devient ensuite N. et S.; il présente à son entrée une ouverture de 150 mètres de largeur, qui se réduit à 100 vis-à-vis de l'écluse des bassins. Dans les vives eaux, la marée monte à 5 mètres dans le port; de sorte que, le radier de l'écluse étant établi à un mètre au-dessous de la basse mer, il y a à haute mer 6 mètres d'eau sur ce radier. Le port est barré de bancs sur lesquels il n'y a que 3 mètres d'eau environ, mais en dedans de la barre il y en a suffisamment, même à basse mer, pour de très-gros vaisseaux. Le mouillage en dedans de la barre est bon, mais comme les bancs sont sujets à changer de position par l'effet

996 tonnes; celle de la morue, en 1835, de 6,879 tonnes, en 1836, de 7,848, en 1837, de 8,175. Le budget de l'intérieur alloue chaque année 40,000 francs pour servir de prime à la pêche nationale, qui occupe environ 200 bâtiments.

des marées, il convient d'y prendre des pilotes. — La petite rade, à une demi-lieue de la côte, à terre du banc de sable nommé *Stroom*, est étroite et d'un mauvais mouillage; il n'y reste que 6 à 7 mètres d'eau. A une lieue de la côte, au large du *Stroom*, est la grande rade, par des fonds de 10 à 12 mètres d'eau, et dont le mouillage doit en tout temps être préféré à celui de la petite rade.

Les bains de mer d'Ostende sont très-renommés, et très-fréquentés pendant la belle saison; les remparts offrent une promenade fort agréable. L'eau à boire ne se trouve qu'à un quart de lieue de la ville.

Ostende possède trois églises, un bel hôtel de ville, où se trouve le *Casino*, un jardin public hors de la ville, plusieurs écoles, plusieurs hospices, un mont-de-piété, une prison, quatre casernes, trois magasins à poudre et un arsenal.

Des paquebots à vapeur partent tous les deux jours pour l'Angleterre.

On trouve à Ostende plusieurs bons hôtels, et dans un grand nombre de maisons particulières des appartements meublés, pour des séjours d'une ou plusieurs semaines.

Ghistelles, village situé à 2 lieues d'Ostende, sur la route de Nieuport, est renommé pour sa chapelle de Sainte-Godelieve. Voici la légende qu'on raconte de cette sainte : C'était une jeune fille du pays de France, qui fut prise en mariage par un baron flamand dont le château est encore en ruines près du village. Godelieve brillait par ses vertus, sa beauté. Ses yeux et ses cheveux noirs faisaient la jalousie des Flamandes qui ne tardèrent pas à la détester, et sa belle-mère inventa contre elle des calomnies qui lui attirèrent la haine de son époux. Il la fit étrangler. Cette scène est représentée par un groupe de trois personnes, qui surmonte l'autel. Puis, le ciel ayant pris soin de démontrer l'innocence de Godelieve, le baron lui éleva ce monument et se fit moine dans un couvent de Bruges. Une lampe brille nuit et jour dans la chapelle de Sainte-Godelieve. — *Ghistelles* possède un beau château qui appartient à M. Bortier.

Jabbeke, station du chemin de fer, à 3 lieues d'Ostende

et 2 1/2 de Bruges. On y remarque un antique château, propriété des barons de Lareheke.

Oudembourg, village très-ancien à 3 lieues de Bruges et 2 d'Ostende, près du canal qui joint les deux villes, et sur celui de Nieuport qui s'y embranche. C'était autrefois une des villes les plus importantes de la contrée; elle fut détruite au milieu du V^e siècle par Attila, selon quelques auteurs, selon d'autres par les Vandales. Son nom était alors *Attenburg*. En 1084, saint Arnould, évêque de Soissons, y fonda une abbaye de bénédictins.

THIELT, chef-lieu de canton, à 5 lieues 1/2 S. de Bruges, est une ville très-ancienne, qui fut fortifiée dès 1172. Son marché aux toiles est considérable; il s'y est vendu jusqu'à 88,000 pièces. Population 12,000 habitants. Thielt est la patrie du barbier de Louis XI, Olivier le Daim.

THOUROUT, chef-lieu de canton, traversé par les routes de Bruges à Ypres et d'Ostende à Menin, est aussi une ville très-ancienne, mais dont l'origine est peu connue. Saint Amand y fonda au VII^e siècle un monastère qui fut détruit par les Normands. Robert le Frison y fonda une collégiale, en 1073. Thourout fut, au moyen âge, une des villes les plus commerçantes de la Flandre. Sa population n'est aujourd'hui que de 8,000 habitants. On y voit encore les ruines du château de Wynendael, ancienne résidence des comtes de Flandre.

COURTRAI, en flamand *Kortryk*, place forte, chef-lieu du 2^e arrondissement, est situé sur la Lys, à 12 lieues de Bruges. Elle existait du temps des Romains sous le nom de *Cortoriacum*. Les Normands la fortifièrent, en 880; après avoir détruit Tournay et tous les monastères situés sur l'Escaut, ils contruisirent à Courtrai, pour y passer l'hiver, un château fortifié. — Courtrai avec son district fut érigé en comté l'an 988, par l'usurpation d'un seigneur nommé Eilbode, qui en était gouverneur. Ce seigneur, suivant l'exemple des grands vassaux de la France et de la Lotharingie, profita de la jeunesse de Beaudoin IV, son souverain, pour se rendre indépendant et s'arroger le titre de comte. Beaudoin ayant, après la mort de l'usurpateur,

reconquis la ville de Courtrai, y fit construire un château fort aux frais des habitants, pour les punir de leur rébellion. Jacques de Châtillon, gouverneur de la Flandre pour le roi de France, Philippe le Bel, en construisit un nouveau; mais par un traité conclu à Paris, en 1316, entre Philippe, régent de France, et les députés de la Flandre, il fut arrêté que le comte de Flandre démolirait le château de Courtrai, et que jamais on ne pourrait en élever un nouveau sur ses ruines. Les habitants obtinrent cependant, en 1337, l'autorisation de reconstruire un château, qui fut démoli lors du sac que les Français firent de la ville, en 1302, pour venger l'affront qu'ils avaient reçu à la journée des *Éperons d'or*. Cette célèbre bataille fut donnée sous les murs de Courtrai, le 11 juillet de cette année; Robert, comte d'Artois, qui commandait les troupes françaises, y fut défait complètement par les Flamands que commandaient Jean, comte de Namur, et Guillaume de Juliers; leur perte fut immense; Robert y périt avec l'élite de la noblesse française; 8,000 éperons dorés, ornement que les chevaliers seuls portaient à cette époque, furent trouvés sur le champ de bataille et suspendus à la voûte de l'église de Notre-Dame de Groenange, aujourd'hui détruite. — Le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, comte de Flandre, fit construire, en 1385, une nouvelle citadelle flanquée de plusieurs tours, pour contenir les entreprises des Gantois. Les deux tours massives qui gardent un des ponts sur la Lys, sont de la même époque. Ces ouvrages furent successivement augmentés et perfectionnés, notamment par le duc Jean sans Peur, et par les Français qui bâtirent un fort, en 1647. — Courtrai, pris par les Français, en 1643, 1646, 1667 et 1683, fut rendu à l'Espagne, en 1698, par le traité de Ryswyk. Les Français s'en emparèrent de nouveau, en 1744, et détruisirent les fortifications. En 1793, ils remportèrent près de Courtrai une célèbre victoire sur les Anglais, et s'emparèrent quelques jours après de la ville, dont ils firent le chef-lieu du département de la Lys. — La population de Courtrai est de 20,000 âmes. — Cette ville est assez bien bâtie; les rues en sont larges et belles; elle possède plusieurs édifices très-remarquables, entre autres,

l'hôtel de ville, d'architecture gothique et nouvellement restauré; l'église de Saint-Martin, bâtie par saint Éloi, et celle de Notre-Dame, par Beaudoin comte de Flandre et empereur de Constantinople; dans cette dernière on admire un des chefs-d'œuvre de Van Dyck, Jésus-Christ crucifié entre les deux larrons et un curieux tabernacle gothique du XIV^e siècle. Courtrai a possédé une des premières horloges qui parurent en Europe dans le XII^e siècle. Elle passait pour une merveille. Philippe le Hardi la fit transporter à Dijon. — Courtrai est renommé dans tous les pays pour les toiles fines et le linge de table qu'on fabrique dans ses environs. On évalue à 30,000 le nombre des pièces de toile écrue que les habitants des communes rurales apportent chaque semaine au marché de Courtrai. Les deux tiers de ces marchandises sont achetés par les marchands de la ville; le reste est vendu aux marchands de Bruges, d'Ypres, de Gand, de Bruxelles, et à ceux d'Angleterre et de France. La fabrication des toiles damassées, du linge de table, est pour la ville de Courtrai une source de prospérité encore plus précieuse; elle exporte aussi en très-grande quantité les toiles à carreaux dites guingans, les toiles de coton et les mouchoirs de poche. De nombreuses blanchisseries, auxquelles la Lys fournit les eaux limpides et légères dont elles ont besoin, entourent la ville et en rendent l'approche très-pittoresque. — Les teintureries de Courtrai imitent le rouge d'Andrinople, au point de tromper les marchands les plus connaisseurs. Ses fabriques de blondes de fil, de dentelles, de percale et de flanelle sont très-renommées. On y trouve aussi des fabriques de savon, d'huile épurée, de papier, de céruse, de bleu, de chocolat, de chandelles, de tabac; des poteries de terre, des raffineries de sel, des brasseries; des moulins à huile, à tan, à drèche, à tabac et à calandrer. — Il se tient à Courtrai deux foires par an : la première, qui ne dure que 2 jours, commence le 1^{er} dimanche après Pâques; elle est réservée uniquement à la vente des chevaux et des bestiaux; la seconde, dont la durée est de 10 jours, s'ouvre le 24 août; on y vend toutes sortes de marchandises. Il y a, le lundi de chaque semaine, un marché très-considérable, destiné à la vente de

toutes sortes de denrées, de comestibles, des toiles écruës et des fils qu'y apportent les habitants de la campagne.

HARLEBEKE, chef-lieu de canton, à 1 lieue N.-E. de Courtrai, sur la Lys et sur la route de Courtrai à Gand, était autrefois une place importante, et, selon Gramaye, la plus ancienne de la Flandre. Elle a été la résidence des premiers gouverneurs du pays, qui avaient le titre de forestiers de Flandre et comtes d'Harlebeke. Détruite par les Normands, en 882, cette ville fut rebâtie, en 945, par le comte Arnould 1^{er}. Les habitants de Courtrai la ruinèrent et l'incendièrent, en 988. Le comte Beudoïn de Lille y fonda un chapitre de chanoines, en 1049; on voit encore des débris de leur cloître dans le cimetière. Des antiquités romaines ont été trouvées plusieurs fois à Harlebeke. Population 4,300 habitants.

MENIN, en flamand *Meenen*, place forte et chef-lieu de canton, à 2 lieues S.-O. de Courtrai, est situé sur la Lys, qui le sépare de la France. Cette ville n'était qu'un bourg peu important, en 1358, lorsque Louis de Maele l'acheta pour la réunir à ses domaines. Philippe II la fit entourer de murs et fortifier régulièrement, en 1578. Elle fut prise par Turenne, en 1658, et rendue à l'Espagne par le traité de Nimègue. En 1688, Louis XIV la fit fortifier de nouveau par Vauban. Prise par les alliés, en 1706, elle fut cédée à l'Autriche par le traité d'Utrecht. Louis XV la prit en 1744, et en fit raser les fortifications; l'Autriche, qui la recouvra en 1748, les releva. En 1792, les Français s'en emparèrent deux fois; ils l'évacuèrent, et la reprirent en 1794. Les fortifications en ont été nouvellement restaurées. — Menin n'a qu'une seule église dédiée à Notre-Dame. Population 8,000 habitants.

ROULERS, en flamand *Rousselaere*, chef-lieu de canton, à 3 lieues $\frac{1}{2}$ N.-O. de Courtrai, est traversé par la route de Bruges à Menin et arrosé par le Mandelbeke, affluent de la Lys. — Roulers est mentionné dans un diplôme de Louis le Débonnaire, daté de 822, et dans un autre de Charles le Simple, de 899, sous le nom de Roslar. C'est à Roulers que mourut, en 1191, Beudoïn VII, comte de Flandre; la

maison dans laquelle il expira, à son retour de la bataille d'Eu, se voit encore sur la grand'place. En avril 1438, la peste exerça de si grands ravages dans cette ville, que de toute la population il ne resta plus, en peu de jours, que 90 habitants. — L'hôtel de ville est d'une belle architecture, et la grand'place est à remarquer par son étendue et par sa régularité. Roulers possède un magnifique collège, qui compte au delà de 300 élèves, et un couvent de sœurs grises, qui fut fondé sous Louis XIV par des religieuses du monastère d'Isenghien. — Depuis un temps immémorial on fabrique à Roulers une espèce de toile légère, dont le débit était beaucoup plus considérable autrefois et que l'on désigne sous le nom de *Rollette*. On y trouve aussi des fabriques de siamoise, de chapeaux, de savon, d'huile, de bleu; des tanneries, des distilleries et des brasseries très-renommées. — Il se tient à Roulers un marché considérable de toiles, le vendredi de chaque semaine. Il s'y tient en outre, tous les mardis, un grand marché où l'on vend des grains, du beurre, des œufs, du fil et surtout des pommes de terre.

YPRES (*Yperen*), place forte, chef-lieu du quatrième arrondissement, est située dans une plaine fertile, à 10 lieues S.-O. de Bruges, et 6 lieues N.-O. de Lille, sur l'Yperlée, rivière canalisée qui va se jeter dans la mer, à une lieue au-dessous de Nieuport. — Ypres était déjà, au commencement du VIII^e siècle, une forteresse importante, *peroptimum castrum*. Le roi de France Louis XI la prit d'assaut en 1428 et détruisit la moitié de la ville. En 1213, le comte Fernand l'agrandit et en releva les remparts, ce qui n'empêcha pas le roi Philippe-Auguste de s'en emparer la même année. Elle fut prise aussi par Philippe le Bel. — Ypres s'éleva, dans le XIV^e siècle, à une haute prospérité; ses nombreuses fabriques tenaient constamment en activité plus de 4,000 métiers pour les étoffes de laine, et sa population s'élevait alors à plus de 200,000 habitants, ce qui n'a rien d'étonnant, quand on considère son immense étendue, la largeur de ses places publiques et le grandiose de ses monuments. L'hôtel de ville d'Ypres est le plus vaste des édifices du pays, et c'était ordinairement par l'importance de la mai-

son commune qu'on pouvait, au moyen âge, juger de l'importance d'une cité. La population d'Ypres est aujourd'hui réduite à 15,000 habitants qui se meuvent tout à leur aise dans cette ville aux proportions gigantesques. — Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, entoura Ypres d'une muraille en pierre en 1388 et en fit une forteresse du premier rang. Les guerres civiles des Pays-Bas commencèrent sa décadence. En peu d'années le nombre des métiers fut réduit à 500. La peste, en 1490, enleva 15.000 personnes, et, en 1552, fit périr le tiers de la population. En 1576, Ypres tomba au pouvoir des confédérés. En 1584, la famine et les maladies l'obligèrent à capituler avec le duc de Parme. Condé la prit en 1648, l'archiduc Léopold l'année suivante, Turenne en 1658 et Louis XV en 1678. Le traité de Nimègue permit à ce monarque de la conserver; il en fit la première place forte des Pays-Bas; le traité d'Utrecht la lui enleva pour la donner à la maison d'Autriche. Louis XV la prit de nouveau en 1744 et la rendit par le traité d'Aix-la-Chapelle. Enfin le général Moreau la cerna en 1794 et la força à capituler. — Ypres était le siège d'un évêché qui remplaça l'évêché de Téroouanne, après que Charles-Quint eut détruit cette ville, en 1553. Le concordat de 1801 l'a réuni à celui de Gand. — L'hôtel de ville, auquel est réunie la halle, est un immense bâtiment gothique du XIV^e siècle, entièrement bâti en pierres de taille, surmonté d'une belle tour et bien conservé. L'église de Saint-Martin, ancienne cathédrale, édifice vaste et imposant, renferme un chef-d'œuvre renommé de J. Van Eyck, le Paradis terrestre. Les autres églises, au nombre de neuf, sont pour la plupart des monuments remarquables, ainsi que la façade de l'ancienne châteltenie et la caserne de cavalerie. — Ypres possède des fabriques de toiles blanches, de toiles à carreaux, de cotonnettes, de dentelles, de serge, de rubans; des teintureries, des blanchisseries, des tanneries, etc. Il s'y tient un marché hebdomadaire le samedi, et un marché aux bestiaux le premier de chaque mois.

COMMINES (*Comen*), à 3 lieues S.-E. d'Ypres, est située sur la Lys qui la divise en deux parties; celle de la rive droite appartient à la France depuis 1667 et fait partie du départe-

ment du Nord ; la partie de la rive gauche est à la Belgique. Cette ville était dans le XV^e siècle une place forte, et avait un château dans lequel naquit, en 1445, Philippe de Commines, connu par ses mémoires sur l'Histoire de France. Elle fut entièrement brûlée en 1585, à l'exception du château. Les Français détruisirent ses fortifications en 1572. Elle peut être encore aujourd'hui défendue par ses écluses. La population de la partie belge est de 3,200 habitants.— Cette ville est renommée par ses rubans de fil, ses toiles à matelas, ses mouchoirs et ses fabriques de nankin, de siamoise et de tabac.

Messines, chef-lieu de canton, à 2 lieues S. d'Ypres, n'est remarquable que par l'établissement royal destiné à l'entretien et à l'éducation des filles de militaires morts ou devenus invalides au service du pays.

POPERINGHE, chef-lieu de canton, à 2 lieues 1/2 O. d'Ypres, est traversé par la route d'Ypres à Dunkerque, et arrosé par le Schipwaert, affluent de l'Yser. Cette ville était autrefois un domaine de l'abbaye de Saint-Bertin, à laquelle le roi de France, Charles le Chauve, en assura la possession, l'an 877. Elle fut la proie des flammes en 1513 et 1563. Sa population est d'un peu plus de 10,000 habitants. On trouve à Poperinghe des fabriques d'étoffes de laine et de tissus de coton, des blanchisseries, etc. Ses principaux articles de commerce sont le houblon, le bois, les écorces, les grains et le tabac.

WARNETON, en flamand *Waerten*, est une petite ville située sur la rive gauche de la Lys, à 2 lieues S. d'Ypres, et traversée par la route d'Ypres à Lille. Elle était autrefois très-fortifiée. Sa population est de près de 6,000 âmes.

WERVICK, chef-lieu de canton, à 2 lieues 1/2 S.-E. d'Ypres, est situé sur la rive gauche de la Lys qui la sépare de la France. — Cette petite ville, dont il est parlé dans l'itinéraire d'Antonin, sous le nom de *Viroviacum*, avait un temple dédié au dieu Mars, qui devint l'église de Saint-Martin, laquelle s'est écroulée de vétusté dans le siècle dernier. On découvrit à Wervick, en 1514, une médaille de Jules-César et plusieurs autres sous les Antonins. — En 1793, les Fran-

çais remportèrent près de cette ville une victoire signalée sur l'armée autrichienne commandée par Beaulieu. Le prince Frédéric, frère du roi actuel de Hollande, y perdit la vie.— Le principal commerce de Wervick est celui du tabac. Sa population est de 5,500 habitants.

FURNES, en flamand *Veurne*, chef-lieu du 3^e arrondissement, est située à 9 lieues S.-O. de Bruges, et à une lieue environ de la mer du Nord; à l'embranchement des canaux de Dunkerque, de Bergue, de Loo et de Nieuport; elle était autrefois baignée par la mer. — Les anciens monuments qui parlent de cette ville la présentent déjà comme très-ancienne; cependant on ne trouve des traces de son existence qu'à dater du IX^e siècle, époque où elle fut détruite par les Normands. Beudoïn Bras-de-Fer, voulant se prémunir contre les nouvelles attaques de ces barbares, rétablit la ville et l'entoura de fortifications qui furent augmentées par Beudoïn III, en 958. La comtesse Marguerite permit aux habitants, en 1390, d'entourer leur ville de murs de pierre, avec de larges fossés; leurs tours furent construites en 1414 et les forts en 1480. — C'est dans les plaines de Furnes que se livra, en 1297, la fameuse bataille de ce nom, dans laquelle Robert, comte d'Artois, commandant les troupes de Philippe le Bel, défit Guy, comte de Flandre, qui avait pris le parti d'Édouard I^{er}, roi d'Angleterre. Cette victoire fut suivie de la prise de Furnes, qui fut livrée au pillage et aux flammes, et de la soumission de toute la Flandre orientale. Furnes fut prise et reprise plusieurs fois depuis par les Français. Louis XV s'en empara en 1744, et la rendit à l'Autriche, quatre ans après, par le traité d'Aix-la-Chapelle. Elle tomba au pouvoir des Français au commencement de la révolution française et fit partie, jusqu'en 1814, du département de la Lys. Sa population est de 4,500 habitants. — Cette ville est petite, mais assez bien bâtie; elle a deux églises, une chapelle, un théâtre, un collège et plusieurs écoles, un hôpital, un couvent de sœurs hospitalières, un couvent de sœurs noires et une prison. On y remarque surtout l'hôtel de ville, édifice gothique, l'église de Sainte-Walburge, bâtie en 870, par Beudoïn Bras-de-Fer, et une très-grande citerne con-

struite autrefois pour la garnison, et qui sert maintenant à l'usage des habitants, dans les temps de sécheresse ou de baisse des eaux. — Furnes est le siège d'un tribunal de première instance, et la résidence d'un commandant de place; on y fait un commerce considérable de chevaux, bestiaux, grains, colza, lin, houblon, fromage, etc. Dans les environs se trouvent de nombreuses tuileries et briqueteries.

NIEUPORT, chef-lieu de canton, est situé sur l'Yser, à une demi-lieue de la mer du Nord, à 2 lieues N.-E. de Furnes, et à 2 lieues S.-O. d'Ostende, avec lesquelles villes il communique par des canaux. — Nieuport n'était autrefois qu'un hameau nommé *Sandeshove*, dépendant de la ville maritime de *Lombardsyde*, qui fut entièrement détruite par une tempête, dans la nuit du 24 juin 1116. Dans le siècle suivant les habitants de ce hameau construisirent un port, qui s'éleva peu à peu au rang de ville, sous le nom de *Novus portus* ou *Neoportum*. Ruinée de fond en comble, et réduite en cendres par les Anglais en 1383, elle fut rebâtie, en 1385, par Philippe le Hardi, duc de Bourgogne et comte de Flandre qui la fit entourer de murs et de fortifications.—Le 2 juillet 1600, se livra dans les dunes, près de cette ville, la bataille connue dans l'histoire sous le nom de bataille de Nieuport, dans laquelle le prince Maurice défit complètement l'armée de l'archiduc Albert, et fit prisonnier l'amiral Mendoza.—Nieuport est aujourd'hui une place forte en état de soutenir un assez long siège; elle peut, au moyen de ses écluses, inonder une grande partie du pays; plusieurs forts et ouvrages avancés la défendent du côté de la mer. Son chenal est l'ouvrage de la nature; dans les vives eaux, la marée monte à Nieuport, à plus de 5 mètres; mais ses abords sont tellement embarrassés de bancs de sable, qu'on ne peut en approcher sans pilote.—La population de Nieuport n'atteint pas 3,000 habitants; peu de villes présentent un aspect aussi triste; l'herbe croît dans ses rues désertes, et ses habitants ne s'occupent guère que de la pêche ou de la fabrication de filets.

DIXMUDE, chef-lieu de canton, à 3 lieues S.-E. de Furnes, est situé dans une contrée fertile et agréable, sur la rive droite de l'Yser et sur l'ancien canal de Handezaene. Ce

n'était qu'un hameau avant 958 ; Beaudoin III le fit entourer de murs ; le comte Guy, en 1270, y ajouta de nouvelles fortifications que le roi de France, Charles le Bel, augmenta en 1299. C'est alors que la ville prit le nom de Dixmude. Le duc de Bourgogne Jean, comte de Flandre, fit élever de nouvelles fortifications qui furent détruites avec toute la ville, en 1313, par un terrible incendie. — Turenne s'empara de Dixmude en 1658 ; elle fut rendue à l'Espagne par le traité des Pyrénées. Les Français la prirent plusieurs fois et la restituèrent à l'Autriche par le traité d'Aix-la-Chapelle. — Son principal commerce est celui du beurre, dont il se fait des exportations considérables en France et en Angleterre ; des bestiaux et des chevaux pâturent en grand nombre dans les prairies immenses dont la ville est environnée. Population, 3,200 habitants.

HAINAUT.

Le Hainaut est borné au nord par les deux Flandres et par le Brabant; à l'est, par la province de Namur; au sud et à l'ouest, par la France.

La surface du Hainaut est assez généralement montueuse, surtout dans l'est et le sud, où des gorges escarpées et quelques plateaux assez élevés dessinent d'agréables vallons. Cette province est arrosée par l'Escaut, qui la longe à l'ouest, en traversant Tournay; par la Sambre, qui serpente dans la partie opposée; enfin par diverses rivières d'un ordre inférieur, la Dendre, la Haine, la Trouille, la Senne, la Brainerette, la Marcq et plusieurs autres. Toutes ces eaux ont leur source dans la province, à l'exception de l'Escaut et de la Sambre, qui viennent de France. La navigation de l'Escaut est facilitée par trois barrages ou écluses; celle de la Sambre, qui, avant 1814, n'avait lieu que pendant quatre mois de l'année, a été rendue praticable en tous temps aux bateaux du port de 60 à 120 tonneaux, par la construction de 14 écluses. Le Hainaut possède en outre quatre canaux, qui sont employés principalement au transport des navires; ce sont les canaux de Mons à Condé, de Charleroy, de Pommereul ou d'Antoing, et de Caraman.

L'espace occupé par le terrain houiller constitue dans le Hainaut trois grands bassins d'une extrême richesse. Le premier, situé au couchant de Mons, s'étend à plus de trois lieues; le second, au levant de la même ville, ne sera probablement pas moins considérable quand toutes les veines en seront connues et exploitées; le troisième bassin, le plus étendu, est celui dont la ville de Charleroy occupe le centre.

Le produit général des houillères du Hainaut dépasse annuellement trente-deux millions d'hectolitres de houille, dont un cinquième s'exporte en France (1). Plusieurs fosses sont desservies par des chemins de fer particuliers, qui communiquent avec les rivières ou canaux voisins; l'extraction se fait généralement au moyen de machines à vapeur, et l'intérieur des fosses est un spectacle très-curieux pour les personnes qui ne craignent pas d'y descendre.

Le sol du Hainaut, et surtout le bassin de la Sambre, offre un intérêt puissant au géologue. Il présente tour à tour des calcaires diversement colorés, depuis le gris verdâtre jusqu'au noir intense, et dont la consistance varie depuis l'état friable jusqu'à une dureté susceptible d'un poli parfait. Les pierres bleues de Tournay et des Écaussinnes, les marbres de Sainte-Anne, de Charleroy et de Chimay jouissent à l'étranger d'une certaine réputation.

Les villes du Hainaut sont : Mons, Tournay, Charleroy, Ath, Soignies, Leuze, Lessines, Braine-le-Comte, Gosselies, Binche, Enghien, Thuin, Peruwelz, Chièvres, Fontaine-l'Évêque, Chimay, Rœulx, Antoing, Beaumont et Saint-Ghislain.

La province actuelle est formée de l'ancien département de Jemmapes. Sa population est de 620,000 âmes; elle envoie aux chambres 7 sénateurs et 45 représentants.

Mons, chef-lieu de la province du Hainaut, est situé en partie sur une éminence qui lui a donné son nom, à 10 lieues de Bruxelles, 8 de Tournay, 8 de Charleroy et 7 de Valenciennes, sur la petite rivière la Haine : sa population est de 25,000 habitants. — Mons s'appelle en latin *Montes Hannoniæ*, et en flamand *Berghen-in-Henegouw*. Cette ville a pro-

(1) La France ne produit annuellement que vingt millions d'hectolitres de houille.

bablement pour origine le château bâti par César à l'endroit nommé *Castri locus*, pour parvenir à contenir les Nerviens qui habitaient le pays, et qui luttèrent si longtemps contre la domination romaine. Ce fort ayant été abandonné en 473, la contrée reprit, pendant plus d'un siècle et demi, l'aspect d'un désert. En 650, saint Ghislain vint se retirer dans cette solitude. Trois ans après, sainte Waudru, fille du comte Walbert, successeur d'Aubéron, ayant résolu de se consacrer à Dieu, choisit pour sa retraite un endroit solitaire que lui indiqua saint Ghislain, son directeur, sur la montagne de château-lieu; elle y bâtit un monastère où elle prit le voile des mains de saint Aubert, évêque de Cambrai. Les comtes de Mons ont précédé les comtes de Hainaut; ils remontent à Aubéron, fils aîné de Clodion, qui, dépouillé avec ses frères des États de son père, par Mérovée, y rentra après la mort de ce prince, à la tête d'une armée d'Allemands, et s'établit souverain du Hainaut. Mais la race des comtes héréditaires de Mons ne remonte qu'à Régnier dit *au long col*, qui reçut le titre de comte de l'empereur Charlemagne. Le Hainaut passa, en 1052, par le mariage de Richilde, dernier rejeton de la dynastie des Régnier, avec Beaudoin, dit *de Mons*, comte de Flandre, à la maison de Flandre, qui forme la seconde race des comtes de Hainaut. Il fut réuni à cette province en 1169, par le mariage de Beaudoin V avec Marguerite d'Alsace, sœur et héritière de Philippe comte de Flandre; il en fut séparé en 1279, après la mort de Marguerite qui avait eu deux maris, Bouchard d'Avesnes et Guillaume de Dampierre; la branche de Dampierre succéda à la Flandre et celle de d'Avesnes au Hainaut. Cette dernière, qui forme la troisième race des comtes, fut éteinte dans la personne de Marguerite, épouse de Louis de Bavière, roi des Romains. Elle mourut en 1356, et le Hainaut passa à la maison de Bavière qui forme la quatrième race. — Jacqueline de Bavière, fille unique de Guillaume IV, épousa Jean, duc de Brabant, son cousin germain. Mais l'oncle de Jacqueline, Jean de Bavière, évêque de Liège, avait essayé vainement de s'opposer à ce mariage, alléguant, pour cause d'empêchement, l'âge des époux (ils avaient à peine seize ans) et leur parenté. Cet

homme avide et ambitieux prit les armes pour détourner les sujets de sa nièce de l'obéissance qu'ils devaient à cette princesse. Il se donna le nom de comte de Hainaut, de Hollande, de Zélande et de seigneur de Frise ; mais les seules villes de Dordrecht et de Briele le reconnurent. Le duc Jean et la comtesse Jacqueline, pour arrêter les progrès du Bavaois, assiégèrent Dordrecht, qu'ils investirent de deux côtés, en se partageant les opérations du siège. Jacqueline dirigea les attaques avec la vigueur et l'expérience d'un capitaine expérimenté, et Jean avec la faiblesse d'une femme ; il abandonna même lâchement son poste et reprit la route du Brabant. Jean de Bavière s'était déjà emparé de Rotterdam, et les villes de Delft, de Gouda et de Schiedam étaient près de céder, mais Jacqueline, par son courage et son activité, sut arrêter les progrès de ses armes. Enfin le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, et d'autres princes se portèrent pour médiateurs ; ils ménagèrent un accommodement qui fut signé à Gorcum, le 19 juillet 1419, et par lequel Jacqueline cédait à son oncle l'administration de plusieurs villes de la Hollande.— Cependant Jacqueline et son époux Jean nourrissaient l'un contre l'autre une antipathie naturelle ; Jean de Bavière les divisa par de nouvelles intrigues, et Jacqueline, résolue à faire rompre elle-même son mariage, passa secrètement en Angleterre, d'où elle s'adressa au pape pour solliciter la cassation. Mais pendant son séjour à Londres, elle devint si éperdument éprise du duc de Gloucester, frère du roi Henri V, qu'elle n'eut pas la patience d'attendre la sentence de Rome et qu'elle épousa ce prince, quoiqu'il fût son parent au quatrième degré, par Philippine, reine d'Angleterre, fille de Guillaume I^{er}, comte de Hainaut.— Ce mariage lui suscita de graves embarras et de nombreux malheurs. Elle était délivrée de son oncle Jean de Bavière, qui venait de mourir, non sans soupçon de poison, mais le duc Jean était soutenu par le duc de Bourgogne et par le comte de Saint-Pol. Assiégée dans Mons, Jacqueline résista longtemps, soutenue par la fidélité des Montois ; mais enfin ils furent obligés de capituler ; et la comtesse, par les ordres du duc de Bourgogne, fut transférée à Gand, d'où elle parvint plus tard à s'échapper sous des habits

d'homme ; elle se retira en Hollande , où le duc de Gloucester ne tarda pas à venir la joindre. Ce fut alors devant le souverain pontife que les princes fatigués portèrent la solution de leurs différends ; la sentence du pape déclara que le mariage de Jacqueline avec le duc de Gloucester était un véritable adultère et qu'il devait être rompu. Dès ce moment le Hainaut, cessant d'être en séquestre , fut occupé par le duc de Brabant et les autres États de Jacqueline, qui avaient jusque-là tenu son parti, se déclarèrent pour le duc de Bourgogne. Peu de temps après, le duc de Brabant mourut à Bruxelles, le 17 avril 1427. Jacqueline, que le duc de Bourgogne tenait assiégée dans Gouda, obtint la paix à la condition de reconnaître Philippe le Bon pour son héritier présomptif. — Le duc de Bourgogne se crut maître, par ce traité, de tous les États de la comtesse ; il donna le gouvernement de la Hollande à Frans de Borsèle. Mais bientôt il apprit que Jacqueline avait contracté avec Borsèle un nouveau mariage. Craignant de voir lui échapper ce riche héritage, il se rendit à la Haye, s'empara adroitement de Borsèle et le fit conduire sous bonne escorte au château de Ruppelmonde, répandant le bruit qu'il allait lui faire trancher la tête. Ce qu'il avait prévu arriva : Jacqueline, pour sauver les jours de son époux, consentit à toutes les exigences du duc de Bourgogne ; elle lui céda tous ses droits sur les comtés de Hainaut, de Hollande, de Zélande et sur la seigneurie de Frise. La honte, la douleur eurent bientôt consumé les jours de cette infortunée princesse ; elle mourut, le 8 octobre 1436, au château de Teylinghem en Hollande, à l'âge de 36 ans, sans laisser aucune postérité de ses différents mariages. — A dater de cette époque, Mons et le Hainaut furent soumis à la maison de Bourgogne et suivirent toutes les vicissitudes des Pays-Bas. — Mons, réduit en cendres l'an 1112, fut rebâti, clos de murailles en 1148, agrandi en 1293 et en 1416. Le comte Louis de Nassau prit cette ville par stratagème, le 24 mai 1572 ; il y envoya des soldats déguisés en marchands de vins, et conduisant sur des charrettes des tonneaux à doubles fonds, qui contenaient du vin près de la surface et des armes dans l'intérieur ; entrés dans Mons ils s'armèrent

et massacrèrent la garnison espagnole. La même année Mons fut repris par Frédéric de Tolède, fils du duc d'Albe. Louis XIV l'emporta d'assaut en 1691. Par le traité d'Utrecht, Mons resta à la maison d'Autriche; la bataille de Fontenoy livra cette ville aux Français, mais elle fut restituée à l'Autriche par le traité d'Aix-la-Chapelle; sous l'empire français, Mons était le chef-lieu du département de Jemmapes. — Les anciennes fortifications de cette ville avaient été rasées par ordre de l'empereur Joseph II; elles ont été reconstruites en 1815, sur de nouveaux plans, et on les entretient avec un soin admirable. Mons passe pour la plus forte de toutes les places de guerre fortifiées d'après le système moderne; elle figure un polygone flanqué de quatorze bastions, et ses environs peuvent être inondés à une grande distance.

MONUMENTS. — ÉDIFICES PUBLICS.

Le monument le plus remarquable de la ville de Mons est l'église de Sainte-Waudru, bâtie en 1460 sur l'emplacement de la chapelle, fondée par cette sainte. Jean Dethuin et son fils en dirigèrent les travaux, d'après les plans d'un architecte italien; elle fut achevée en 1589, mais la tour qui devait la surmonter ne fut jamais construite. Cette église peut être considérée comme un des plus beaux monuments d'architecture gothique. Son vaisseau est un chef-d'œuvre d'élégance et de hardiesse; les colonnes sont formées de faisceaux de nervures qui partent du sol et s'élèvent avec légèreté, pour aller se perdre, sans être arrêtées par des chapiteaux, jusque dans les culs-de-lampe des voûtes en formant des ogives multipliées. L'église possède quelques excellents tableaux de Rubens et d'autres maîtres, mais ils sont ou en mauvais état ou détériorés par les réparations maladroites qu'on a voulu leur faire subir. — L'église de Sainte-Élisabeth est surmontée d'une flèche espagnole peu élevée mais d'un travail

assez remarquable ; l'intérieur, qui a peu d'étendue, est d'architecture moderne. — Celles de Saint-Nicolas et de Berlaimont n'ont rien qui attire l'attention ; l'ancienne église des Visitandines a été, sous le gouvernement des Pays-Bas, appropriée au culte protestant ; elle sert aujourd'hui aux séances de la cour d'assises. — Les autres édifices de Mons sont : — la Tour du Beffroi, bâtie par les Espagnols en 1662 ; cette tour, qu'on appelle aussi le *Château*, est, par sa position, une des plus élevées du pays et s'aperçoit de fort loin ; — l'Hôtel de ville, d'une architecture gothique et massive, est surmonté d'un dôme peu élevé ; sa construction date de 1440. — Le Palais de justice n'a rien de remarquable comme monument ; cependant, la cour de Mons a joui d'une renommée illustre ; ses juges étaient autrefois des pairs institués au nombre de douze, par la comtesse Richilde. — Mons possède un beau collège d'humanités et une savante société de bibliophiles. Cette ville est peu manufacturière ; elle compte beaucoup de familles nobles et de rentiers ; mais elle est le centre d'un immense commerce de houilles, de pierres, de chevaux et de bestiaux. Le charbon de terre s'y brûle à si bon marché, que tout y sent la houille, tout y paraît noir ou gris, et l'atmosphère de fumée qui la couvre se détache comme une couronne jaunâtre. Un trait caractéristique, c'est que les loges de la petite salle de spectacle que possède Mons, sont pour la plupart chauffées avec des foyers particuliers de charbon de terre.

Jemmapes, à 1 lieue O. de Mons, est célèbre par la grande victoire que le général Dumouriez y remporta, en novembre 1793, sur les Autrichiens, et qui valut aux Français la conquête de la Belgique. On fait à Jemmapes, un grand commerce de houilles qui se transportent sur la Haine et le canal de Condé. Population : 4,800 habitants.

Boussu, chef-lieu de canton, à 2 lieues $\frac{1}{2}$ de Mons, sur la route de Valenciennes, est connu par le magnifique château qu'y possède M. le marquis de Caraman. Placée au milieu d'un parc de la meilleure ordonnance et environnée de prairies fertiles, cette propriété, dont les dépendances sont arrosées par la Haine, réunit à l'agrément du site.

l'intérêt non moins puissant des souvenirs historiques. Il a été bâti sur les ruines de celui dont Jean d'Héniin, seigneur de Boussu, jeta les fondements en 1539. Guichardin, dans sa description des Pays-Bas, dit que c'était une œuvre célèbre à cause de sa rare architecture. Charles-Quint visita le château en 1545. D'après une ancienne tradition, le seigneur de Boussu aurait fait mettre le feu à son château, immédiatement après le départ de l'empereur ; cependant, l'histoire rapporte que, quatre ans plus tard, Philippe II se rendant à Mons pour y être inauguré comte de Hainaut, vint aussi payer son tribut d'admiration à ce chef-d'œuvre d'architecture. Ce fut du château de Boussu que Louis XIV, âgé seulement de 17 ans, dirigea le siège de Saint-Ghislain, en 1655. Cette belle résidence ne conserve de l'ancien édifice qu'une espèce de fort, qui paraît avoir fait partie de la magnifique entrée décrite par Guichardin. Parmi plusieurs inscriptions dont les ruines ont conservé les caractères, on en lit une conçue en ces termes : *Ge y seray Boussut* ; ce fut, dit-on, par ces mots que Charles V répondit à Jean d'Héniin, lorsque celui-ci le pria d'honorer de sa présence le château qu'il venait d'élever ; cette inscription se retrouve au-dessus de la chapelle sépulcrale des seigneurs de Boussu, laquelle tient à l'église paroissiale. L'intérieur de cette chapelle est décoré de monuments en albâtre et en marbres de couleur ; en face de l'autel, s'élève un sarcophage qui renferme, dit-on, les restes de Jean d'Héniin et d'Anne de Bourgogne, son épouse, morte en 1551. Au-dessus de ces tombeaux, plusieurs statues en albâtre sont agenouillées au pied d'un crucifix ; mais ce qui attire plus particulièrement l'attention, c'est un squelette en pierre blanche dont le travail est d'une exactitude anatomique bien remarquable pour l'époque. Cette chapelle existait déjà au XIII^e siècle. — La population de Boussu est de 3,000 habitants.

Saint-Ghislain est situé entre Mons et Boussu, sur le canal de Mons à Condé, au centre de nombreuses exploitations charbonnières ; cette petite ville est l'entrepôt de la plus grande partie des houilles qu'on extrait sur son territoire et dans les environs. Population, 2,000 habitants.

Hornu, à une demi-lieue E. de Boussu, est remarquable par l'établissement de M. Degorges-Légrand, dont la réputation est européenne. Le voyageur qui se rend de Mons à Valenciennes est frappé de l'heureuse disposition des bâtiments qui bordent la route et que domine une pompe à feu d'une magnificence extraordinaire. Deux mille ouvriers y sont occupés à l'extraction de la houille et huit machines à vapeur y donnent une force de 156 chevaux. Comme on ne pouvait réunir facilement ce nombre d'ouvriers des campagnes voisines, M. Degorges fit construire, en 1824, un immense bâtiment qui contient 175 habitations, soines, commodes, pourvues chacune d'un petit jardin et dont l'aspect est très-pittoresque. Tout a été si heureusement ménagé en faveur des ouvriers, qu'aujourd'hui 255 maisons se sont répandues dans l'étendue de la concession. On a formé deux places publiques pour la promenade et les jeux; sur l'une d'elles s'élève un élégant bâtiment qui renferme une machine à vapeur pour l'épuisement des eaux des mines; cette machine distribue de l'eau froide, de l'eau tiède et de l'eau chaude à la colonie pour laquelle on a disposé aussi un établissement de bains. Près de là se trouve une salle de danse de 50 pieds de long sur 22 de large pour les ouvriers. Enfin, une école gratuite donne l'instruction à leurs enfants des deux sexes, et une bibliothèque, composée des meilleurs ouvrages de morale et de sciences élémentaires, permet aux ouvriers d'occuper utilement leurs loisirs, au lieu d'aller dépenser dans les cabarets, leur temps, leur santé et le fruit de leurs travaux.

Le Grand Hornu est le siège d'un établissement pour la fabrication de cordes d'aloès et autres.

Le Rœulx (Riodium), chef-lieu de canton, à 2 lieues N.-E. de Mons, sur la route de Mons à Nivelles, est bâti dans un vallon qu'on appelait jadis *Apolline*, parce que, dit-on, Apollon y avait un temple. Saint Feuillen fut assassiné dans ce lieu, et les habitants y élevèrent une chapelle qui devint une église, puis une abbaye de Prémontrés. Le Rœulx fut érigé en comté par Charles-Quint. Cette terre, qui était une des six pairies du Hainaut, appartient depuis plusieurs siècles

à l'illustre famille de Croy; c'est le prince de Croy-Solre qui en est le propriétaire actuel. Le château du Rœulx est un des plus remarquables de la Belgique. La façade principale a été rebâtie en 1760, mais la façade opposée est très-antique; elle est ornée de tours très-élevées et d'un dôme qui couvre la chapelle. Les toits sont construits à l'italienne et les jardins dessinés à l'anglaise. La population du Rœulx est de 2,500 habitants.

SOIGNIES, chef-lieu de canton, à 4 lieues N.-E. de Mons, sur la Senne et sur la route de Mons à Bruxelles, est une ville très-ancienne qui doit son origine à un monastère fondé par Maldegair, époux de sainte Waudru, l'an 650. Dans le partage de 870, elle échut à Charles sous le nom de *Sunnium*; bientôt après les Normands la ravagèrent. Beaudoin le Bâtitteur l'entoura de remparts de terre en 1150, et le régent du Hainaut, Albert de Bavière, lui donna en 1360 une enceinte de murailles qui tombent aujourd'hui en ruines. L'église de Saint-Vincent passe pour le plus ancien monument de la province. Soignies possède plusieurs établissements de bienfaisance; un hôpital, composé de 122 lits, et dont les malades sont soignés par des sœurs grises hospitalières; un hospice des orphelins qui élève trente individus des deux sexes, et un hospice des vieillards, fondé il y a peu d'années. Il semblerait que ces établissements de bienfaisance n'exercent pas une influence favorable sur la petite ville de Soignies, car, des 6,000 habitants dont se compose sa population, 4,000 appartiennent à la classe indigente, et parmi ceux-ci plus de 2,000 reçoivent des secours du bureau de charité.

BRaine-LE-COMTE (*Brania-comitis*) est traversée par la grande route de Bruxelles à Mons, à moitié chemin de ces deux villes. Son nom vient de Brennus le Gaulois, qui avait construit un fort sur son emplacement. Le comte Beaudoin IV, surnommé *le Bâtitteur*, l'ayant achetée en 1158, du chapitre de Sainte-Waudru, changea son ancien nom de *Braine-la-Villotte* en celui de *Braine-le-Comte*, et fit commencer la tour de l'église que le fils de ce prince acheva. La ville fut deux fois brûlée dans les guerres civiles, en 1424

et en 1583. — Le marché de Braine-le-Comte est très-fréquenté. Population : 4,500 habitants.

Enghien, chef-lieu de canton, sur la route de Tournay à Bruxelles, est bâti sur le penchant d'une colline dont la petite rivière la Marcq baigne le pied. L'histoire rapporte qu'en 1140, Englebert, seigneur d'Enghien, jeta les premiers fondements de cette ville, près de son château, dont l'origine remontait à 801, époque à laquelle le domaine d'Enghien fut donné en fief par Charlemagne, à Engle, l'un de ses capitaines. Enghien entra dans la maison de Bourbon, par le mariage de Marie de Luxembourg avec le comte de Vendôme. Antoine de Bourbon, père de Henri IV, céda le domaine d'Enghien à Charles de Ligne, prince d'Arenberg, mais la maison de Bourbon continua d'en garder le titre. Le prince d'Arenberg possède encore, à Enghien, un des plus beaux parcs du pays; il a plus de 300 hectares de superficie. M. Parmentier, ancien bourgmestre de la ville d'Enghien, cultive, dans un jardin botanique d'une grande étendue, des plantes exotiques d'un grand prix; ses serres renferment plus de deux mille plantes d'ananas. — L'église d'Enghien est riche et bien ornée sans être très-grande. — Enghien possède des fabriques de dentelles, des filatures et des blanchisseries importantes. — Sa population est de 3,800 habitants.

Chièvres, chef-lieu de canton à 3 lieues 1/2 N.-O. de Mons et 1 lieue S.-E. d'Ath, existait comme bourg au IX^e siècle et portait alors le nom de *Cervia*. On y a trouvé un denier d'argent, frappé en 877 sous le règne de Charles le Chauve et portant pour légende *Cervia moneta*. La ville se compose d'un petit nombre de rues régulières; la grand'place est assez vaste et belle. L'église renferme beaucoup de mausolées du XVI^e siècle. Le château gothique existe encore; il a appartenu successivement aux comtes de Crøy, d'Egmont et au prince de Pignatelli. — Le marché aux chevaux de Chièvres est très-important; il fut établi en 1363, par Robert, seigneur de Chièvres, et confirmé par plusieurs souverains du Hainaut. Pop. : 3,500 hab.

TOURNAY, en flamand *Doornik*, en latin *Tornacum*,

ou *Turris Nerviorum*, chef-lieu du deuxième arrondissement, est situé sur l'Escaut à 8 lieues de Mons, 6 de Lille et 15 de Bruxelles. Sa population est de 30,000 habitants. — Suivant plusieurs historiens, Tournay est la plus ancienne ville de la Gaule Belgique; son origine remonterait à plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, et ce serait la ville dont César se rendit maître après la victoire qu'il remporta sur les Nerviens, près des bords de la Sambre. Ce qui est constant, c'est que Clodion, qui succéda à Pharamond, roi des Francs, accorda en 443 à Mérovée, prince du sang royal, pour prix de sa valeur et de ses services, la ville de Tournay où celui-ci se fixa avec sa famille. Après Clodion, en 448, Mérovée, qui lui succéda, établit le siège du royaume des Francs à Tournay. Childéric y mourut en 482 et fut enterré près de l'Escaut; on trouva son tombeau, le 27 mai 1655, en démolissant de vieilles maisons qui entouraient l'église de Saint-Brice. A la profondeur de sept pieds reposaient les restes mortels du roi des Francs; à l'entour furent découverts successivement une agrafe d'or, et un sac de cuir pourri contenant une centaine de médailles d'or; puis deux cents médailles d'argent, deux têtes de mort et quelques os, des dents, la mâchoire d'un cheval et un fer à peu près intact. Ensuite, dans un espace d'environ cinq pieds carrés, une épée dont la lame, quand on la leva, tomba en plusieurs morceaux; diverses parcelles d'or qui servaient d'ornement au baudrier et au fourreau de l'épée, etc.; le fer d'une hache et celui d'un javelot rongés par la rouille; une petite tête de bœuf en or émaillé; un grand nombre d'abeilles d'or; une petite boule en cristal; et enfin un anneau d'or portant un grand cachet, avec la figure de Childéric et ces mots gravés alentour en caractères romains: CHILDERICI REGIS. D'autres antiquités romaines ou gauloises ont été découvertes à Tournay et dans les environs à diverses époques. — En 575, Childéric, poursuivi par Sigebert, roi d'Austrasie, se retira à Tournay où celui-ci l'assiégea. Cette ville fut ravagée par les Normands en 880. Sous le règne de Charles le Chauve elle fut comprise dans le comté de Flandre; sous celui de Philippe le Bel, en 1295, elle fut entourée de fossés et

flanquée de tours qui subsistent encore en partie. En 1302, les Flamands de Gand et de Courtrai vinrent assiéger Tournay avec une armée de 50,000 hommes, mais ils échouèrent dans leur entreprise. En 1426, la peste y exerça de grands ravages, et en 1437 commença une famine qui dura deux ans. — Le roi d'Angleterre, Henri VIII, prit Tournay en 1513 et y fit construire un château qui a été rasé. En 1518, François I^{er}, roi de France, racheta Tournay avec Térouane par le mariage du Dauphin avec la fille de Henri VIII, et dix ans après céda ces deux villes à Charles-Quint par le traité de Madrid. — Pour réduire les habitants au joug espagnol auquel ils venaient de se soustraire, le prince de Parme assiégea Tournay en 1581. Les assiégés firent une vigoureuse résistance, animés par l'exemple de la princesse d'Espinoy, née Lalaing, qui la défendait en l'absence de son mari et qui fut blessée au bras en repoussant un assaut; cependant la ville fut obligée de capituler après avoir perdu les trois quarts de la garnison. — Louis XIV s'empara de Tournay en 1667, et l'année suivante le traité d'Aix-la-Chapelle lui assura sa conquête jusqu'à la paix d'Utrecht qui la lui enleva pour la restituer à la maison d'Autriche. La bataille de Fontenoy, en 1745, soumit de nouveau la ville aux Français, mais le traité signé à Aix-la-Chapelle, en 1748, la rendit aux Autrichiens. — L'armée républicaine s'empara de Tournay le 8 novembre 1792; Pichegru y entra en 1794. Enfin elle fut évacuée par les Français le 7 février 1814. La citadelle, construite depuis cette époque sur le plan de celle d'Anvers, fait l'admiration des ingénieurs militaires. — Tournay est le siège d'un évêché qui remonte jusqu'à 494, année du sacre de saint Eleuthère, son premier évêque. L'évêché de Tournay fut réuni à celui de Noyon, vers 530, lorsque saint Médard, évêque de Noyon, obtint le siège de Tournay; il en fut séparé en 1146, par une bulle du pape Eugène III. Maintenu par le concordat de 1801, cet évêché comprend toute la province du Hainaut.

L'Escaut traverse Tournay dans toute sa longueur, resserré entre deux beaux quais en pierre de taille et plantés d'arbres; il fait tourner, à son entrée dans la ville, quatre

moulins qui peuvent moudre assez de blé pour fournir du pain à cent mille hommes. — Les rues de Tournay sont belles, larges, unies sur la rive droite et montueuses sur la rive gauche. La *Cathédrale*, bâtie avec ces pierres noires du pays dont la dureté semble défier les efforts du temps, a été fondée dans le V^e siècle; ses quatre tours rondes, d'égale hauteur et couronnées d'un petit toit pointu, dominent la ville et annoncent de loin une église carlovingienne. L'intérieur est vaste et imposant; les marbres noirs et blancs y sont répandus à profusion; l'on y admirait autrefois de nombreux mausolées, dont quelques-uns seulement ont échappé au vandalisme des républicains français, et qui faisaient de ce monument une des plus précieuses basiliques de la chrétienté. — L'église de l'ancienne abbaye de *Saint-Martin*, construction moderne d'un beau style, a été rasée jusqu'aux fondements à l'époque de la révolution; les bâtiments qui servaient de résidence à l'abbé, sont devenus l'hôtel de ville, et les jardins ont été convertis en promenade publique. — Tournay possède une belle bibliothèque, un athénée, un cabinet d'histoire naturelle, un séminaire épiscopal, une chambre de commerce, un théâtre et de nombreux établissements de bienfaisance. — Tournay est une des principales villes manufacturières du royaume. Sa bonneterie est exportée dans toutes les parties du monde; elle emploie 2,500 métiers, formant la moitié de ceux qui existent dans le royaume. La tisseranderie et la fabrication des tapis, qui sont très-renommés, occupent plus de la moitié de la population; on y fait aussi des porcelaines qui rivalisent avec celles des fabriques anglaises. — Il se tient à Tournay deux grandes foires par an, l'une qui commence le jeudi le plus rapproché du 15 septembre, et l'autre le jeudi le plus rapproché du 15 mai; elles durent chacune dix jours. — Les environs de Tournay sont très-fertiles; on y cultive en grand les différentes espèces de céréales, de lin et de plantes oléagineuses; à l'époque de la floraison, du haut des remparts de la ville, on est frappé du magnifique spectacle des champs de colza qui se déroulent en nappes d'or sur tous les points de l'horizon. L'exploitation de l'ancien bois de *Breuze*, par M. Lefebvre-Mouret,

sénateur, est un des plus vastes et des plus beaux établissements agricoles que l'on connaisse; on y compte 200 chevaux, et 300 vaches qui fournissent à Tournay pour 50,000 francs de lait par an (1). — La source minérale de Saulchoit, appelée *la fontaine de Madame* par les habitants du hameau Deltombe, à une demi-lieue N.-E. de Tournay, au pied du mont Saint-Aubert, forme un ruisseau considérable qui va se jeter dans l'Escaut, et dont les propriétés médicinales ont été employées avec succès dans plusieurs maladies.

Antoing, chef-lieu de canton, est situé sur la rive droite de l'Escaut, à 2 lieues 1/2 au-dessus de Tournay; les eaux de ce fleuve servent à l'irrigation des prairies qui se déploient dans son riche bassin. — Quelques traditions font remonter l'étymologie d'Antoing, jusqu'à un certain Antonius, général romain. Ce qui est constant c'est l'ancienneté de la seigneurie d'Antoing, qui dans la suite fut érigée en baronnie et passa à la maison de Ligne. La ville d'Antoing est bâtie en partie sur une éminence qui domine l'Escaut et la fameuse plaine de Fontenoy. On y remarque l'antique château fort du prince de Ligne, dont la tour est très-élevée, et quelques vestiges de fortifications. Pop. 2,000. h.

Fontenoy, village sur la route de Mons à Tournay, est célèbre par la sanglante bataille qui s'y livra le 11 mai 1745, entre les Français commandés par Louis XV et le maréchal de Saxe, et les Autrichiens, Hollandais et Anglais réunis sous les ordres du duc de Cumberland, du prince de Waldeck et du comte Kœnisegg. Pour sauver la ville de Tournay, le duc de Cumberland était obligé de livrer une bataille. L'armée française, rangée sur une éminence, avait la ville d'Antoing à droite, un bois à gauche et en face le village de Fontenoy. Cette position avantageuse n'effraya point le jeune duc. Les alliés attaquèrent les retranchements vers deux heures du matin et obtinrent d'abord quelques avantages; pendant

(1) Ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est que la consommation de la ville s'est augmentée en peu d'années de toute la quantité de lait que l'établissement de Breuze produit, sans avoir fait diminuer le débit des fermes voisines qui s'élevait à 10,000 fr. par année avant l'établissement de la nouvelle colonie,

près d'une heure la victoire parut se déclarer en leur faveur. Le maréchal de Saxe, attaqué de la maladie dont il mourut dans la suite, parcourut les rangs en litière et rassura ses soldats par ses gestes et ses discours, tout en prenant les mesures que commandaient les circonstances. Plusieurs phalanges ennemies reculèrent; de toute l'armée alliée, les Anglais seuls, aguerris par de longues campagnes, soutinrent l'effort des Français victorieux; formés en bataillons carrés, ils s'avancèrent intrépidement; l'artillerie française foudroya trois côtés à la fois de ce corps; enfin la maison du roi renversa cette phalange que l'on croyait inébranlable. Dans cette journée mémorable et décisive, les alliés perdirent plus de quinze mille hommes: le duc de Grammont y fut tué.

Belœil, situé à 6 lieues E. de Tournay sur la route de Mons, près du village de Bazèle, est connu par le château et le parc de S. A. le prince de Ligne, une des plus belles propriétés qui soient en Europe. Le château, d'architecture gothique, a été bâti en 1146; il se compose d'un vaste bâtiment carré, flanqué de tours et baigné par un large fossé; deux ailes étendues font suite au corps de bâtiment et deux pavillons forment l'entrée de la cour d'honneur. La grande avenue a une lieue de long, sur une largeur de deux cents pieds; une autre traverse quatre lieues de propriétés appartenant au prince. Les jardins, dessinés à la française par Le Nôtre, qui traça ceux de Versailles et des Tuileries, ont gardé la même disposition depuis 1711; on en admire surtout les charmilles qui s'élèvent à une très-grande hauteur. L'orangerie et les serres ont été construites par le prince actuel, en 1830; elles se prolongent sur une étendue de plus de 700 pieds et sont peuplées des plantes les plus rares; des médailles d'or et d'argent, obtenues par S. A. aux différents concours d'horticulture, attestent que ces collections sont formées et entretenues avec un goût éclairé. — *Belœil*, tout à la fois magnifique et champêtre, a dit le chanfre des jardins. — C'est une belle et noble chose qu'un domaine enrichi par la nature et par les arts, qui traverse les siècles intact, respecté par tous et possédé d'âge en âge par la même

famille, en dépit des passions et des tourmentes politiques; la terre de Belœil, ancienne pairie du comté de Namur, appartient à la maison de Ligne, la plus ancienne de la Belgique, depuis 1314. Le château renferme des objets d'un prix inestimable, soit comme morceaux d'art, soit comme souvenirs historiques, et dont la nomenclature formerait un volume. Nous citerons seulement parmi les plus remarquables : une bibliothèque riche en manuscrits, parmi lesquels il s'en trouve un qui représente la passion de N.-S. et dont les caractères et les figures sont entièrement découpées à jour comme des dentelles; il a appartenu à Henri VII, roi d'Angleterre, à Henri VIII et à Marie Stuart; l'empereur Rodolphe en offrit onze mille écus d'or à un prince de Ligne qui refusa de le céder. — Une collection complète des armes à feu, depuis l'invention de la poudre jusqu'à nos jours. — La galerie des portraits des princes de la maison de Ligne, au nombre de 125, indépendamment de ceux qui ornent les chambres à coucher et qui sont dus en grande partie aux pinceaux d'Albert Durer, de Holbein, de Van Dyck, de Velasquez, de Gonzales, de Vandermeulen, etc. Parmi les autres tableaux ou objets d'art on rencontre les noms de Léonard de Vinci, Michel-Ange, Salvator Rosa, Pourbus, Otto Venius, Benvenuto Cellini, Bernard Palissi, Duquesnoy, etc., sans compter un grand nombre de célébrités modernes. — Un morceau de la vraie croix, une épine de la couronne de Jésus-Christ, donnés par le roi d'Espagne à Claude Lamoral prince de Ligne et vice-roi de Sicile, avec les brefs des papes qui en garantissent l'authenticité. — Le couvert de Pierre le Grand; la fourchette et le couteau sont en argent; la cuiller est d'un bois sur lequel le poison laisse des traces. — Le glaive qui trancha les jours de d'Egmont et de Horn. — Il y a peu de souverains ou de grands noms historiques qui ne soient représentés dans cette riche collection depuis Charles-Quint jusqu'à Napoléon, soit par des présents faits aux princes de Ligne, soit par des objets qui ont appartenu à ces personnages (1).

(1) Les richesses entassées dans le parc de Belœil acquièrent surtout du prix par la délicatesse avec laquelle S. A. le prince de Ligne exerce l'hospita-

Le village de *Ligne* est voisin de Belœil; on y voit dans l'église un tombeau du XIV^e siècle, sur lequel est représenté couché un prince de l'illustre maison dont ce village fut le berceau.

Peruwelz, à 2 lieues S. de Leuze, près de la frontière de France, n'est élevé que depuis peu d'années au rang de ville. On y trouve beaucoup de fabriques de bonneteries et de tabac. Sa chapelle de *Notre-Dame de Bon Secours* est très-célèbre et renferme de nombreux ex-voto. Dans les environs se trouve une magnifique propriété appelée *l'Ermitage*, qui appartient aux princes de la maison de Croy.

Leuze, chef-lieu de canton, est situé à 3 lieues E. de Tournay, sur la route de Lille à Mons et sur celle de Gand à Valenciennes; on y trouve de nombreuses tisseranderies, des teintureries, des fabriques de siamoises. Sa principale église, dédiée à saint Pierre, est fort belle. La ville est bâtie régulièrement; elle présente un aspect assez riant et animé; sa population est de 5,500 habitants.

ATH, place forte, sur la Dendre, à 6 lieues de Tournay, sur la route de Lille à Bruxelles, et sur celle de Mons à Gand, passe pour une ville très-ancienne; on n'a pas craint de faire remonter son origine jusqu'au temps d'Antéonor, prince troyen, qui vivait 1184 ans avant l'ère chrétienne; quelques-uns attribuent sa fondation au général romain Aëtius, qui parcourut le Hainaut en 451 à la tête d'une puissante armée, vainquit Attila, et donna, disent-ils, son nom à Ath, que les Flamands nomment *Aët*. Quoi qu'il en soit, la ville d'Ath n'a rien moins que l'apparence d'une ville ancienne; un terrible incendie en 1433, un ouragan en 1600, un tremblement de terre en 1691 et d'autres calamités ont fait disparaître tous ses anciens monuments, à l'exception de la tour de Saint-Julien qui a survécu à l'incendie de l'église et du clocher. L'hôtel de ville a été rebâti en 1600. Peu de villes ont eu à supporter plus de sièges et de plus meurtriers que la ville d'Ath. Ses fortifications, reconstruites en 1815, sont

tallé en faveur des gens de goût qui demandent à visiter ce délicieux séjour.

entretenu avec un soin minutieux, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec une sorte de coquetterie qui charme les regards. La grande caserne peut loger 3,000 hommes. — Le marché aux toiles est très-renommé, il s'y vend plus de 20,000 pièces par an; l'orfèvrerie d'Ath, qui formait autrefois une branche d'exploitation considérable, est réduite aujourd'hui aux ressources de l'intérieur. — La population d'Ath est de 9,000 habitants.

Sur la route d'Enghien à Ath, à une lieue de cette ville, on remarque l'établissement de Meslin-l'Évêque, créé en 1826, par le gouvernement, pour l'exploitation des vers à soie. Sa production, en 1837, a été de 1,991 kilogr.

Lessines, chef-lieu de canton, à 8 lieues 1/2 N.-O. de Tournay, est située dans une position pittoresque et arrosée par la Dendre. Cette petite ville passe pour avoir été fondée par les Saxons. Elle est le centre d'un commerce très-actif de pierres à paver, de houille, d'huiles et de bois. On y trouve une société littéraire et une commission des beaux-arts pour la conservation des monuments. C'est la dernière ville du Hainaut où l'on parle français. Les habitants de Grammont, à une petite lieue de distance, ne comprennent pas ceux de Lessines, quoique leurs rapports n'aient été interrompus dans aucun temps. La population de Lessines est de 3,000 âmes.

CHARLEROY, place forte, sur la Sambre, chef-lieu de canton, à 8 lieues E. de Mons, n'était avant 1666 qu'un village nommé *Charnoy*, où le marquis de Castel Rodrigo, gouverneur des Pays-Bas pour le roi d'Espagne, Charles II, commença la construction d'une forteresse; mais forcés de l'abandonner aux Français avant son achèvement, les Espagnols la firent sauter. Louis XIV releva les fortifications de Charleroy; il fit bâtir toute la partie de la *ville basse*, qui se trouve de l'autre côté de la Sambre, et qui est entièrement séparée de la *ville haute*; on distingue aussi la partie du milieu qui s'appelle *entre-ville*. Charleroy a eu de nombreux sièges à soutenir et a été démantelé plusieurs fois; cette place est aujourd'hui fortifiée de manière à présenter une vigoureuse résistance. — Le principal édifice de Charleroy est l'église de Saint-Louis, bâtie par Louis XIV en rempla-

cement de Saint-Christophe.—L'exploitation des nombreuses houillères et des usines qui entourent cette ville, alimente les nombreuses branches de l'industrie du fer et du charbon. On y trouve des clouteries, des coutelleries, des verreries, des fonderies, des fabriques d'armes, ainsi que des filatures de laine et des fabriques de draps. — La population de Charleroy est de 6,500 habitants.

Beaumont, chef-lieu de canton, est situé à 6 lieues S.-E. de Charleroy, sur la route de Mons à Chimay, et à un quart de lieue de la frontière de France; c'était dès le XI^e siècle le chef-lieu d'un comté considérable, qui fut possédé depuis par les princes de la maison de Croy. Cette petite ville avait un château, bâti par Richilde, et reconstruit, en 1549, par le duc Philippe de Croy, frère de ce duc d'Aerschot qui fut le chef des catholiques pendant la guerre du VI^e siècle. Le roi d'Angleterre ayant pris Beaumont, en 1691, fit sauter ce château dont il ne reste plus qu'une enceinte de murs avec quelques tours et des souterrains, d'après lesquels on peut juger de l'importance de la place. La ville occupe le plateau d'une montagne assez élevée au pied de laquelle sont amoncelés d'énormes quartiers de roches; au nord et au sud se trouve un groupe de collines escarpées qui seraient inaccessibles sans les chemins en zigzag que l'on y a pratiqués; la partie orientale est moins déprimée. La beauté de cette situation qui domine un paysage très-étendu et très-varié, justifie pleinement le nom de la ville. La population de Beaumont est de 2,000 habitants.

BINCHE, chef-lieu de canton, à 4 lieues de Mons et 5 de Charleroy, sur la route qui joint ces deux villes, fut entourée de murs en 1110, par Beaudoin le Bâtitteur; elle servait de dot aux filles aînées des comtes de Hainaut. Dans la guerre de Charles-Quint contre Henri II, roi de France, en 1554, Binche fut livrée aux flammes avec le beau château de la reine de Hongrie, Marie, sœur de l'Empereur. — Bâtie sur le penchant d'une colline, cette ville est remarquable par la beauté des sites qui l'entourent; aussi les campagnes voisines sont-elles peuplées de nombreux châteaux. Population, 500 habitants.

CHIMAY, chef-lieu de canton, est situé à 11 lieues S. de Charleroy, à une lieue de la frontière de France. La seigneurie de Chimay était une des plus anciennes et des plus illustres de la province; érigée en comté par Charles le Téméraire en 1473, en faveur de Jean de Croy, elle fut élevée treize ans plus tard en principauté par l'archiduc Maximilien, depuis empereur d'Allemagne. Le château de Chimay, qui appartient au prince de ce nom, est situé au centre de la ville, sur un rocher de cinquante pieds de hauteur, entouré de précipices et baigné par le ruisseau limpide de l'Eau-Blanche, qui arrose le parc dans toute sa longueur. La population de Chimay est de 3,000 habitants.

Fleurus, village situé à 2 lieues 1/2 N.-E. de Charleroy, sur la route de Namur, est célèbre par plusieurs batailles qui ont été livrées sur son territoire. En 1622, le général Gozalis y défit l'armée de Mansfeld, réunie à celle de Brunswick, qui traversaient le comté de Namur pour marcher au secours des huguenots de France. En 1690, les Français, commandés par le maréchal de Luxembourg, y battirent l'armée allemande sous les ordres du prince de Waldeck. Le 26 juin 1794, le général Jourdan y remporta sur les Autrichiens une victoire qui valut aux Français la conquête de la Belgique (1); enfin, en 1815, il y eut à Fleurus une affaire sanglante entre les alliés et les Français; ceux-ci restèrent maîtres du champ de bataille. — On trouve aux environs de Fleurus des noyaux roulés de quartz hyalin limpide, à qui la taille donne un très-vif éclat. Les lapidaires nomment ces quartz taillés *diamants de Fleurus*. — Population, 3,000 habitants.

Fontaine-l'Évêque, chef-lieu de canton, à 2 lieues E. de Charleroy, sur la route de Mons, était autrefois fortifiée; elle n'offre plus que quelques débris de remparts. Son nom de *l'Évêque* lui fut donné quand Godefroy, seigneur de Fontaine, parvint à l'évêché de Cambrai en 1219. — On y voit un superbe château, ancienne propriété des ducs de Brancas,

(1) C'est dans cette bataille que furent employés les aérostats pour la première fois comme moyens d'exploration militaire.

aujourd'hui possédée par M. Lefebvre-Meuret. Population, 3,000 habitants.

THUIN (*Thudinium*), chef-lieu de canton, à 4 lieues S.-O. de Charleroy, communique au moyen d'une chaussée pavée avec la route de Binche ou de Mons à Charleroy. Les abbés de Lobbes y avaient fait bâtir un château fort, pour protéger leur abbaye d'Alne. L'évêque Notger fit de Thuin une ville, en 972, et l'entoura de fortifications. En 1654, elle soutint un siège contre le comte de Duras, maréchal de Forges, qui ne put la prendre. Le général Moreau s'en empara, en 1794, après un combat opiniâtre. — Thuin se divise en ville haute et en ville basse; la ville haute, assise sur la cime d'une montagne escarpée dont l'accès est très-difficile sur divers points, s'élève du milieu d'un groupe de collines boisées dont l'aspect est des plus pittoresques; la ville basse est baignée par la Sambre. Population, 8,000 habitants.

L'antique abbaye d'*Alne* était située à une lieue E. de Thuin; ses ruines dessinent un amphithéâtre sur le penchant de collines boisées au pied desquelles coule la Sambre; elles sont visitées par un grand nombre de curieux. Fondée en 656 par saint Landelin, cette abbaye fut occupée au X^e siècle par des chanoines réguliers de saint Augustin. Leur église était une des plus belles et des plus riches de tout le pays de Liège; ses superbes jardins s'étendaient au loin sur les revers des collines (1).

Trazegnies, village à une lieue 1/2 N. de Fontaine-l'Évêque, est remarquable par le château de ce nom, un des plus anciens et des plus intéressants du pays. Situé sur une éminence assez élevée, le château de Trazegnies domine le village et l'immense plaine qui l'entoure; bâti dans le XI^e siècle, et agrandi au commencement du XVI^e, il offrait

(1) Il ne sera peut-être pas sans intérêt pour ceux qui font cas des locutions proverbiales, de savoir que l'on rapporte à un abbé d'Alne, nommé Martin, le proverbe connu : *Faute d'un point Martin perdit son âne*. Il avait écrit sur la porte d'entrée de son monastère : *Porta patens esto nulli. Claudatur honesto*; au lieu de *Nulli claudatur*. Cette transposition d'un point lui fit encourir la disgrâce de son évêque, et lui coûta, dit-on, son abbaye (son Alne).

encore, il y a quinze ans, l'aspect d'un château fort. Depuis, le pont-levis et les larges fossés ont fait place à de belles plantations et à une pelouse dont les inégalités produisent un effet très-pittoresque ; on a conservé les tourelles qui s'élèvent au milieu de masses de verdure. Le château de Trazegnies est célèbre dans l'histoire par deux tournois qui s'y donnèrent en 1170 et en 1251, et par la mort de Guillaume de Dampierre, fils aîné de la comtesse de Hainaut, victime de la trahison de Jean et de Beudoin d'Avesnes. Le grand Condé y logea la veille du jour où il livra la bataille de Seneffe (2 lieues 1/2 N.-O. de Trazegnies), dans laquelle ce prince et Guillaume d'Orange, devenu depuis roi d'Angleterre, se crurent l'un et l'autre victorieux.

NAMUR.

La province de Namur est bornée au nord par le Brabant ; à l'est, par les provinces de Liège et de Luxembourg ; au sud, par la France ; à l'ouest, par le Hainaut.

Le sol du Namurois est très-varié. Montagneux dans toutes les parties, il n'en est pas moins fertile sur toute la portion du territoire située sur la rive gauche de la Meuse ; on y récolte toutes sortes de grains et de légumes, les pâturages y sont excellents et nourrissent beaucoup de moutons, dont la laine ainsi que la chair sont très-estimées. La province est riche en productions minérales. Le fer y est répandu avec une étonnante profusion ; le plomb se trouve en quelques endroits, et le marbre est très-abondant ainsi que les pierres dures et les ardoises.

Les fleuves et rivières qui arrosent la province de Namur sont la Meuse, la Sambre, l'Orneau et la Lesse. La Meuse y entre au village de Heer, près de Givet, passe à Dinant, à Namur où elle reçoit la Sambre et entre dans la province de Liège à 3 lieues au-dessous de Namur. La Sambre a sa source en France ; elle baigne Thuin et Charleroy dans le Hainaut, et vient se jeter à Namur dans la Meuse. L'Orneau a sa source dans le Brabant, il passe à Gembloux et se jette dans la Sambre à 3 lieues au-dessus de Namur. La Lesse vient du Luxembourg, elle traverse la fameuse grotte de Han, dont nous parlerons, et va se jeter dans la Meuse au-dessus de Dinant.

Les rives de la Meuse, de Namur à Dinant et de Namur à Liège, offrent des sites et des points de vue qui ne laissent

pas à l'œil charmé le temps de se reposer. Les châteaux, bâtis en amphithéâtre, sur le penchant de collines boisées, ou suspendus au sommet de rochers à pic, les jardins remplis d'arbres à fruits, les prairies émaillées de fleurs où paissent des bestiaux, les coteaux fertiles, les vallons où serpentent des ruisseaux clairs et limpides, tout concourt à faire l'admiration des amateurs de paysages. La route de Namur à Dinant a été surnommée la *petite Suisse*.

Les villes de la province qui méritent ce titre sont : Namur, Dinant, Andennes, Philippeville et Fosse; Ciney, Gembloux, Mariembourg, Rochefort, Walcourt, sont de petites villes très-peu remarquables. Sous le gouvernement français la province de Namur forma le département de Sambre-et-Meuse, agrandi de plusieurs communes des provinces environnantes. La population du Namurois est de 325,000 âmes. Elle envoie aux chambres trois sénateurs et cinq représentants.

NAMUR, ville fortifiée, capitale de la province du même nom, au confluent de la Meuse et de la Sambre, est située à 12 lieues S.-E. de Bruxelles et 10 S.-O. de Liège. Sa population est de 20,000 habitants. — C'était, autrefois, l'ancienne forteresse des Atuatiques (1). L'origine et la succession des premiers comtes de Namur sont très-obscurcs et très-incertaines. Cependant, la tradition a conservé le nom d'un Raymond qui fut créé marquis de Namur par Charlemagne. Celui que l'on regarde comme le premier comte de Namur est Béranger, qui succéda à Gérard en 899; c'est de lui que sont sortis les comtes de la première race. Philippe le Noble, second fils de Baudouin V, comte de Hainaut, et neveu de Henri l'Aveugle, comte de Namur, par sa mère Adelaïde, succéda à ce dernier en 1189; la maison de Hai-

(1) On croit du moins la reconnaître dans la description qu'en donne César dans ses Commentaires.

naut forme donc la seconde race des comtes de Namur. Beudoin VI, qui devint empereur de Constantinople, en 1228, céda ses droits sur le comté de Namur, en 1263, à Gui, comte de Flandre, qui fut le premier de la troisième race. Jean III en fut le dernier; il vendit ses droits, en 1421, à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui fut reconnu par les états de la province pour le vrai et légitime seigneur. Enfin l'alliance de Marie de Bourgogne avec l'archiduc Maximilien fit passer le comté de Namur, avec les autres provinces belgiques, sous la domination de la maison d'Autriche.

MONUMENTS. — CURIOSITÉS.

L'ÉGLISE CATHÉDRALE fut achevée en 1767; elle est dédiée à *saint Aubin* dont elle possède les reliques. C'est une des plus belles églises modernes de la Belgique; elle est d'architecture corinthienne; le frontispice présente vingt colonnes. Elle est surmontée d'un dôme fort beau, dont la corniche sert de piédestal à deux statues de marbre blanc, représentant *saint Pierre* et *saint Paul*. Ces statues proviennent de l'abbaye de Floreffe. *Saint-Aubin* est une miniature des églises de *Saint-Pierre* à Rome et de *Saint-Paul* à Londres. On remarque dans cette église la tombe sous laquelle furent déposées les entrailles de don Juan d'Autriche, mort au village de Bouges, à un quart de lieue de Namur, le 20 août 1578. — L'église dédiée à *saint Loup* est la plus intéressante de la ville; elle fut bâtie vers l'an 1612. La voûte en pierres de taille est ornée d'arabesques en relief; les douze colonnes rustiques qui la soutiennent sont de marbre jaspé; elles sont surmontées de chapiteaux d'ordre ionien. Les confessionnaux sont d'une beauté admirable; le pavé est incrusté avec beaucoup de goût. On ne doit pas dédaigner de jeter un regard sur la charpente de cette église qui appartenait jadis aux

jésuites, et passait avec raison pour la plus belle que cet ordre possédât dans les Pays-Bas. — L'église des *Récollets* est la troisième qui mérite d'être vue pour sa grandeur, ses belles proportions et sa grande clarté; elle fut construite en 1756, comme l'annonce le chronogramme suivant, qu'on voit à la principale porte d'entrée : SOLI DEO CONSECRATUM. On remarque principalement dans cette église deux statues en marbre de Gênes, d'une grande beauté; l'une représente saint Antoine; elle a été sculptée par Laurent Delvaux, de Gand, en 1758; l'autre a pour sujet saint François, par A.-F. Schobbens, d'Anvers, en 1759. — Il se trouve à l'église du *Lazaret* dit *les Grands-Malades*, un mausolée (c'est celui du fondateur) digne de fixer l'attention des curieux, tant par l'exécution du travail que par son antiquité; le personnage est représenté de grandeur naturelle, la tête appuyée sur un carreau; un chien est à ses pieds. — La *Citadelle* domine la ville de l'autre côté de la Sambre, du haut d'un rocher escarpé qui a longtemps passé pour imprenable. Louis XIV vint assiéger Namur en personne, en 1693 et la prit au bout de six jours. On se rappelle la strophe de Boileau dans son ode bien connue sur la prise de cette ville :

Namur, devant les murailles
Jadis la Grèce eût vingt ans
sans fruit vu les funérailles
De ses plus fiers combattants.

Elle fut prise, trois ans après, par le roi d'Angleterre; reprise par les Français en 1746, rendue à la maison d'Autriche en 1748, et reprise de nouveau par les Français en 1793.

La coutellerie et la tannerie sont les deux principales branches d'industrie de Namur. L'exploitation des carrières environnantes emploie un grand nombre d'ouvriers. — La Sambre fait mouvoir six moulins à farine dont le principal, composé de huit paires de meules, mérite d'être visité. — La grande foire de Namur a lieu le 2 juillet; elle dure 15 jours.

Andennes, chef-lieu de canton, sur la Meuse, et sur la route de Liège, à 3 lieues 1/2 au-dessous de Namur, était déjà célèbre au VII^e siècle par le monastère que sainte Begge, fille de Pepin de Landen, y fonda en 692, et qui fut détruit en 883 par les Normands. Andennes possède une magnifique papeterie appartenant à MM. Cockerill et compagnie; des manufactures de faïence, de porcelaine, de pipes, etc., des carrières de marbre, des houillères, des mines de plomb et surtout des mines de fer, qui passent pour les plus riches du royaume. Population : 4,000 habitants.

Fosse, chef-lieu de canton, à 3 lieues N.-E. de Namur, est située dans un ravin arrosé par deux ruisseaux dont le plus important fait mouvoir cinq moulins. On prétend que Fosse est le lieu où furent enterrés les Nerviens et les Éburons, défaits par César dans la bataille de Presles. Le nom de *Vitrival* (*victoriæ vallis*) que porte un village situé dans une vallée voisine, semble confirmer cette opinion. Au VII^e siècle Fosse faisait partie des domaines de Pepin de Landen. L'évêque de Liège, Notger, éleva Fosse au rang de ville vers 975. Elle fut plusieurs fois ravagée dans les guerres civiles. — On fait à Fosse un grand commerce de bois scié et de cuir. Il s'y trouve aussi des houillères et des carrières de marbre en exploitation. Population : 2,500 habitants.

Floreffe, sur la Sambre, entre Fosse et Namur, est bâti sur un coteau dans une position très-agréable. Autrefois ville importante et résidence des comtes de Namur, ce n'est plus aujourd'hui qu'un village de 1,500 âmes, où l'on exploite de nombreuses mines de houille. On y voit une ancienne abbaye de l'ordre des Prémontrés, fondée en 1121, par Godefroy, comte de Namur, et dont les ruines sont visitées par les amateurs d'archéologie.

Gembloux, chef-lieu de canton, à 4 lieues N.-O. de Namur, à l'embranchement des routes de Charleroy à Tirlemont et de Namur à Nivelles, est un bourg très-ancien, que l'on croit reconnaître dans l'Itinéraire d'Antonin et dans la table de Théodose sous le nom de *Geminiacum*. Dans le X^e siècle il fut appelé *Gemmelaus*, *Gemblaus*, *Gembloaum* et par la

suite *Gembloux*. Saint Wibert ou Guibert y fonda un abbaye de bénédictins en 933; cette fondation fut confirmée en 948 par l'empereur Othon I^{er}, qui nomma *avoué* ou protecteur de ce monastère, Lambert, comte de Louvain. Les abbés de Gembloux prenaient le titre de *comtes de Gembloux*, et siégeaient, en cette qualité, parmi les nobles, au conseil de Brabant; le monastère de Gembloux possédait une des plus riches bibliothèques de l'Europe, on conservait des manuscrits précieux, entre autres l'original de la chronique de Sigebert, moine de ce couvent. — Gembloux est bâti dans un fond, il se compose d'un petit nombre de rues assez bien bâties. La coutellerie, sa principale branche d'industrie, est aujourd'hui dans un état peu prospère. Population : 2,500 habitants.

Ligny, village à 2 lieues S.-O. de Gembloux, sur la route de Charleroy, est devenu célèbre par la bataille qui s'y livra le 16 juin 1815, entre les Français commandés par Napoléon, et les Prussiens sous les ordres du feld-maréchal Blücher. Ligny, attaqué avec autant de vigueur qu'il était défendu, fut pris et repris quatre fois, et finit par rester au quatrième corps de l'armée française, commandé par le général Gérard. Quarante pièces de canon, huit drapeaux et un grand nombre de prisonniers furent les trophées de cette journée. La perte des Prussiens s'éleva à près de 25,000 hommes tués, blessés ou prisonniers; celle des Français fut de 7 à 8,000, mais ils perdirent le général Gérard, officier d'une grande distinction. On remarque dans les environs les ruines d'un château antique. Population : 4,000 habitants.

Malonne, village sur la Sambre, à une lieue S. de Namur, On y va visiter l'ancienne abbaye de Malonne, située dans une gorge très resserrée, et entourée de montagnes et de rochers escarpés. Cette abbaye fut fondée, en 685, par saint Berthuin qui y mourut en 696. L'église, bâtie en 1651, est surmontée d'une tour très-élevée.

Mozet, village à 1 lieue 1/2 E. de Namur. On trouve dans la commune de Mozet plusieurs châteaux remarquables et admirablement situés : ceux de *Mozet*, de *Faux*, d'*Arville*, de *Tombes*, de *Goyet*; ainsi que les ruines de l'ancienne

abbaye de *Grandpré*, fondée en 1231, par Philippe de Courtenay, comte de Namur.

Samson, village sur la Meuse, à 2 lieues E. de Namur. On y voit, sur la cime d'un rocher escarpé, les ruines imposantes d'un château fort qui passe pour un des plus anciens monuments de la Belgique. Si l'on en croit quelques vieilles chroniques, ce château existait longtemps avant la conquête des Gaules par Jules César; selon quelques auteurs il aurait été fondé en 451, par Albion, fils de Clodion le Chevelu. Le château de Samson commençait à menacer ruine lorsque Charles II, roi d'Espagne en fit démolir les fortifications dans le XVII^e siècle.

DINANT, place forte, chef-lieu du deuxième arrondissement, est situé sur la Meuse, à 4 lieues $1/2$ S. de Namur, au milieu d'un bassin resserré entre ce fleuve et d'énormes rochers auxquels la ville est adossée et dont le sommet est couronné par un château fort. Cette ville est très-ancienne; il en est fait mention dans les premiers siècles de l'ère chrétienne; on prétend qu'elle avait un temple consacré à Diane, ce qui expliquerait l'origine de son nom. — Au XV^e siècle, quand Philippe le Bon fit l'acquisition du comté de Namur, les Dinantais, qui voyaient avec crainte l'agrandissement de la maison de Bourgogne, s'unirent avec les habitants de Huy et de Liège pour s'opposer à ses progrès; ils déclarèrent la guerre à Philippe, et entrèrent dans le comté de Namur, où ils exercèrent de grandes cruautés. Le duc de Bourgogne, indigné, envoya une armée considérable dans le pays de Liège qui fut entièrement dévasté. Dinant aurait eu le même sort, si l'évêque de Liège, Jean de Heimberg, n'eût désapprouvé publiquement la conduite de ses sujets et obtenu leur pardon. Les Dinantais furent obligés de démolir la tour de *Montorgueil*. A la fin du règne de Philippe le Bon, le roi de France, Louis XI, engagea les Liégeois et les Dinantais dans sa querelle contre le duc de Bourgogne. Les Liégeois furent battus à Montenac, mais les Dinantais, trompés par un faux bruit, crurent au contraire que leurs alliés étaient vainqueurs; ils en témoignèrent une grande joie et embrasèrent ouvertement le parti de la France. Ils allèrent jusqu'à pendre en effigie le comte de Charolais, fils de Philippe le

Bon , à la porte de la ville de Bouvignes , située de l'autre côté de la Meuse , en criant à ses habitants : *Voyez le fils de votre duc , le trahire comte de Charolois , que le roi de France fera pendre comme il est pendu ici.* Les Liégeois mécontents se joignirent aux Dinantais , et entrèrent avec eux dans les comtés de Hainaut et de Namur pour les dévaster. Philippe le Bon rassembla à Namur une armée de 30,000 h. ; il en conféra le commandement au comte de Charolois qui investit Dinant le 14 août 1466. La ville , battue par une artillerie formidable , ne pouvait résister longtemps. Cependant , pour éviter aux habitants les malheurs d'une ville prise d'assaut , Philippe le Bon , qui s'était fait transporter en litière de Bruxelles à Bouvignes , envoya une députation pour engager les Dinantais à capituler. Ceux-ci refusèrent la capitulation et pendirent le chef de la députation , qui était de Bouvignes , ainsi qu'un enfant qui l'accompagnait. Le duc , indigné de ce lâche attentat , ordonna l'assaut. Les Dinantais demandèrent bientôt à capituler à discrétion et apportèrent les clefs de la ville en implorant la clémence du duc. Le comte de Charolois y fit son entrée le 25 août. Dinant , qui à cette époque était très-opulent , fut mis au pillage pendant trois jours et ensuite livré aux flammes. Le commandant fut pendu au haut du rocher qui domine la Meuse ; 800 habitants , parmi les plus obstinés , furent liés deux à deux et précipités dans le fleuve. Le duc ne voulut quitter Bouvignes que lorsqu'il eût vu Dinant consumé , et ce qui avait résisté au feu , les portes de la ville et quelques parties des remparts furent abattus par son ordre. En 1493 , on commença à rétablir le beau pont de la Meuse qui fut achevé en 1501. Cet exemple ne corrigea point les Dinantais. En 1554 , dans la guerre que le roi de France , Henri II , eut à soutenir contre l'empereur Charles-Quint , le duc de Nemours , qui commandait l'armée française , fit demander aux Dinantais s'ils garderaient la neutralité ; ils répondirent que non-seulement ils seraient ses ennemis , mais que s'ils réussissaient à prendre le cœur ou le foie du roi de France ou du duc de Nemours , ils le seraient rôtir pour déjeuner. Ils joignirent l'outrage à l'insulte envers l'envoyé du duc. Ce prince fit aussitôt investir la ville , s'en rendit maître et

la livra au pillage. — Dinant possède une église dédiée à *Notre-Dame*, monument remarquable du XV^e siècle. L'*Hôtel de ville* a servi de palais au prince de Liège. Le château de Dinant a été bâti, en 1530, par Érad de la Marcq, évêque de Liège, sur l'emplacement de la fameuse tour de Montorgueil. — On trouve dans cette ville des cou-telleriers, des savonneries, des tanneries, des papeteries; des fabriques de draps, de dentelles et des filatures; les pains d'épices nommés *couques de Dinant* sont très-renommés. — Les environs de Dinant, riches en aspects variés et pittoresques, sont parsemés d'une multitude de maisons de plaisance. Les bords de la Meuse forment une promenade très-agréable, ainsi que les chemins qui mènent aux châteaux de *Freyr*, de *Walsin*, et à la *Roche-Bayard*, que Louis XIV a fait percer. — La population de Dinant est de 5,000 âmes.

Le village de *Bouvignes*, à une demi-lieue N.-O. de Namur, est situé sur le bord de la Meuse au pied d'une montagne escarpée, sur laquelle on voit les ruines d'une tour bâtie en 1521, qui portait le nom de *Crève-cœur*. Ces ruines sont devenues célèbres par la mort héroïque de trois jeunes dames qui, après avoir vu périr leurs époux dans les combats, aimèrent mieux se précipiter du haut des rochers que de tomber vivantes entre les mains des vainqueurs. Cet événement eut lieu en 1554.

Beauraing, à 4 lieues 1/2 S.-E. de Dinant, sur la route de Luxembourg, est remarquable par les ruines d'un antique château assis sur la crête d'un rocher. C'était, au XIII^e siècle, une forteresse importante qui faisait partie des domaines de l'illustre maison de Beaufort. Philippe le Bon assiégea le château de Beauraing, en 1445.

Le château de *Celle*, qui existe encore, à 1 lieue E. de Dinant, est beaucoup plus ancien. Il fut bâti, selon la tradition commune, vers la fin du VII^e siècle, par Pepin de Herstal. Sa forme présente un triangle irrégulier, flanqué de quatre grandes tours, entre lesquelles se distinguent deux autres plus petites surmontées de flèches élégantes. Ce château appartient à M. le comte de Liedekerke-Beaufort.

Ciney, à 3 lieues N.-E. de Dinant, sur la route de Liège,

possède une église paroissiale que l'on fait remonter jusqu'au temps de saint Materne, évêque de Tongres, qui vivait au commencement du IV^e siècle. Cette église, dédiée à saint Nicolas, est surmontée d'une tour carrée, dont les murs portent à l'intérieur des traces d'une peinture grossière. Tout dans la construction de l'édifice porte le caractère d'une antiquité très-reculée.

Han, sur la Lesse, à 5 lieues 1/2 S.-E. de Dinant, près de la petite ville de *Rochefort*, est renommé par sa fameuse grotte appelée le *trou de Han*, une des merveilles les plus rares de la nature. Dans un pays aride et sauvage, loin des grandes communications, la rivière de Lesse, roulant comme un torrent sur un lit semé de rochers, se précipite en écumant dans l'ouverture d'une haute montagne où elle disparaît. Elle emploie treize à quatorze heures à parcourir les sinuosités intérieures, les antres, les grottes, les siphons, les précipices et les détroits de la montagne, quoiqu'il n'y ait pas plus d'un quart de lieue de distance en ligne directe. Enfin, comme si elle était lasse et épuisée après tant d'efforts, elle sort limpide et tranquille comme un lac, pour se répandre dans la plaine. On peut vérifier l'intervalle de temps que mettent les eaux pour parcourir l'intérieur de la grotte; lorsqu'une grosse pluie vient les salir et les troubler, au sommet de la montagne, il faut treize à quatorze heures pour qu'elles paraissent troubles à la sortie. — Quand les eaux de la Lesse sont fort grossies, elles se jettent dans la grotte par une seconde ouverture où l'on peut pénétrer à pied sec en été. De longs corridors, étroits, bas et inclinés, conduisent à différentes grottes et antres; on assure que plusieurs de ces corridors ont un mille de longueur. Pour arriver à ces grottes il faut souvent gravir et descendre; on voit, on perd de vue et l'on revoit le torrent, tantôt large, tantôt étroit, tantôt profond, tantôt guéable; ici on le trouve à ses pieds, plus loin on l'entend au fond de noirs précipices. Les rochers offrent des variétés intéressantes pour le géologue; les uns se décomposent par les eaux, d'autres semblent vitrifiés; il y en a de marbre veiné; beaucoup sont noirs et font ressortir davantage la blancheur des stalactites. On rencontre sou-

vent des collines de limon si rapides et si glissantes qu'il est bien difficile de s'y soutenir. Des stalactites très-variées pendent de toutes parts ; leur forme la plus commune peut-être est celle d'un châle pendant en pointe ; on introduit les falots dans les plis de ces belles draperies pour en faire voir la transparence : un grand nombre restent salies par les eaux de l'hiver. Quelques-unes ressemblent parfaitement à ces nappes d'eau , qui , débordant d'une fontaine , sont prises par la gelée. Les stalagmites qui s'élèvent de terre sont en moindre quantité : il y en a , mais peu , qui offrent des cristallisations brillantes comme du cristal taillé. J'en vis une renversée , longue d'un mètre et quart , qui avait absolument la forme de la massue d'Hercule. Quelquefois les stalactites et les stalagmites , réunies par leur accroissement mutuel , forment des espèces de palmiers ou de colonnes. — La *grotte du Trophée*, ou du *Mont-Blanc*, est ainsi appelée d'une superbe stalagmite qui s'élève dans le milieu , sur des quartiers de rochers amoncelés. Cette masse pyramidale , blanche comme l'albâtre , peut avoir 4 mètres de hauteur sur 4 à sa plus grande largeur ; on y remarque différentes figures. Un autre groupe ni moins beau , ni moins blanc , orne une autre grotte ; il en sort des espèces de gros bouquets d'énormes plumes d'autruche , comme en portent les dames. Les guides appellent cela les *choux-fleurs*. — La *grotte du Dôme* est , de toutes , la plus remarquable par ses énormes proportions. Je crois que peu d'églises ont un dôme aussi élevé et aussi large. Sa mesure doit se prendre depuis le niveau de l'eau de la *grotte du débarquement* , car c'est la même voûte qui continue de là jusqu'au haut du dôme. J'étais dépourvu de baromètre et de tout instrument propre à mesurer ; je crois qu'il s'élève à peu de distance de la surface de la montagne. Mes guides m'assurèrent avoir vu tout au haut des racines d'arbres. De très-gros quartiers de rochers et d'autres plus petits , entassés pêle-mêle , forment une grande montagne dans l'intérieur du dôme. Si l'on était en plein air on croirait voir l'ouvrage des Titans qui voulurent escalader le ciel. Ces mêmes guides me montrèrent une pierre qu'ils disent avoir soixante pas de longueur.

La sortie de la rivière de la montagne offre des scènes dignes du reste, et qui sont même préférées par quelques-uns à toutes les autres. Un rocher superbe s'abaisse sur la surface des eaux qu'il laisse sortir par une voûte de 45 mètres de largeur sur 3 mètres et demi de hauteur au plus haut, mesures prises à fleur d'eau. Les deux tiers de cette voûte, à peu près, sont même fort près de l'eau, ce qui rend encore plus imposant le spectacle de cette prodigieuse masse qui reste comme suspendue. A côté de cette voûte si basse, il y en a une autre fort belle, mais à plein cintre, où l'on entre à pied sec; c'est une petite caverne qui ne s'enfonce guère. Il faut s'embarquer pour passer sous la grande voûte; elle s'élève aussitôt et forme la *grotte de sortie*, qui est ovale, de roc vif orné d'une quantité de stalactites du plus bel effet; vis-à-vis de la sortie, les rochers se rapprochent et forment un détroit de quinze mètres de largeur, par où la barque arrive d'abord dans la *grotte du débarquement*, qui est plus haute et plus grande, et qui communique des deux côtés par le haut avec la *grotte du dôme*, de manière qu'on peut dire qu'elle en est la naissance. La barque ne peut aller plus loin; l'eau sortant de dessous les rochers est à une telle profondeur, que mes guides y précipitaient une perche de 5 mètres bien avant, laquelle reparaisait cependant plus vite que dans la *grotte du gouffre*. On débarque, et gravissant de rocher en rocher, on arrive à la *grotte du dôme* et jusqu'à la deuxième entrée de la rivière, qui est à sec en été. Ce passage, trouvé en 1818, est praticable, mais très-difficile et fatigant; je ne conseille pas aux dames de le suivre; assez d'autres beautés se trouvent à leur portée.

La grotte de sortie, avec ses stalactites, l'arc du détroit qui la sépare de la grotte de débarquement, produisent un effet enchanteur, en se réfléchissant dans ses eaux limpides. Lorsqu'à 9 ou 10 heures le soleil luit en face de cette sortie, le spectacle en est tout à fait ravissant.

Des coups de fusil, tirés à l'entrée de la grotte de sortie, font des détonations très-fortes, qui se répercutent longtemps dans les innombrables cavités de la montagne.

Philippeville, place forte, chef-lieu du troisième arron-

dissement, à 6 lieues S.-O. de Dinant, et 2 de la frontière française, est située sur une montagne, au milieu d'une immense plaine. Elle fut bâtie en 1555, sur l'emplacement du village de *Corbigny*, par Guillaume le Taciturne, prince d'Orange, commandant un corps de l'armée de Charles-Quint, lorsque Mariembourg eut été pris par les Français, afin de défendre les frontières des Pays-Bas contre de nouvelles entreprises de la France. L'empereur la nomma Philippeville, du nom de Philippe, son fils. Elle fut cédée, en 1659, par le traité des Pyrénées, à la France qui la conserva jusqu'en 1815. Napoléon s'y réfugia après la bataille de Waterloo. Population, 1,200 habitants.

Mariembourg, place forte, à 3 lieues S. de Philippeville et 1 lieue de la frontière de France, doit son origine à Marie, sœur de Charles-Quint, reine de Hongrie et gouvernante des Pays-Bas. Cette princesse la fit bâtir en 1542. Mariembourg fut pris en 1554, par le roi de France Henri II; Louis XIV en fit raser les fortifications; elles ont été rétablies en 1815. Par le traité de 1814, Mariembourg était resté à la France, celui de 1815 le lui a enlevé. — Mariembourg est entouré de larges fossés et n'a qu'une seule porte. Sa population n'est que de 600 habitants, qui sont pour la plupart occupés dans les forges des environs.

LIÉGE.

La province de Liège est bornée au nord par le Limbourg; à l'est, par la Prusse; au sud, par le Luxembourg; à l'ouest, par la province de Namur et le Brabant.

Tout le territoire de cette province est coupé et montagneux. On y cultive peu de grains, mais beaucoup de pommes de terre, de chanvre, de lin et de fruits. La contrée située sur la rive droite de la Vesdre, près du Limbourg, est couverte de riches pâturages. Le lait, le beurre et le fromage que donnent ses bestiaux, sont d'une excellente qualité et très-renommés dans les pays voisins. Cette partie du territoire possède aussi quelques vignobles, qui sont les plus septentrionaux de l'Europe. La richesse du pays de Liège consiste surtout dans l'abondance et l'excellence de ses mines de fer, de zinc, de plomb, de cuivre, de soufre, d'alun et de charbon de terre. On y trouve aussi des carrières de marbre, de pierres et d'ardoises.

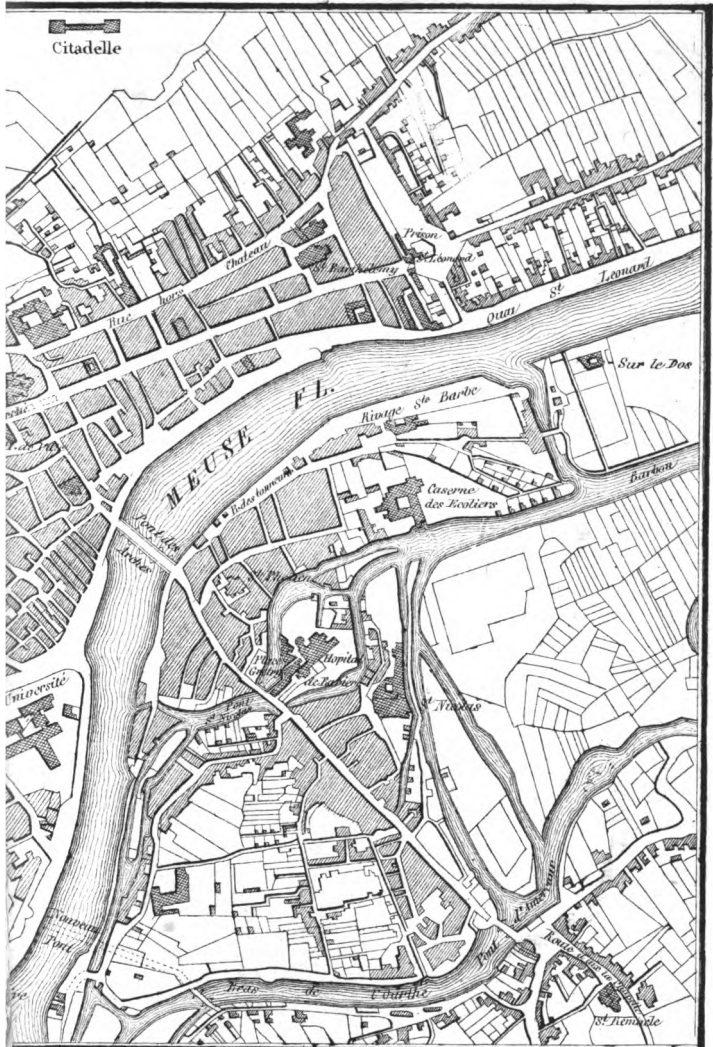
Les rivières qui arrosent la province de Liège sont, outre la Meuse, l'Ourthe, la Vesdre et l'Amblève. La Meuse y entre au-dessous d'Andennes, passe à Huy, à Liège, et sort de la province au-dessous de Visé, pour entrer dans le Limbourg; l'Ourthe vient du Luxembourg, reçoit l'Amblève à Comblain, la Vesdre à une demi-lieue au-dessus de Liège et se jette dans la Meuse par deux embouchures.

La province de Liège est la première du royaume pour le nombre et l'importance de ses fabriques et manufactures. On y travaille le fer depuis les plus petits objets de quincaillerie jusqu'aux plus fortes pièces de fonte. On y trouve de belles papeteries, des verreries, des fabriques d'armes, de

PLAN DE LA VILLE



Guide Pittoresque et Artistique du voyageur en Belgique à B



elles chez Hauman et C^{ie} libraire, rue des Paroissiens

C.M.

draps, de linge damassé, qui jouissent d'une grande réputation à l'étranger.

Le gouvernement français avait formé d'une grande partie de l'ancienne principauté de Liège et de diverses communes du Limbourg, du Luxembourg, du Brabant et du Namurois, un département qui reçut le nom de département de l'Ourthe. En 1815, le département, dépouillé de Cronembourg, Eupen, Malmedy, Scleyden et Saint-With, qui furent cédés à la Prusse, devint ce qu'il est aujourd'hui, la province de Liège. Les villes de la province sont : Liège, Verviers, Huy, Herve, Stavelot, Limbourg et Visé. Sa population est de près de 400,000 âmes. Elle envoie aux chambres 5 sénateurs et 9 représentants.

LIÈGE, chef-lieu de la province de Liège, ancienne capitale de la province du même nom, qui dépendait du cercle de Westphalie, est situé au confluent de la Meuse et de l'Ourthe, au milieu d'une plaine environnée de montagnes, à 18 lieues S.-E. de Bruxelles, et 10 S.-O. d'Aix-la-Chapelle. Sa longitude est O. 3° 41' 27"; sa latitude N. 50° 39' 22". Sa population est de 62,000 habitants. — Liège, en latin *Legia*, *Leodium*, en hollandais *Luik*, en allemand *Lüttich*, doit son nom à un petit ruisseau appelé *Légie*, qui prend sa source au village d'Ans, et qu'on nomme plus communément aujourd'hui *Ri de Coq-Fontaine*. La partie de la ville qu'il parcourt semble en effet porter le caractère d'une antique origine et attester, par ses rues étroites et tortueuses, que là fut le berceau de la cité. La chronologie fait mention de Liège pour la première fois en 565. En cette année saint Monulphe, évêque de Tongres, se rendant au château de Chièvremont, fut frappé de la beauté du site, et résolut d'y bâtir une église à saint Cosme et à saint Damien. La légende ajoute que les gens de l'évêque y aperçurent une croix flamboyante, comme si Dieu avait voulu annoncer en cet endroit la restauration de l'église de Tongres. Au commencement

du VIII^e siècle, saint Hubert transféra à Liège le siège de l'évêché, que saint Servais avait déjà transféré de Tongres à Maestricht, et fit commencer la construction d'une église en l'honneur de saint Pierre, l'an 712. Sous le règne des successeurs de ce saint évêque, Liège s'agrandit et devint une ville importante; mais, en 882, elle fut dévastée par les Normands, et pendant plus d'un siècle se ressentit de leur désastreux passage. — C'est à l'évêque Notger, ancien abbé de Saint-Gall en Suisse, qu'il était réservé d'effacer le souvenir de ces malheurs. Trente-cinq années d'épiscopat, de 971 à 1006, lui permirent de faire exécuter des travaux immenses; la Meuse ne coulait pas encore dans l'intérieur de la ville, il recula l'enceinte jusqu'au delà de ce fleuve, et construisit une triple ligne de fortifications avec des forts et des tours bastionnées, dont quelques-unes (telles que les tours intérieures de la porte Saint-Martin) ont résisté aux ravages du temps; il creusa le canal qui passe au pied du coteau de Sainte-Croix. Ne jugeant pas l'ancienne cathédrale digne de représenter la métropole d'un siège aussi important que celui de Liège, il la fit renverser; et la nouvelle église qui fut élevée, par ses ordres, sur le même emplacement, porta l'empreinte de sa magnificence et de la grandeur de ses conceptions. Malheureusement ce bel édifice a été détruit en 1775. Tant de bienfaits justifient le respect que les habitants portent à la mémoire de l'évêque Notger, et le font considérer comme le véritable fondateur de Liège. — L'histoire de Liège, depuis le XIII^e jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ne présente qu'une suite de troubles, de guerres civiles entre les Liégeois et leurs évêques qui étaient en même temps seigneurs spirituels et temporels. Les règnes d'Albert de Guick, de Jean, de Ferdinand et de Maximilien de Bavière furent marqués par de longues et sanglantes dissensions. L'empereur Othon IV, les ducs de Bourgogne Philippe le Bon et Charles le Téméraire, eurent aussi à punir les Liégeois de leur turbulence et de leurs rébellions sans cesse renouvelées (1).

La puissance temporelle des évêques finit avec la do-

(1) Voir la description historique et topographique de Liège.

mination française; elle avait duré environ quatorze siècles pendant lesquels quatre-vingt-dix évêques avaient régné; Mgr. le prince de Méan, depuis archevêque de Malines, fut le dernier. L'évêché de Liège est aujourd'hui suffragant de l'archevêché de Malines.

Liège est le siège d'une cour d'appel dont le ressort s'étend sur les provinces de Liège, de Limbourg, de Luxembourg et de Namur. La ville est divisée en quatre cantons ou quartiers *intra-muros*; on les nomme quartiers du Nord ou de Saint-Léonard; de l'Est ou d'Amercœur; du Sud ou d'Avroy; de l'Ouest ou de Sainte-Marguerite. Elle a neuf faubourgs dont les principaux portent aussi les noms d'Amercœur, de Sainte-Marguerite, de Saint-Léonard et d'Avroy.

Les rues de la ville sont pour la plupart étroites, sales et mal bâties; il y a cependant un quartier neuf dont les places et les rues sont larges, les maisons belles et bien alignées. Nous citerons principalement la *Place Saint-Lambert*, la *Place Verte*, la *Place de la Comédie* et les environs, la *Sauvènière*, qui forme une jolie promenade, les rues de la *Régence* et de l'*Université*, la rue *Féronstrée*, etc.

On passe la Meuse sur deux ponts dont le principal est le *Pont des Arches*. On ignore la date précise de sa première construction; en 1034 il tombait en ruines et fut rétabli par les soins de l'évêque Reginard de Bavière. Le 15 janvier 1643 un terrible débordement de la Meuse emporta le pont des Arches, avec cinq ou six des autres ponts qui traversaient alors la Meuse. On le reconstruisit peu de temps après sur des fondements d'une solidité extraordinaire, et dont la masse indestructible défie la violence du courant. Sa longueur est de 140 mètres et sa largeur de 15; il est percé de 6 arches en plein ceintre, dont le diamètre a de 15 à 18 mètres.

Le deuxième pont, bâti il y a deux ans aux frais d'une compagnie, est d'une construction vicieuse et sera prochainement démoli. Il est situé dans un tournant de la Meuse d'une navigation extrêmement difficile et dangereuse; il est question de détourner le cours du fleuve en cet endroit et de bâtir un quai dont la ligne, perpendiculaire au nouveau pont,

irait aboutir à l'extrémité du faubourg d'Avroy. La partie conquise sur la rive gauche de la Meuse serait convertie en promenade publique.

L'Ourthe se jette dans la Meuse devant Liège, et divise le quartier d'Outre-Meuse en plusieurs fles, réunies par un grand nombre de ponts, dont le principal est celui d'*Amercœur*, dans la direction qui mène à Verviers et à Aix-la-Chapelle.

COMMERCE, INDUSTRIE. — La navigation de la Meuse, en ouvrant de faciles communications avec la France et la Hollande, assure à la ville de Liège la prospérité de son commerce d'exportation : l'établissement du chemin de fer d'Ostende et d'Anvers à la frontière de Prusse ne peut que l'augmenter de jour en jour. L'industrie est très-florissante à Liège; elle consiste principalement dans l'exploitation des fabriques et usines qui s'y trouvent en très-grand nombre; on y voit entre autres une fonderie royale de canons et une fonderie de zinc. Les armes qui sortent des ateliers de Liège n'ont ni la qualité, ni le fini qui distinguent les armes des fabriques françaises, mais elles ont l'avantage d'un prix extrêmement inférieur (1). Ses fabriques de limes et de scies sont très-estimées et ses établissements pour la confection des machines à vapeur et des mécaniques ont acquis un haut degré de développement, grâce au grand nombre d'entrepreneurs intelligents et riches que possède cette industrieuse cité. M. Riga vient d'y établir une imprimerie sur de larges bases, avec une belle presse mécanique à vapeur et une presse hydraulique. Les nombreuses houillères de la province alimentent une exploitation considérable, principalement de fer ouvré et en barres, et donnent lieu à un commerce très-étendu.

Liège est la patrie des poètes Malherbe et Régnier : du compositeur Grétry et du peintre Gérard de Lairesse.

(1) On les exporte principalement en Amérique, en Égypte, en Turquie, en Allemagne, en Italie, en Espagne. On peut évaluer à 25 ou 30,000 les fusils fabriqués annuellement pour le Brésil seul. Le produit total pour l'année 1836 s'est élevé à 7 millions de francs.

MONUMENTS. — ÉDIFICES PUBLICS.

ÉGLISE CATHÉDRALE DE SAINT-PAUL.— Cette église ne porte le nom de cathédrale que depuis 1793. Avant cette époque la cathédrale, dédiée à saint Lambert, s'élevait sur la belle place de ce nom. L'extrémité de sa flèche formait avec le sommet des tours du château-fort une ligne horizontale. Des statues d'or et d'argent décoraient ses nombreuses chapelles ; tout autour du chœur, fermé d'une magnifique balustrade dorée, étaient les tombeaux des princes ecclésiastiques de Liège, histoire sculptée de cette grande ville. La cathédrale actuelle fut fondée en 968 par l'évêque de Liège Éracle. Il y établit un collège de vingt chanoines qu'il dota richement. L'église fut rebâtie dans le treizième siècle ; il ne reste de cette époque que l'arrière-chœur, dont les ogives sont fort étroites et allongées. Les siècles suivants ont chacun ajouté quelque chose à l'architecture de ce temple ; on reconnaît dans quelques parties la pureté et l'élégance des quatorzième et quinzième siècles ; la décadence de l'art dans l'abus des ornements peints et dorés de la voûte ; la renaissance dans un joli portail du seizième siècle, où l'on voit un grand médaillon en pierre de taille, malheureusement endommagé, qui représente la conversion de saint Paul, et surmonté de douze cadres rangés horizontalement, où l'on a cru reconnaître les signes du zodiaque. Le dix-septième et le dix-huitième siècle ont laissé à leur tour dans ce bel édifice leurs marbres, leurs colonnes et leurs enroulements. L'ancienne tour a été remplacée en 1813 par une espèce de clocher en bois fort mesquin et de mauvais goût. Aux offices du soir ce temple est éclairé au gaz hydrogène.

Au-dessus de la grande porte d'entrée un beau Christ en bronze, du Liégeois Delcourt, attire les regards ; il était autrefois placé au haut de la dardanelle du Pont des Arches. Il y a quelques bons tableaux de peintres liégeois ; un entre autres justement remarqué, et qui représente le Baptême de

Jésus-Christ par saint Jean. La disposition en est d'une belle simplicité. Jésus-Christ est debout, les mains croisées sur la poitrine, au bord du Jourdain, dont l'eau vient mourir à ses pieds. Saint Jean, vêtu d'une peau de bête, un genou sur le rocher, verse l'eau avec sa main, sur la tête du Christ. A droite, quatre personnages, assis ou debout, dans des attitudes naturelles, admirablement groupés, regardent le Christ et saint Jean. L'exécution en est large, la couleur forte et harmonieuse. On admire encore, dans une chapelle particulière, un marbre représentant le Christ au tombeau, gardé par deux anges en bois peint. Le corps est d'un beau modèle et d'une exécution très-fine. Une balustrade en bois ferme la chapelle. La porte du chœur est d'un beau travail de serrurerie. Il ne reste plus qu'un seul des anciens vitraux peints; le plomb qui en liait les délicats compartiments servit à faire des balles. L'église elle-même fut pendant quelque temps une boucherie publique.

On conserve dans le trésor de la cathédrale un buste de saint Lambert en vermeil, dans lequel les os du patron de Liège sont conservés. Ce buste, dont le visage, la crosse, et la mitre sont émaillés de diverses couleurs, est un ouvrage remarquable d'orfèvrerie pour le temps où il a été exécuté. L'évêque Érard de la Marck le fit ciseler en 1513 par le sculpteur liégeois Henri Zutman. Il coûta, dit-on, sept ans de travail et cent mille écus; somme prodigieuse pour un temps où l'on payait la journée d'un manœuvre avec un liard de Liège et où l'on faisait une dépense extraordinaire de quatre-vingt-neuf liards pour traiter splendidement l'évêque Érard et sa cour.

ÉGLISE DE SAINT-JACQUES. — La merveille de Liège, c'est Saint-Jacques. Les voyageurs en citent de plus belles; je doute qu'il y en ait de plus gracieuses. C'est l'architecture gothique avec toute la coquetterie de l'art arabe. La fondation de l'église Saint-Jacques remonte à l'an 1014, sous l'empereur d'Allemagne, Henri II. Ce fut d'abord un couvent de cénobites, au milieu des vastes forêts de Liège. Au couvent succéda une abbaye, dont l'église abbatiale est Saint-Jacques. Le portrait du fondateur, sculpté en

bas-relief sur une feuille de marbre noir, est adossé au mur d'une des chapelles dans la galerie à droite. C'est une belle tête d'abbé avec le rochet et le grand costume. Les mots manquent pour peindre cette nef si vaste, si majestueuse, si légère, qui élève l'âme sans peser sur elle, et où les chants de la prière ont quelque chose d'aigu et de joyeux. La voûte, terminée à peu près vers le même temps que celle de la cathédrale, semble comme dérobée sous un réseau de fines arêtes, qui s'entre-croisent avec symétrie, et courent autour de médaillons où sont peintes des têtes, les unes nues, les autres portant le casque du XVI^e siècle; celles-ci d'hommes, celles-là de femmes; mystérieux assistants placés entre la terre et le ciel. On dirait un immense berceau, dont le treillis de pierre offre à chacun de ses points d'intersection un camée d'exécution gothique et dont les ouvertures laissent voir l'azur du ciel, figuré par les fresques bleues qui remplissent les vides de la voûte. Ce berceau tombe en s'arrondissant, sur de légères murailles coupées d'immenses fenêtres et portées par deux galeries en arcades ogivales, que surmonte un balcon à jour, dont la pierre a été tressée comme du jonc et qui semble posé sur la pointe des arcades. Le même balcon entoure le bâtiment à l'extérieur. Les profils des ogives sont des broderies. Un élégant feston monte du bas des deux arcs jusqu'à leur sommet, et de là encore s'élançe et grimpe le long du mur en manière de bas-relief. Dans l'espace plein qui s'étend entre les têtes de chaque arcade, sont représentés en médaillons les portraits des rois, princesses, prophètes et prophétesses de l'Écriture, avec leurs noms et les versets du livre qui les concernent, et qui forment, de chaque côté de la nef, comme une inscription continue, écrite en caractères gothiques. La même disposition d'arcades et d'ogives brodées est répétée sur les parois extérieures, et semble figurer un nouveau rang de galeries, comme des creux en forme de fenêtres, sur un mur, figurent les fenêtres qui y manquent. L'orgue, d'une richesse extraordinaire, déploie à ses deux côtés d'immenses panneaux dorés, dont l'intérieur est couvert de peintures. Ces panneaux se fermaient dans les jours ordinaires et servaient à protéger l'orgue contre la poussière;

on ne les ouvrait qu'aux jours de fêtes, pour laisser passer les saintes harmonies, et donner au peuple, avec le plaisir d'entendre la musique céleste, celui de voir le magnifique instrument d'où elle sortait. Depuis que la destruction des abbayes a fait de cette église la propriété longtemps abandonnée de la ville, les panneaux sont demeurés ouverts; on craindrait de les ébranler sur leurs gonds rouillés, et l'orgue reste muet ouvrant inutilement ses deux grandes ailes chargées de saints et d'anges, que les vibrations de l'instrument feraient peut-être tomber en poussière. Le buffet, dont le sommet se détache sur un fond de lumière et de peintures, formé par les vitraux de la rosace et par les fresques de la muraille extérieure, descend en pointe presque à portée de main d'homme, et se termine en forme de cul-de-lampe, par un faisceau de cinq niches où sont cinq statues; au milieu celle de la Vierge; à ses côtés deux saintes portant l'encensoir; aux deux coins, deux prophètes. Cette pointe coupe en deux parties égales un balcon en bois doré, où s'appuyaient les chanteurs qui accompagnaient l'orgue, et au-dessous duquel sont, de chaque côté, six niches avec leurs saints, rois ou prophètes, vêtus d'habits dorés et assis sur des trônes peints en rouge, que couvre un petit dais sculpté à jour. Les inscriptions placées au bas du cul-de-lampe, donnent la date de l'achèvement de l'église, 1558. Un escalier double, dont le noyau est formé par la superposition de ses marches, conduit à une petite tribune d'où l'on a vue sur tout le chœur. Le bedeau vante cet escalier comme déconcertant les plus habiles maçons. C'est un escalier qui vous suit quand on le monte, ce sont deux vis en sens opposé et dont on ne découvre pas le point de jonction.

ÉGLISE DE SAINT-MARTIN. — Elle est située sur une éminence qui domine la ville. L'évêque Éracle, c'est lui-même qui nous en instruit, la fonda en 962 et la dédia à saint Martin qui l'avait guéri d'une maladie réputée incurable par les médecins. L'église fut réduite en cendres, l'an 1302, dans une de ces luttes sanglantes qui s'allumèrent si souvent entre la noblesse et la bourgeoisie de Liège; cette

journée est connue dans l'histoire sous le nom de *la male Saint-Martin* (1).

L'église de Saint-Martin ne fut reconstruite qu'en 1842. C'est un édifice imposant par sa grandeur autant que par sa position. Sa tour, qui est très-élevée, domine une grande étendue de pays et sert de point de vue aux agréables promenades qui entourent la ville. C'est dans l'église de Saint-Martin qu'on a institué pour la première fois la fête du Saint-Sacrement, ou la *Fête-Dieu*, qui se célèbre aujourd'hui dans toute la chrétienté.

ÉGLISE DE SAINT-JEAN, sur la place de ce nom. — Elle fut bâtie pour la première fois par l'évêque Notger en 981, et reconstruite vers la fin du siècle dernier. Le corps principal de l'église est disposé en ronde. On a conservé la tour byzantine de l'édifice primitif.

ÉGLISE DE SAINT-DENIS. — Ce temple fut fondé par la pieuse libéralité de trois frères, Nithard, Jean et Godescal, nobles chevaliers de la cité de Liège. Il fut consacré par l'évêque Notger en 990. Quoique l'édifice ait été reconstruit à plusieurs époques, on n'en a point changé la disposition intérieure, dont le plan est celui des basiliques du moyen âge. Les douze piliers qui supportent la nef paraissent appartenir à la construction primitive et la partie extrême du chœur est un reste du treizième siècle. On entre dans cette église par deux portes latérales. Celle de gauche donne sur une galerie carrée qui entoure le jardin de l'ancien cloître. — On montre dans la chapelle de Saint-Roch, qui est la quatrième de la nef latérale de droite, une représentation gothique de la passion du Christ et du martyr de saint Denis. Les figures sculptées en bois sont remarquables par leurs petites proportions et par la manière dont elles sont groupées. Les statues en marbre de la Vierge et de saint Denis, qui ornent les deux côtés du maître autel sont du Liégeois Delcour, et le tableau qui représente le Christ au tombeau, de M. Daems, de Bruxelles.

L'église supporte une lourde et affreuse masse carrée, cou-

(1) La male (*mauvaise*) journée. (Voir la description de Liège.)

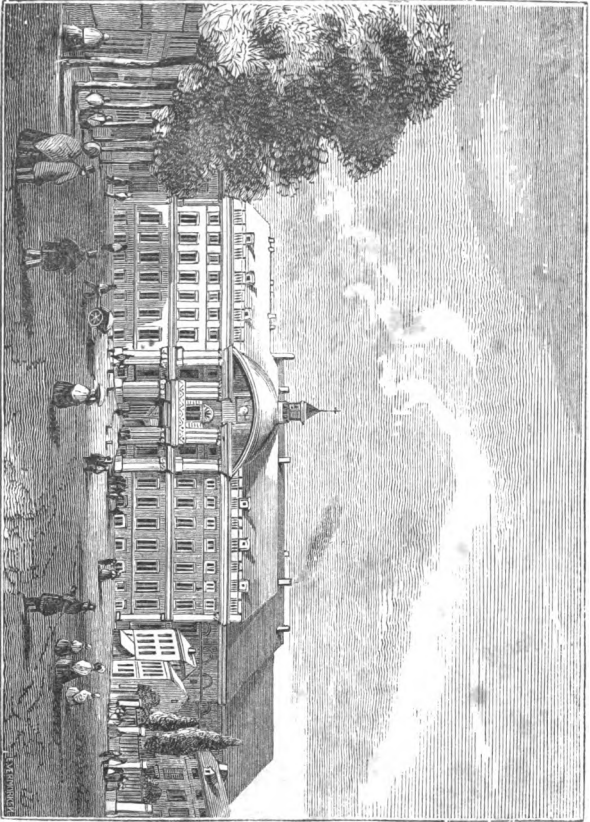
verte d'ardoises, qui remplace l'ancien clocher. Mais cette hideuse cabane renferme l'ancienne cloche de la cathédrale de Saint-Lambert, la *cloche Henri*, antique et vénérable monument de l'histoire de Liège, qui mériterait une demeure plus convenable.

ÉGLISE DE SAINTE-CROIX. — Située sur une éminence, elle a pour origine un château fort, bâti en 713 par un seigneur Radus, de la famille des Prez et qui fut transformé en église par l'évêque Notger en 979. Sa disposition actuelle rappelle encore la première destination de ce monument. La tour octogone en briques, est d'un style moresque de l'aspect le plus gracieux et le plus pittoresque; le reste de l'édifice paraît dater du quatorzième siècle.

ÉGLISE DE SAINT-BARTHELEMY. — C'est le plus ancien des monuments de Liège; ses deux tours carrées en briques, qui commencent à menacer ruine, remontent au commencement du onzième siècle. La partie inférieure est bâtie en grosses pierres noircies par le temps et qui tombent en poussière de vétusté. L'intérieur de l'église est d'une propreté remarquable; il renferme quelques statues et quelques tableaux d'artistes liégeois, qui ne manquent pas de mérite.

Les autres églises de Liège n'ont rien qui mérite d'arrêter le voyageur.

LE PALAIS, ancienne résidence des princes de Liège, est remarquable par l'étendue et la magnificence de ses bâtiments. Il consiste en deux grandes cours carrées, autour desquelles règnent de larges galeries voûtées, soutenues par des colonnes taillées en candélabres et chargées d'arabesques, qui ressemblent assez à celles du palais ducal de Venise. La principale façade, qui donne sur la place de Saint-Lambert, est d'un aspect imposant; le portique, d'ordre composite, présente une corniche magnifique, appuyée sur six colonnes du même ordre, et douze pilastres bien proportionnés. Cette corniche supporte elle-même deux autres colonnes et douze pilastres d'ordre corinthien qui soutiennent un fronton au milieu duquel on a placé un cadran.



LA PLACE D'ARMES ET LE PALAIS DE LIÈGE.

L'évêque Notger jeta, en 973, les premiers fondements de ce palais qui fut consumé en 1185 avec une partie de la ville. Reconstitué peu de temps après, il fut de nouveau incendié en 1505. Évrard de la Marck fit commencer en 1508, sur un plan beaucoup plus vaste, celui que nous voyons aujourd'hui.

Marguerite de Navarre, épouse de Henri IV, qui y logea en 1577, dit dans ses Mémoires qu'elle ne put trouver d'expressions pour témoigner son étonnement, « à la vue de ce palais très-magnifique, accompagné de très-belles fontaines, et de plusieurs jardins et galeries : et le tout, tant doré et accompagné de tant de marbre, qu'il n'y a rien de plus magnifique et de plus délicieux. »

L'ancien Palais renferme aujourd'hui le palais de justice, les archives et la prison des filles ; les galeries de la première cour sont garnies de nombreux étalages de marchands. Dans cette cour se tient aussi le Marché aux Herbes.

HÔTEL DE VILLE, sur le Grand Marché. — Pour trouver l'époque où Liège commença à avoir une maison communale, il faudrait remonter à saint Hubert qui, en 708, établit le tribunal des échevins composé de quatorze personnes et d'un mayeur ou président, auxquels il confia la garde et l'exécution des lois. La maison communale construite à cette époque tombait en ruines à la fin du quinzième siècle ; on commença en 1493 à bâtir un nouvel hôtel de ville qui fut détruit dans le bombardement de 1604 par le maréchal de Boufflers.

La première pierre de l'édifice actuel fut posée en 1714, par le baron de Selys, au nom du prince Joseph Clément de Bavière. C'est un bâtiment régulier qui forme un carré parfait et isolé de chaque côté. Le rez-de-chaussée de la façade, auquel on arrive par un perron, présente un beau dégagement décoré de colonnes élégantes.

On voit sur la place de l'hôtel de ville ou du marché, trois belles fontaines dont la plus élevée, placée entre les deux autres, est l'ouvrage du Liégeois Delcour. Les proportions de cette fontaine ne sont pas bien calculées pour la vue. Elle est surmonté d'une colonne très-mince en marbre blanc, qui

supporte un groupe des trois Grâces, perché à une hauteur où l'œil ne peut rien distinguer, et au-dessus une pomme de pin. Ce grêle échafaudage, qui deviendrait peut-être gracieux, s'il était plus près de terre, offre au moins le mérite de rappeler l'antique palladium de Liège, le *Perron*, qui fut enlevé de cette place et transporté à Bruges, par le duc de Bourgogne Jean sans Peur (1).

L'UNIVERSITÉ, créée par un arrêté royal du 25 septembre 1816, occupe un bâtiment situé au bord de la Meuse, sur les ruines de l'église des Jésuites. Les colonnes de cette église ont servi à en former le péristyle sur le fronton duquel on lit cette inscription :

UNIVERSIS DISCIPLINIS.

L'intérieur présente une demi-rotonde ornée de deux rangs de colonnes en stuc et de deux galeries superposées.

Les collections de l'université peuvent être mises au rang des plus belles du pays. Elles comprennent :

La Bibliothèque publique, composée de 75,000 volumes et d'environ 600 manuscrits très-précieux, provenant des abbayes supprimées de la province. — *Une collection de Médailles*, commencée en 1857. On y trouve 386 médailles romaines en argent, et 586 en bronze. Avec celles du moyen âge et les modernes, le nombre total s'élève à 2,616. — *Un cabinet de Physique et d'Astronomie*. — *Un laboratoire de Chimie*. — *Un cabinet d'instruments de Chirurgie et d'Orthopédie*. — *Une galerie de pièces Anatomiques et Pathologiques*, due aux soins du professeur Folman, qui s'est rendu célèbre dans l'art des injections, et qui est mort victime de son zèle. Cette collection est la plus précieuse de l'Europe. — *Une collection Minéralogique*, la plus belle du pays. Classée d'après Beudant, elle renferme plus de 2,500 échantillons, 1,500 variétés et près de 350 espèces. On y compte 400 échantillons de métaux, et 2,000

(1) Le Perron de Liège était une colonne surmontée d'une pomme de pin. On retrouve cette image sur plusieurs anciens monuments, et les candélabres qui illuminent la ville sont exécutés d'après le même modèle.

échantillons de roches, parmi lesquels un grand nombre offre un intérêt local. Dans une des salles au rez-de-chaussée, on conserve une collection des roches indigènes distribuées par provinces. — *Un cabinet de Zoologie*. — Les ossements fossiles de Chokier, parmi lesquels on distingue les restes nombreux d'ours de caverne, de rhinocéros, d'énormes dents d'éléphants, des os d'hyènes, de loups, etc., forment la base d'un cabinet de *Paléontologie*, qui, encore incomplet sous plus d'un rapport, pourra devenir précieux par l'achat du célèbre cabinet de feu M. Schmerling. Il y a en outre de beaux débris de tortues fossiles de Maestricht, des os d'éléphants de Smermaes et plus de 1,200 échantillons de coquilles fossiles et de pétrifications. Cette galerie tire son principal intérêt de la localité, la province de Liège étant devenue fameuse par ses grottes à ossements. — *Un musée Botanique* ou *cabinet d'Anatomie Végétale, de Carpologie*, etc. c'est le seul de ce genre qui existe en Europe. Les dissections de plantes y sont conservées dans l'esprit-de-vin, et l'on y compte aujourd'hui au delà de 1,300 préparations molles, parmi lesquelles on remarque les injections au mercure des vaisseaux des plantes, les dissections de trachées, de tiges, de feuilles, de fleurs, etc. Les pièces de tératologie végétale, la collection des champignons, l'exposition des familles naturelles y méritent une attention spéciale. Il y a en outre un fruitier classé d'après Lindley, une collection carpologique classée par famille, une grande série de céréales, une collection de bois de toute espèce, un palmier de trois siècles, un *herbier* général et de la province, extrêmement riche, une collection de produits de plantes, des matières textiles, etc. Les végétaux fossiles extraits des terrains houilliers de la province de Liège forment une collection des plus curieuses. MM. Sauveur et feu Courtois y ont reconnu 91 espèces, dont plusieurs nouvelles. — *Le Jardin Botanique* possède une serre chaude, deux serres tempérées de 100 pieds de longueur, une orangerie de 150 pieds et une serre nouvelle de 94 pieds destinée aux cultures spéciales, comme les orchidées, dont on compte un bon nombre d'espèces récemment arrivées du Brésil, les fougères au

nombre de 150 environ, etc. Cependant ces emplacements sont de beaucoup trop petits pour contenir les plantes actuellement existantes et celles qu'on se propose d'acquérir. Dans les serres, la plupart des plants ont vingt à vingt-cinq pieds de hauteur comme le *Sparmannia africana*, le *Dracæna draco*, le *Cactus peruvianus*, les *Bixa orellana*, le *Sicca disticha*, le *Myrtus coriacea*. Le *Pandanus odoratissimus* est magnifique. Le superbe *Cactus grandiflorus* et la *Vanille* y portent des fleurs toutes les années, et c'est dans les serres de Liège que la vanille, fécondée artificiellement, a, pour la première fois sur le continent européen, porté des fruits plus beaux qu'en son pays natal, la plante en est encore couverte cette année. Les serres et l'orangerie comptent près de 2,000 espèces, parmi lesquelles trente palmiers. Le jardin de pleine terre, classé d'après la méthode naturelle de Jussieu, le seul en Belgique qui offre cet avantage, renferme aujourd'hui plus de 3,500 espèces. L'emplacement est trop exigü pour contenir les nouvelles acquisitions.

L'enseignement public, aux frais du gouvernement, comprend les facultés du droit, des sciences mathématiques et physiques, de la médecine, de la philosophie et des lettres. Le personnel du corps enseignant se compose actuellement de quarante-six professeurs; le nombre des élèves qui fréquentent l'Académie, varie de quatre à cinq cents.

Liège possède une *École des arts et manufactures et des mines*, — une *École d'artillerie*, — une *École de médecine vétérinaire*, — une *École normale primaire*, — treize *Écoles gratuites communales*, — une *Société d'encouragement pour l'instruction élémentaire de la province*, — un *Institut royal des sourds-muets*; — un *Conservatoire royal de musique*, — une *Académie de dessin, peinture, sculpture, architecture, gravure et ciselure*; et de nombreuses sociétés particulières pour l'encouragement des lettres, des sciences et des arts.

THÉÂTRE ROYAL. — Il fut bâti en 1818 sur l'emplacement de l'église des Dominicains; M^{lle} Mars, de la comédie française, en posa la première pierre le 1^{er} juillet de cette année; il fut achevé en 1822. Cet édifice, isolé et entouré d'arcades

qui soutiennent une galerie voûtée, donne sur une immense place. Il est lourd, sans élégance et sans proportions ; l'intérieur est sale et mal distribué. Cependant les Liégeois sont grands amateurs de spectacle, et leur troupe dramatique est ordinairement une des meilleures du pays.

LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, derrière l'église de Saint-Jacques, sert à des représentations d'amateurs et à des concerts.

Il existe à Liège neuf hospices civils dont le principal est l'hospice de Bavière, Outre-Meuse; et un *Hôpital militaire*.

Liège possède en outre un *Séminaire épiscopal*, une *Caisse d'épargne*; un *Mont-de-Piété*, et de nombreux établissements de bienfaisance.

CITADELLE. — Les premiers fondements en furent jetés l'an 1255, par Henri de Gueldre, sur les hauteurs de Sainte-Walburge, d'où l'on descendait en ville au moyen d'un pont-levis et d'un escalier. Les bourgeois, toujours en alarme et en défiance contre ce fort redoutable, résolurent d'en déloger la garnison. Après avoir pris leurs mesures, ils invitèrent un jour les officiers et les soldats à des fêtes données dans la ville, à l'occasion des noces de la *belle Aigletine*, fille d'un des bourgmestres. Les préparatifs de ces fêtes furent si magnifiques et piquèrent tellement la curiosité des militaires que pas un ne voulut y manquer, et la bonne harmonie semblait tellement établie entre ceux-ci et les bourgeois, que la garde du pont-levis resta confiée à une vieille femme. Un bourgeois se rendit à la porte du fort et appela la gardienne pour lui remettre un panier de raisins destiné à un officier. Cette femme montra d'abord de la défiance, mais le bourgeois ayant feint de se retirer après avoir déposé le panier par terre, elle baissa le pont pour venir prendre les raisins : aussitôt le bourgeois se montra, s'élança sur le pont, et bientôt la citadelle fut envahie par les conjurés. On se mit de suite à l'ouvrage ; la démolition des murailles fut l'affaire de quelques heures. L'évêque Henri de Gueldre fit emprisonner les principaux auteurs du complot et se disposait à rebâtir la forteresse, mais les Liégeois obtinrent qu'elle ne serait pas reconstruite, en s'imposant volontairement une amende

de 3,000 mares d'argent. En 1650, l'évêque Maximilien de Bavière fit élever un nouveau fort sur la montagne de Sainte-Walburge : les Français s'en emparèrent le 28 mars 1675 et en firent sauter les fortifications ; rétabli quelque temps après, il fut de nouveau pris par les Français, puis par le duc de Marlborough en 1702. Le traité de la Barrière, en 1713, ordonna la démolition des fortifications extérieures, qui n'ont été rétablies qu'en 1820.

On monte à la citadelle pour jouir du magnifique panorama de Liège et de la Meuse avec ses affluents. Sur la rive droite se trouve la *Chartreuse*, autre forteresse située à un quart de lieue de la ville.

ENVIRONS DE LIÈGE.

Un omnibus part tous les jours de l'hôtel du Grand-Cerf, pour Jemeppe, à 7 1/2, 11 heures du matin, et 3 1/2 du soir ; il repart pour Liège à 9 heures, 2 et 6 heures du soir.

Jemeppe est situé à deux lieues de Liège, sur la rive gauche de la Meuse, vis-à-vis de *Seraing* ; un bac transporte les voyageurs d'un village à l'autre.

Le trajet de Liège à *Seraing* suffirait pour donner une idée de l'immense développement de l'industrie dans la province de Liège. Les houillères du *Val-Benott*, de *Sclessin*, de *Tilleur*, de *Seraing*, de *l'Espérance*, le haut fourneau d'*Ougrée*, montrent à quelle puissance de moyens est parvenue l'exploitation des mines de charbon et de fer. L'établissement de M. John Cockerill, à *Seraing*, est le plus considérable et le plus parfait qui existe sur le continent, pour la fabrication des grandes machines à vapeur et autres. Sa réputation est plus qu'européenne. On est venu le visiter de toutes les parties du globe. Cette affluence de curieux et d'admirateurs a pris à la fin tant d'accroissement qu'il est devenu nécessaire d'en fermer l'entrée à tout le monde et à quelque

titre que ce soit; M. Cockerill, par un avis inséré dernièrement dans les journaux, exprime ses regrets de l'obligation où il se trouve de prendre une pareille mesure.

En suivant la route, qui longe la rive gauche de la Meuse jusqu'à Huy, on aperçoit sur la rive droite la grande verrerie établie depuis quelques années dans les bâtiments de l'ancienne abbaye du *Val-Saint-Lambert*; sur la route même, les deux châteaux de *Grande* et de *Petite-Flémalle*; plus loin, assis majestueusement sur un rocher en forme de pyramide renversée, le château de *Chokier*, qui s'avance au-dessus de la route et domine le cours du fleuve à perte de vue; sur la rive droite le château moderne de *Hermalle*; sur la gauche les antiques manoirs d'*Aigremont* de *Warfusée*, de *Flosne* et enfin, un peu au-dessous de Huy, sur la rive droite, la belle terre de *Neuville* qui se déploie tout entière avec son château seigneurial sur la rive droite de la Meuse.

Huy (*Huium*, *Huum*) est situé sur la Meuse, à six lieues de Liège et à cinq de Namur, sur la route qui joint ces deux villes. On prétend que Huy fut bâti l'an 448, par l'empereur Antonin qui, à son passage dans ces contrées, s'y arrêta frappé d'admiration à la vue de cette riante vallée que dominent des rochers inaccessibles. Huy, devenu par la suite une place importante, souffrit beaucoup des guerres civiles qui désolèrent longtemps le pays de Liège; son château, qui était toujours le point de mire de chaque parti, fut pris un grand nombre de fois, soit de force, soit par ruse. Les Français l'emportèrent d'assaut, en 1695, et y mirent le feu. Il a été reconstruit en 1815, sur un nouveau plan; il domine la ville, ainsi que le cours de la Meuse et du Hoyoux; mais il est dominé par les hauteurs environnantes.

La Meuse, que l'on traverse sur un beau pont en pierre, divise la ville en deux parties. Sous le gouvernement des princes évêques de Liège, on comptait à Huy quinze églises et un nombre beaucoup plus considérable d'abbayes et de couvents, dont il ne reste plus que des ruines. Parmi ces monastères on distinguait celui des *Croisiers*, dont le général y résidait, par exception à ceux des autres ordres religieux qui demeuraient à Rome. Huy n'a plus actuellement que sa

collégiale, fondée en 799, par l'empereur Charlemagne. On y remarque un ancien bas-relief sculpté, de grandeur naturelle, et colorié, qui représente la passion de Notre-Seigneur.

Au moyen de son port sur la Meuse, Huy fait un grand commerce de blé; celui du vin que l'on cultive sur les coteaux d'alentour, y prend chaque jour de l'importance. On y trouve en outre de nombreuses usines et exploitations de carrières. La population de Huy est de 8,000 habitants.

En remontant le cours du Hoyoux, on découvre, à deux lieues environ de Huy, l'antique château de *Modave*, un des plus remarquables du pays. Il appartenait au siècle dernier à la famille des Montmorency; maintenant il est la propriété de M. de la Marche. On y conserve un modèle en petit de la fameuse machine de Marly, qu'inventa le Liégeois Rennequin, pour élever les eaux de la Seine jusqu'à Versailles.

Les rives de la Meuse au-dessus de Liège ne sont pas moins pittoresques ni moins variées que celles que nous venons de visiter au-dessous de la ville. *Jupille*, situé sur la rive droite, à une lieue de Liège, vis-à-vis la pointe d'une île formée par le fleuve, est un riant village qui peut faire le but d'une agréable promenade. On traverse alors le fleuve un peu plus haut devant *Herstal*, et l'on revient à Liège en remontant la rive gauche. Herstal ou Héristhal, est célèbre dans l'histoire comme berceau des rois de France de la seconde race. Le maire du palais, Pepin le Gros, ou Pépin d'Héristhal, y naquit selon quelques historiens; selon d'autres il ne fut que le fondateur de l'ancien château de ce nom que ses successeurs continuèrent d'habiter. Plus tard le château de Herstal devint l'apanage des fils puînés des ducs de Brabant.

Argenteau, sur la Meuse, à deux lieues et demie de Liège, possède un château fameux par son ancienneté, par l'avantage de sa situation et par le grand nom de ses possesseurs. Il est bâti sur deux rocs escarpés, réunis par un pont aux arcades élégantes et hardies, au-dessous desquelles se pressent des touffes d'abrisseaux. Le village d'Argenteau est adossé contre le rocher et baigné par les eaux de la Meuse. Ce site romantique rappelle les endroits les plus délicieux de la Suisse et de la Normandie.

L'église d'*Hermalle*, de l'autre côté de la Meuse, renferme un tombeau du seizième siècle.

Visé, à trois lieues et demie de Liége et deux de Maestricht, près de la frontière de Hollande, est une ville très-ancienne. Vers l'an 799, la princesse Berthe, fille de l'empereur Charlemagne, y fit construire une église en l'honneur de Saint-Martin. L'évêque Adolphe de la Marck entoura Visé de murailles en 1334. Dans le douzième siècle, les Limbourgeois y remportèrent une victoire complète sur le fils de l'empereur Henri IV, et l'empêchèrent de s'emparer d'un très-beau pont sur la Meuse, dont la construction datait du neuvième siècle et qui fut enlevé par les glaces en 1408.

Visé est la patrie du géomètre Sluze, célèbre par sa correspondance avec Pascal, ainsi que par la solution de plusieurs problèmes sur la cycloïde, dont s'occupaient à cette époque les mathématiciens les plus distingués de l'Europe.

Waremmé, station de chemin de fer, à 5 lieues N.-E de Liége, était autrefois capitale de la Hesbaie. L'église de cette petite ville est très-ancienne; on attribue sa fondation au templier Gauthier, qui vivait dans le XII^e siècle. Près de Waremmé passe une voie romaine, bien conservée. On remarque dans les environs le château de M. Selys-Longchamps. La population de Waremmé est de 2,000 âmes.

La route de Liége à Chaudfontaine et de Chaudfontaine à Verviers parcourt le frais et sinueux vallon de la Vesdre, qui roule ses eaux toujours limpides sur un lit de cailloux et de fragments de rochers. Quoique cette route soit encaissée dans presque tout son parcours, il n'en existe peut-être pas de plus agréable, de plus riante, et dont les sites sans cesse variés sachent mieux changer l'ennui ordinaire du trajet en un véritable plaisir.

Chaudfontaine, situé à deux lieues de Liége, est un village renommé par ses eaux thermales et par les parties de plaisir que vont y faire les habitants des environs. Les eaux de Chaudfontaine sont plus tempérées que celles d'Aix-la-Chapelle et Borcette; elles sont limpides, inodores; et ont constamment une chaleur de 32° 50, quoiqu'elles aient leur source dans une fle de la Vesdre dont les eaux sont très-

froides en toute saison. La vertu de cette source était déjà connue en 1350, comme on le voit par une charte datée du lendemain de la Saint-Philippe, où il est fait mention du lieu *qui dicitur Chaudfontaine*. Il y avait alors un hôpital qui exista jusqu'en 1339, sous le patronage de Saint Julien.

A une lieue de Chaudfontaine était autrefois le fameux château de *Chièvremont*, bâti sur des rochers inaccessibles par les rois de France de la première race. Au dixième siècle Chièvremont appartenait à un seigneur nommé Idriel, espèce de brigand qui désolait la contrée, sûr de trouver un abri inviolable dans sa forteresse, et qui avait, disent les chroniques, pris cette devise : *Ennemi de tous, ami de Dieu seul*. L'évêque de Liège, Notger, méditait depuis longtemps le projet de s'emparer de Chièvremont par surprise. La naissance d'un fils d'Idriel lui en fournit le moyen. Ce seigneur envoya un exprès à l'évêque pour lui demander de venir baptiser lui-même son nouveau-né; le prélat accepta avec empressement; il fit donner le plus d'éclat possible à la cérémonie et vint au château le jour fixé, au milieu d'un grand appareil, et avec une suite nombreuse de gens qui cachaient sous leurs habits sacerdotaux des cuirasses et des armes de guerre. Au moment où tous sont rassemblés dans l'église, l'évêque se lève et s'écrie : « Au nom du Dieu vivant dont vous voyez l'image en mes mains, au nom du chef véritable de l'Église, au nom de l'Empereur, au nom de l'Église de Liège, moi Notger, je prends possession du château de Chièvremont. » Aussitôt les hommes armés se découvrent et mettent à mort tous ceux qui font résistance. Idriel et sa fille Isabelle avec son enfant se précipitèrent eux-mêmes du haut des murailles.— Une simple chapelle remplace aujourd'hui le château de Chièvremont.

Avant d'arriver à *Pépinster* on remarque sur la droite, dans une position admirable, un château bâti récemment dans le style gothique, et qui appartient à M. Simonis, de Verviers. A Pépinster se trouve l'embranchement de la route qui conduit à Spa et à Stavelot.

VERVIERS, chef-lieu du troisième arrondissement, est situé sur la Vesdre, et sur le chemin de fer de Liège à Aix-la-Cha-

pelle, dans un vallon étroit et entouré de montagnes. Sa population est de 20,000 habitants.

Cette ville existait dès le milieu du VII^e siècle; l'église paroissiale, dédiée à saint Rémaclé, passe pour avoir été fondée par Ogier le Danois, vers 800; cependant Verviers n'obtint le rang de ville, avec voix aux états de Liège, qu'en 1651, pour récompense de la fidélité de ses habitants envers leurs princes, pendant les troubles qui agitèrent le pays de Liège. On la divise en ville haute et ville basse; à l'exception de quelques rues larges et bien bâties, toutes les rues sont irrégulières et peu aérées. Parmi ses monuments on remarque la nouvelle église construite à l'entrée de la ville, sur la route d'Aix-la-Chapelle; les trois principales maisons de commerce, Biolley, Simonis et Defaut, ont fait seules tous les frais de la reconstruction. L'hôtel de ville est de 1774. Verviers possède une jolie petite salle de spectacle, située sur la Place-Verte, en face d'une des principales rues de la ville; l'hôpital de Bavière, fondé en 1737, est entretenu avec un soin et une propreté admirables. Le haut commerce de Verviers soutient un grand nombre d'établissements de bienfaisance.

La fabrication et le commerce des draps occupent la presque totalité des habitants de Verviers; on y compte près de soixante manufactures, qui produisent annuellement cent mille pièces de drap d'une valeur approximative de 25 millions de francs; elles ont pour principaux débouchés le nord de l'Europe, l'Amérique et le Levant.

Le village de *Dison*, autrefois distant de Verviers d'une demi-lieue, a pris depuis quelques années une telle extension qu'il s'est prolongé jusqu'à la ville, dont il forme maintenant une sorte de faubourg. Sa population est de 5,000 habitants.

Verviers communique aussi avec Liège par une route d'en haut qui traverse la petite ville de *Herve*, célèbre par ses excellents fromages; sa population est de 3,500 habitants. C'est à Herve que se publia, sous le règne de Joseph II, le *Journal général de l'Europe*, dont le rédacteur principal était le célèbre Lebrun, qui devint ministre des affaires étrangères en France, et périt sur l'échafaud en 1794.

On remarque sur la même route le beau château de *Wé-*

gimont, propriété de M. le comte d'Oultremont de Wégimont.

La route de Liège à Spa suit le cours de la Vesdre jusqu'à *Pépinster*. De là elle se dirige vers *Theux*, village très-ancien, autrefois chef-lieu du marquisat de Franchimont, et connu au temps des Carlovingiens, sous le nom de *Tectis*.

Avant d'arriver à Theux on remarque à droite le parc et le joli pavillon de *Justenville*. Un peu au-dessus de Theux on passe au pied des ruines du fameux château de *Franchimont*.

SPA, universellement connu par ses eaux minérales, est un joli village ou plutôt une petite ville située dans une vallée romantique, au pied de la colline de Spaloumont, qui l'abrite contre les vents du nord et du nord-est; les monts des Hautes-Fagnes projettent une branche qui ferme au loin la vallée, du levant à l'occident. Du haut des sommités qui dominant Spa, l'œil embrasse un tableau magnifiquement varié par le contraste de rochers arides et de taillis sombres avec les riantes prairies que traverse le torrent de Wayai et les vertes bruyères qui ceignent les forêts de l'Ardenne.

Spa faisait partie de l'ancien marquisat de Franchimont, qui dépendait du pays de Liège. Ce n'était autrefois qu'un pauvre village dont les paysans trouvaient à grand'peine leur subsistance dans les produits d'un sol ingrat, et probablement l'existence de Spa serait restée ignorée sans la découverte de ses eaux minérales. Elles étaient connues au XIV^e siècle. En 1527, Colin de Breda, dit *le Loup*, jeta les fondements de la nouvelle ville, sur la rive droite de la rivière; la partie située sur l'autre rive appartient évidemment à des temps plus reculés. Le nouveau Spa s'embellit bientôt de maisons régulières, et aujourd'hui c'est un des plus beaux villages de l'Europe. Le nouvel hôtel de bains a été construit en 1828. Deux violents incendies, en 1807 et en 1831, causèrent à Spa des désastres qui furent en peu de temps réparés; le 28 juin 1828, une partie de la colline de Spaloumont s'est écroulée avec des masses de rochers énormes. La population de Spa est de 3,600 habitants, mais ce nombre est presque doublé tous les ans, par les étrangers qui s'y rendent en foule pendant la belle saison, pour y prendre les eaux, ou pour s'y mêler à la société des redoutes. Les jeux de hasard attirent beau-

coup d'étrangers à Spa, la seule ville du pays où ces jeux soient tolérés. On y trouve des hôtels dignes des premières capitales de l'Europe. La grande rue est terminée par une place où s'élève une fontaine d'eau ordinaire.

Les environs de Spa offrent plusieurs belles promenades dont la plus fréquentée est la *promenade de sept heures*; elle est terminée par un joli pavillon qui appartient à M. Cockerill. Les amateurs de belles vues se rendent à la ferme de Berinzenne, à peu de distance de l'antique voie d'Elvequée, dont l'élévation est de onze à douze cents pieds au-dessus du niveau de Spa, élevé lui-même de mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Eaux minérales. Les sources minérales de Spa sont au nombre de sept : le *Pouhon*, la *Géronstère*, la *Sauvenière*, la *Groesbeek*, le *Watroz*, et les deux *Tonnelets*.

Le Pouhon, dont on fait dériver le nom du mot *pouhi*, qui veut dire puiser, dans le patois du pays, jaillit au centre de la ville, sous le péristyle d'un monument ouvert au public, et fondé par le czar Pierre le Grand, en souvenir du rétablissement de sa santé par l'usage des eaux de Spa, en 1717. Cette source, qui se distingue des autres eaux minérales de Spa en ce qu'elle est la plus active et la plus célèbre, s'échappe à travers un sol glaiseux d'une couleur bleuâtre terne, à 1,052 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Immédiatement après qu'elle a été puisée, l'eau du Pouhon est claire et limpide; mais exposée à l'air libre, elle ne tarde pas à dégager de petites bulles gazeuses qui viennent crever à sa surface et altèrent sa transparence. En très-peu de temps elle blanchit et finit par prendre une nuance fauve assez brillante, en laissant précipiter une matière fixe qui a été appréciée par l'analyse chimique (1).

Les eaux du Pouhon se conservent très-longtemps; on les transporte dans toute l'Europe sous le nom d'*eau de Spa*. Le concours annuel des malades qui s'y rendent est un témoignage en faveur de leur action thérapeutique : les principes qui entrent dans la composition de ces eaux, dont l'expé-

(1) Voir la description de Liège.

rience a fait connaître les vertus médicinales, leur assurent une grande efficacité dans le traitement des phlegmasies chroniques, surtout lorsqu'elles ont leur siège dans les viscères abdominaux,

La Géronstère est située au milieu d'un bois, à $\frac{3}{4}$ de lieue S. de Spa. Elle occupe la partie inférieure d'un coteau fort pittoresque, à 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer; cette source est placée au centre d'un bassin surmonté d'un dôme en pierre de taille soutenu par quatre colonnes de marbre rouge. L'eau de la Géronstère laisse échapper des bulles gazeuses. Sa couleur est primitivement transparente et limpide, mais elle ne tarde pas à se troubler et donne lieu à un dépôt d'une nuance roussâtre : ce précipité est quelquefois si abondant que des feuilles d'arbres, retirées du bassin après y avoir séjourné l'hiver, brûlent en répandant une forte odeur de soufre. La saveur de cette eau est fade et désagréable, elle exhale une odeur d'œufs pourris singulièrement prononcée. On a préconisé l'usage des eaux de la Géronstère dans les maladies chroniques de l'estomac et des intestins, dans les néphrites chroniques, dans les leucorrhées et dans les maladies scrofuleuses. Il est utile d'y envoyer les individus qui ont de la propension à un sommeil stertoreux, que l'on désigne dans le monde sous le nom d'*apoplectiques ambulants*.

La Sauvenière, éloignée d'une demi-lieue S.-E. de Spa, occupe un site d'un aspect très-romantique : on y arrive par une belle avenue qui s'étend en une pente très-douce sous l'ombrage de deux rangées d'arbres. Cette source a le même niveau que la Géronstère; elle sourd dans un bassin construit en maçonnerie que protège un dôme en pierre de taille. Un escalier très-commode y conduit de deux côtés opposés. Les eaux de la Sauvenière sont aigrettes et sulfureuses; limpides comme les autres sources de Spa, elles émettent des bulles gazeuses, se troublent et laissent déposer de l'oxyde de fer. On recommande spécialement l'usage des eaux de la Sauvenière dans le traitement des maladies des voies urinaires.

La Groesbeek est presque contiguë à la Sauvenière. Elle est ainsi nommée parce qu'en 1651 le baron de Groesbeek

y trouva la guérison d'une maladie grave dont il était atteint depuis longtemps. Cette eau a une saveur piquante et moins ferrugineuse que celle des autres sources. On a remarqué aussi que les bulles gazeuses qui s'élèvent à sa surface sont beaucoup plus nombreuses. D'après les observations du docteur Jones, les eaux de la Groesbeek sont éminemment diurétiques.

A une demi-lieue E. environ de Spa, l'on voit les deux fontaines du Tonnelet au milieu d'un terrain marécageux d'où surgissent plusieurs eaux ferrugineuses. Le gaz acide carbonique s'y trouve en si grande abondance, qu'à certaine époque de l'année il pénètre et s'accumule jusque dans les caves du hameau de Nivessez. La première fontaine s'échappe par des filets bien nourris à travers les fissures de la roche schisteuse.

Ces eaux sont limpides ; leur saveur est moins ferrugineuse que celle des sources précédentes ; elles sont à tel point pétillantes et mousseuses qu'il suffit d'en prendre un verre pour éprouver une sensation analogue à celle que produit le vin de Champagne.

La seconde fontaine du Tonnelet contient moins d'acide carbonique.

A peu de distance des fontaines du Tonnelet, se trouve une autre source nommée *le Watroz*. Cette source est peu accréditée ; cependant elle possède des principes qui doivent contribuer à son action médicamenteuse.

Les autres sources qui avoisinent Spa sont le Nivessez, à $\frac{1}{8}$ de lieue N.-E. du Tonnelet ; la Vêque-Terre, à une demi-lieue O. de Spa ; le Desniez, à $\frac{3}{4}$ de lieue S.-O. ; le Barisart à un quart de lieue S., entre le Pouhon et la Sauvenière.

Il est à remarquer que les eaux de Spa, à l'exception de la Géronstère et du Watroz, se chargent dans l'intérieur de la terre d'une quantité de gaz acide carbonique qui excède celle qu'il leur est donné de contenir sous la pression atmosphérique ; les pluies, les sécheresses et tous les changements météorologiques influent à tel point sur leurs qualités que, suivant la saison, elles varient dans la proportion de leurs principes minéralisateurs.

Pour résumer quelques considérations générales, on peut donc admettre que les eaux de Spa sont claires et limpides ; qu'elles ont un goût piquant, aigrelet et ferrugineux ; que leur sédiment laisse des taches de rouille sur le linge et qu'exposées à l'air libre elles se couvrent d'une pellicule irisée.

Indépendamment des observations médicales qui ont eu pour objet l'action médicamenteuse de chacune des sources de Spa, on possède encore un nombre suffisant de données générales, d'après lesquelles il demeure constant qu'on a tiré plus ou moins d'avantage de l'usage de ces eaux dans un très-grand nombre de maladies, et surtout dans les douleurs cardialgiques, ou maux d'estomac, dans les affections vermineuses, dans les néphrites chroniques, les ischuries, les hydropisies, les leucorrhées, l'hypocondrie et la stérilité. Il est inutile de faire observer que l'exercice, la saison, la pureté de l'air contribuent puissamment à l'efficacité des eaux. D'après l'expérience, leur usage exige beaucoup de choix et de discernement ; 4 à 5 verres, qui sont la dose commune, suffisent pour développer tous les symptômes de l'ivresse chez les personnes qui les boivent pour la première fois. Cependant on finit par en prendre de très-fortes doses. Le czar Pierre le Grand buvait chaque matin jusqu'à 21 verres de trois onces des eaux de la Géronstère. Les Anglais mêlent à leur vin l'eau gazeuse du premier Tonnelet. Les gens du pays n'ont pas d'autre boisson. Les hypocondriaques préfèrent la source du Pouhon parce qu'elle est essentiellement énergique, et celle du Watroz parce qu'elle provoque l'action des intestins. Les eaux de Spa deviennent avantageuses sous forme de bains, quand elles sont amenées au degré de chaleur convenable. L'eau qui sert de boisson ordinaire est d'une grande pureté.

Il se fait un grand commerce des eaux de Spa, qui se transportent dans les contrées les plus éloignées. Les habitants du pays s'en servent dans le vernissage de petites boîtes en bois blanc peint, qu'ils travaillent avec adresse et qui sont universellement connues sous le nom de boîtes de Spa.

Il y a à Spa plusieurs grands hôtels où les étrangers peu-

vent descendre ; mais, dans la saison des bains, la plupart des maisons de la ville se louent toutes meublées, en totalité ou en partie, aux personnes qui y font des séjours prolongés.

Excursions. Les excursions aux environs de Spa (1) ont ordinairement pour but la pittoresque vallée de l'Amblève, rivière délicieuse, dont les eaux, toujours limpides et transparentes, courent en murmurant sur les cailloux, entre deux rives qui se disputent l'agrément, l'imprévu, la fraîcheur des sites, et où l'on rencontre à chaque pas des cascades dignes du pinceau d'un Ruysdael.

MALMÉDY, petite ville de Prusse, est située dans un des plus jolis sites de l'Ardenne, à trois lieues de Spa, au fond d'une belle vallée arrosée par le ruisseau de la Warche, dont les eaux vont se marier à celles de l'Amblève. On voit à Malmédy les restes d'une abbaye de bénédictins. Dans le voisinage on rencontre le château et le superbe parc de *Monbijou*.

STAVELOT (*Stabulum*) se trouve à peu près dans la même situation, à trois lieues de Spa, près de la frontière de Prusse, dans la profonde vallée de l'Amblève. On y remarque une antique église abbatiale dédiée à saint Rémacle, avec une crypte ou église souterraine. La tour, détruite par la foudre en 1701, avait trois cents pieds de hauteur. L'église renferme le tombeau d'un des souverains du pays et celui de saint Papon, qui était abbé de trente-deux monastères. La population de Stavelot est de 4,000 habitants. La principale industrie de cette petite ville consiste dans ses tanneries et ses fabriques d'étoffe de laine.

Il y a une lieue de Stavelot à la grande cascade du *Coo*. Mais on y vient aussi de Spa par une route plus courte et plus agreste, qui passe par les hameaux de *Cour* et de *Roanne*. Cette célèbre cascade est un des plus beaux spectacles que puissent rencontrer les amateurs des beautés naturelles; on y voit l'Amblève précipiter, d'une hauteur de cinquante à soixante pieds, ses eaux furieuses et écumantes dont la

(1) On trouve à Spa des petits chevaux des Ardennes d'un pied sûr et infatigable, qui sont d'un grand secours dans ces explorations. Le prix ordinaire d'un cheval est de cinq francs pour la journée. On paye également cinq francs pour la journée d'un guide.

blancheur de neige se détache sur les rochers d'un noir verdâtre où elle vient se briser. Un pont en bois, dont la solidité paraît toujours douteuse, est jeté avec hardiesse sur cet effrayant précipice, et ceux qui ont le courage de s'y placer un instant y jouissent du point de vue le plus étendu, le plus magnifique et le plus varié. En aucun lieu la nature n'a été plus prodigue de ses merveilles. Les regards éblouis par tant de beautés, l'imagination exaltée par le bruit et les vapeurs de la cascade, se prêtent à une facile illusion. Par une chaude journée, les montagnes du couchant, disposées sur plusieurs plans et à demi effacées par le mirage du soleil, figurent au loin une mer qui roule d'immenses vagues, et l'esprit, troublé par tant de prestiges, s'égare dans des hallucinations qui achèvent de le détacher de la terre.

Le hameau et la grotte de *Remouchamps* sont situés à trois lieues S. O. de Spa, dans un lieu agreste et sauvage, au fond d'un ravin baigné par les eaux argentines de l'Amblève. Il est difficile d'aller de Spa à Remouchamps, sans guide, ou sans connaître soi-même le chemin; cependant nous essayerons de l'indiquer. On suit d'abord la longue avenue de Marteau, qui est aussi la route de Liège; on traverse le premier pont qui se trouve à gauche sur le ruisseau de Vayai, et l'on suit le chemin rocailleux qui monte sur la hauteur de *Véque-Terre*. Une ferme se trouve là; on peut y demander le chemin de *la Reid*. Pour descendre à ce village on traverse une demi-lieue de landes à peine couvertes de bruyères et sans aucun arbre qui vous protège contre l'ardeur du soleil; mais après la Reid on rencontre un bois touffu dont la fraîcheur n'en est que plus délicieuse. Après un quart d'heure de marche vers le couchant, on se trouve de nouveau sur des montagnes élevées et arides, ayant à sa droite une gorge profonde, que l'on suit jusqu'à ce qu'on aperçoive, vis-à-vis, le château de *Montjardin*, bâti sur une roche escarpée et tapissée de feuillage, dont l'Amblève baigne le pied. On descend alors dans le ravin et l'on se trouve à Remouchamps (1).

(1) Remouchamps communiquera bientôt avec Liège par une route qui

L'entrée de la grotte est fermée par une grille et un cadenas. Des blouses, des pantalons, sont préparés chez le gardien de la grotte, pour les personnes qui craignent de salir leurs vêtements. Le guide qui vous précède allume des chandelles de suif (1) qu'il distribue aux visiteurs, et l'on s'aventure avec lui sous la grotte. Une crainte involontaire guide les premiers pas sous cette voûte humide et sombre où n'ont jamais pénétré ni la lumière ni la chaleur du jour, sous ces rochers menaçants qui semblent toujours prêts à vous écraser; mais insensiblement on se familiarise avec ces objets de terreur, et l'on n'a plus pour eux qu'une admiration toujours croissante.

En entrant dans la grotte vous vous trouvez dans une salle voûtée dont le diamètre peut avoir trente à quarante pieds et la hauteur vingt à vingt-cinq. Des fouilles pratiquées en cet endroit ont fait découvrir des ossements fossiles très-curieux, de lions, d'hyènes, d'éléphants, d'ours, etc., qui sont déposés au cabinet d'histoire naturelle de Liège.

A trente pas de l'entrée vous commencez à trouver des stalactites, concrétions pierreuses qui se forment à la voûte, par la chute des sucs lapidifiques, semblables aux glaçons que l'hiver suspend aux fontaines, et des stalagmites, qui s'élèvent en mamelons sur le sol, produites par la pétrification des mêmes sucs que les stalactites distillent goutte à goutte.

Elles prennent toutes les formes, et quelques-unes ont reçu les noms des êtres ou des objets dont l'imagination des visiteurs leur a prêté l'apparence. La première stalagmite, qui ressemble à un monstre à trois têtes, chargé de garder l'entrée de ce lieu infernal, a pris le nom de *Cerbère*. La *Sentinelle* garde le passage d'un pont de bois où plutôt d'une planche jetée sur une petite rivière qui traverse la grotte. Quand le guide laisse tomber une pierre dans cette eau silencieuse,

s'embranchera du village de *Beaufays* et qui sera continuée dans la direction du Luxembourg.

(1) On les a substituées aux torches de résine dont l'épaisse fumée altérerait la blancheur des stalactites.

un effroi involontaire vous saisit à ce bruit imprévu, auquel la solitude et les ténèbres du lieu donnent quelque chose de sinistre. Au delà du pont, sur la gauche, se trouve un précipice dangereux; on n'en connaît point la profondeur. La *Salle des ruines* est la plus vaste de toutes; elle est formée par d'immenses rochers superposés qui dessinent une voûte hardie et imposante :

Ces rocs amoncelés, par leur chute fendus,
L'un sur l'autre au hasard sont restés suspendus.
Les ans ont cimenté leur bizarre structure
Et recouvert leurs flancs d'une humide parure.

Un seul des rochers qui supportent la voûte a trois cent cinquante pieds de longueur.

Avançons. Plusieurs personnages pétrifiés, de grandeurs différentes, nous représentent la *Petite famille*. Plus loin nous trouvons le *Petit autel*, magnifiquement paré des mains de la seule nature, et prêt pour la célébration des saints mystères. Admirons ici le *Saule pleureur*, et non pas la *salle pleurante*, comme les guides ne manquent jamais de le dire. Voilà l'*Éléphant*, avec ses défenses d'ivoire et sa trompe rugueuse. Là les *Rideaux de lit* déploient leurs draperies et leurs franges d'albâtre, sur un lit et des coussins de velours blanc. Quelquefois les gouttes d'eau qui suintent le long d'une surface plane et inclinée, se croisent, s'entremêlent, et tressent comme une magnifique natte de joncs. Ailleurs des nappes d'eau transparentes et étagées en cascades, semblent avoir été surprises par la gelée. Mais c'est pour la *Salle des fées* qu'il faut réserver toute son admiration. Personnages, êtres fantastiques, touffes de fleurs, draperies, diamants au mille facettes, flocons de neige, les stalactites éblouissantes résument toutes les merveilles que nous avons déjà vues et se parent à la fois de tous leurs prestiges. Cette salle est aussi mieux conservée que les premières, parce que tous les visiteurs ne pénètrent pas jusqu'au fond de la grotte, et que ses ornements ont eu moins à souffrir de la fumée des torches et de l'indiscrétion des curieux.

Une nouvelle grotte a été découverte, il y a peu de temps, au-dessous de l'ancienne; on y pénètre en se laissant descendre, attaché à une corde, au fond d'un gouffre effrayant. Cette grotte est rarement accessible, à cause des eaux qui l'inondent en grande partie après une saison pluvieuse, ou à la suite d'un orage.

Tilf était, il y a deux ans, un village connu par ses agréments champêtres et sa délicieuse situation dans la pittoresque vallée de l'Ourthe; sa renommée s'est accrue depuis la découverte de sa grotte, plus belle encore, plus vaste et plus curieuse que celle de Remouchamps.

Tilf est situé à deux lieues de Liège par la route de terre et à trois lieues par eau. On fait ordinairement ce voyage en remontant la rivière de l'Ourthe, dans une barque qui part de Liège le matin à huit heures, de l'autre côté du nouveau pont de la Boverie, et qui revient le soir, à l'heure choisie par la majorité des personnes qui ont passé la journée à *Tilf*. Cette barque peut être louée dans la semaine par des sociétés particulières.

Il faut avoir parcouru la vallée de l'Ourthe pour en connaître les délices et les beautés. L'Ourthe est une rivière peu profonde, mais rapide, capricieuse, dont le courant a dû être dompté, divisé, emprisonné plusieurs fois, pour permettre une sorte de navigation, sinon périlleuse, du moins fréquente en émotions. Des chevaux dressés à ce manège tirent la barque du milieu de la rivière, dans les endroits où ils trouvent pied, et ce n'est que vers les parties trop profondes qu'on a pratiqué, sur le bord, des chemins de halage; encore faut-il souvent prendre les chevaux dans la barque, pour les passer d'une rive à l'autre.

Pour empêcher les eaux de s'écouler trop rapidement et de laisser à sec les parties plus élevées du lit de la rivière, on a construit, de distance en distance, des digues ou barrages qui retiennent le courant en travers, et laissent seulement, près du bord, un passage ou pertuis de dix à douze pieds par lequel les eaux se précipitent avec une violence extraordinaire. Assurément, le voyageur qui n'a jamais vu de bateau lancé sur ces effrayantes cataractes, dont la pente est de vingt-

cinq à trente degrés, ne voudra jamais croire qu'on se hasarde à les remonter et encore moins à les descendre, pour une simple partie de plaisir. Il y en a cinq dans le trajet de Liège à Tils, et la principale *veine* s'élançe d'une hauteur de cinq à six pieds dans un gouffre bouillonnant, où il semble que la barque va s'abîmer tout entière. Cependant il n'est pas arrivé jusqu'ici d'accidents sérieux sur cette rivière très-fréquentée (1).

En partant de Liège on passe devant d'admirables points de vue qui se succèdent à tout moment et ne se ressemblent jamais : la *Boverie*, île charmante formée par l'Ourthe et la Meuse, où les Liégeois se rendent en foule dans les beaux jours ; le château et le bois de *Quincampoix*, à M. Desoer, promenade délicieuse dont la nature a fait presque tous les frais ; c'est la lisière de cette immense forêt des Ardennes qui s'étend jusqu'en France et qui couvrait autrefois la Belgique. Le premier village qu'on rencontre est celui de *Grivegnée* ; on y voit un haut fourneau et un château à M. Orban. Voici ce qu'on appelle les *Grandes-Vennes* : l'Ourthe s'y partage en deux branches tellement rapides vers les bords que le milieu de la fourche est élevé en dos d'âne et lisse comme un miroir convexe. A droite nous apercevons les châteaux de MM. Nagelmakers et Dubois.

La première Venne est située un peu au-dessous du confluent de l'Ourthe et de la Vesdre. Nous avons à gauche le village de Chenée, à droite celui d'Angleur. Les chevaux sont reçus à bord. Voyez avec quelle assurance les bateliers attachent une corde au haut du frêle mât de l'embarcation, pour se remorquer eux-mêmes au moyen d'une poulie fixée préalablement sur la rive, au-dessus du rapide pertuis. Le mât ploie, la corde, filochée en plusieurs endroits, menace de se rompre sous l'effort, et en effet elle rompt quelquefois ; mais ne craignez rien, la barque entraînée en quelques secondes par le courant à cent pas au-dessous de la Venne,

(1) La compagnie du Luxembourg avait entrepris la canalisation de l'Ourthe, et commencé de magnifiques ouvrages qui sont restés inachevés depuis la révolution de 1830.

est déjà bien loin du danger avant que vous vous en soyez aperçu. Les bateliers font un nœud à leur corde et recommencent leurs manœuvres avec la même sécurité, et le même sang-froid.

Nous passons successivement devant la belle fonderie en zinc de M. Mosselman ; devant l'antique château de *Beaufraipont*, à M. le baron de Rosières ; nous apercevons à gauche le petit pavillon de Grignon qui se détache sur une montagne boisée. Cette prairie si riche et émaillée de tant de jolies fleurs, s'appelle le *Pré des sorcières*. Voici sur la gauche le château de *Colonster*, un des plus beaux de la province, à M. le baron de Chestrée ; il va se trouver tout à l'heure à notre droite, tant la rivière fait de sinueux détours. Sur une montagne opposée est le château de M. de Neef, bourgmestre de Tils, et enfin le château de Tils, à M. Spirlet, au milieu du village.

On trouve à Tils un hôtel comme toutes les grandes villes n'en ont pas. Il est situé sur le bord de la rivière, devant la station de la barque ; on y dîne fort bien, et le maître d'hôtel a pour les voyageurs beaucoup de prévenances et d'attentions ; une jolie barquette est à leur disposition pour aller se promener sur l'Ourthe ; qui, à partir de cet endroit, est tranquille et limpide. C'est même le moyen le plus commode d'aller visiter la grotte de Tils, que de se faire remorquer sur la rivière jusqu'à la grotte même, éloignée du village de plus d'une demi-lieue.

La grotte de Tils a été découverte vers le mois de mars 1837, par des ouvriers qui venaient de faire sauter une mine. M. le baron Beekman s'y aventura le premier. Il faut trois ou quatre heures pour la parcourir jusqu'au fond, à travers des passages étroits et rampants, et des précipices sans nombre. Mais si elle est d'un accès plus difficile que celle de Remouchamps, son aspect est aussi plus imposant et plus magnifique. Tout y est encore intact. Une couche jaunâtre n'a point altéré la blancheur des stalactites, et la pureté des formes bizarres y est en parfaite harmonie avec l'éclat virginal de la couleur.

La grotte de Tils est certainement une des curiosités natu-

relles les plus remarquables de la Belgique et même du nord de l'Europe. Nous en donnerions une description détaillée, si nous ne craignons d'aborder ce sujet après l'intéressante notice qui a été publiée dans la *Revue Belge*, par M. Th. Weustenraad, et à laquelle nous renvoyons les amateurs.

LIMBOURG (BELGIQUE).

La province de Limbourg est bornée au nord par la Hollande; à l'est, par le Limbourg hollandais; au sud, par la province de Liège; à l'ouest, par les provinces de Brabant et d'Anvers.

Le sol y est très-varié; on y trouve des terres sablonneuses, des bruyères, des terres argileuses, des prairies, des bois, des carrières de pierres calcaires et des mines de charbon. On y cultive le seigle en plus grande quantité que les autres grains, les légumes y sont excellents, et surtout les choux blancs qui forment une branche d'exportation. De nombreux bestiaux paissent dans les riches prairies de cette province.

Le Limbourg n'a de fleuve navigable que la Meuse; les autres rivières qui l'arrosent, le Geer ou Jaar, le Demer, la Herck, ne servent qu'aux besoins de l'agriculture et des usines.

Les villes du Limbourg sont : Hasselt, Saint-Trond, Tongres et Maseyk.

Sous le gouvernement français, le Limbourg se trouva divisé en deux parties dont l'une fut incorporée au département de l'Ourthe, aujourd'hui la province de Liège, et l'autre au département de la Meuse-Inférieure. Quand le Limbourg redevint une province, en 1815, on ne lui rendit point son ancienne capitale, la ville de Limbourg, qui est restée à la province de Liège. La population du Limbourg est de 150,000 habitants.

Le traité du 15 novembre 1831, ou des 24 articles, exécuté en 1839, vient d'enlever à la Belgique, pour la réunir

à la Hollande, une partie du Limbourg, où se trouvent les villes de Maestricht, de Ruremonde et de Venloo, avec une population d'environ 185,000 habitants.

HASSELT, sur le Demer, à 5 lieues N.-O. de Maestricht et 8 lieues N. de Liège, est devenu le chef-lieu de la province de Limbourg depuis 1830 (1). Sa population est de 8,000 habitants. — C'est dans les environs de cette ville, jusqu'à Diest et Haelen, que les Francs vinrent asseoir leur camp vers 406; la campagne située entre Herck et Haelen, en a retenu le nom de *Vranckryk*. Hasselt fut entouré de murs en 1282; il fut, en 1567, le théâtre d'une révolte tendant à substituer le culte réformé à la religion catholique, et que l'évêque de Liège, Gérard de Groesbeke, apaisa par la force. — La ville est bien bâtie; elle possède quatre églises, plusieurs hospices, une collége et une prison. On y compte trois grandes fabriques de garance, vingt-cinq distilleries, autant de brasseries, une raffinerie de sel très-importante, huit fabriques de tabac et plusieurs moulins dont un mù par la vapeur.

Lawfeld, dépendance de la commune de *Vlytingen*, à 1 lieue 1/2 O. de Maestricht, est célèbre par la victoire que les Français, commandés par Louis XV et le maréchal de Saxe, y remportèrent en 1747, sur les alliés commandés par le duc de Cumberland; ces derniers laissèrent dix mille hommes sur le champ de bataille.

Looz, chef-lieu de canton, sur la Herck, à 2 lieues de Tongres et de Saint-Trond, sur la route qui joint ces deux villes, a été le chef-lieu d'un comté considérable dans le XI^e siècle; les évêques de Liège le possédaient en 1052. Le château de Looz fut habité par Guillaume de Nassau, qui devint roi d'Angleterre. Population. 1,500 habitants.

MAESEYK, chef-lieu de canton, à 6 lieues N. de Maestricht

(1) Voir le Guide pittoresque du voyageur en Hollande.

sur la route de Venloo, est baigné par la rive gauche de la Meuse. Cette petite ville a eu des fortifications que les Français détruisirent en 1803; elle est assez bien bâtie; elle a deux églises, plusieurs hospices et une prison. La pêche y est très-active. Population : 4,000 habitants. — Maseyck a donné le jour à Jean Van Eyck, l'inventeur de la peinture à l'huile, qu'on appelle aussi Jean de Bruges, parce qu'il demeura longtemps dans cette ville; il florissait au commencement du XV^e siècle.

SAIN'T-TROND (*Sint-Truyen*), chef-lieu de canton, à 4 lieues O. de Tongres et 3 l. E. de Tirlemont, sur l'ancienne route de Bruxelles à Liège. — C'était dans le V^e siècle un village appelé *Sarchinium*. Son nom actuel vient, dit-on, d'un seigneur nommé Trudon qui y fonda, en 656, une abbaye de l'ordre de Saint-Bernard. Charles le Téméraire, après la victoire qu'il remporta sur les Liégeois en 1467, fit démolir les murs de la ville parce qu'elle avait ouvert ses portes aux révoltés, et exigea qu'on lui livrât dix habitants auxquels il fit trancher la tête. Saint-Trond fut brûlé par les confédérés, en 1568. — La principale église est assez remarquable; elle est située, ainsi que l'hôtel de ville, sur une immense place. — On fait à Saint-Trond un grand commerce de dentelles. — Population, 8,500 habitants.

TONGRES (*Tungeren*), sur le Jaar, chef-lieu de canton, à 5 lieues de Maestricht, 3 1/2 de Liège et 4 de Saint-Trond. Population, 6,000 habitants. — C'est une des villes sur l'origine desquelles on a formé le plus de conjectures. Les uns en font remonter la fondation à l'année 800 avant Jésus-Christ, et l'attribuent à Tongrus, personnage dont l'existence n'est pas prouvée; les autres prétendent qu'elle doit son origine à l'empereur Auguste. Gilles d'Orval avance que Tongres fut fondée par les Troyens qui, après la ruine de leur ville, se répandirent dans les différentes contrées de l'Asie, et il la met au nombre des quatre grandes villes qui étaient l'ornement du monde, c'est-à-dire Rome, Carthage, Numance et Tongres. Ceux-là, et c'est le plus grand nombre, disent que Tongres était la forteresse désignée dans la plupart des éditions de César, sous le nom d'*Atua-*

tuca, située au milieu du pays des Éburons et qui prit, sous Auguste, la dénomination d'*Atuatuca Tungrorum*. Enfin, l'historien Dewez a pensé que les peuples appelés anciennement *Thoringi* et *Tungri* n'étaient qu'une même nation, dont la seconde dénomination n'est qu'une contraction de la première. — Quoiqu'il en soit, il n'en est pas moins probable que Tongres est la ville la plus ancienne de la Belgique. Saint Materne y fonda une église au commencement du IV^e siècle, et en fut le premier évêque. Tongres avait alors une grande importance; elle égalait en grandeur et en population la ville de Cologne; mais elle fut détruite entièrement par les Huns, vers l'an 450, et ne reprit jamais son ancienne splendeur. — La cathédrale est un antique édifice dont plusieurs parties, entre autres le portail du Nord, remontent à la construction première; la cour intérieure de l'ancienne abbaye, entourée d'une galerie à colonnettes, est un des plus précieux restes de l'architecture romane; on n'en prend malheureusement aucun soin. — On découvre assez souvent aux environs de Tongres des médailles et autres antiquités. Il se trouve près de la ville, une source minérale dont la vertu était déjà connue du temps de Pline le Naturaliste, qui en fait mention. La grande voie tracée par les Romains de Bavay à Tongres, existe encore dans toute sa longueur.

LUXEMBOURG (BELGIQUE).

La province de Luxembourg est bornée au nord par la province de Liège; à l'est, par la Prusse et le Luxembourg hollandais; au sud, par les départements français de la Moselle, et par la Meuse; à l'ouest, par le département des Ardennes, et par la province de Namur.

Le sol du Luxembourg est élevé, entrecoupé de montagnes et de vallées profondes, dont les escarpements rapides offrent des points de vue pittoresques et variés. Les régions du nord sont couvertes en grande partie de landes et de bruyères; c'est avec beaucoup de peine qu'on y fait venir le seigle, le sarrasin, l'avoine et la pomme de terre; mais les terres du midi et de l'est sont aussi fertiles que celles des meilleures provinces; on y cultive en abondance toutes les céréales, le lin, le chanvre, les fruits et les légumes de toute espèce. L'exploitation des Ardennes, immenses forêts, qui, autrefois, couvraient la plus grande étendue du pays, est une des grandes ressources du Luxembourg. Mais les richesses minérales de la province l'emportent sur tout le reste, les mines de fer s'y montrent avec une étonnante profusion; les carrières de marbre, de pierres de tailles et d'ardoises, y sont aussi très-abondantes. Le charbon de terre n'a été jusqu'ici découvert en aucun endroit.

Deux rivières arrosent la province : la Semoy et l'Ourthe. La Semoy prend sa source près d'Arlon et va se jeter dans la Meuse au-dessous de Mézières. L'Ourthe arrose Houffalize, Laroche où elle devient navigable, et entre dans la province de Liège. On trouve des perles dans quelques ruisseaux des Ardennes, particulièrement à Martilly, près de Neufchâteau. Ces perles, même assez grosses, sont renfermées dans des

coquillages bivalves semblables aux huîtres. Des juifs alsaciens et autres marchands français venaient les recueillir avant qu'on ne connût dans le pays leur véritable valeur. Quelques-unes de ces perles paraissent avoir la couleur chatoyante, la blancheur et toutes les autres qualités des perles d'Orient.

On s'occupe beaucoup dans le Luxembourg de l'éducation des chevaux. La race particulière de ceux qu'on nomme chevaux ardennais est très-estimée. On les recherche en France pour l'agriculture, le service des postes, la cavalerie légère et l'artillerie. Les chevaux ardennais sont petits, mais robustes, et résistent mieux que d'autres à la fatigue et au défaut de nourriture; lors du désastre de Moscou, presque tous les chevaux ardennais revinrent en France. Cette race étant très-susceptible d'amélioration, il a été établi différents haras qui consistent en étalons normands et limousins d'une grande beauté. — On élève dans le Luxembourg beaucoup de bêtes à cornes que l'on attelle presque autant que les chevaux; elles ne sont ni grandes ni belles. Les mauvais pâturages et l'usage de les atteler de bonne heure y contribuent sans doute. Les vaches ne fournissent pas du lait en grande abondance, et ce n'est aussi qu'à la sécheresse des pâturages qu'il faut attribuer ce défaut. — Les moutons des Ardennes sont renommés; ils sont d'une petite race, la chair en est ferme, délicate et succulente, ce qui est dû à la nature du pâturage dans lequel dominant les herbes aromatiques, telles que le thym et le serpolet, qui donnent à la viande un fumet si agréable. La laine, dans les bonnes années, a une grande vogue et un bon débit. — Les Ardennais soignent l'éducation des porcs dont le commerce est considérable. Les jambons salés des Ardennes sont très-recherchés. — La province du Luxembourg abonde en gibier de différente espèce. Les chevreuils, les sangliers, les lièvres, les perdrix y ont un goût exquis, fort supérieur à celui du gibier des autres provinces. Les bécasses y sont communes, mais les coqs de bruyères (grand tétras) et les gélinottes y deviennent plus rares qu'autrefois. Il y a aussi des cerfs, mais en petit nombre.

Les villes du Luxembourg-Belgique sont: Arlon, Neufchâ-

teau, Marche, Bastogne, Bouillon, Laroche, Saint-Hubert et Virton.

Sa population est de 160,000 âmes.

LUXEMBOURG, ancien chef-lieu de la province, aujourd'hui chef-lieu du Luxembourg hollandais (1) n'était autrefois qu'un château bâti par les Tréviriens qui habitaient le pays, et nommé dans les anciennes chartes *Lucceleborgh*, *Luzeluburg*. Les Romains agrandirent ce château et lui donnèrent le nom d'*Augustus Romanorum*. Sigefroid, premier prince héréditaire de Luxembourg, le fit réparer, entourer de fossés profonds, et flanquer de sept tours, en 963. Ce prince, qui était fils de Ricuin, comte d'Ardenne, mourut en 998 et fut enterré à Epternach. Guillaume, un de ses successeurs, fut le premier qui prit vers 1120 le titre de *Wilhelmus comes Luzeluburg*. Ces premiers comtes furent souvent en guerre avec les archevêques de Trèves, et les évêques de Metz. Quand, après la mort de Godefroid de Bouillon, en 1100, le duché de Lothier ou la basse Lotharingie sortit de la maison d'Ardenne, le comté de ce nom fut démembré et les comtes de Luxembourg en eurent la plus grande partie. La branche de ces premiers comtes s'éteignit dans la personne de Conrad II, mort en 1136, et ce fut Henri l'Aveugle, fils de Godefroid, comte de Namur, et d'Ermésinde, fille de Conrad I^{er}, comte de Luxembourg, qui succéda, comme plus proche parent, à ce comté. C'est ainsi que le comté de Luxembourg passa à la maison de Namur. — Après la mort de Henri l'Aveugle, arrivée en 1196, les comtés de Namur et de Luxembourg furent séparés. Le premier passa à Philippe le Noble, fils de Beaudouin V, comte de Hainaut, qui en avait été investi, et le second à Thibaut comte de Bar, en qualité d'époux d'Ermésinde, fille de Henri l'Aveugle et son héritière. — Ermésinde, qui, à la mort de Thibaut, son

(1) Voir le Guide pittoresque du voyageur en Hollande.

premier mari, n'avait que 29 ans, épousa en secondes noces Waleram II, dit le Vieux, duc de Limbourg et marquis d'Arlon. Ce marquisat fut ainsi réuni au comté de Luxembourg, et c'est par cette alliance que ce comté passa à la maison de Limbourg, Waleram mourut pendant le carême de l'année 1226. — La maison de Bourgogne acquit cette province d'Élisabeth, fille de Jean de Luxembourg, veuve du duc de Brabant Antoine et de l'évêque de Liège Jean de Bavière; elle la posséda jusqu'en 1497, époque à laquelle Marie de Bourgogne épousa l'archiduc Maximilien. Par cette alliance, cette province passa avec les autres provinces belgiques à la maison d'Autriche. La partie méridionale en fut cédée à la France en 1659 par le traité des Pyrénées, et c'est ce qu'on appela le Luxembourg français, comprenant Thionville, Marville, Chevanci, Montmedi, Yvoi ou Carignan et Dampvillers. — Le duché de Luxembourg, tel qu'il existait depuis cette époque jusqu'à sa réunion à la France, était divisé en quartier allemand et en quartier wallon. Le quartier allemand comprenait les quartiers de Luxembourg, de Grevenmacheren, d'Epternach, de Vianden, d'Arlon, de Bitbourg, et la prévôté de Diekirch. Le quartier wallon se composait des quartiers de Marche, de Durbuy, de Laroche, de Bastogne, de Neufchâteau, de Chinis, de Houffalize, de Saint-Vith, de Virton, et des bailliages d'Orchimont et d'Agimont. Après la réunion de la Belgique à la France, le gouvernement français forma d'une partie du Luxembourg un département auquel il donna le nom de département *des Forêts*, et dont la ville de Luxembourg fut le chef-lieu. — Le Luxembourg fut cédé au roi des Pays-Bas, par l'acte du congrès de Vienne du 19 juin 1815, sous la dénomination de *Grand-duché de Luxembourg*, auquel était réuni le duché de Bouillon, et il fut stipulé que ce prince entraînait ainsi dans le système de la confédération germanique avec toutes les prérogatives dont jouissent les princes allemands. — Après la révolution de 1830, la ville de Luxembourg resta occupée par les troupes de la confédération germanique. Le traité du 15 novembre 1831, ou des 24 articles, exécuté en 1839, vient de rendre à la Hollande une partie de la province de

Luxembourg, où se trouvent les villes de Luxembourg, de Diekirch, d'Éternach et de Grevenmacheren, avec une population d'environ 160,000 habitants.

ARLON, *Arll*, situé sur le versant d'une colline, près de la source de la Semoy, à 5 lieues E. de Luxembourg et 3 l. N. de Longwy, est le chef-lieu de la province depuis 1850. — Les monuments anciens qu'on y a retrouvés, les médailles, les statues païennes, les inscriptions, attestent sa haute antiquité. Arlon est cité dans l'Itinéraire d'Antonin sous le nom d'*Orolaunum Vicus*. Dans le partage de la Lotharingie, qui se fit en 870, Arlon est déjà compris, sous son nom moderne, dans la portion du roi Charles. Érigé d'abord en comté, plus tard en marquisat, le pays d'Arlon fut réuni au comté de Luxembourg par le mariage de Waleram, duc de Limbourg et marquis d'Arlon avec Ermésinde, veuve de Thibaut, comte de Luxembourg. — Arlon fut cédé par les Espagnols aux Français, en 1684, par le traité de Ratisbonne, et rendu à l'Espagne, en 1697 par le traité de Ryswyck. La ville fut détruite plusieurs fois par des incendies. — Arlon a deux églises, dont l'une est remarquable par son ancienneté. — Depuis qu'elle est devenue le chef-lieu de la province et le siège de plusieurs administrations, la prospérité de cette ville s'est sensiblement accrue; sa population est aujourd'hui de 6,000 habitants qui parlent un mauvais allemand mêlé de français. — On y trouve des forges, des tanneries, des fabriques d'étoffes de laine et une manufacture de faïence. Les environs sont très-fertiles et produisent en abondance toutes sortes de céréales et de grains.

NEUFCHATEAU, chef-lieu du 2^e arrondissement, à 25 lieues de Namur et 12 de Luxembourg, n'est qu'une très-petite ville de 1,800 habitants, qui fait quelque commerce en grains et en bestiaux; on y trouve aussi des tanneries et des fabriques d'étoffes de laine. — Neufchâteau existait au viii^e siècle. Pepin le Bref et Carloman y firent enfermer leur frère Grifon, en 741. Il y a eu dans le xiii^e siècle une maison du nom de Neufchâteau. — Les fortifications de la ville, qui étaient assez considérables, furent rasées en 1555 par les Français.

BOUILLON, ancienne capitale du duché de ce nom, est situé dans un fond dominé par un rocher au pied duquel coule la Semoy, à 4 lieues de Sedan, 5 de Mézières et 15 de Luxembourg. Le château de Bouillon, bâti sur le rocher, a longtemps été regardé comme imprenable. Il appartenait, au temps de la première croisade, au duc Godefroid dit le Vieux; son petit-fils le vendit pour subvenir aux frais de son expédition dans la terre sainte; on sait qu'il devint roi de Jérusalem. La propriété du château de Bouillon occasionna de longues contestations entre les ducs qui prétendaient descendre de Godefroid et les princes de Liège qui avaient acheté le château. La maison de la Tour d'Auvergne, soutenue par Louis XIV, finit par l'emporter et conserva le domaine avec la souveraineté. La ville de Bouillon est entourée de bois et n'offre rien de remarquable; sa population est de 2,500 habitants,

SAINT-HUBERT, chef-lieu de canton, à 15 lieues de Luxembourg, de Namur et de Liège tire son nom du patron des chasseurs, dont il possède les reliques, dans l'église d'une ancienne abbaye de bénédictins située au milieu des bois; cette petite ville est célèbre par les nombreux pèlerinages que l'on fait pour obtenir la guérison des morsures d'animaux atteints de la rage. Le traitement commence après des prières prescrites en l'honneur de saint Hubert, et il est, dit-on, sans exemple que les pèlerins n'aient pas obtenu une guérison complète. Il y avait autrefois un hospice, desservi par les moines, où tous les individus qui se présentaient étaient reçus, logés et nourris. On subvenait à l'entretien de cet hospice par des aumônes recueillies dans le comté de Namur, dans le pays de Liège et en France. En reconnaissance de la permission accordée aux aumôniers de faire des collectes en France, l'abbé de Saint-Hubert envoyait tous les ans au roi Très-Chrétien, trois couples de chiens de chasse et six faucons. — La population est de 4,800 habitants. — L'église de Saint-Hubert est remarquable par la régularité de son architecture, la hardiesse du maître autel et le mélange des marbres qui ornent le chœur. Cette ville a des fonderies et des forges; on y fait un commerce considérable en moutons.

VIRTON, chef-lieu de canton, est situé à 5 lieues d'Arlon près de la frontière de France, sur le penchant d'une colline. Si l'on en croit les étymologistes, le nom de cette ville dériverait de *Vir tonnans*, homme tonnante, parce qu'il y aurait eu, en cet endroit, au temps des Romains, un temple dédié à Jupiter, dieu du tonnerre. — Cette ville a considérablement souffert au commencement de la révolution française. — Sa population est de 1,500 habitants. — Virton possède un collège renommé, qui était autrefois dirigé par des récollets. L'église a été récemment reconstruite sur un plan monumental qui n'est pas exempt de critique. Quelques vieilles murailles entourent encore la ville. — On y fait le commerce de fer et de bois. Les forges qui sont dans le voisinage, auraient une grande activité, si le commerce avec la France était libre.

MARCHE, chef-lieu du 3^e arrondissement, à 10 lieues de Namur, 10 de Liège et 14 de Luxembourg, est traversée par la grande route conduisant de cette dernière ville à Namur. — Cette ville est située sur les limites de la province de Luxembourg et du pays de Liège et paraît avoir reçu son nom de cette situation, parce que, dans les temps reculés, les frontières étaient appelées *Marçæ*, c'est-à-dire limites ou marches du pays. D'autres lui attribuent une origine plus merveilleuse; ils font dériver Marche de *Mars*, et supposent que ce Dieu y était honoré d'un culte particulier, comme le soleil à Luxembourg et la lune à Arlon. — Marche est la capitale de la Famenne, vaste contrée qui a pris son nom de celui de peuples que César appelle *Pœmanæ* ou *Phimani*, alors habitants de ce pays. L'existence de cette petite ville dans le VII^e siècle est certaine; car saint Rémacle, patron de l'endroit, mort en 669, parlait de Marche comme d'une ville remarquable par son industrie. Jean, roi de Bohême et comte de Luxembourg, l'affranchit en 1327, de toutes les charges féodales, à cause, porte l'acte, de loyaux services que les bonnes gens de Marche lui avaient rendus. — C'est à Marche que fut conclu et signé, le 12 février 1377, entre don Juan d'Autriche et les états des provinces, l'acte connu dans l'histoire belge, sous la dénomination d'*Édit perpétuel*. —

Sa population est d'environ 2,000 habitants. — Cette petite ville a des hauts fourneaux, des forges, plusieurs fonderies, et fait le commerce de fer, de bois et de bétail. Presque toute la classe ouvrière subsiste de la fabrication de la dentelle.

BASTOGNE, chef-lieu de canton, à 12 lieues de Luxembourg, est situé au milieu de la forêt des Ardennes et traversé par la grande route de Namur à Luxembourg. — C'était une ancienne forteresse qui fut fondée, à ce que l'on croit, par Sigefroid, premier comte de Luxembourg vers l'an 908. Elle fut brûlée en 1236. C'est probablement après cette catastrophe qu'ayant été rebâtie, elle prit le nom et le rang de ville. Le premier monument où il en soit parlé comme d'une ville, est en effet un acte de 1237, par lequel un bourgeois de Bastogne, nommé Gérard de Houffalize, y fonda un hôpital pour les pauvres. — Bastogne est connu sous la dénomination plaisante de *Paris en Ardennes* parce qu'elle est la plus belle et la plus riche des villes ardennaises, qui ne sont rien moins que belles et riches. — Sa population est de 2,000 habitants. — Les jambons de Bastogne, comme ceux du Luxembourg en général, sont excellents et renommés dans le pays. Le marché aux grains est très-fréquenté.

LAROCHE, chef-lieu de canton, situé sur l'Ourthe, au point où cette rivière devient navigable. Cette petite ville dominée par un rocher dont elle a emprunté son nom, se trouve dans un fond. Louis XIV s'en rendit maître en 1680 et en fit une forteresse. Elle fut brûlée en 1703. Sa population est de 2,000 habitants.

CHEMIN DE FER.

PÉRIODE D'ÉTÉ 1844.

HEURES DE DÉPARTS DES CONVOIS.

De Bruxelles.

POUR MALINES	{ 6 h. 30; 6 h. 45; 7 h. 15; 10 h. 15; [10 h. 30; 10 h. 45 du matin. 2 h.; 4 h.; 4 h. 15; 4 h. 45; 5 h. 30; [6 h.; 8 h. du soir.
— ANVERS.	{ 6 h. 30; 10 h. 45; du matin. 2 h.; 4 h.; 8 h. du soir.
— TERMONDE ET GAND. {	6 h. 45; 10 h. 30 du matin. 4 h. 15; 6 h. du soir.
— COURTRAY, BRUGES {	6 h. 45; 10 h. 30 du matin. ET OSTENDE. . . . { 4 h. 15 du soir.
— LOUVAIN, TIRLEM., {	7 h. 15; 10 h. 15 du matin. S.-TRONDET LIÈGE. { 4 h. 45 du soir.
— TUBISE.	{ 7 h. 45 du matin. 11 h. 45; 4 h. 15; 7 h. 30 du soir.
— Ans (Liège).	{ 5 h. 30 du soir. <i>Convoi spécial de mar-</i> <i>chandises arrivant le lendemain</i> <i>matin.</i>

De Malines.

POUR BRUXELLES	{ 7 h.; 7 h. 30; 10 h. 15 à 10 h. 45 du [matin. 2 h.; 2 h. 15; 4 h. 15; 4 h. 30; 8 h. à [8 h. 15 du soir.
— ANVERS.	{ 7 h.; 8 h.; 11 h. 15 du matin. 2 h. 30; 4 h. 30; 8 h. 30 du soir.

POUR TERMONDE ET GAND.	{	7 h. 15; 11 h. du matin. 4 h. 45; 6 h. 30 du soir.
— COURTRAY, BRUGES ET OSTENDE.	{	7 h. 30; 11 h. du matin. 4 h. 45 du soir.
— LOUVAIN, SAINT- TROND ET LIÈGE.	{	7 h. 45; 11 h. 45 du matin. 5 h. 15 du soir.
— TIRLEMONT.	{	7 h. 45; 11 h. 45 du matin. 5 h. 15; 8 h. 30 du soir.
— Bruxelles.	{	7 h. 30 du matin. <i>Convoi de marchan-</i> [dises.]
— Anvers.		8 h., <i>id.</i>
— Tirlemont		6 h. 30 du soir, <i>id.</i>
— Gand		7 h. 30, <i>id.</i>

D'Anvers.

POUR MALINES ET BRUKEL- LES.	{	6 h. 20; 10 h. du matin. 1 h. 45; 4 h.; 5 h. 15; 7 h. 30 du soir.
— TERMONDE, GAND, COURTRAY, OS- TENDE, LOUVAIN, TIRLEMONT, SAINT- TROND ET LIÈGE	{	6 h. 20; 10 h. du matin. 4 h. du soir.
— TIRLEMONT.		7 h. 15 du soir.
— Liège.	{	5 h. 15 du soir. <i>Convoi de marchan-</i> [dises.]

De Louvain.

POUR BRUXELLES ET AN- VERS.	{	6 h.; 10 h. du matin. 1 h.; 3 h. 30; 7 h. 30 du soir.
— GAND, COURTRAY ET OSTENDE	{	6 h.; 10 h. du matin. 3 h. 30 du soir.
— TIRLEMONT	{	8 h. 30; 11 h. 30 du matin. 6 h.; 9 h. du soir.
— ST.-TROND ET LIÈGE.	{	8 h. 30; 11 h. 30 du matin. 6 h. du soir.

Pour <i>Bruxelles et Anvers.</i>	{	6 h. 30 du matin. <i>Convoi de marchan-</i>	[<i>dises.</i>
— <i>Liège.</i>		1 h., <i>id.</i>	
— <i>Tirlemont.</i>		7 h. 15, <i>id.</i>	

De Tirlemont.

POUR LOUVAIN, MALINES, BRUXELLES ET AN- VERS.	{	5 h. 30; 9 h. 10 du matin. 2 h. 40; 6 h. 40 du soir.	
— GAND, COURTRAY ET OSTENDE	{	5 h. 30; 9 h. 10 du matin. 2 h. 40 du soir.	
— ST.-TROND ET LIÈGE.	{	9 h. 10 du matin. 12 h. 10; 6 h. 40 du soir.	
— <i>Liège.</i>	{	6 h. 30 du matin; 2 h. du soir. <i>Convois</i>	[<i>de marchandises.</i>
— <i>Louvain.</i>		10 h. 15, <i>id.</i>	

De Landen.

POUR TIRLEMONT, LOU- VAIN, MALINES, BRUXELLES ET AN- VERS.	{	8 h. 45 du matin. 2 h. 15; 6 h. 15 du soir.	
— GAND, COURTRAY ET OSTENDE	{	8 h. 45 du matin. 2 h. 15 du soir.	
— SAINT-TROND.	{	9 h. 40 du matin. 12 h. 40; 2 h. 15; 7 h. 15 du soir.	
— LIÈGE	{	9 h. 40 du matin. 12 h. 40; 7 h. 15 du soir.	
— <i>Louvain.</i>	{	9 h. 45 du matin. <i>Convoi de marchan-</i>	[<i>dises.</i>
— <i>Tirlemont.</i>		8 h. 30 du matin, <i>idem.</i>	
— <i>Liège.</i>		8 h. 15 du matin; 2 h. 30 du soir, <i>idem.</i>	

De Saint-Trond.

POUR LANDEN	{	8 h. 20 du matin. 12 h. 20; 1 h. 45; 5 h. 45 du soir.	
-----------------------	---	--	--

POUR TIRLEMONT, LOU-	}	8 h. 20 du matin.
VAIN, MALINES,		1 h. 45; 5 h. 45 du soir.
BRUXELLES ET AN-		
VERS.		
— GAND, COURTRAY ET	}	8 h. 20 du matin.
OSTENDE.		1 h. 45 du soir.
— LIÈGE	}	8 h. 20 du matin.
		12 h. 20; 5 h. 45 du soir

De Liège (Ans.)

POUR BRUXELLES, MALI-	}	8 h. du matin
NES, ANVERS, LOU-		1 h. 30; 5 h. 30 ; 6 h. 45 du soir.
VAIN, TIRLEMONT,		
LANDEN ET SAINT-		
TROND.		
— <i>Bruxelles et Anvers.</i>	}	6 h. 45 du soir. <i>Convoi de marchan-</i>
		<i>[dises.]</i>

De Termonde.

POUR GAND	}	8 h. 15 du matin.
		12 h. 10; 5 h. 45; 7 h. 25 du soir.
— BRUGES, OSTENDE	}	8 h. 15 du matin.
ET COURTRAY. . .		12 h. 10; 5 h. 45 du soir.
— MALINES, BRUXEL-	}	6 h. 20; 9 h. 25 du matin.
LES ET ANVERS. .		1 h.; 7 h. du soir.
— LOUVAIN ET TIRLE-	}	6 h. 20; 9 h. 25 du matin.
MONT.		7 h. du soir.
— LIÈGE	}	6 h. 20; 9 h. 25 du matin.
— <i>Malines</i>		4 h. du soir. <i>Convoi de marchandises.</i>
— <i>Gand</i>	}	8 h. 15 du soir, <i>id.</i>

De Gand.

POUR BRUGES ET OSTENDE.	}	5 h. 45; 9 h. 20 du matin.
		1 h.; 6 h. 45 du soir.
— COURTRAY	}	6 h. 45; 9 h. 20 du matin.
		1 h.; 6 h. 45 du soir.

POUR TERMONDE , MALI- NES , BRUXELLES ET ANVERS	{	5 h. 30; 8 h. 30 du matin. 12 h. 15; 6 h. du soir.
— LOUVAIN , TIRLE- MONT ET LIÈGE. . .	{	5 h. 30; 8 h. 30 du matin. 6 h. du soir.
— Malines.		3 h. du soir. <i>Convoi de marchandises.</i>

De Bruges.

POUR OSTENDE.	{	7 h.; 11 h. du matin. 2 h. 30; 7 h. 30 du soir.
— GAND.	{	7 h.; 10 h. 15 du matin. 4 h. 30; 5 h. 30 du soir.
— COURTRAY	{	7 h.; 10 h. 15 du matin. 2 h. 30 du soir.
— TERMONDE , MALI- NES , BRUXELLES ET ANVERS.	{	7 h.; 10 h. 15 du matin. 4 h. 30 du soir.
— TIRLEMONT.	{	7 h. du matin. 4 h. 30 du soir.
— LIÈGE ET ST.-TROND.		7 h. du matin.

D'Ostende.

POUR BRUGES ET GAND. . .	{	6 h. 30; 9 h. 45 du matin. 4 h.; 6 h. 15 du soir.
— COURTRAY , TIRLE- MONT ET TERMONDE. . .	{	6 h. 30 du matin. 4 h. du soir.
— MALINES, BRUXELLES ET ANVERS.	{	6 h. 30; 9 h. 45 du matin. 4 h. du soir.
— LIÈGE, ST.-TROND. . .		6 h. 30 du matin.

De Courtray.

POUR GAND.	{	7 h.; 10 h. 45 du matin. 4 h. 45; 6 h. 30 du soir.
POUR BRUGES, OSTENDE ET TIRLEMONT.	{	7 h. du matin 4 h. 45; 6 h. 30 du soir.

POUR MALINES, ANVERS ET } 7 h.; 10 h. 45 du matin.
BRUXELLES. . . . } 4 h. 45 du soir.
— LIÈGE, ST.-TROND. . | 7 h. du matin.

De Tubise.

POUR BRUXELLES. . . . } 7 h. 45; 11 h. 45 du matin.
} 4 h. 15; 7 h. 30 du soir.

STATIONS INTERMÉDIAIRES.

De Bruxelles à Anvers.

BRUXELLES, Vilvorde, MALINES, Duffel, Vieux - Dieu, ANVERS.

De Malines à Ostende.

MALINES, Capelle, Malderen, TERMONDE, Andeghem, Wetteren,
Melle, GAND, Landeghem, Aeltre, Bloemendael, BRUGES,
Jabbeke, OSTENDE.

De Gand à Courtray.

GAND, Deynze, Waereghem, Haerlebeek, COURTRAY.

De Malines à Liège.

Malines, Haecht, Wespelaer (1), LOUVAIN, Vertryck, TIRLEMONT,
Landen, WAREMME, Fexhe, Ans, LIÈGE.

De Landen à Saint-Trond.

Landen, Velm, SAINT-TROND.

De Bruxelles à Tubize (*ligne du midi.*)

BRUXELLES, Forest, Ruysbroeck, Loth, HAL, Lembeck, Tubize.

(1) Les convois ne s'arrêtent à Wespelaer que les dimanches et lundis.

**TARIF DU PRIX DES PLACES
ET DU BAGAGE ACCOMPAGNÉ DES VOYAGEURS.**

SECTIONS.		DILIGENCES.	CHARS A BANCS.	WAGGONS.	BAGAGES PRIX CALCULÉ par 100 kil.
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
DE MALINES A	Bruxelles.	1 60	1 »	» 60	» 60
	Anvers.	2 »	1 25	» 70	» 75
	Termonde	2 »	1 25	» 70	» 75
	Gand.	4 80	3 »	1 70	1 80
	Courtray.	8 40	5 25	2 95	3 15
	Bruges.	8 40	5 25	2 95	3 15
	Ostende.	10 »	6 25	3 50	3 75
	Louvain.	2 »	1 25	» 70	» 75
	Tirlemont	5 20	2 »	1 15	1 20
	Waremmes	5 60	5 50	2 »	2 10
Ans (Liège).	7 20	4 50	2 55	2 70	
DE BRUXELLES A	Anvers.	5 60	2 25	1 50	1 55
	Termonde	2 80	1 75	1 »	1 35
	Gand.	5 20	3 25	1 85	2 40
	Courtray.	8 80	5 50	3 10	3 75
	Bruges.	8 80	5 50	3 10	3 75
	Ostende.	10 40	6 50	3 65	4 35
	Louvain	2 80	1 75	1 »	1 35
	Tirlemont	4 »	2 50	1 40	1 80
	Waremmes	6 40	4 »	2 25	2 70
	Ans (Liège).	8 »	5 »	2 80	3 30
Halle.	1 60	1 »	» 60	» 60	
Tubise.	2 »	1 25	» 70	» 75	
D'ANVERS A	Gand.	6 »	3 75	2 10	2 40
	Termonde	3 60	2 25	1 50	1 50
	Courtray.	8 80	5 50	3 10	3 75
	Bruges.	9 20	5 75	3 25	3 90
	Ostende	10 80	6 75	3 80	4 50
	Louvain.	4 »	2 50	1 40	1 50
	Tirlemont	5 20	3 25	1 85	1 95
	Waremmes	7 60	4 75	2 70	2 85
Ans. (Liège).	8 80	5 50	3 10	3 50	

SECTIONS.		DILIGENCES.	CHARS A BANCS.	WAGGONS.	BAGAGES PRIX CALCULÉ par 100 kilog.
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
DE LOUVAIN A	Tirlemont. . . .	1 60	1 »	» 60	» 60
	Waremmé	3 60	2 25	1 30	1 35
	Ans (Liége.) . .	5 20	3 25	1 83	1 95
	Bruges.	10 40	6 50	3 63	3 90
	Ostende.	12 »	7 50	4 20	4 50
DE TIRLEMONT A	Waremmé	2 »	1 25	» 70	» 75
	Ans (Liége.) . .	3 60	2 25	1 30	1 35
D'OSTENDE A	Ans (Liége) . .	17 20	10 75	6 05	6 45

Et vice versâ.

Pour les stations intermédiaires, proportionnellement.

Les bagages des voyageurs sont transportés gratuitement jusqu'à concurrence d'un poids de 20 kilog., pour autant que ce soient des objets que le voyageur peut garder près de lui; s'il en charge l'administration, il recevra un bulletin qu'il payera 10 centimes.

Tous les bagages qui, sous un volume d'un quart de mètre cube, pèsent moins de 100 kilogrammes, et proportionnellement, sont taxés d'après leurs dimensions.

Le prix fixé pour 100 kilogrammes sera perçu pour chaque quart de mètre cube.

Les bagages qui ne porteront pas d'une manière suffisante l'indication du nom du voyageur auquel ils appartiennent, et de la station où il se rend, ainsi que ceux qui ne seraient pas emballés de manière à en garantir la conservation, pourront être refusés.

Les bagages seront reçus au bureau au plus tard un quart d'heure avant le départ du convoi par lequel ils devront être expédiés.

Passé ce délai, ils ne seront admis qu'après le départ du convoi, pour être expédiés par le convoi suivant.

Les bagages doivent être emballés ou couverts de manière à en assurer la conservation.

Si les bagages enregistrés s'égarerent, il ne sera, dans aucun cas, payé par l'administration plus de :

100 fr. pour une malle ou caisse;

40 fr. pour un portemanteau, une valise, un sac de nuit ou un ballot;

13 fr. pour un étui à chapeau.

Il est expressément recommandé aux voyageurs, surtout à ceux qui se placent dans les waggons, de rester assis.

En cas de discussion entre un voyageur et un garde, celui-ci réclamera immédiatement l'intervention du chef-garde.

Lorsqu'un convoi se trouvera en retard, le bulletin délivré au voyageur pourra servir pour le convoi suivant. Il ne sera, dans aucun cas, accordé de convois spéciaux.

Les heures de passage n'étant qu'approximatives, les voyageurs doivent se trouver à la station avant celles fixées pour le départ.

Aux stations de croisement ou de coïncidence, un drapeau placé au-dessus du convoi indique la direction dans laquelle il marche.

Un drapeau *brun* indique la direction d'Anvers; un *rouge*, celle de Liège; un *vert*, celle de Gand; un *bleu*, celle de Courtray; un *jaune*, celle d'Ostende; un *blanc*, celle de Bruxelles.

Un tintement de deux minutes précède chaque départ.

TRANSPORT DES MARCHANDISES

NON ACCOMPAGNÉES.

A dater du 1^{er} août 1840, les marchandises dites de *diligence* sont transportées par le chemin de fer aux soins et sous la responsabilité de l'administration jusqu'au domicile des destinataires.

Le tarif divise les articles en trois catégories :

1^o Ceux de 5 kilogrammes et au-dessous ;

2^o Ceux de 6 à 25 kilogrammes ;

3^o Ceux de 26 à 100 kilogrammes.

Le prix pour les articles de 5 kil. et au-dessous est fixé à 50 centimes, quelle que soit la destination.

Pour ceux de la seconde catégorie, le prix est calculé à raison de 5 centimes par lieue environ.

Pour ceux de la troisième, à raison de 10 centimes par lieue.

Tous les objets qui sous un volume d'un mètre cube pèsent moins de 100 kilogrammes, et proportionnellement, sont taxés d'après leur dimension ; le prix fixé pour 100 kilogrammes sera perçu par chaque quart de mètre cube, et calculé de seizième en seizième.

Le tarif du transport des marchandises de *station à station*, c'est-à-dire de celles d'un poids ou d'un volume considérable que l'administration ne se charge pas de rendre à domicile, divise les objets en 3 catégories, savoir :

1^o Les engrais, pierres et marbres en blocs, briques, pannes, houilles, minerais, fers de fonte, métaux en lingots, barres et tôles, zinc, cendres, terres, chaux, céréales, boissons, bières ;

2^o Tous les objets non compris dans la 1^{re} catégorie ;

3^o Les objets déclarés fragiles ou d'un transport difficile.

Les prix de transport sont calculés pour la 1^{re} catégorie à raison de 8 centimes par lieue pour 100 kilogrammes.

Pour la 2^o catégorie à raison de 9 centimes par lieue pour 100 kilogrammes.

Pour la 3^o catégorie à raison de 10 centimes par lieue pour 100 kilogrammes.

Ces moyennes ne sont qu'approximatives et varient généralement en raison inverse de la distance : ainsi un article qui paye de Bruxelles à Anvers 1 fr. 40 de port, pour 45 kilomètres, environ huit lieues, ne paye que 4 fr. 80, d'Ostende à Liège pour 220 kilomètres, ou une distance cinq fois plus grande.

En outre, la distance n'est pas calculée suivant la longueur effective du rail-way, mais en ligne directe d'une ville à l'autre; ainsi le transport de Bruxelles à Courtray est calculé comme si le chemin de fer joignait directement ces deux villes, et sans tenir compte de l'immense détour qu'il fait en passant par Malines et par Gand. Il en est de même entre Gand et Anvers, Bruxelles et Louvain, etc.

Nous ne donnerons point les tarifs du transport de marchandises qui rempliraient à eux seuls un volume, et qui d'ailleurs intéressent peu les voyageurs. Nous avons joint au tarif du prix des places, celui du prix des bagages; nous donnons ici les tarifs du transport de fonds et valeurs, de voitures et de chevaux.

TARIF DE TRANSPORT DE FONDS ET VALEURS A DOMICILE.

SOMMES.					
	10 LIEUES et au-dessous	11 A 20 LIEUES	21 A 30 LIEUES	31 A 40 LIEUES	41 A 50 LIEUES
De 1 à 100 fr.	50	70	90	1 10	1 30
» 101 à 500 fr.	65	95	1 25	1 50	1 75
» 501 à 1,000 fr.	80	1 20	1 60	2	2 30
» 1,001 à 3,000 p. ‰	50	75	1	1 20	1 40
Pour chaque mille au-dessus des trois 1 ^{eres} 1000 p. ‰	25	45	60	85	1
Or et papier de valeur p. ‰	35	55	70	85	1

Nota. Les valeurs et les articles de finances ne sont admis au transport que renfermés dans des barils, des sacs ou paquets ficelés et cachetés : le contenu en sera déclaré, et la lettre de voiture portera une empreinte en cire à cacheter, semblable à celle qui se trouvera sur les barils, sacs et paquets.
 Le transport ou retour de sommes perçues pour remboursement, est assujéti à toutes les formalités prescrites pour le transport des valeurs.

TARIF DU TRANSPORT DE CHEVAUX (ET BÉTAIL.)

OBJETS A TRANSPORTER.					
	10 LIEUES et au-dessous.	11 A 20 LIEUES	21 A 30 L.	31 A 40 L.	41 A 50 L.
3 chevaux (1 w.)	26	45	60	75	85
2 chevaux.	20	34	45	57	65
1 cheval.	15	25	35	45	50
6 bœufs, vaches (1 waggon.)	26	45	60	75	85
4 ou 5 id.	23	39	50	61	70
2 ou 3 id.	14	25	33	39	45
1 id.	9	16	20	26	29
Porcs, moutons, par 20	14	25	33	39	45
Id. id. par 10.	9	16	20	26	29
Id. id. par tête	1 50	2 75	3 75	4 50	5 25

Aux stations intermédiaires, les transports de chevaux ou bétail doivent être annoncés au moins 24 heures d'avance.

HOTELS DE BRUXELLES.

HOTEL DE BELLE VUE, Place Royale.

- **DE L'EUROPE**, ib.
- **DE FLANDRE**, ib.
- **BRITANNIQUE**, ib.
- **DE FRANCE**, rue Royale.
- **DE HOLLANDE**, rue de la Putterie.

- **DE SUÈDE**, rue de l'Évêque, près de la place de la Monnaie.
- **IMPÉRIAL ET DES ÉTRANGERS**, réunis, rue des Fripiers.
- **ROYAL**, rue des Fripiers.
- **DE LA RÉGENCE**, près de la place Royale.
- **DU GROENENDAEL**, rue de la Putterie.
- **DE BRABANT**, marché aux Charbons, derrière l'hôtel de ville.
- **DE TIRLEMONT**, petite rue de l'Écuyer, près de Sainte-Gudule.
- **D'ANGLETERRE**, ci-devant de *la Croix Blanche*, Fossés aux Loups, près du Théâtre Royal.
- **DE LA COURONNE**, rue de la Montagne.
- **DU GRAND MIROIR**, rue de la Montagne.
- **DE LA MONNAIE**, place de la Monnaie.

- *de la Paix*, rue de la Violette.
- *du Morian*, rue d'or.
- *du Grand Café*, rue des Éperonniers.
- *St-Antoine*, petite rue des Dominicains.
- *de la Couronne d'Espagne*, Vieille Halle aux Blés.
- *du Commerce*, Vieille Halle aux Blés.
- *de Luxembourg*, rue de l'Escalier.
- *de l'Empereur*, rue de l'Escalier.
- *de la Cour de Vienne*, rue de la Fourche.
- *de Cologne*, ib.
- *du Canal de Louvain*, Marché aux Herbes.
- *du Bélier*, Marché aux Poulets.
- *de la Campine*, Marché aux Poulets.
- *de Dunkerque*, Marché aux Poulets.
- *du Lion d'or*, rue de l'Hôpital.

RESTAURATEURS.

Dubos, rue Fossés aux Loups.

Dubost, rue de la Putterie.

Bouré, rue de la Madelaine.

A l'Aigle, rue de la Fourche. (*Estaminet*).

CAFÉS PRINCIPAUX.

Café des Mille Colonnes, place de la Monnaie.

— *Suisse*, ib.

— *des Trois Suisses*, ib.

— *du Waux-Hall*, au Parc.

— *de l'Univers*, rue de la Fourche.

CABINETS DE LECTURE.

Mme Van den Zande, rue de la Fiancée, n° 19, près de la place de la monnaie.

Mme David, rue d'Assaut.

M. Voglet, rue de l'Empereur.

Mme Danlé, rue de Loxum.

Pour les livres et les journaux anglais, PRATT ET BARRY, Place Royale.

POSTE AUX LETTRES.

Le départ a lieu tous les jours pour la France et l'Allemagne. Pour l'Angleterre, les mardi, mercredi, vendredi et samedi. Les lettres jetées dans la boîte avant 5 heures arrivent à Paris le lendemain dans l'après-midi.

Le courrier de Paris, qui part à la même heure pour Bruxelles, arrive aussi dans l'après-midi de 4 à 5 heures.

PRINCIPAUX HÔTELS DE LA BELGIQUE.

Halle : Hôtel des Pays-Bas ; du Duc de Brabant.

Louvain : — de Suède ; de la Cour de Mons ; du Sauvage.

- Tirlemont** — du Pot d'Étain; du Nord.
Diest — du Sauvage.
Aerschot — de la Poste.
Nivelles — de la Couronne; du Lion Blanc.
Wavre — Royal.
ANVERS — du Grand Laboureur; Saint-Antoine; du Parc;
 d'Angleterre; des Pays-Bas; du Cygne; du Bien-
 Être de la Patrie.
Malines — St-Jacques; de la Grue.
Lierre — du Faucon.
Turnhout — des Sept Étoiles; de la Campine.
GAND — Royal; de la Poste; des Pays-Bas; du Lion d'Or; de
 Vienne.
Termonde — de l'Aigle Noir; de la Demi-Lune.
Alost — des Pays-Bas; des Trois Rois.
Lokeren — des Quatre Sceaux; de la Poste.
Rupelmonde — de l'Aigle Noir.
Tamise — de la Croix de Bourgogne.
Audenarde — de la Châtellenie; du Lion d'Or.
Grammont — du Lion d'Or.
Ninove — de l'Étoile.
Renaix — de l'Aigle Noir.
BRUGES — du Commerce; de la Fleur de Blé; du Singe d'Or.
OSTENDE — des Bains; de la Couronne Impériale; Ship Hôtel;
 de Waterloo; du Lion d'Or; du Grand St-Michel;
 de la Ville de Gand; de la Rose. Beaucoup de mai-
 sons particulières louent des appartements meublés.
Courtray — du Lion d'Or; du Damier; des Armes de France.
Menin — du Chapeau rouge; du Faucon.
Roulers — de la Poste.
Furnes — de la Rose.
Ypres — de la Tête d'Or; de la Châtellenie.
Mons — Royal; du Singe d'Or; de l'Aigle Noir; des Pays-Bas.
Enghien — Royal.
Tournay — du Singe d'Or; de l'Impératrice; de la Petite Nef.
Ath — du Cygne; du Paon d'Or.
Lessines — du Lion d'Or.
Leuze — du Lion d'Or.
Charleroy — du Grand Monarque; des Pays-Bas

Binche	—	du Lion d'Or.
Thuin	—	Barbier.
NAMUR	—	d'Harscamp ; de Hollande ; de Flandre.
Dinant	—	de la Poste ; de la Tête d'Or.
Philippeville	—	de la Poste.
LIÈGE	—	du Pavillon Anglais ; de l'Aigle Noir ; de l'Europe ; d'Angleterre ; de la Pommelette ; des Pays-Bas ; de Hollande ; du Grand Monarque.
Chaufont.	—	de Liège ; des Bains ; d'Angleterre.
Verviers.	—	de Flandre ; des Pays-Bas.
Spa	—	d'York ; d'Orange ; de Flandre ; des Pays-Bas. Pres- que toutes les maisons particulières se louent pour des séjours prolongés.
HASSELT	—	de Belgique ; du Verre à Vin.
Maseyck	—	de Hollande.
Tongres	—	du Paon d'Or.
ARLON	—	de la Poste.

TARIF

DU PRIX DES VOITURES DITES FIACRÉS, STATIONNANT SUR LES PLACES DE BRUXELLES.

(Les endroits désignés pour le stationnement des voitures de place, sont : la place Royale, la Grande Place, la place de la Monnaie, la place du Sablon.)

De 7 heures du matin à 9 heures du soir.

1. Pour chaque course dans l'intérieur de la ville, 1 fr. 50 c.
2. Pour la première heure, 2 fr.
3. Pour chacune des suivantes, 1 fr. 50 c.

Après 9 heures du soir jusqu'à minuit.

4. Pour chaque course dans l'intérieur de la ville, 2 fr.
5. Pour la première heure, 2 fr. 50 c.
6. Pour chacune des suivantes, 2 fr.

Depuis minuit jusqu'à 7 heures du matin.

7. Pour une course dans l'intérieur de la ville, 3 fr.
8. Pour la première heure, 4 fr.
9. Pour chacune des suivantes, 3 fr.

TARIF

DU PRIX DES VOITURES DITES VIGILANTES.

(Rue des Fossés aux Loups, près de la place de la Monnaie.)

De 7 heures du matin à 9 heures du soir.

1. Pour chaque course dans l'intérieur de Bruxelles, 1 fr.
2. Pour la première heure, 1 fr. 50 c.
5. Pour chacune des suivantes, 1 fr.

De 9 heures du soir à minuit.

4. Pour chaque course dans l'intérieur de la ville, 1 fr. 50 c.
5. Pour la première heure, 2 fr.
6. Pour chacune des suivantes, 1 fr. 50 c.

De minuit à 6 heures du matin.

7. Pour chaque course dans l'intérieur de la ville, 2 fr.
8. Pour la première heure, 2 fr. 50 c.
9. Pour chaque des suivantes, 2 fr.

Nota. On peut prendre des abonnements aux vigilantes, moyennant 15 francs pour 20 cachets qui ont chacun la valeur d'un franc et qui sont reçus pour tous les articles du tarif.

POUR SORTIR DE LA VILLE.

Fiacres et Vigilantes.

Depuis 8 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir.

10. Pour une promenade à l'Allée-Verte, par heure, fiacres, 3 fr.; vigilantes, 2 fr.
11. Pour une course à la société de la Grande-Harmonie, fiacres, 1 fr. 75 c.; vigilantes, 1 fr. 25 c.
12. Pour une course au Jardin-des-Plantes, fiacres, 1 fr. 75 c.; vigilantes, 1 fr. 25 c.
13. Pour aller à l'un de ces endroits, y rester une demi-heure et revenir, fiacres, 2 fr. 50 c.; vigilantes, 1 fr. 50 c.
14. Pour une course au pont de Laeken, fiacres, 2 fr. 50 c.; vigilantes, 2 fr.
15. Pour y aller, y rester une demi-heure et revenir, fiacres, 5 fr. 25; vigilantes, 2 fr. 50 c.

16. Pour une course à l'église de Laeken, fiacres, 2 fr. 75 c.; vigilantes, 2 fr.
17. Pour y aller, y rester une demi-heure et revenir, fiacres, 3 fr. 50 c.; vigilantes, 2 fr. 50 c.
18. Pour une course au palais de Laeken, fiacres, 3 fr. 50 c.; vigilantes, 2 fr. 50 c.
19. Pour y aller, y rester une demi-heure et revenir, fiacres, 4 fr. 25 c.; vigilantes, 3 fr.
(Si le cocher choisit la nouvelle chaussée, les frais de barrière sont à sa charge.)
20. Pour une course à la société du Beau-Site, fiacres, 2 fr. 25 c.; vigilantes, 1 fr. 50 c.
21. Pour y aller, y rester une demi-heure et revenir, fiacres, 3 fr.; vigilantes, 2 fr.
22. Pour une course au grand cimetière de Sainte-Gudule, fiacres, 2 fr. 75 c.; vigilantes, 2 fr.
23. Pour y aller, y rester une demi-heure et revenir, fiacres, 3 fr. 50; vigilantes, 2 fr. 50 c.
24. Pour sortir par la porte de Louvain et rentrer par celle de Namur en suivant la chaussée d'Etterbeek, et *vice versa*, fiacres, 2 fr. 75 c.; vigilantes, 2 fr.
25. Pour une semblable course et s'arrêter une demi-heure dans le trajet, fiacres, 3 fr. 50 c.; vigilantes, 2 fr. 50 c.
26. Pour sortir par la porte de Schaerbeek, et rentrer par celle de Laeken, ou par la grille de l'Allée-Verte, et *vice versa*, frais de barrière compris, fiacres, 5 fr. 50 c.; vigilantes, 2 fr. 25 c.
27. Pour semblable course et s'arrêter une demi-heure dans le trajet, fiacres, 4 fr.; vigilantes, 2 fr. 75 c.
28. Pour une course au dépôt de mendicité de la Cambre, frais de barrière compris, fiacres, 5 fr. 50 c.; vigilantes, 2 fr. 50 c.
29. Pour y aller, y rester une demi-heure et revenir, frais de barrière compris, fiacres, 4 fr. 25 c.; vigilantes, 3 fr.
30. Pour une course au cimetière de Saint-Gilles, fiacres, 2 fr. 50 c.; vigilantes, 2 fr.
31. Pour y aller, y rester une demi-heure et revenir, fiacres, 3 fr. 25 c.; vigilantes, 2 fr. 50 c.
32. Pour une course au cimetière de Sainte-Catherine, fiacres, 2 fr. 50 c.; vigilantes, 2 fr.
33. Pour y aller, y rester une demi-heure et revenir, fiacres, 3 fr. 25 c.; vigilantes, 2 fr. 50 c.

34. Pour une course à la barrière d'Ixelles ou Cureghem, fiacres, 2 fr. 75 c.; vigilantes, 2 fr.
35. Pour aller à l'une de ces deux barrières ; y rester une demi-heure, et revenir, fiacres, 3 fr. 50 c.; vigilantes, 2 fr. 50 c.
36. Pour une course à la barrière de Saint-Gilles, Dilbeék, ou Koekelberg, fiacres, 2 fr. 50 c.; vigilantes, 2 fr.
37. Pour aller à l'une de ces barrières, y rester une demi-heure et revenir, fiacres, 3 fr. 25 c.; vigilantes, 2 fr. 50 c.
38. Pour une course à la barrière de Molenbeék ou Schaerbeék, fiacres, 2 fr. 25 c.; vigilantes, 2 fr.
39. Pour y aller, y rester une demi-heure et revenir, fiacres, 3 fr.; vigilantes, 2 fr. 50 c.
40. Les personnes qui voudraient retenir lesdites voitures pendant plus d'une demi-heure à l'un des endroits indiqués aux art. 11 jusques y compris 36 ci-dessus, payeront, en sus de la course, soit pour la première heure, soit pour les suivantes, d'après le taux fixé pour l'intérieur de la ville.
41. Dans tous les cas où le prix de louage est réglé à l'heure, celle commencée sera payée en entier.
42. Quant à ce qui concerne des distances plus éloignées de l'intérieur de la ville ou des endroits autres que ceux spécifiés ci-dessus, comme aussi le prix de course et de station auxdits endroits avant ou après les heures fixées par le présent tarif, les personnes qui se serviront des voitures de place le régleront de gré à gré avec les propriétaires ou conducteurs de celles-ci.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

	Pages.		Pages.
Aerschot.	60	— Aperçu historique.	8
<i>Aigremont.</i>	247	<i>Belle-Alliance</i> (la).	46
<i>Aine.</i>	215	<i>Belœil.</i>	209
Alost.	151	<i>Berghem.</i>	92
Andenne.	221	Bethléem.	46
<i>Anderlecht.</i>	47	Beveren.	155
Antoing.	208	Binche.	215
ANVERS (Province d').	64	Blankenberghe.	181
ANVERS, topographie, histoire.	64	Bloemendael.	154
Citadelle.	69	Boitsfort.	45
Église cathédrale de Notre-Dame.	70	Boom.	93
— St-Jacques.	77	Borgerhout.	92
Tombeau de Rubens.	78	Bouillon.	274
Église de St-Paul (Dominicains).	80	Boussu.	200
— St-Charles (Jésuites).	82	Bouvignes.	225
— St-André.	83	Boverie (la).	10
— St-Augustin.	84	BRABANT.	203
— St-Antoine (Capucins).	84	Braine-le-Comte.	207
— St-Joseph.	85	Brenze.	203
Hôpitaux.	85	BRUGES, topographie, histoire.	161
Môtel de ville.	85	Église cath. de St-Sauveur.	164
Bourse.	86	— Notre-Dame.	166
Théâtre.	86	Hôpital St-Jean.	171
Ports et bassins.	87	Église des Capucins.	173
Entrepôts.	89	Hôtel de ville.	174
Palais.	89	Chapelle du St-Sang.	176
Maison de Rubens.	89	Palais de justice.	177
Collections particulières.	90	<i>Princen-Hof.</i>	177
Musée.	91	Tour des Halles.	178
<i>Appels.</i>	151	<i>Kranenburg.</i>	180
<i>Argenteau.</i>	248	Académie, Musée, Théâtre.	180
ARLON.	273	Industrie ; commerce.	181
<i>Arville.</i>	222	BRUXELLES, topog., histoire.	11
Ath.	211	Commerce, industrie.	17
Audenarde.	156	Église de Ste-Gudule.	18
<i>Bacht-Maria-Leerne.</i>	149	— de la Chapelle.	20
<i>Baekergem.</i>	158	— de Sablon.	21
Bastogne.	276	— St-Jacques du Caudenberg ; Borgendael.	22
<i>Bazèle.</i>	153	— St-Nicolas.	22
<i>Beaufraipont.</i>	263	— No-Dm ^e de Bon Secours.	23
Beaumont.	213	— No-Dm ^e du Finisterre.	23
<i>Beauraing.</i>	225	— du Béguinage.	23
BELGIQUE, topog., aper. gén.	1	— Ste-Catherine, etc.	24
		Palais du roi.	25

	Pages.		Pages.
Palais de la Nation.	25	<i>Duffel.</i>	107
— du Prince d'Orange.	26	<i>Eeckeren.</i>	92
— des Beaux-Arts; Bibliothèque, Musée, collections publiques.		<i>Elewyck.</i>	48
Collections particulières.	28	Enghien.	204
Hôtel de ville.	29	<i>Espérance (l').</i>	246
Amigo.	33	<i>Etterbeek.</i>	44
Palais de justice.	33	<i>Faux.</i>	222
Hôtel de la monnaie; Bourse.	34	FLANDRE OCCIDENTALE.	160
Théâtre Royal.	35	FLANDRE ORIENTALE.	111
— du Parc.	35	<i>Flémalle.</i>	247
Observatoire.	36	<i>Fleurus.</i>	214
Jardin Botanique.	36	<i>Florennes.</i>	221
Parc, Waux-Hall.	37	<i>Flône.</i>	247
Hospices.	37	Fontaine l'Évêque.	214
Halles; places.	39	<i>Fontenoy.</i>	208
Télégraphes.	39	<i>Forêt.</i>	46
<i>Manneken-Piss.</i>	40	<i>Fosse.</i>	221
Portes.	41	<i>Freyr.</i>	225
<i>Ville-Léopold.</i>	42	Furnes.	191
ENVIRONS DE BRUXELLES.	42	GAND, topographie, histoire.	112
<i>Burcht.</i>	153	Commerce, industrie.	124
<i>Calbekveer.</i>	153	Eglise cath. de St-Bavon.	125
<i>Calloo.</i>	155	— St-Michel.	152
<i>Cambre (la).</i>	44	— St-Nicolas.	134
<i>Celle.</i>	225	— St-Jacques.	156
Charleroy.	212	— St-Sauveur, St-Pierre.	157
<i>Chaufontaine.</i>	249	— St-Martin, St-Étienne,	
<i>Chièvremont.</i>	250	St ^e Anne, le Béguinage.	158
<i>Chièvres.</i>	204	— des Dominicains.	159
Chimay.	214	Hôtel de ville.	159
<i>Chokier.</i>	247	Beffroi.	140
<i>Ciney.</i>	225	Château des comtes.	141
<i>Cingelberg.</i>	155	Hôtel du gouvernement.	141
<i>Colonster.</i>	265	Boucheries et marchés.	142
<i>Commynes.</i>	189	Maison de détention.	145
<i>Coo (Cascade du)</i>	257	Hospices.	144
Courtray.	184	Université.	144
<i>Crèveœur.</i>	225	Bibliothèque; Jardin Botanique, etc.	145
<i>Cruyshautem.</i>	149	<i>Casino.</i>	146
<i>Cumptich.</i>	48	Collections particulières.	146
<i>Cureghem.</i>	47	Académie et Musée.	147
<i>Damme.</i>	181	Canal.	148
Deynze.	149	<i>Gassbeek.</i>	47
Diest.	60	Gembloux.	221
<i>Dilbeek.</i>	47	Genape.	62
Dinant.	225	<i>Cheel.</i>	109
<i>Dison.</i>	251	<i>Ghislain (St.).</i>	201
		<i>Ghistelles.</i>	183

	Pages.		Pages.
<i>Gilles</i> (St.). (Brab.).	46	Église Ste-Croix; — St-Bar-	
<i>Gilles</i> (St.). (Fl. Or.).	156	thélémy.	240
<i>Goyet.</i>	222	Palais.	240
Grammont.	157	Hôtel de ville.	241
<i>Grandpré.</i>	223	Université; bibliothèque et	
<i>Grimberghe.</i>	48	collections publiques.	242
<i>Grivegnée.</i>	262	Jardin botanique.	243
HAINAUT.	194	Théâtre.	244
Hal.	47	Citadelle.	245
<i>Han-sur-Lesse.</i>	226	ENVIRONS DE LIÈGE.	246
<i>Harlebeke.</i>	187	<i>Liefkenshoek.</i>	155
Hasselt.	266	<i>Ligne.</i>	211
<i>Haye-Sainte</i> (la).	46	<i>Ligny.</i>	222
<i>Hemixem.</i>	92	Lokeren.	152
Herenthals.	108	<i>Looz.</i>	266
<i>Hermalle (sous Huy).</i>	247	LOUVAIN, topogr. hist.	49
<i>Hermalle (sous Argenteau).</i>	249	Église de St-Pierre.	53
<i>Herstal.</i>	248	— St-Jacques.	55
Hingène.	108	— Ste-Gertrude.	56
Hoogstraeten.	109	— Notre-Dame.	56
<i>Hornu.</i>	202	— St-Michel.	57
<i>Hougoumont.</i>	46	— St-Quentin.	57
Hubert (St-).	274	Hôtel de ville.	58
Huy.	247	Musée.	59
<i>Huyse.</i>	150	<i>Lovendeghem.</i>	149
<i>Ixelles.</i>	44	<i>Maldegem.</i>	148
<i>Jabbeke.</i>	183	MALINES, topogr. hist.	93
<i>Jemeppe.</i>	246	Égl. métr. de St-Rombaud.	97
<i>Jemmapes.</i>	200	— Notre-Dame.	100
<i>Jodoigne.</i>	62	— St-Jean.	101
<i>Josse-ten-Noode</i> (St-).	44	— Ste-Catherine; St-Pierre;	
<i>Jupille.</i>	248	le Béguinage.	103
<i>Justenville.</i>	252	— Ne-Dme d'Hanswyck.	105
Koekelberg.	47	Archevêché; Séminaire, etc.	106
<i>Laeken.</i>	42	Malmédy.	257
<i>Laroche.</i>	276	<i>Malonne.</i>	222
<i>Lawfeld.</i>	266	Marche.	275
<i>Léau.</i>	60	<i>Marie</i> (fort Ste-).	155
<i>Leeuw-St.-Pierre.</i>	47	Mariembourg.	229
Lessines.	212	Maseyck.	266
Leuze.	211	Menin.	187
LIÈGE (Province de).	250	<i>Merplax.</i>	109
LIÈGE, topographie, histoire.	251	<i>Meslin l'Évêque.</i>	212
Ponts des Arches.	253	Messines.	190
Commerce, industrie.	254	<i>Modave.</i>	248
Église cath. de St-Paul.	255	<i>Molenbeek-St.-Jean.</i>	47
— St-Jacques.	256	<i>Moll.</i>	109
— St-Martin.	258	<i>Monbijou.</i>	257
— St-Jean; — St-Denis.	259	Mons.	195

	Pages.		Pages.
<i>Montjardin.</i>	258	Termonde.	149
<i>Montorgueil.</i>	223	<i>Tervueren.</i>	45
<i>Mont-St.-Jean.</i>	45	<i>Tête-de-Flandre</i> (la).	15
<i>Mozet.</i>	222	<i>Theux.</i>	252
NAMUR (Province de).	217	Thielt.	184
NAMUR.	218	Thourout.	184
Neufchâteau.	273	Thuin.	215
<i>Neuville.</i>	247	<i>Tilf.</i>	261
Nicolas (St-).	152	<i>Tilleur.</i>	246
Nieuport.	192	Tirlemont.	60
Ninove.	158	<i>Tombes.</i>	222
Nivelles.	61	<i>Tongerloo.</i>	110
Oostacker.	148	Tongres.	267
Oosthorne.	46	Tournay.	204
Ostende.	181	<i>Trappe</i> (Couvent de la).	92
Oudenbourg.	184	<i>Trazegnies.</i>	215
Ougrée.	246	<i>Tronchiennes.</i>	148
<i>Pepinster.</i>	250	Trond (St-).	267
<i>Perle</i> (Fort de la).	155	Turnhout.	108
<i>Peruwelz.</i>	211	<i>Uccle.</i>	46
Philippeville.	228	<i>Val-Benoît</i> (le).	246
Poperinghe.	190	<i>Val-St.-Lambert</i> (le).	247
<i>Quincampoix.</i>	262	<i>Veltwyckt.</i>	92
<i>Ramillies.</i>	62	Verviers.	250
<i>Remouchamps.</i>	258	<i>Vianen.</i>	158
Renix.	158	<i>Vieux-Dieu.</i>	92
<i>Roche-Bayard.</i>	225	<i>Villers.</i>	62
<i>Rochefort.</i>	226	Vilvorde.	48
<i>Rœulx</i> (le).	202	Virton.	275
Roulers.	202	Visé.	240
Ruppelmonde.	153	Vitruval.	221
<i>Rykworsel.</i>	109	Waesmunster.	154
<i>Samson.</i>	223	Walsin.	225
<i>Saventhem.</i>	44	Waneghem.	140
<i>Schaerbeék.</i>	44	Waremmé.	249
<i>Sclessin.</i>	246	Warfusée.	257
<i>Seneffe.</i>	216	Waterloo.	45
<i>Septième Fils</i> (le).	46	Wégimont.	251
<i>Seraing.</i>	246	Wervick.	190
Soignies.	203	Wespelaer.	48
<i>Sotteghem.</i>	158	Westerloo.	110
Spa.	252	Westmalle.	92
Stavelot.	257	Wetteren.	132
<i>Steen.</i>	48	Wortel.	109
Tamise.	153	Ypres.	188
<i>Ter Elst.</i>	107	Zwyndrecht.	156

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

